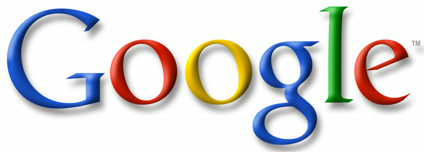






SLG
Umilta



CAMORRA & MAFIA

CAMORRA & MAFIA

NOTES SUR L'ITALIE

PAR

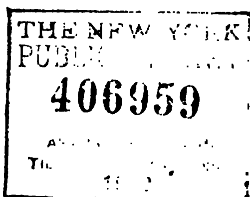
ANGELO UMILTA

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE NEUCHATEL

NEUCHATEL

IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER

1878


THE NEW YORK
PUBL
406959

CAMORRA & MAFIA

Camorra et **Mafia**..... Lorsque, pour la première fois, ces deux mots barbares ont été lancés, comme deux boulets remplis de matière explosible et délétère, dans le domaine de la publicité, la curiosité publique a été vivement excitée; chacun demanda à son voisin ce que cela pouvait signifier? Dès que ces mots énigmatiques ont fait leur apparition dans les dépêches de Rome, de Naples et de Palerme, la presse s'en est emparée avec une espèce de fièvre mêlée de défiance, et chaque journaliste s'est cru en devoir d'en donner une définition, qui souvent était bien loin de contenter le lecteur. Enfin, tout affreux qu'ils nous paraissent, ces deux mots *Camorra* et *Mafia* ont pris leur place dans le dictionnaire, à côté des noms les plus inoffensifs et les plus gracieux, en attendant qu'un Littré du socialisme humanitaire vienne les illustrer.

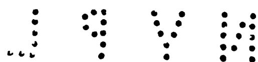
Camorra et *Mafia*..... Dans la composition de

ces deux mots, il n'y a absolument rien d'extraordinaire; néanmoins ils sonnent mal à l'oreille; en les entendant prononcer, on comprend qu'ils n'annoncent rien de bon; on y flaire pour ainsi dire le moisi des habitations souterraines et l'odeur fétide de la prison.

Eh bien! nous allons satisfaire la curiosité légitime du public: nous allons démontrer qu'il a raison de s'en méfier.

En effet, *Camorra* et *Mafia* sont à l'ordre moral et économique ce que le *colorado* et le *phylloxera* sont à l'agriculture: parasites dévorant les fruits de la terre et du travail de l'homme. Et pour continuer la comparaison, nous ajouterons : Il ne suffit pas de savoir que le *colorado* détruit les pommes de terre et le *phylloxera* empoisonne la vigne; il faut apprendre à détruire ces terribles insectes, il faut empêcher qu'ils se reproduisent, et, ce qui est encore plus difficile, sans arracher la vigne, sans faucher les plantes de pommes de terre. Une génération parasite suppose un milieu corrompu, une décomposition végétale favorisant l'éclosion des insectes. Ainsi la *Camorra* et la *Mafia*, plantes vénéneuses du corps social, ont dû éclore et se développer à la faveur de circonstances exceptionnelles et propres à la vie interlope de sociétés qui ont pour but de s'emparer du bien des autres par la ruse et par la violence.





Etablir la diagnose de cette maladie sociale, qui fait de si grands ravages dans certaines contrées, étudier les causes de ce phénomène morbide, c'est chercher les moyens de le faire disparaître.

Je ne sais ce qu'on pensera de l'idée qui m'est venue d'entretenir le public d'un sujet si triste et si peu attrayant que celui d'étudier les causes du brigandage et des associations malfaisantes qui pullulent dans l'Italie méridionale. Peut-être m'accusera-t-on de manquer de patriotisme et de céder à un sentiment de haine contre les institutions de mon pays. En effet, j'avoue qu'il m'a fallu faire un effort sur moi-même pour étouffer ce sentiment de chauvinisme qui souvent nous aveugle ou nous entraîne à excuser, non-seulement les péchés mignons, mais aussi les crimes de nos compatriotes. Oui, il a fallu, il faut du courage pour dévoiler à l'étranger les plaies hideuses qui affligent ces belles contrées de l'Italie méridionale. Mais ce courage est nécessaire; car c'est manquer au devoir de bon citoyen que de cacher les maux qui accablent le pays; le silence, l'indifférence, n'ont fait qu'aggraver la maladie et en ont jusqu'à présent rendu la guérison impossible. Je ne comprends pas ce patriotisme qui consiste à caresser la vipère qui mord le sein de la patrie.

Que ceux qui voudront me suivre à travers les carrefours, dans les bouges infectes où grouillent

la *Camorra* et la *Mafia*, se rassurent : en faisant avec moi la diagnose d'une maladie sociale engendrée par de mauvaises institutions et perpétuée par l'ineptie des gouvernants actuels, ils ne seront saisis, j'en suis sûr, que d'un sentiment de pitié profonde pour ces pourvoyeurs inconscients de la prison et de l'échafaud qu'on appelle *Camorristi*, *Mafiosi*... en un mot brigands ! Nous pouvons, sans crainte, sonder la profondeur des plaies qui infestent une partie de l'Italie, nous n'en apprécierons que davantage le bienfait des institutions morales et démocratiques que nous lui souhaitons. Notre dévouement à la cause de la liberté et notre amour pour l'humanité souffrante n'en seront que fortifiés.

Dans un pays bien administré, où la loi est l'expression de la conscience et la volonté de tous, où le respect de la propriété et de la vie humaine est au-dessus de toutes les passions, on ne saurait concevoir l'idée de former une société ayant pour but le vol et le meurtre. Ces associations malfaisantes ne peuvent naître que là où la morale est violée, où l'autorité a perdu son prestige et la loi son empire, où la révolte est en quelque sorte justifiée par l'injustice et la brutalité des institutions. Prouver que le brigandage est moins un produit du sol que des institutions, c'est en indiquer la cause. Les populations de l'Italie méridionale, quoi qu'on ait pu débi-

ter sur leur compte, ne sont ni plus mauvaises ni meilleures que leurs gouvernements ne l'étaient. Nous allons détruire peut-être bien des illusions sur les prétendus progrès accomplis, bien des préjugés lorsque la lumière sera faite sur les *causes primordiales prédisposantes et permanentes* du brigandage dans les provinces méridionales. Sur cette grave question de la prédisposition, nous ne partageons ni les craintes exagérées de certains hommes politiques, ni les préventions de certains écrivains. Lorsque tout aura été dit, lorsque la vérité entière sera connue, la fantasmagorie des criminels célèbres s'évanouira comme les ténèbres se dissipent au lever du soleil : le terrible brigand napolitain sera dépouillé de son prestige légendaire et ramené aux proportions d'un type dégradé, d'un malheureux abruti dès son enfance.

Dans la plupart des cas, il n'y a absolument aucune différence entre le crâne d'un brigand et celui d'un crétin. Jusqu'à présent, on ne sait au juste où commence la bosse de l'idiotisme et où finit celle de la bestialité et du crime. Le front déprimé, l'œil trouble et farouche, le zygome fuyant ou rentré, la bouche large, les lèvres pendantes, etc., sont en général les traits caractéristiques de tous ceux qui naissent et vivent dans un milieu malsain; l'atrophie du cerveau souvent n'est que la conséquence de l'atrophie de l'estomac, l'une et l'autre engen-

drées par les privations et les souffrances. Aussi n'est-il que trop constaté que le brigand est le plus proche parent de l'idiot; souvent brigand et crétin ne font qu'un.

C'est une erreur de croire que les associations ou plutôt les sectes de malfaiteurs qui se forment, disparaissent et renaissent à des périodes déterminées, soient, comme quelques-uns l'ont affirmé, une génération spontanée. Il serait trop aisé de conclure que, puisque la Camorra et la Mafia sont des maladies endémiques, propre à un certain sol et enracinées dans les mœurs, on ne doit s'occuper d'elles qu'autant qu'elles deviennent menaçantes pour la sécurité publique. Il est des personnes qui s'acharnent à vouloir découvrir sur la tête d'un *cafone* la bosse du vol et du meurtre, comme si les observations phrénologiques pouvaient aboutir à une conclusion sérieuse. Ce système d'expliquer les phénomènes des crimes et délits ne résiste pas, selon nous, à l'examen, parce que, s'il pouvait aboutir, il conduirait au fatalisme, à l'apathie des gouvernements et à la démoralisation. En outre, ces observations sur la forme du crâne et sur l'état pathologique de certains hommes, observations variables de leur nature, se fondent sur des indices trop vagues et souvent contradictoires, pour qu'elles puissent suffire à expliquer pourquoi des hommes préfèrent marcher sur le chemin qui conduit directement

à la galère et à l'échafaud, plutôt que de suivre la grande route de la droiture et de l'honnêteté. C'est que, dans la plupart des cas, il n'y a d'autre issue que la pente périlleuse du mal: la forme du cerveau, le sol, la nature, sont peut-être des causes lointaines; les causes prédisposantes sont des causes *morales, politiques* et *économiques*.

Quelle que soit notre répugnance à soulever de pareilles questions, nous allons faire l'anatomie morale de la société italienne. Quand nous aurons pour ainsi dire touché du doigt les plaies qui rongent l'intérieur de cette belle et malheureuse Italie, nous saurons pourquoi — bien que les causes du mal soient connues — on n'a pas réussi à détruire ce mal, à l'étouffer dans ses racines. Si, après avoir constaté que la racine du mal réside dans les institutions plutôt que dans la nature des hommes, le lecteur est disposé à adopter nos conclusions, nous serons heureux de n'avoir point travaillé inutilement.

CHAPITRE I

Causes primordiales et prédisposantes du brigandage dans l'Italie méridionale.

Il est à la fois triste et risible de voir des ministres, dans leur vanité et dans leur petitesse, occuper le télégraphe pour faire connaître *urbi* et *orbi* qu'un gouvernement de 27 millions d'habitants, disposant de 14,000 gardes de police, 24,000 gendarmes et 250,000 fantassins et cavaliers de l'armée active, plus un nombre inconnu de mouchards, de limiers au fin nez — a finalement réussi à mettre la main sur tel ou tel coquin, sur tel ou tel brigand, comme si, en tuant un homme, on avait tué le brigandage.

Mais il est encore plus triste de voir des magistrats envoyer à la galère et à l'échafaud des *aliénés*, ces brutes à figure humaine qu'on appelle *cafoni*, avec la même assurance que s'ils frappaient des hommes conscients, convaincus d'avoir tué et volé pour le simple plaisir de tuer et de voler.

Ces condamnations à mort ou aux travaux forcés à perpétuité, édictées « d'un cœur léger », devraient lourdement peser sur la conscience des juges, car il

est désormais constaté par une expérience de quatre-vingts ans, que la répression violente seule, que ces tueries légales, semblables à une forte saignée sur un homme pléthorique, sont impuissantes à guérir cette maladie sociale. Eh bien! non: les juges, qui ne sont pas toujours des magistrats mais des officiers de l'armée chargés de poursuivre les brigands, n'y regardent pas de si près. On amène le *cafone* devant le général; celui-ci le regarde avec curiosité et mépris; il lui adresse même quelques interrogations auxquelles le cafone répond invariablement: «Excellence, je n'ai rien fait de mal», puis il dit à l'officier avec nonchalance: «Fusillez-le...!» Cinq minutes après, tout est fini. Le général va se coucher, content d'avoir débarrassé le pays d'un homme qui était la terreur de tous ceux qui ont quelque bien au soleil. De cette façon, on en a tué je ne sais plus combien de mille. Mais on a beau les tuer, en tuer par centaines, par milliers, les brigands, comme les monstres d'Anthée, surgissent du sol, se reproduisent, pullulent comme des champignons.

C'est que ces hommes, véritables sauvages dans la civilisation moderne, sont portés au vol et au meurtre moins par la haine ou par la conscience du mal qu'ils font, que parce que c'est le seul moyen d'existence que la société telle qu'elle est organisée leur accorde. «Pour détruire le brigandage», dit un auteur que nous aurons souvent l'occasion de citer,

« nous avons versé des flots de sang, mais jamais nous n'avons songé aux moyens radicaux dont parle mon collègue, M. Castagnola, ni aux torts de la société dont parle le général Govone. En cela, comme dans d'autres circonstances, l'urgence de *moyens* de *répression* nous a fait perdre de vue les *moyens* de *prévention*. En politique *nous avons été de bons chirurgiens* mais de mauvais médecins. Nous avons fait de nombreuses amputations, nous avons cautérisé les humeurs cancéreuses par le feu..., mais *nous n'avons rien fait* pour purifier le *sang du malade*...; la situation de l'agriculteur, ce paria de la société moderne, n'a jamais été l'objet d'aucune étude sérieuse, d'aucune mesure intelligente... »

La *Camorra*, la *Mafia*, le brigandage dans toutes ses formes ne datent point d'hier; c'est l'héritage funeste que nous ont légué les gouvernements déchus. C'est un morbus devenu chronique, contre lequel le gouvernement unitaire, jusqu'à présent, n'a essayé que le fer et le feu (*ferro e fuoco,* disait le général Govone dans une proclamation à la population de Basilicata). A l'exemple de ce médecin qui n'avait trouvé rien de plus efficace contre la fièvre intermittente que d'administrer une forte dose d'arsenic qui emportait la fièvre... et le malade, le gouvernement actuel n'a fait que tuer les hommes. Or, on s'est aperçu que, bien qu'on ait tué celui qui en était atteint, la maladie n'a pas disparu; elle a sim-

plement changé de place; elle ne disparaîtra pas si vite, car c'est le milieu qui la produit, comme la *mal'aria* produit les fièvres *malariche*, le scorbut et le typhus, — Nous allons voir d'abord que le brigandage de l'Italie méridionale, dont la Camorra et la Mafia ne sont que des ramifications de formes variables, date de la première révolution, 1796-1800; que la *Camorra* proprement dite naquit au commencement de notre siècle de l'anarchie morale qui suivit la restauration des Bourbons dans les Deux-Siciles; puis que la *Mafia* trouve son explication, sa raison d'être, dans la position faite aux ouvriers et aux laboureurs en Sicile par l'exploitation dont ils sont l'objet.

« Le brigandage sous toutes ses formes, écrivait il y a quelques jours à peine l'avocat Avellone, est bien moins dû à une disposition spéciale des esprits ou à de mauvais instincts qu'à l'absence de moyens légitimes d'existence, au manque de travail, au défaut de viabilité, à l'insuffisance des salaires, à la mauvaise distribution de la propriété et à sa concentration excessive, à la peur que les capitaux ont à s'engager dans des entreprises industrielles et agricoles (qui ne rapportent jamais les bénéfices qu'on tire des capitaux engagés sur la rente de l'Etat), à l'immobilité traditionnelle des communes rurales, à leur esprit de résistance pour tout ce qui marque un progrès, à l'absence de bonnes loi politiques et administratives, à la fatale influence du clergé, à la misère, à l'ignorance du prolétariat... »

M. Avellone est député à la Chambre; il siége à droite et vote toujours avec le parti modéré ou conservateur.

Non, le brigandage n'est pas un phénomène isolé, une maladie endémique contre laquelle la science n'a pas de remèdes, mais plutôt et avant tout une *question de morale et d'économie politique*. Rappelons ici que, sur une population de 27,482,114 habitants, il n'y a en Italie que 4,875,981 propriétaires. Il y a donc 22,606,133 citoyens qui ne possèdent ni les instruments de travail, ni un pouce de terrain. En outre, le service de la dette publique (8,404,995,000) et des autres obligations de l'Etat, absorbe 670 millions par an. Un capital placé sur la rente publique rapporte le 7 1/2 en moyenne; il a même atteint 8 et 10 %. Il y a dix milliards placés de la sorte. Ce joli denier est simplement soustrait à la production. Comment donc les capitaux accumulés par le travail des Ilotes siciliens, napolitains, vénitiens, etc., s'engageraient-ils dans des entreprises industrielles et agricoles, lorsque, sans rien faire, sans courir aucun risque, on peut en tirer le 7 1/2 et même le 10 %?

Voilà une des causes multiples du malaise économique qui afflige l'Italie.

Quant au brigandage sous ses formes plus redoutables de bandes armées parcourant les provinces, tuant çà et là des gendarmes, des soldats, pillant,

volant, imposant des rançons, etc., la cause de ce désordre social, de cette rébellion rurale remonte à l'époque où les armées de la Sainte Alliance vinrent remettre les Bourbons sur le trône des Deux-Siciles. Oui, les Bourbons sont responsables devant l'histoire et devant les hommes du mal qu'ils ont fait à ce beau et malheureux pays. Par haine du libéralisme, les Bourbons et la cour de Rome soulevèrent les paysans contre les habitants des villes, lancèrent les pauvres contre les riches, les *Lazzari* et les *Cafoni* contre la bourgeoisie républicaine. Toutes les haines furent allumées, toutes les convoitises excitées, toutes les passions déchaînées contre la république naissante de la Parthénope, qui pourtant fut une des gloires du peuple napolitain. On vit alors le cardinal Ruffo s'allier à un chef de brigands — Fra Diavolo — s'associer avec des assassins, soulever la populace, courir la campagne, la ravager, fondre sur Naples et massacrer en masse les libéraux... L'incendie, le pillage, le viol et le meurtre accompagnaient partout les défenseurs émérites du trône et de l'autel.

Des scènes d'horreur accompagnèrent et suivirent l'entrée des Bourbons à Naples. Ce fut une orgie de sang, une hécatombe de patriotes.

En affirmant que la responsabilité de ce désordre social retombe tout entière sur le gouvernement

clérical et despotique des Bourbons, que la cour de Rome, par son esprit de résistance contre tout ce qui constitue un progrès, par ses intrigues et ses conspirations antinationales, a puissamment contribué à désorganiser et à démoraliser le pays, je ne cherche pas à dégager la responsabilité des hommes qui, après 1860, ont été appelés à la direction suprême des affaires en Italie. Nous verrons tout-à-l'heure jusqu'à quel point le régime actuel est responsable de la continuation de ce désordre.

Le despotisme farouche et aveugle, l'immoralité proxénétique, l'arbitraire qui caractérisaient leur gouvernement, l'incapacité absolue des Bourbons de Naples à gouverner même par la force, ont brisé tous les liens moraux qui unissaient les différentes classes sociales entre elles. Avant la révolution de 1860, un abîme s'est creusé entre le propriétaire du sol et le cultivateur des champs, entre l'ouvrier et le patron, entre le noble et le bourgeois, entre le citoyen et le plébéien; tous pourtant étaient au même niveau, tous étaient égaux dans l'esclavage! L'antagonisme des classes a produit cet état d'anarchie et d'hostilité permanente dont le brigandage, la *Camorra* et la *Mafia*, ne sont que des symptômes extérieurs. A l'appui de ces affirmations, nous citons ici le témoignage d'un homme qui ne saurait être suspect de malveillance pour les Bourbons, M. le marquis Xavier Del Carretto, qui a été ministre tout-puissant

sous Ferdinand II et qui, en cette qualité, s'est acquis, à juste titre, une triste célébrité dans l'histoire du royaume des Deux-Siciles.

En 1836, M. Del Carretto publiait un mémoire ayant pour titre : « *Sedici Anni* » (de 1820 à 1836) et portant la dédicace : « A Ferdinand II. » Dans cette brochure, moins remarquable par sa forme ampoulée que par la hardiesse avec laquelle il dénonçait les ministres du roi, M. Del Carretto, après avoir rapidement rappelé les événements qui se sont succédé depuis la mort tragique de Joachim Murat à 1836, exposait avec netteté et franchise, à son futur maître, les conditions du royaume après la restauration.

« En 1819, dit-il, sous le règne de Charles III et de Ferdinand I, les populations des Deux-Siciles commençaient à peine à respirer, à se relever des terribles secousses politiques et sociales qui avaient agité le royaume pendant vingt ans, lorsqu'un homme, M. *Medici,* fut, pour notre malheur, appelé à la direction des finances. Hautain, orgueilleux, insubordonné, Medici n'accorda sa confiance et sa protection qu'à des hommes nuls, faux et serviles : les hommes honnêtes, capables, dévoués, étaient haïs, éloignés du pouvoir. Si l'un d'eux s'avisait de résister, on le terrassait ou l'écrasait par la calomnie, arme impitoyable et toujours dangereuse entre les mains des puissants. Ses favoris étaient des hommes tarés au dernier point.

» C'est dans cette catégorie qu'il choisissait son

personnel pour toutes les places et les plus hautes fonctions de l'Etat. M. Medici, ministre des finances, n'avait de M. de Richelieu que les défauts sans aucun de ses talents; en compensation, il a voulu imiter Fouquet, le dissipateur des finances françaises sous le règne de Louis XIV; mais, coupable comme Fouquet, Medici ne fut point puni : tandis que Fouquet est mort prisonnier au fond d'un château, Medici se promenait à côté du roi qu'il trahissait... En rentrant dans ses états, le souverain avait avec lui le prince del Canosa, homme aux idées étroites, surannées, exagérées, qui ne savait gouverner que par la force et la répression. M. de Canosa ne connaissait d'autre principe que celui de l'autorité et de la force; la morale et le droit n'existaient point pour lui. Cependant il avait quelques bonnes intentions, mais il était souvent trahi, débordé par son entourage; homme franc et tout d'une pièce, il regardait la ruse comme indigne de lui et la clémence comme une faiblesse; l'histoire et l'expérience ne lui avaient rien appris; il s'imaginait qu'au XIXe siècle on pouvait encore gouverner le monde par la terreur. M. *Intonti*, ministre de police, athée d'élection, était un intrigant dont le plus grand mérite était de savoir par tous les moyens *nuire à l'honneur et à la réputation des honnêtes gens*. A cet effet, il avait autour de lui une nuée de délateurs et de mouchards qu'il encourageait en leur donnant les meilleures places et en les comblant d'honneur. Aussi les victimes de ses ténébreuses machinations se comptaient-elles par milliers! C'est ainsi que tous les sentiments généreux furent étouffés et que la scélératesse *(la nequizia)* et l'im-

moralité se répandirent partout, envahirent tout... : la vertu opprimée devint muette.

» Quels remèdes a-t-on apportés à une situation si déplorable? L'instruction publique, les écoles élémentaires, des institutions morales et moralisantes? Hélas! non. — Voyez quel est le fond de notre instruction publique, de qui dépend-elle, qui en est le directeur et le chef? Un homme moins que médiocre (Monseigneur Colangelo). Qu'a-t-il fait, monseigneur l'évêque-président pour avoir droit de diriger l'instruction publique d'une grande partie de la nation italienne? Rien ne nous indique qu'il soit jamais entré dans la république des lettres ou qu'il se soit rendu célèbre par quelque ouvrage. Inconnu, obscur, s'ignorant lui-même, jamais sa réputation d'homme de science n'a franchi les murs de sa cellule....; son influence ne s'étend qu'aux employés de son cabinet, et ces derniers au lieu de recevoir ses ordres lui en donnent. Et comme ces messieurs ne connaissent nullement les besoins des populations et ne savent eux-mêmes que ce qu'ils ont appris sur les bancs des écoles *(ignorantins et jésuites)*, on peut aisément deviner quelle sera l'instruction générale du peuple. Ce n'est pas de leur faute s'ils n'enseignent que ce qu'ils savent. C'est à ceux qui les ont choisis pour instituteurs de notre pays.

» Mais l'étonnement de Votre Majesté sera encore plus grand, lorsqu'elle apprendra que la *cause primitive de ce mal vient de ceux-là même auxquels est confié le dépôt sacré de la religion et de la morale.*

» Sire, pour notre malheur, le clergé n'est pas tel que le Christ l'aurait voulu; loin de là! notre clergé

est un ramassis de tous les fainéants, c'est le cloaque des vices les plus hideux! A part quelques rares exceptions, vous ne trouverez pas, dans les innombrables phalanges des prêtres réguliers et irréguliers, un brin de doctrine, de savoir.»

Ici, M. Del Carretto propose des changements de personnel, des réformes dont, suivant lui, dépendent le salut et le bien-être du royaume: réformes qu'il s'est bien gardé d'introduire lors de son avénement au pouvoir, et de doter le pays d'institutions morales et progressives, dont il se contentait de faire l'éloge en théorie. Au contraire, son nom est devenu synonime d'oppresseur et son administration l'apothéose de la violence et de l'arbitraire. A cette époque, il n'était pas ministre, mais simplement homme d'opposition aspirant au pouvoir. Et comme s'il voulait prédire les effets bienfaisants des changements qu'il rêvait, l'auteur ajoutait:

« Alors, le *vol organisé dans toutes les administrations publiques cessera*... les dépenses considérables que fait le gouvernement pour les services publics ne serviront plus uniquement à *corrompre les citoyens*, à *enrichir quelques privilégiés*, mais elles atteindront leur but et contribueront au bien-être de nos malheureuses populations.

» Je viens maintenant,» continuait-il, «à l'administration de la justice, qu'il serait plus exact d'appeler l'*organisation de l'injustice*. Dans cette branche principale de l'administration de la chose pu-

blique le désordre est à son comble...; tout homme de bien détourne les yeux de ce navrant spectacle.

» ... L'échange n'est plus une transaction volontaire, c'est un *baratto*, un ignoble marché de la vie et de la propriété de vos sujets, marché qui se fait malheureusement sous la protection de la loi, laquelle si équitable dans ses dispositions, devient pourtant une arme fatale dans les mains de ceux qui devraient en être les zélés défenseurs et les soutiens les plus solides. Les *magistrats faussent, altèrent, troublent, insultent la loi* qu'ils sont appelés à appliquer contre l'homicide et le rebelle; ceux qui devraient élever un boulevard inexpugnable pour défendre l'innocence opprimée, foulent aux pieds nos droits les plus sacrés.

» Sire, souvent, trop souvent l'intrigue, la séduction de l'or, la *Cabale (Camorra)* ont réussi à dépouiller une famille, une commune de leur propriété, pour la faire passer dans les mains d'usurpateurs insolents. Bien des assassinats se sont accomplis sous l'égide, sous la protection de la loi. Il y a plus: ceux qui ont commis ces méfaits ont été récompensés par les maîtres de la Cabale avec de gros bénéfices, des places et des décorations.

» La vie n'a pas été respectée davantage. N'a-t-on pas vu supprimer et disperser les traces d'un crime au moyen du poison et de l'assassinat, par le seul fait que la victime avait été désignée à la vengeance, sacrifiée à la haine d'un pouvoir souterrain *(tenebrosa cambriciola)* ou à l'orgueil outrecuidant d'un grand seigneur qui, couvert de broderies et fort de ses armoiries légendaires, s'indigne que la justice

ait quelque chose à démêler dans ses desseins criminels. »

A quarante ans de distance, ces horreurs se sont répétées, non plus sous la protection d'un pouvoir sans contrôle, dans des cavernes de brigands, au milieu des sombres forêts de la Calabre, mais en pleine civilisation, au centre de la vie, à Florence capitale, sous les yeux de la magistrature et sous la protection tacite de l'autorité. Et voici comment. Le ministre des finances, Cambrai-Digny, est accusé à tort ou à raison d'avoir acheté le vote d'un certain nombre de députés dont on déclinait les noms : Brenna, Fambri, Civinini, etc.; on désignait même un agent de change, Tringali, comme ayant traité l'affaire. On indiquait la somme donnée ou promise; Tringali eut, dit-on, un million en actions de la régie; Civinini cent mille francs, etc. Un député, M. Christian Lobbia, se présente à la Chambre pour dénoncer les tripotages et les tripoteurs. La Cabale, la Camorra s'écrie : « A bas le calomniateur! des preuves! des preuves! » « Les preuves, les voici! » répond Lobbia en étalant sous les yeux de la Chambre un gros portefeuille qu'il tenait à la main, « Déposez-les au bureau! » s'écrient les lansquenets de la droite.

— « Non, car vous les feriez disparaître comme le dossier de l'enquête sur les chemins de fer méridionaux » dit vivement Lobbia; « je demande qu'il

soit nommé une commission chargée de recevoir les documents et responsable de leur disparition. Le dépôt, je ne le ferai que devant notaire et par un acte public. »

Là-dessus Lobbia sort de la Chambre. On sait ce qui arriva : Lobbia est assailli par des assassins masqués qui veulent le poignarder. Il est blessé à la poitrine et à la tête, il se défend courageusement, le portefeuille pare le coup qu'on lui portait au cœur. Quelques jours après, un nommé Scotti, qui avait été témoin de l'attentat, se meurt empoisonné, dit-on; les femmes de via Amorino n'ont rien entendu. Plus tard, on trouva Fabruzzi, l'assassin présumé, noyé dans l'Arno; son complice se sauva en Amérique, et Lobbia, accusé de simulation de délit, fut condamné à trois ans de prison. Un procureur général qui ne veut pas se prêter à cette sanglante comédie judiciaire donne sa démission en expliquant ses motifs; un autre magistrat, moins scrupuleux, M. Cantini, se charge de la besogne, et pour cette fois encore la haute Camorra est sauvée. C'est qu'on avait des millions à brasser et le contrat de la régie fut voté malgré l'opposition et au grand étonnement du pays. Ceci est de l'histoire, histoire de hier, et si ce n'est pas de la Camorra, quel autre nom y donnerez-vous? Le pauvre Lobbia, renvoyé de Hérode à Pilate, est mort de chagrin quelques jours avant que le tribunal de

Lucques prononçât son innocence et sa réhabilitation.

Mais revenons au mémoire de M. del Carretto.

«L'homme s'habitue vite au mal», dit-il. «Des juges injustes familiarisent les citoyens avec l'injustice. Sans cette longue habitude de voir foulés aux pieds nos droits les plus sacrés, nous devrions frémir des violences qui nous sont faites, des dangers qui nous menacent, des maux qui nous accablent. En vain nos cris de détresse s'élèvent avec confiance vers le trône. Les intrigues des adulateurs, l'haleine des reptiles qui rampent dans la cour, en laissant partout leur poison, ont réusi à *peupler le temple de Thémis d'hommes vendus à la merci des autres. Pendant vingt ans nous avons demandé justice, pitié, sans être écoutés.* Maintenant ces cris ont cessé, parce qu'on se lasse de crier au désert, parce que le lourd fardeau que nous supportons nous a rendus insensibles à nos malheurs. La plus grande partie de vos sujets n'ose plus espérer que ces malheurs auront une fin. Ces malheurs sont si grands que la main tout-puissante du souverain pourrait seule déchirer le voile épais qui couvre à ses yeux les plaies du peuple, seul le souverain pourrait fournir les moyens de panser ces plaies... Sire, désormais les rares magistrats qui se sont conservés honnêtes sont placés dans la dure alternative de choisir entre l'injustice et la persécution...; repoussés, haïs, persécutés, ils vivent dans la misère *(vivono poveri e perseguitati)*. Ah! nous marchons sur un gazon couvert de fleurs cachant un abîme

insondable, affreux, dont les sentiers vermoulus s'écrouleront avec les voûtes.

» L'instruction qu'on nous donne nous démoralise en faisant de nous des hypocrites savants...: la morale de nos jours nous rend irréligieux: elle nous enseigne que par l'immoralité, la corruption et la bassesse, nous pouvons obtenir les honneurs et les richesses du pouvoir.

» La religion telle qu'on la pratique nous rend incrédules et impies, car elle est faussée, dénaturée par les prêtres ennemis de la philosophie dont elle devrait être la mère, puisque l'une et l'autre enseignent la charité, la justice et l'amour... *Les prêtres se rangent du côté de l'injustice; ils sont pour l'injustice, ils la prêchent, ils la veulent, parce qu'elle leur profite. Les scélératesses, les infamies sans nom qui se commettent sous leurs yeux, ne sont plus des infamies, des scélératesses, dès qu'elles peuvent leur être utiles.* Tout leur amour se concentre dans la satisfaction des appétits sensuels et des passions coupables.

» Où sont-ils donc, les incorruptibles disciples d'Astrée qui punissent les coupables et qui sachent résister à la violence des passions brutales envahissantes? Depuis cinq ans le ministère de la justice est dirigé par un homme immoral. Reniée par ceux-là mêmes qui devraient la défendre, la timide Déesse est devenue la proie des indignes qui l'ont livrée à la séduction, à la *Cabale*, aux dépens et au mépris de la vertu, de l'honnêteté, de la vérité et du droit.

» Comme nous sommes loin de l'idéal de justice et d'ordre que nous rêvions, et que la différence

entre un ministère de police qui garantit la vie, les biens, l'honneur des citoyens, qui veille à la sûreté générale, qui suit partout le voleur, l'incendiaire, le séducteur, le meurtrier, en l'arrêtant à l'instant même où il croit atteindre la victime désignée à sa convoitise, et ce terrible tribunal devant lequel il ne suffit plus d'être innocent pour tomber dans des filets invisibles qui nous rappellent l'inquisition à jamais maudite! Ce tribunal qui, au lieu d'être le châtiment des méchants, est la terreur des honnêtes gens, une peste qui dévaste le royaume!

» La justice n'est plus maintenant qu'une exception, l'injustice est la règle. Oui, je le répète, sire : l'injustice est la règle! »

Citons encore un autre témoin, le baron F.-A. Gualterio, qui a été ministre de l'intérieur et en dernier lieu ministre de la maison royale d'Italie.

Dans son ouvrage *Gli ultimi rivolgimenti italiani*, riche en documents rares et authentiques, M. Gualterio, en parlant des conditions générales du Napolitain, écrit :

« Charles III avait hérité un royaume ravagé par les barons, malmené par les classes dirigeantes, dépourvu de bourgeoisie, ayant une plèbe ignorante, superstitieuse et misérable sous tous les rapports. Les Bourbons n'eurent de flatteries que pour cette plèbe dont ils aimaient à entretenir la fainéantise, à ménager les préjugés et la grossièreté.

» Sous le règne de François Ier, la corruption était à son comble. Rien de semblable ne s'était vu en Europe. On vendait les emplois publics, on mar-

chandait les grades; la corruption avait envahi toutes les classes, les plus honteuses concussions étaient excusées, les marchés les plus scandaleux étaient considérés comme légitimes. Medici tout-puissant, maître de tous les ministres; les valets du roi, d'accord avec lui, vendaient les emplois publics et, ce qui est pire encore, non à l'insu mais avec le consentement tacite du roi, qui faisait de ces tripotages un sujet de plaisanterie. Ces marchés se traitaient avec tant d'impudence qu'on obligeait l'acheteur à déposer d'avance le prix convenu pour le poste qu'il convoitait. Viglia, le *cameriere* du roi, et la camériste de la reine ramassèrent ainsi une fortune colossale. Plus tard, le confesseur de la reine et la police remplacèrent Viglia dans le commerce des places. On fit marché de tout : les condamnations, la prison, l'exil, l'évasion, tout était devenu sujet à spéculation. Ce Del Carretto, qui avait si énergiquement flétri le gouvernement précédent, dépassa tous ses devanciers en corruption, en violence, en moyens d'abrutissement. Del Caretto organisa la délation sur une grande échelle; les voleurs de profession et les femmes de mauvaise vie offraient à l'envi leurs services au gouvernement, qui s'empressait de les accepter sans scrupule, pour défendre, disait-il, la société menacée et la religion méprisée par les libéraux. C'est à M. Del Carretto que revient l'honneur d'avoir introduit la peine du fouet dans le royaume. Del Carretto hérita (et il ne l'a pas volé) de la renommée néfaste, de toute la haine attachée jadis au nom du prince de Canosa.

» La misère du peuple était d'autant plus grande qu'il existait de nombreuses institutions de bien-

faisance disposant de capitaux énormes pour soulager ces misères : quelque chose comme seize millions seulement pour là ville de Naples! Malheureusement, entre les mains de la police toute-puissante, la bienfaisance devint un instrument de corruption protégeant le vice, le vagabondage et l'oisiveté.

» En vertu d'une ordonnance royale du 13 décembre 1832, l'administration des biens des institutions de bienfaisance dans les provinces était confiée au clergé, dans la ville aux Jésuites. Ces asiles des pauvres et des orphelins devinrent ainsi de vrais foyers d'infection. L'*Albergo dei Poveri*, l'hôtel des pauvres, à Naples, qui hébergeait 4,000 personnes des deux sexes avec une rente de 1,250,000 francs, était transformé en un asile de fainéants. En 1835, ce même hôtel hébergeait 6,310 personnes.

» L'*Annunziata* ou maison d'enfants abandonnés, avec 500,000 francs de rente, était si mal dirigée qu'il en mourrait 82 $^0/_0$ chaque année. (Voir le rapport de la commission royale de statistique de 1842.) Les hôpitaux étaient devenus des centres d'infection, où les malades mouraient par milliers à la suite de mauvais traitements et par l'incurie, l'oubli de toute règle d'hygiène. »

A Naples, les institutions de bienfaisance, *opere pie*, sont actuellement au nombre de 349 avec une rente annuelle de 7,154,859 livres.

Comme on le voit, il y aurait de quoi soulager bien des souffrances. Mais la bureaucratie, cette immense pieuvre qui, dans ses étreintes, étouffe la

nation, absorbe la plus grande partie de ces rentes; le parasitisme religieux, le népotisme politique sont autant de suçoirs qui ne laissent qu'une partie minime de ce joli revenu aux pauvres et aux malheureux; la rente des institutions charitables est gaspillée pour faire face à des dépenses inutiles et même contraires au but que ces institutions se proposent.

Il y aurait là-dessus tout un long chapitre à écrire, mais il faut nous borner à quelques citations. L'hôtel des pauvres, *Albergo dei Poveri*, par exemple, a toujours une rente de 1,235,786 livres. Il n'entretient plus ni 6,000 ni 4,000 pauvres, mais 2,000 à 2,100 en moyenne. On croirait que ces 2,000 pauvres, ayant quelque chose comme 6120 francs de rente chacun, doivent vivre en grands seigneurs et l'établissement faire des avances considérables. Eh bien! non: les pauvres ont horreur de cet asile, parce qu'ils y sont mal nourris et tenus comme des esclaves. L'*Albergo dei Poveri*, malgré sa rente de 1.235,786 francs, a un déficit annuel de 200,000 à 220,000 livres!

La nourriture réglementaire des *ricoverati* (abrités) consiste en pain, 523 grammes par jour pour les hommes et 428 grammes pour les femmes. Le pain est distribué en proportions microscopiques trois fois par jour; semoule 51 grammes, macaronis 121 grammes, total 685 à 695 grammes de farinacés. Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, on

se permet le luxe d'ajouter à ce menu farineux 107 grammes de viande de vache et une fois par semaine une ration inappréciable de fruits. Par une prévoyance que tout bon végétarien trouvera louable, mais que les hygiénistes condamnent, le nouveau régime y a supprimé le vin, bien que un verre de bon vin ne coûte à Naples qu'un sou. Ce qui fait dire aux pauvres que « c'était beaucoup mieux quand c'était pire. » — En revanche, le solde du personnel du secrétariat, composé de 708 employés, s'élève à francs 197,119. Pour soigner, surveiller et administrer 2,545 vieillards, 708 personnes, c'est un peu trop! Notez encore que sur les 2545 pauvres admis en 1876 dans l'Albergo, il y en a 558 entretenus aux frais des familles et des communes dont ils sont ressortissants. En réalité, la rente de 1,235,786 francs ne sert qu'à soutenir 1987 pauvres des deux sexes, ce qui, avec le déficit annuel de 220,000 livres, fait une somme de 1,445,786 francs. En général, il faut que les pauvres soient réduits à la dernière extrémité pour se risquer à entrer à l'asile. Le directeur d'un établissement comme l'*Albergo dei Poveri* a 13,000 à 14,000 livres par an; les frais de culte s'élèvent à 17,000 francs, il y a 11 prêtres et 12 chapelains; les fonctionnaires d'administration, au nombre de 38, touchent 4,280 fr. chacun, savoir 162,640 francs par an; pour l'impôt on exige une somme de 89,106 francs. Ainsi on

peut dire que l'Etat, au lieu d'assister les pauvres, leur prend une bonne partie de leurs biens.

C'est, paraît-il, le *nec plus ultra* de la science sociale de nos régisseurs.

« A côté de cela », ajoute le baron Gualterio, «une aristocratie ruinée et corrompue, servile et abjecte, se livrant à toutes les bassesses, se contentant du luxe et des vanités d'une cour bigotte et débauchée. La propriété mal divisée, le tiers-état encore peu nombreux, les déshérités innombrables, le gouvernement laissant prendre les biens de domaine *(demaniali)* par les grands propriétaires, seigneurs de provinces tout entières; les petits propriétaires écrasés par les gros; les propriétaires de troupeaux, ne payant qu'un faible droit de pâturage, devenus par le fait les seuls maîtres des terrains communaux. De là des extensions immenses de terrains incultes, de là la décadence de l'industrie pastorale elle-même et la diminution du bétail. Défaut de communications, impossibilité d'écouler les produits autrement que par mer, les salaires au-dessous du strict nécessaire pour vivre, enfin la misère dans un paradis terrestre. »

Voilà les effets immédiats des mauvaises institutions. En dehors des *causes économiques*, favorables au développement des associations malfaisantes, il y avait aussi des *causes politiques* et *morales* prédisposant à la révolte. En voici quelques-unes :

La cour de Rome a de tout temps fait appel au brigandage pour tenir tête à la révolution. En 1796,

elle s'avisa d'arrêter la marche des armées françaises, en organisant le brigandage sur toute la ligne qui s'étend des Apennins à Bologna, Porretta et Vergato, jusqu'à Reggio en Calabre.

C'est à cette époque que fut fondée la secte des *Concistoriali* et *Sanfedisti*, dont les *Centurioni* étaient les prétoriens armés. Il n'y a pas de place ici pour une notice historique sur les sectes politico-religieuses des *Concistoriali* et *Sanfedisti* qui comptaient dans leurs rangs, des princes, des cardinaux, des rois et même des empereurs. Pour que le but de ces sociétés secrètes soit connu, nous nous bornerons à citer ici une page de l'histoire contemporaine.

En 1831, le cardinal Rivarola, délégué pontifical dans les Romagnes, c'est-à-dire préfet et gouverneur avec pleins pouvoirs, donna à l'organisation des *Centurioni* des soins particuliers, et en fit dans les provinces une garde armée du Saint-Siége, garde doublement redoutable par son caractère de société secrète et par l'impunité à l'abri de laquelle elle perpétuait toute sorte de méfaits, car les *Centurioni* n'étaient en réalité que de vulgaires assassins, des brigands organisés par bande de cent hommes, d'où le nom de *Centurioni*. On vole, on tue, on assassine au nom du trône et de l'autel. Les *Framassoni*, les *Carbonari*, c'est-à-dire les libéraux, étaient les victimes désignées à leur vengeance, et quand ils ne

pouvaient, comme dans le Cilento, les atteindre par groupes et les fusiller ou les pendre par centaines, ils les tuaient en détail et par surprise. La Romagne et la Calabre devinrent un foyer de conspiration, de guerre horrible entre citoyens. Les libéraux s'organisèrent aussi en sociétés secrètes pour défendre leur vie et leurs principes, et la guerre civile allumée par les réactionnaires prit une forme nouvelle. Pour chaque libéral tué, les *Centurioni* payaient de leur vie; l'assasinat devint le seul moyen d'obtenir et de se faire justice.

En 1835, ce même cardinal Rivarola acheva son procès-monstre contre les *Carbonari*, et dans toute l'Italie on ne vit que gibets dressés et bourreaux y pendant les libéraux. Rivarola à lui seul, dans les Légations de Bologna, Ferrara, Ravenna et Forli, en fit condamner par des commissaires je ne sais plus combien de centaines et pendre par vingtaines. L'armée autrichienne était l'exécuteur des hautes œuvres de la papauté et des princes vassaux. Après tant d'exécutions capitales, le parti national voua une haine implacable aux partisans du Saint-Siége, aux amis des Bourbons et des Autrichiens qui, en définitive, n'étaient que des traîtres à la patrie. Toute l'Italie se trouva enveloppée dans une vaste conspiration : la conspiration était devenue une sèconde nature en même temps qu'une nécessité, puisque les gouvernements eux-mêmes

de ces princes ennemis des pays qu'ils tyrannisaient, étaient en révolte permanente contre leurs sujets qu'ils ne parvenaient à dompter, à soumettre qu'à l'aide d'armées étrangères. De là l'organisation des sectes, de là l'habitude de se faire justice soi-même. Le meurtre passa dans les mœurs comme une nécessité de la lutte engagée contre un pouvoir qui ne se soutenait que par le crime. Est-il étonnant que dans cette anarchie morale la notion du bien et du mal se soit perdue chez des gens et dans des milieux voués à l'ignorance, à la misère et à la haine? Les vieilles sectes n'existent plus maintenant; mais l'esprit de révolte subsiste encore, car aucun gouvernement n'a su inspirer aux masses la confiance et le respect de la loi et de l'autorité.

Qu'on ne dise pas que tout cela est vieux. Pour un pays qui, jusqu'à 1860, a été à juste titre appelé « la Chine de l'Italie », cela date d'hier. Une fois les mauvaises passions éveillées, une fois l'idée de la rébellion ancrée chez un peuple qui meurt de faim, au milieu d'un paradis rempli de tous les biens de la terre, on ne peut étouffer la passion, la haine que dans le sang. Et le sang des paysans a coulé par ruisseaux depuis 1796 jusqu'à nos jours, sans que le brigandage ait cessé de ravager ces belles provinces. C'est que de Championnet à Govone, de Saliceti à Nicotera, c'était toujours le même mot : tuez ! tuez ! Je ne sais combien de brigands a fait tuer Cham-

pionnet, mais depuis l'avénement du gouvernement actuel quatorze mille ont mordu la poussière, une vingtaine de mille ont été envoyés au bagne. Est-on plus avancé? Je ne le crois pas, le brigandage est l'hydre aux mille têtes.

Rappelons-nous encore que les cours de Rome et des Bourbons en 1861 et 1862 ont, dans l'espoir d'une restauration impossible, fait appel aux haines et aux passions d'une autre époque, et qu'un brigandage nouveau, formé des ramassis de tous les pays d'Europe, commandés par des Vendéens fanatiques, s'était organisé dans les provinces méridionales. On pouvait alors croire que c'était la rébellion politique qu'on avait à écraser. Mais la rébellion sociale subsiste et toutes les lois exceptionnelles du monde ne sauraient l'étouffer.

De la fin du siècle dernier à nos jours, le brigandage n'a cessé de sévir dans les provinces méridionales avec plus ou moins d'intensité, visible ou latent, suivant les vicissitudes que traversait le pays et suivant les causes qui le provoquaient.

Il y eut pourtant un moment de répit; ce fut en 1860, lorsque Garibaldi, victorieux et acclamé, parcourait le Midi, chassant devant lui les armées de François II. A cette époque, on n'entendit point parler de brigands, si ce n'est à Subiaco et à Isernia, où les Jésuites parvinrent à émeuter des paysans ignorants et fanatiques contre une poignée de vo-

lontaires romains qui, au milieu des plus grands périls, traversait le Sannio pour se joindre à l'armée de Garibaldi. A la tête des paysans émeutés se voyaient d'anciens soldats, des agents de police, des zouaves pontificaux; cette échauffourée fut bientôt terminée par l'arrivée du colonel Chiassi sur le lieu de l'action, où il dégagea les braves et infortunés volontaires romains. (Voir les chapitres LIII, LIV, LV, LVI, LVII du livre: *Les Mille du général Garibaldi.*)

C'est qu'alors le *lazzaro,* le *cafone* espéraient une amélioration de leur triste sort. Cette légitime espérance détruite, cette illusion dissipée, les fils des associations malfaisantes se groupèrent de nouveau; le brigandage, la Camorra et la Mafia recommencèrent de plus belle après le départ de Garibaldi.

CHAPITRE II

Origine de la Camorra.

N'allons pas chercher dans des légendes romanesques l'origine de la Camorra, née de la boue, de la prison et du bagne!

A la page 255 et suivantes, volume II, de l'ouvrage *Gli ultimi rivolgimenti italiani* du baron F. A. Gualterio, déjà cité, il est dit:

« Les employés, les gardiens d'abord, y ont organisé (dans la prison) le vol, l'escroquerie, la subtilisation, le tripotage, qui existent encore aujourd'hui, sur les vêtements, sur la paille, sur tout, sans compter que, malgré le règlement, on peut, avec de l'argent, obtenir dans la prison tout ce qu'on désire. De tout temps, la fourniture de la prison a été l'objet de la plus odieuse exploitation. En outre, les prisons ne sont pas des maisons de détention, mais des bouges infects, de sombres cavernes, des cloaques immondes que les bêtes refuseraient d'habiter. *Antri di belve, sepolture di viventi* (tanière de bêtes fauves, tombeau des vivants). Rien ne pourrait vous donner une idée du régime dégradant auxquels sont soumis les détenus dans les maisons de correction et de force. Ils sont réduits à un état d'abjection qui les rend inférieurs aux brutes. Dans une de ces prisons, celle de la Vicaria, plus de 700 détenus sont entassés les uns sur les autres comme des sardines dans un tonneau, les uns à côté des autres, cognés dans de grande salles, étendus tout nus, sans paillaisse sur le parquet, les enfants et les adultes pêlemêle. Cela tient à ce que les fournisseurs ne pensent qu'à empocher l'argent des objets qu'ils ont à fournir mais qu'ils ne fournissent pas, ou à ce que les détenus affamés revendent aux mêmes fournisseurs, pour un morceau de pain ou pour une pipe de tabac, les mauvaises nippes qu'ils en reçoivent. Point de lits, point de matelas; ils couchent tous ensemble sur le plancher humide et froid, se chauffant au contact les uns des autres. Je passe sous silence les conséquences délétères de ce contact abrutissant. Ces hommes, prévenus ou condamnés,

sont mille fois plus malheureux que les troupes de sauvages qui peuplent les régions inexplorées de l'Amérique centrale, car ceux-là du moins ont la liberté de leurs mouvements et jouissent de la lumière du soleil, dont sont impitoyablement privés ces pauvres prisonniers. Plus que les sauvages, ils devaient sentir le besoin d'une direction, d'un gouvernement, d'un pouvoir quelconque, qui mît un peu d'ordre dans cet horrible pandemonium. Or, les chefs de ce gouvernement galérien s'appelaient précisément *Camarristi* (chefs de chambre.)

» Ils étaient d'abord une espèce de juges tranchant les différends entre galériens; puis ils devinrent les maîtres instructeurs dans l'école des crimes et des délits. Une méchante nature, la force physique, la promptitude à frapper et un grand nombre de délits commis étaient autant de titres donnant droit au grade et à l'autorité de Camarriste.

» Le chef des Camarristes dispose à son gré de l'argent (s'ils en ont) et des rares et tristes vêtements de chacun des détenus. Il juge et condamne sans appel à des peines sévères, voire même aux coups de poignard, ceux d'entre eux qui lui semblent coupables. »

En quoi consistera cette culpabilité? quel sera le criterium moral sur lequel se fondent les jugements d'un tel tribunal, sinon dans le refus de commettre un crime et dans le bouleversement complet des notions les plus élémentaires du bien et du mal?

« Séparés du monde des vivants », conclut l'auteur des *Rivolgimenti italiani*, « reniés par la so-

ciété, sans possibilité d'amélioration, livrés à toutes les excitations, à la haine, au vice, au crime, à toutes les mauvaises passions qui devaient s'éveiller dans ces fosses aux lions, les prisonniers ne pouvaient que former entre eux un pacte infernal, une société d'anthropophages. »

Un homme qui, par son caractère élevé et par ses talents hors ligne, jouit d'une réputation européenne, M. Charles Lucas, a visité jadis les prisons du royaume de Naples et a eu l'occasion d'exprimer l'horreur qu'elles lui inspiraient, dans un rapport que je regrette de n'avoir pas sous la main. L'autorité de ce nom illustre suffira, car à la suite de ce rapport, un inspecteur général des prisons françaises, M. Boilay, fut, en 1845, envoyé par le ministre Guizot à Naples pour visiter les prisons du royaume.

« Il fallut toute l'autorité d'un représentant d'une grande nation», dit Gualterio, «pour obtenir la permission d'entrer dans ces horribles fosses. M. Boilay en conçut une telle horreur, un tel dégoût, qu'en partant de la Vicaria, il s'écriait, le front tout mouillé de sueur: «*Mais ceci est un gouffre d'enfer!*» Et dans son rapport au ministre Guizot il employa la même expression pour rendre l'horrible spectacle auquel il avait assisté. »

Plus tard, lord Gladstone a fait un récit très émouvant et donné des détails saisissants sur ce qui se passait dans ces horribles tanières.

Les souffrances physiques et morales de toutes sortes auxquelles les prisonniers étaient exposés, devaient naturellement les exciter à la haine, faire naître en eux l'idée de la révolte et de la vengeance. En prison ils ont appris la *solidarité du crime ;* en sortant du bagne, ils mettent en pratique ce principe redoutable. Ainsi, ce qui, hors de la prison, n'était qu'un fait isolé, presque sans conséquences, devint, par le concours des circonstances, un mal complexe et permanent, un danger social, une calamité publique. C'est dans la prison que l'art du vol et du meurtre se perfectionne et prend la forme d'une véritable école, d'un système de spoliation fonctionnant régulièrement.

CHAPITRE III

Conditions morales et économiques des paysans dans les provinces méridionales.

L'ancien régime, en excitant les passions, en soulevant la haine, en répandant la corruption à pleines mains, a brisé tous les liens qui unissent les hommes entre eux; il a creusé un abîme entre la campagne et la ville, qui, pour longtemps encore, vivront en hostilité permanente : le seigneur exploitera le paysan, celui-ci se rattrapera sur le premier

venu. Au moment donné, le *cafone* prendra les armes contre le *signorino*, qui lui enverra une armée de soldats pour l'écraser. En présence d'un pareil état de choses, la Chambre italienne, préoccupée à juste titre de la persistance et de l'extension du brigandage, ordonna une enquête sur les causes qui l'engendrent et le perpétuent.

En 1861, M. Massari, rapporteur de la commission d'enquête, fit, au grand étonnement de ses collègues, des révélations contraires à tout ce qui s'était répété jusqu'à ce moment. Notons en passant que M. Massari est un modéré, un conservateur, ami de la royauté et des priviléges qui s'y rattachent. Il siége à l'extrême droite de la Chambre dont il est le Falstaff légendaire, mais avec cela un savant et un courtisan sans gêne et sans scrupules. Il ne saurait donc être soupçonné d'idées subversives ni de faiblesse pour ce qu'on est convenu d'appeler la populace des *lazzari* et des *cafoni*. Voici ce qu'il dit dans son rapport (voir Actes du parlement, F° 58 B, de 1861) :

« Les causes premières du brigandage sont des causes *prédisposantes ;* la première de toutes c'est les *conditions sociales* et *économiques* des travailleurs des champs, conditions qui sont des plus malheureuses, justement dans les provinces où le brigandage a pris le plus d'extension. Rien ne rattache le paysan à la terre ; ces pauvres gens mangent du pain dont les chiens ne voudraient pas. Il a été

mainte fois constaté, entre autres dans les prisons de Capitanata[1], que presque tous les brigands qui y sont détenus (il y en a plus de 400) étaient des paysans. Si les bandes de Caruso et de Crocco, si souvent détruites, ont pu se reconstituer avec tant de facilité, c'est qu'elles trouvaient des éléments tout prêts au sein des campagnes.

» Il est si vrai que la misère entre pour une très grande part dans les causes prédisposantes du brigandage que, dans la même province, le contingent qui lui était fourni par les différentes localités, était d'autant plus grand que la misère y était plus intense.

» Dans les Abruzzes, par le seul fait que le paysan peut à peu de frais émigrer dans l'*Agro romano*, l'état de choses n'est qu'accidentel et transitoire. »

On sait ce que signifie émigrer dans l'*Agro* pour y travailler : C'est rester toute la journée, du matin au soir, sous un soleil brûlant, exposé à la piqûre des moustiques et des cousins, près des marais pestilentiels, dans ce milieu où règne constamment la *mal'aria*. Le soir, le laboureur s'abrite sous une tanière faite de joncs, où le guette la fièvre qui le surprendra tôt ou tard et dont il deviendra inévitablement la victime, car les fièvres « *malariche* », comme les médecins italiens les appellent, ne pardonnent jamais. Le voyage, pour y aller, se fait

[1] Les provinces d'Avellino, Terra de Lavoro, Abruzzo et Capitanata, sont celles qui fournissent le plus de brigands.

dans un wagon de marchandises ou dans les wagons à bétail, où les hommes sont entassés par centaines, debout, sans pouvoir une seule fois descendre pendant un trajet de huit heures. C'est une affaire pour le paysan que de mettre de côté sept ou huit francs pour pouvoir quitter le pays et aller dans les marais! Au retour, les rangs de ces malheureux laboureurs sont décimés par la fièvre et le genre de vie qu'ils ont enduré. Les survivants apporteront peut-être trente ou quarante francs pour l'hiver. Or, si telle est l'existence qu'ils préfèrent, quelle est donc est celle qu'ils fuient?

« N'est-ce pas là une preuve évidente, conclut M. Massari, que ce ne sont pas des tendances brutales au crime chez les populations agricoles du Napolitain, mais le désespoir qui les pousse au brigandage, lequel, en définitive (de l'aveu même des conservateurs), n'est qu'une protestation sauvage de la misère contre d'anciennes iniquités. »

Nous nous en rapportons au témoignage d'hommes éclairés autant que modérés, tels que M. Pierre Villari, de Florence, professeur et membre du Parlement. Dans ses *Lettere meridionali*, récemment publiées par l'*Opinione*, organe du parti conservateur, M. Villari déclare que la Camorra, la Mafia, le brigandage sous toutes ses formes, *sont le produit naturel, logique et fatal de l'ordre de choses actuel.*

« Les ouvriers des champs en Apulie », écrit M. Villari, « vivent, sur la terre qu'ils cultivent pour compte de leurs patrons, séparés de leur famille, qu'ils ne vont voir au village que toutes les deux ou trois semaines. Ils sont logés dans une ou plusieurs cabanes qui n'ont qu'une pièce. Le long des parois de cette pièce, des niches creusées horizontalement et garnies d'un sac de paille servent de couche au pauvre paysan, qui s'y étend tout habillé; car il ne se déshabille jamais [1]. Tous les matins, à l'aube, le *massaro* (intendant) leur distribue un pain noir et plat du poids d'un kilogramme; puis ils se rendent au travail, qui dure jusqu'au coucher du soleil. A dix heures seulement ils ont une demi-heure de repos, pendant laquelle ils mangent leur pain. Le soir, le travail fini, le *massaro* fait du feu dans l'âtre de la grande cabane; sur ce feu, il fait chauffer une marmite avec de l'eau et une pincée de sel. Pendant que l'eau bout, les paysans rangés autour taillent leur soupe dans des écuelles de bois. L'opération finit par la distribution de cette eau chaude (souvent malpropre), que le massaro asperge de quelques gouttes d'huile rance. Telle est la nourriture quotidienne du pauvre paysan. »

Il n'est pas le moins du monde question de viande, de bouillon, de fromage ou d'autre nourriture plus saine et plus confortable.

« Cet ordinaire », ajoute M. Villari, « ne subit de

[1] Nous connaissons ce genre de gîte; on ne peut y dormir déshabillé, la paille piquerait, et au moindre mouvement égratignerait, écorcherait même la peau du dormeur.

modification qu'à l'époque de la moisson. On y ajoute un ou deux litres de petit vin, afin de stimuler les forces du travailleur et le rendre capable de supporter les rudes fatigues du moment. »

Quand l'on pense que le bon vin pris en gare à Bari coûte *quatorze francs l'hectolitre*, on se demande si l'exploitation de l'homme par l'homme, poussée à un tel excès, n'est pas le plus odieux des brigandages. Pauvre laboureur, quand il aura travaillé douze, quatorze, seize heures par jour, il aura gagné *trente-six centimes !*

M. Villari qui a fait partie de la commission chargée d'une seconde ou troisième enquête à ce sujet, qui a visité le pays et vu les choses de près, dit encore :

« Le salaire du travailleur est de 132 livres (en papier monnaie) par année, soit 36 $^1/_2$ centimes par jour, pour des journées qui durent de douze à quatorze heures, plus un demi-*tomolo* (demi-hectolitre) de blé, et si la récolte est abondante, autant de fèves. Ces paysans *(cafoni)* se laissent facilement aller au vol et aux attaques à main armée. »

Cela n'est pas étonnant; nous savons déjà que les bandes de brigands qui se tiennent à la campagne ne se composent en grande partie que de paysans affamés, irrités, abrutis par la misère.

Le général Govone, qui a été pendant plusieurs années le commandant en chef des forces militaires pour la répression du brigandage dans les provinces

méridionales, dit que « les *cafoni* (laboureurs des champs) ont une grande sympathie pour le brigand. Cette sympathie provient de ce que les *cafoni* *voient dans le brigand le vengeur des torts de la société à leur égard.* »

Qu'on ne dise pas que les hommes du Midi sont enclins à la paresse et qu'on ne paye ces travailleurs que pour ce qu'ils valent. M. Villari, auquel nous empruntons en grande partie les données qui suivent, prouve que cette opinion des aptitudes du paysan napolitain n'est ni juste ni fondée.

« Le paysan napolitain », écrit-il dans la suite de ses lettres méridionales, « *peut être rangé parmi les meilleurs travailleurs de l'Europe*... cela a été constaté par le rapporteur d'une enquête anglaise faite par ordre de lord Palmerston. »

Cette appréciation a été confirmée par un ingénieur des mines allemand, qui, étant allé passer quelques jours de vacances dans le Napolitain, dit à son retour à M. Villari :

« J'ai vu le paysan napolitain au travail et je déclare que le *dolce far niente*, dont on l'accuse, est une *atroce calomnie!* Il ne serait pas possible de plier notre paysan allemand ou notre ouvrier à un labeur aussi rude et aussi prolongé que le sien, et avec la rétribution que l'on sait. »

M. Franchetti, publiciste toscan, qui a, lui aussi, visité le pays et vu les choses de près, déclare à

son tour qu'il est possible de trouver des paysans qui travaillent mieux, mais impossible d'en trouver qui travaillent davantage et à un prix aussi bas.

« J'ai pu constater dans les Abruzzes et dans la province de Molise », écrit-il à M. Villari, « que les paysans y deviennent d'année en année plus dépendants des propriétaires et des exploiteurs agricoles pour leur nourriture (la plus sobre qu'on puisse imaginer) et pour leur subsistance (la plus maigre du monde).

« On s'en rend compte par la dureté croissante et le vague étudié des conditions des contrats de fermages, qui parfois sont telles qu'elles nous ramènent aux temps du servage. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le maître se réserve le droit illimité d'exiger de ses paysans des prestations en travail, et disons-le, il ne se fait pas faute d'en user. »

Tel et tel maître a ses champs dont la culture ne lui coûte rien; il fait charrier la plus grande partie de la récolte et du fumier par les paysans, sans que cela compte dans le fermage. En hiver, le paysan va travailler pour le patron à faire des fossés, des routes, et même à bâtir des maisons. Dans ce dernier cas, lorsqu'il travaille près de la maison du patron, il reçoit la nourriture.

« J'ai vécu pendant quelque temps à St-Bartolomeo-in-Galdo, misérable chef-lieu d'arrondissement de la province de Benevento, dans la partie montagneuse de l'Apulie », écrit un ingénieur à Madame Jessie Wihite Mario. Les paysans habitent le bourg

(parce que les environs sont malsains), dans de misérables cabanes à lapins, à un seul étage à plain-pied, sans cheminée ni lieu d'aisance, bâties sur les pentes raides de la montagne, auxquelles on arrive par des routes étroites et rocailleuses. Le sol cultivable est maigre et pierreux, mais grâce à l'ignorance des paysans et à l'incurie traditionnelle des propriétaires : on remue la terre avec un gros clou fixé à une charrue préhistorique ou à force de bras ! Aussi la culture est-elle imparfaite et le rapport seulement de quatre à cinq fois la semence; quantité de céréales insuffisantes pour nourrir les laboureurs et pourvoir à l'entretien du propriétaire oisif et fainéant. Ces pauvres paysans travaillent raide toute l'année; qu'il fasse beau ou mauvais temps, ils quittent de bon matin le bourg pour se rendre aux champs fort éloignés, marcher et manier la bèche toute la journée. Le soir, revenant exténués de fatigue, ils doivent aller chercher de l'eau potable, car il n'y a point de puits dans le bourg, mais seulement une fontaine, si l'on peut appeler fontaine, un sale réservoir d'eau trouble en hiver, tarie en été. Et encore le *cisternone*, la grande citerne de la commune, ne s'ouvre-t-elle qu'à des heures données. Alors tout le monde se presse et fait queue pour avoir un peu d'eau trouble pour assouvir la soif et faire son potage. Dans les années de sécheresse, plus d'eau; il faut aller la chercher à de grandes distances. Toutefois la fontaine donne un petit filet d'eau même en été, mais comme le tuyau qui porte l'eau au cisternone est le même qui dessert le réservoir particulier de M. le baron, on a arrangé les choses de façon que l'eau ne manque jamais

dans le réservoir du seigneur, même quand tout le monde meurt de soif dans les environs. S'il y en a de trop, les domestiques du baron s'arrangent de manière que la veine rafraîchissante se répande dans le jardin pour arroser les fleurs et les légumes du feudataire. Pourtant il ne faudrait pas des efforts ni des frais considérables pour multiplier les réservoir et amener l'eau de la montagne qui souvent se répand dans les environs marécageux. Mais la municipalité est composée de seigneurs qui, à force de ne rien faire, n'ont point le temps de s'occuper de ces misères! Et pourtant, outre leur travail, les pauvres payent pour avoir de l'eau, des routes et des maîtres d'écoles qu'ils n'ont point, l'impôt sur la moûture et les droits d'octroi; oui, on a mis l'octroi dans ce bourg délabré, perdu dans les montagnes calabraises.

» En été, on voit autour de cette fontaine de longues files de femmes et d'enfants allant sucer avec leurs lèvres le goulot de la fontaine pour s'y désaltérer. Souvent ils reviennent le gosier sec, parce que les domestiques du baron ont fermé le robinet. C'est un supplice pour les femmes de ménage que de remplir une cruche d'eau plus ou moins trouble pour cuire leur soupe; et quand elles ont été assez heureuses pour obtenir le précieux liquide, la grosse affaire est ensuite de savoir ce qu'elles mettront dans la petite marmite! Elles vont chercher les *broccoletti di rapa*, feuilles et racines de raves dont faute de mieux on fait une grande consommation dans ces contrées, une pincée de sel, de l'ail rôti, rarement quelques gouttes d'huile, et voilà la soupe faite. Du pain (que nous connaissons), des haricots

secs, c'est tout ce qui compose généralement leur nourriture. Un plat de macaronis aux tomates est un luxe qu'on ne se permet que très rarement dans une année.

» Après tant de peines et de fatigues, et une nourriture comme celle que nous venons de décrire, les paysans couchent tous ensemble pêle-mêle avec le mulet ou le cochon dans une chambre humide remplie de fumée et d'exhalaisons infectes.

» Je ne sais vraiment pourquoi ces pauvres gens s'obstinent à vivre et ce qu'ils sont venus faire dans ce monde. Peut-être pour nourrir ceux qui vivent dans l'oisiveté et la débauche, mais à coup sûr pour souffrir.

» Quels attraits la vie peut-elle avoir pour eux? je n'en sais rien. Pourtant ils sont bons, soumis, résignés; ils se laissent écorcher sans se plaindre, et baisent encore la main de l'écorcheur impitoyable.

» La condition des laboureurs napolitains ne s'est point améliorée après la révolution.

» En effet», ajoute l'ingénieur, « avant 1860, les paysans affermaient des champs, en payant au propriétaire une redevance en céréales après la récolte. Lorsqu'ils travaillaient à la journée, ils recevaient deux carlini, dix-sept sous, sans aucune nourriture. Vint l'heure de la délivrance si longtemps attendue, les prix des denrées alimentaires haussèrent considérablement. Il fallut fournir une quantité plus considérable de céréales pour payer les loyers qui haussaient aussi. Mais le salaire journalier est resté au même niveau, dix-sept sous, comme sous la tyrannie. Et cela, parce que le «seigneur» ne veut

pas entendre parler de diminuer ses rentes ou de restreindre ses frais. Au contraire, comme les impôts sont beaucoup plus lourds, on serre le pressoir et c'est le paysan qui doit fournir ce qu'il faut; tant pis pour lui si les choses nécessaires à la vie ont doublé de prix. Le paysan napolitain est si bon, si docile, si pauvre d'esprit, qu'on peut lui continuer le même salaire, malgré l'augmentation des frais et vivre largement à ses dépens.

» Ce n'est pas tout : à St-Bartholomeo-in-Galdo, il n'y a, à proprement parler, ni routes carrossables, ni marché de denrées alimentaires; on ne vend point de blé sur place, mais à Foggia seulement, et pour l'y transporter il faut de nombreux et robustes mulets. Les propriétaires qui possèdent des mulets sont peu nombreux; c'est eux qui accaparent le commerce; ils ont le monopole de tout; le paysan est à la merci du propriétaire, arbitre absolu du prix des grains, comme il l'est du travail et du salaire.

» Cependant, si l'année est bonne, le paysan peut encore vivre tant bien que mal; mais si elle est mauvaise, le paysan devient absolument l'esclave du patron qui, devenu usurier, lui prête un sac de blé pour en avoir deux à la prochaine récolte. Tandis que d'une main ces magnifiques seigneurs arrachent le pain de la bouche des pauvres, de l'autre ils distribuent *deux centimes par semaine* à ces mêmes pauvres affamés qui vont frapper à la porte de leurs hôtels.

» L'air malsain, l'eau pourrie, la nourriture insuffisante, un travail excessif, tant de peines accablent, écrasent tellement cette malheureuse population

que les fièvres y sont devenues stationnaires et que la misère multiplie les maladies.

» Il y a un hôpital, me dit-on, mais quelle horreur ! Personne n'y entre, les chiens même le fuiraient. C'est pire que la plus triste et la plus sale demeure possible. Il y a un médecin payé par la commune, il reçoit *200 livres par an* pour soigner les pauvres. Ce bon disciple d'Hippocrate ordonne de la quinine et encore de la quinine pour couper la fièvre. Mais la quinine coûte cher et l'on préfère s'en rapporter à la *Madonna*, qui fera inévitablement le miracle de les guérir ou de les envoyer dans l'autre monde. Aussi ces paysans sont-ils chétifs, faibles, maladifs. Néanmoins ils forment une population douée d'une certaine intelligence, d'une bonne nature et qui mériterait un meilleur sort : oui, ils le mériteraient bien plus que le *lazzarone* paresseux de Naples. »

Les provinces d'Apulie, Basilicata et Molise sont celles qui fournissent le plus fort contingent de *Ciucciari*, joueurs de flûte et de cornemuse, mendiants et girovagues. Ces bohémiens, sortant d'un pays le plus beau, le plus riche du monde pour aller gagner leur vie dans des contrées lointaines, rarement se laissent aller au vice et au crime ; ils sont paisibles, sobres, patients comme des chameaux traînant partout leur misère et leur boulet de mendiants. Est-ce que ces parias de la société deviendraient des malfaiteurs si on ne les poussait pas au désespoir et au crime ?

La misère est donc, de l'aveu de tous les hommes impartiaux, *l'une des causes prédisposantes et déterminantes du brigandage.* Ajoutons à la misère l'ignorance profonde dans laquelle vit le paysan napolitain, sa conviction qu'une bonne confession devant le curé et l'absolution que celui-ci ne lui refuse jamais lavera tous ses péchés, et nous aurons l'explication la plus claire de ce déplorable état de choses.

« Il faut que le gouvernement ait le courage de prendre en main la cause des opprimés » dit M. Villari en terminant, « il faut les délivrer de la terreur religieuse, de la tyrannie économique qui pèsent sur eux. Est-il vrai, oui ou non, que les contrats agricoles sont iniques? Si oui, que la loi, que le gouvernement, que l'opinion publique interviennent pour mettre fin à cette ignoble exploitation.

» Quand les contrats agricoles auront assuré au cultivateur une plus grande indépendance et une équitable rémunération de son labeur, alors nous verrons cesser le déplorable antagonisme entre celui qui possède et celui qui n'a rien. Soyons conséquents et n'exigeons pas des autres ce que nous ne serions pas capables de faire nous-mêmes. »

CHAPITRE IV

En Vénétie, dans la Lombardie et ailleurs.

Cette misère, qui s'étend comme un linceul sur l'Italie toute entière, menace d'étouffer la vie et le progrès même des centres les plus favorisés.

Venise, par exemple, qui à la fin du siècle dernier ne comptait que 2,000 pauvres sur une population égale à celle d'aujourd'hui, comptait en 1860, sur 123,002 habitants, 31,891 pauvres inscrits sur les registres de la bienfaisance publique. Nulle part comme à Venise le vol n'est pratiqué aussi fréquemment et avec plus d'adresse et sans gêne. On vole les chaînes des ancres des navires mouillant dans le port, aux abords des lagunes. On a beau doubler les sentinelles, veiller la nuit; les voleurs, véritables palombars de la misère, se jettent à l'eau, nagent sous l'eau, scient les barres et les chaînes en fer et les emportent sans bruit au nez et à la barbe de deux mille cinq cents gardes de sûreté, chargés de la surveillance. Mais nulle part comme à Venise les voleurs ne sont aussi discrets, aussi inoffensifs; ils ne se révoltent jamais; s'ils sont surpris en flagrant délit, ils s'écrient: « *Ciao! go fado moron, paronsin belo ch'el faza quel ch'el vol* »; (tant pis, j'ai manqué mon coup, faites de moi, mon maître, ce que vous voulez.)

Le métier de maraudeurs est passé dans les mœurs; il y a toute une population qui vit de cette industrie criminelle, sans penser le moins du monde que ce soit un crime. *Bisogna ingegnarse* (il faut se tirer d'affaire comme on peut): c'est le mot qui efface toute culpabilité.

Si l'on ne se fait pas voleur on se fait mendiant, vu que plus de 50,000 personnes ne savent de quoi vivre. Aussi, tandis que la population diminue, la mendicité augmente comme une marée montante. En 1862, la population était descendue à 122,594 et les pauvres inscrits montaient à 32,422. En 1867, la population de Venise était de 120,889 et les pauvres 33,979. En 1869, le nombre des pauvres arrive à 35,000; en 1870, à 35,728; en 1871, à 35,200.

Dans cette ville si intéressante, si originale, où, comme à Naples :

La terra molle, lieta e dilettosa
Simili a se gli abitator produce

le ciel bleu, le climat doux, la nature gaie, produisent des hommes enclins à la gaieté, à l'amour, au plaisir, et un peu aussi à la paresse, la charité privée a constitué des trésors immenses. Mais la charité, loin d'enrayer le mal, ne fait que l'étendre davantage, car elle encourage l'oisiveté, la fainéantise, l'aversion pour le travail.

Ne soyons donc pas si sévères pour ces fainéants insouciants du lendemain, car le travail ne leur donne pas de quoi vivre.

Cette aversion pour le travail s'explique par ce fait que les femmes employées dans des fabriques à enfiler des perles ne gagnent que 30 et même 20 centimes par jour. Il y a un an, ces malheureuses,

au nombre de trois ou quatre mille, se mirent en grève en demandant 50 centimes par jour.

Si modique que fût ce prix pour une journée de travail, il leur fut refusé, et quelques jours après, réduites par la famine, la moitié tombant d'inanition, elles acceptaient la loi du plus fort et rentrèrent aux ateliers pour reprendre leur métier *d'inflatrici d'ingranate*. Les hommes gagnent 1 franc, 1,20 en moyenne. Puis il n'y a pas de travail pour tout le monde, même à 10 centimes par jour.

Dans les campagnes, la situation est encore plus insupportable, parce que les institutions de bienfaisance n'y sont pas répandues comme dans les villes. M. Silvanello, professeur d'économie politique, dit dans son ouvrage *Proprietari e Coltivatori*, couronné par l'Institut de Venise, que :

« La population des campagnes, logée dans des affreuses huttes en pisé, ne trouve un supplément à son salaire, supplément indispensable à son existence, que dans le vol et la mendicité. C'est la population affamée des campagnes qui fournit les *légions de mendiants* qui infestent les marchés et les villes de la Vénétie, et qui, le samedi, défilent en processions interminables le long de nos demeures. »

Comme nous l'avons dit au chapitre III, cette croissance alarmante de la mendicité en Italie, indépendamment du fait déplorable que plus de vingt-deux millions d'Italiens ne possèdent absolument rien,

s'explique par la rétribution insuffisante du travail manuel, par la mauvaise distribution de l'impôt qui frappe la consommation sous toutes ses formes, par la non-valeur des terrains incultes, et par la soustraction à l'industrie productive d'un capital de *dix mille millions* employé en titres de rente sur l'Etat et les communes.

A ces causes multiples de la misère publique, il faut ajouter le cours forcé des billets de la Banque nationale; l'agio sur le papier a été ces dernières années jusqu'au 23 $^{1}/_{2}$ %; il flotte maintenant entre le 12 et le 10 %, ce qui augmente en proportion le prix des choses nécessaires à la vie.

Une enquête faite sur les effets du cours forcé des billets de banque a constaté que le prix des céréales a augmenté en raison de 10 et même de 14 %. Le blé, avant le cours forcé, se vendait à 18 francs l'hectolitre; aujourd'hui le blé vaut fr. 28,30 et même 32 francs l'hectolitre. Le maïs est monté de 12 francs à 20 et 22 francs. Ainsi le pain de 25 à 35 centimes est monté à 50 centimes le kilogramme.

Voici comment M. Jacini, économiste, qui a été plusieurs fois ministre du royaume d'Italie, parle de la situation faite aux colons lombards :

« C'est aux environs de l'opulente et intelligente ville de Milan que les cultivateurs sont le plus misérables : la fièvre d'inanition, la *Pellagra*, la phthysie font de terribles ravages parmi les travailleurs

maltraités, nourris plus mal que des chiens. C'est là qu'on a appliqué la théorie et résolu le problème infernal *d'unir à la plus grande richesse du sol la plus grande misère des hommes qui le cultivent...* C'est là une de ces iniquités que la justice humaine n'aurait pas assez de peines pour la punir. »

Puis M. Luzzatti, l'économiste, le statisticien officiel du royaume, lui aussi, ministre d'hier, ajoute :

« Le profond antagonisme qui règne entre les différentes classes de la société, les luttes engagées entre les patrons et les ouvriers, entre les possesseurs du sol et ceux qui le cultivent, le danger imminent de la révolution sociale, tout cela est de nature à nous faire douter de l'économie politique, de son efficacité et de son aptitude à établir un ordre de choses durable. »

Les cris de détresse qui s'élèvent de tous côtés ont décidé la Chambre à faire une enquête sérieuse sur les conditions de l'agriculture et des agriculteurs en Italie. Une commission de vingt-quatre membres avec les pouvoirs les plus étendues et composée d'hommes compétents, doit présenter en son temps le résultat de cette enquête. A l'heure qu'il est, la commission n'a pas encore fait son rapport. Mais de temps en temps les indiscrétions de correspondants de journaux lèvent un coin du rideau et laissent entrevoir à distance le sombre tableau des misères qui accablent les prolétaires italiens.

M. Boselli, qui est le rapporteur d'une des sous-commissions de la grande enquête, a donné à la Chambre un aperçu des notes qui lui ont été envoyées de différents côtés.

Il a cité un rapport de MM. Cardani, président, et Massara, secrétaire de l'Institut lombard pour le développement et le perfectionnement de l'agriculture en Lombardie, rapport qui fait partie du dossier, où il est dit :

« Le paysan lombard qui cultive la terre la plus féconde, la plus riche de l'Italie, est le plus malheureux, le plus pauvre des travailleurs. Il n'a aucun rapport direct avec le propriétaire du sol, qui loue le fonds à des fermiers *(fittabili)* exploiteurs habiles et acharnés de ces riches terrains. Le paysan travaille donc pour le fermier qui est censé le nourrir (c'est ce qu'on appelle *far andar il fondo con un famiglio*, exploiter le fonds avec des domestiques). Voici en quoi consiste leur nourriture :

» Un pain noir, lourd, acide, mal cuit, composé de maïs, de seigle et d'autres débris de céréales avariés; sa soupe est un breuvage sans nom, composé tantôt de riz de la dernière qualité, qu'on appelle *risina*, débris de riz brisé, vieilli dans les greniers, tantôt de pâtes, elles aussi vieillies dans les magasins, noires et acides, puis des vieux haricots et autres légumes secs avariés, que le *fittabile* achète à vil prix çà et là sur les marchés; le tout assaisonné avec quelques gouttes d'huile rance ou quelques lisières infinitésimales de lard aussi fumé

et rance. Telle est la nourriture habituelle, invariable du paysan lombard.

» Le gage du *famiglio* ne dépasse jamais les 355 livres en papier-monnaie par an; ce qui fait 315 francs, moins de 80 centimes par jour, avec quoi il doit payer son loyer et nourrir sa famille; la culture de la ferme, au point de vue de l'ouvrage, est toute à sa charge; il ne peut la cultiver seul, il doit se faire aider par des personnes de la famille, ou par un domestique ou garçon de ferme.

» Quant aux maisons qu'il habite au village, la plus grande partie n'ont point de pavé ni de plafond; en bas est la terre froide et humide, en haut les treillis disjoints, de sorte que lorsqu'il pleut, le paysan et sa famille ont la tête exposée à la pluie et les pieds dans l'eau.

» En pleine campagne c'est une cahute en joncs, non pavée cela va sans dire, sans cheminée, sans porte, à la merci de tous les vents. Jamais de viande, jamais une goutte de bon vin, quelque chose de confortable. La misère se peint sur son visage et s'étale sur toute sa personne. »

Une note de M. Arcozzi-Maino, cultivateur, gros propriétaire, ajoute que le *maximum que peut gagner un laboureur (bifolco) travaillant comme un nègre de quatorze à seize heures par jour, est de 384 francs par an, alla scarsa,* c'est-à-dire sans nourriture, et encore faut-il déduire de cette somme le loyer. Avec ces 384 fr., cet homme laborieux et sobre, d'une économie phénoménale, doit entretenir une famille, car seul il ne pourrait suffire à la besogne.

Cette famille est composée d'une femme, travailleuse comme lui, et de plusieurs enfants (en bas âge), car, dès que ses enfants mâles ont atteint l'âge de 19 à 20 ans, la conscription militaire lui enlève les plus solides, les autres émigrent à la recherche d'une meilleure existence. Et puis l'on meurt avant le temps dans ce monde-là. Les femmes vieillissent et meurent plus vite encore; à 35 ans, elles sont usées comme si elles en avaient soixante.

La contrée la mieux favorisée au point de vue de l'industrie agricole et vinicole et où l'aisance est plus répandue, est sans contredit le Piémont. Mais ce n'est pas tout rose non plus. Un cultivateur de l'arrondissement de Pignerol, M. Besta, invité par la commission à donner son avis là-dessus, écrit:

« Quoiqu'en Piémont le paysan soit relativement moins malheureux que dans d'autres contrées de l'Italie, son sort n'est guère plus brillant. Notre paysan est bien loin d'être heureux, hélas! Il est mal nourri, mal abrité, mal entretenu. Le maïs, cette polente si lourde, si malsaine, entre pour $^{9}/_{10}$ dans sa nourriture. Il n'est pas question de viande, sauf dans les grandes occasions; son pain est composé d'un mélange équivoque de blé, de maïs et d'une poudre farineuse provenant de la pilature du riz, etc., en général peu nourrissant et malsain. Les habitations sont aussi étroites, sombres, humides, sans air et presque sans lumière, rarement elles ont des volets, les fenêtres sont petites et couvertes de paille, la porte d'entrée sert de fenêtre et de che-

minée. Enfin ces maisons sont malsaines et inhabitables, la plupart du temps, dans des conditions ordinaires d'hygiène. Aussi l'émigration des jeunes gens en France, en Suisse, en Amérique, augmente-t-elle chaque jour davantage, au grand préjudice du pays qui se dépeuple et où les hommes valides deviennent de plus en plus rares. »

CHAPITRE V

La statistique du travail.

En Lombardie il y a plus de 300,000 femmes occupées du matin au soir à filer du lin. Elles travaillent en moyenne 150 jours par année, huit heures par jour, et *elles gagnent un franc par semaine*. Celles qui, dans la vallée du Pô, filent l'étoupe *gagnent 80 centimes par semaine*. A Vercelli, à Novara, tout le long de la basse plaine du Pô jusqu'à Ferrare, toute une population de femmes est occupée à sarcler les rizières; mal nourries, plus mal vêtues, gagnant de 60 à 70 centimes par jour, du matin au soir les pieds dans la vase, ces malheureuses femmes meurent poitrinaires ou attrapent la « fièvre des marais », dont on ne guérit jamais.

M. Joseph Nathan, délégué des sociétés italiennes au congrès général de la Fédération britannique et

continentale, qui a eu lieu à Genève en septembre 1877, disait dans cette assemblée [1] :

« Ce que je tiens encore à faire ressortir, c'est que des faits incontestables et des statistiques mettent à nu la cause première du mal; pourquoi donc est-il si difficile d'extirper cette cause si visible? Pourquoi le fléau trouve-t-il encore des défenseurs ou des observateurs indifférents? — C'est parce que des esprits même élevés, mais esclaves des préjugés, croient et affirment que certaines maladies sociales sont fatalement l'héritage des siècles, inhérents à la nature humaine; que ces maladies universelles, antiques, enracinées dans la société, sont inguérissables; que toute résistance est inutile contre les lois de la nature, etc.

» C'est là une erreur déplorable qu'il faut dissiper. Non, le vice n'est pas dans la nature, il est dans la société.

» Essayons de le démontrer par nos données statistiques. Mais, avant d'entrer dans ces détails, qu'il me soit permis de citer la source, ou, pour mieux dire, les sources auxquelles j'ai puisé.

» Je dois une grande partie des données statistiques auxquelles je viens de faire allusion aux importants travaux faits par la direction du génie civil, par le bureau des chemins de fer, par les Chambres de commerce de Turin, Gênes, Milan, Venise, Florence, Rome et Naples; ensuite à l'obligeance de MM. les directeurs des plus grands établissements industriels de l'Italie. J'ai aussi tiré

[1] Voir *Bulletin continental*, 11 novembre 1877.

parti des travaux remarquables de M. le Dr Pierre Rota, professeur d'économie politique à l'université de Gênes, des dépositions orales, notices et rapports envoyés aux différentes commissions d'enquêtes industrielles qui ont été faites en Italie de 1860 à 1870, ainsi que des rapports annuels des Chambres de commerce, publiés de 1860 à 1874. Les ouvrages de M. Alexandre Betocchi *(Forces productives de la province de Naples)* et de M. Albert Errera *(Statistique des industries vénitiennes 1868-69)*, m'ont été d'un grand secours, principalement le dernier, qui contient une statistique inédite sur la même matière pour les années 1870-76. On trouvera en outre au dossier les notes statistiques envoyées par les comités des sociétés ouvrières de femmes au comité de direction des sociétés ouvrières d'Italie.

» De tous ces documents authentiques, il résulte d'une manière positive que non-seulement la rétribution moyenne du travail des femmes en Italie est insuffisante, mais aussi que *la plus élevée ne suffit point à l'ouvrière pour vivre*. Triste vérité! La femme en Italie ne peut pas honnêtement vivre de son travail. Il faut ajouter que la grande majorité des femmes reçoivent le *minimum* de la rétribution indiquée et que la *moyenne* admise n'est pas toujours vraie; elle est souvent factice, attendu que pour une femme qui gagne 2 et même 3 francs par jour, il y en a des milliers qui ne reçoivent que 40 centimes pour quatorze heures de travail.

» Il est donc absolument inadmissible que la moyenne s'élève à 1 fr. 70; au contraire, à part quelques exceptions très rares, la moyenne est au-

dessous de 40 centimes, et de plus, ce ne sont que des femmes *privilégiées* qui peuvent aspirer à un travail régulier pour ce misérable salaire; les autres n'ont jamais une occupation régulière.

» Il en résulte qu'avec une journée de 30 à 40 centimes, la grande majorité des femmes assidues et qui ont le goût du travail, le désir de travailler, sont livrées, pieds et mains liés, à la merci des hommes qui, eux-mêmes reçoivent un si maigre salaire qu'en vérité on se demande comment ces pauvres gens peuvent subsister. »

Ce discours remarquable et le rapport des sociétés italiennes ont été publiés parmi les actes du Congrès dans le *Bulletin continental*, qui se publie à Neuchâtel sous la savante direction de M. Aimé Humbert, ancien conseiller d'Etat, professeur à l'Académie et secrétaire général de la Fédération.

Les conséquences immédiates de ce terrible état de choses sautent aux yeux: corruption des mœurs, abaissement du caractère, dégradation croissante de la femme; chez les hommes des maladies affreuses engendrées par le manque de nourriture.

Un autre économiste non moins distingué, M. Lombroso, évalue à 280,000 les victimes que fait chaque année la *Pellagra*, maladie inconnue dans les autres pays, mais très commune en Lombardie parmi les paysans. Cette maladie est la conséquence d'un travail excessif, d'une nourriture malsaine jamais variée et toujours insuffisante. C'est le maïs

qui détermine cette affreuse maladie. Elle s'annonce par une maigreur extrême et par des boutons sur la poitrine qui ensuite s'étendent sur tout le corps. Celui qui en est atteint devient triste et enclin au suicide. Les *Pellagrosi*, avant de mourir, deviennent fous, et malgré toute la surveillance, ils finissent par se jeter, la tête basse, dans un étang où ils trouvent la mort. Un désir irrésistible les entraîne; la mort est pour eux une délivrance.

« Lors de la grande inondation dans la vallée du Pô, en 1872 » dit Mme Mario, qui alors, comme toujours, se dévouait à soulager les souffrances et exposait sa vie pour sauver des malheureux en danger, « les femmes des paysans inondés dont les maisons allaient être emportées par le courant refusaient de sortir de leurs cahutes, ne voulant point être sauvées. « Laissez-nous », disaient-elles à ceux qui s'approchaient pour les conduire en lieu sûr, « laissez-nous; mieux vaut être noyées toutes ensemble, que mourir l'une après l'autre du typhus, de faim et d'angoisses. » Il fallait que les gendarmes les enlevassent de vive force, tant les souffrances les avaient rendues insensibles au danger, indifférentes à l'idée de la mort. »

N'y a-t-il donc pas en Italie des hommes de cœur pour dénoncer ces misères, des institutions de bienfaisance pour les soulager? me demande-t-on de tous côtés. Eh bien, oui; en Italie il y a des hommes et des femmes qui se dévouent, qui consacrent leur vie et leur fortune au soulagement des souf-

frances des pauvres; ces derniers ont, eux aussi, leur richesse, du bien au soleil. D'après une statistique du Dr Pierre Castiglioni, publiée par l'*Italia Economica*, il existe en Italie 20,123 institutions de bienfaisance avec un capital de 1,190,932,603 francs et une rente annuelle de 84,585,240 francs!

Malheureusement, comme une rivière non endiguée, cette immense fortune se perd moitié en route, l'autre moitié va se jeter dans ce gouffre sans fond qu'on appelle bureaucratie, routine, formalisme. Comme l'a fort bien dit le député Lazzaro, l'administration des biens des pauvres coûte de 50 à 60 %, il en reste 40 %. Mais le fisc en prend encore le 10 et le 12 %; puis la filouterie, la Camorra, veulent leur part, le reste pour les pauvres.

La maison royale de l'*Annunziata*, qui a une rente de 444,065 francs, paye pour contributions et impôts 55,398 francs et pour le culte 12,833 francs; pour les *trovatelli*, enfants exposés, ou abandonnés, il ne reste que 25 ou 20,000, 15 et même 12,000 francs. (Voir le livre de Mme Mario : La *Miseria a Napoli*, pages 12 et suivantes.)

La plus grande partie des institutions de bienfaisance se trouvent dans les villes; les campagnes en sont, en général, dépourvues, ou, s'il y en a, c'est à des corporations religieuses ou à l'entretien de l'église et du culte qu'on en consacre la rente. Du reste, les communes rurales sont si pauvres que

souvent les propriétaires du sol se cotisent pour payer l'impôt qui pèse sur les familles des colons. La campagne est complétement oubliée, abandonnée à elle-même; la population qui l'habite devient de plus en plus misérable; ce n'est plus le village, c'est une ménagerie que cette grande cour où les paysans sont entassés par centaines.

En hiver, les ouvriers de la campagne (*braccianti*, qui ne possèdent que les bras pour travailler) s'offrent pour les travaux les plus pénibles au prix de 30 à 40 centimes par jour. Et encore ne trouvent-ils pas toujours à s'employer!

Ce n'est pas seulement en Sicile, dans les mines de soufre et dans les provinces napolitaines qu'on exploite indignement, affreusement les enfants. M. Romuzzi, publiciste de Milan, affirme, les preuves à la main, que dans la province de Côme, en Lombardie, il y a 1,900 enfants au-dessous de 9 ans qui travaillent jusqu'à quinze heures dans les filatures pour le prix dérisoire de dix à quinze centimes par jour.

Le peuple suisse venait de voter la « loi sur les fabriques », lorsqu'à Milan eut lieu une réunion publique à laquelle assistaient tous les délégués des corporations ouvrières de la Lombardie pour demander qu'une loi vînt mettre un terme à ces horreurs, et ce fut dans cette réunion que Romuzzi dénonça

publiquement ces affreux exploiteurs d'enfants qui se décorent du titre pompeux d'industriels.

Du reste, l'exploitation du travail est si générale, si commune en Italie, que personne n'a jamais songé à en faire un crime à ceux qui la pratiquent, sur quelque échelle que ce soit; l'Etat lui-même pousse la manie jusqu'à devenir un concurrent dangereux pour les industries privées.

Nous empruntons à la statistique officielle qui se publie par ordre du gouvernement sous la direction de M. Mauri, du ministère de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, le tableau suivant :

Sur 587 mines qui étaient exploitées en Italie en 1865, il y avait 35,010 ouvriers qui ont produit pour

la valeur de	fr. 28,103,906
les frais d'exploitation s'élèvent à .	» 5,924,391
les bénéfices réalisés ont été de . .	fr. 22,179,515

Les métaux extraits des mines ont été travaillés dans 354 usines ayant 9,411 ouvriers.

La valeur des métaux produits est de	fr. 35,755,234
La paie des ouvriers a absorbé .	» 5,919,643
Bénéfice réalisé	fr. 29,835,591

L'industrie céramique et laitière, les usines de poterie, de porcelaine et autres, ont occupé à cette époque 52,446 ouvriers sur 11,644 usines et fermes.

Le produit a été de	fr. 42,711,390
Le salaire des ouvriers et les autres frais se sont élevés à	» 12,516,866
Le bénéfice réalisé a donc été de.	fr. 30,194,524

Dans 86 usines à gaz, où travaillaient 1,147 ouvriers, les usines ont donné un produit

de	fr. 14,188,598
Salaires et frais divers à déduire.	» 885,921
Bénéfice net	fr. 12,302,677

Récapitulation.

Bénéfices réalisés au profit de l'Etat ou des capitalistes

Sur le travail des mineurs . . .	fr. 22,179,515
Sur le travail des ouvriers en métaux	» 29,385,591
Sur le travail des ouvriers en céramique, en poterie, etc.	» 30,194,524
Sur le travail des fabricants de gaz . . . . , ...	» 12,302,677
Total	fr. 94,512,307

De ce tableau il résulte que les mineurs ont eu $^1/_6$ du produit de leur travail; les mécaniciens $^1/_7$; les ouvriers en poterie et en céramique $^1/_4$; les fabricants de gaz $^1/_6$.

Les ouvriers en tout étaient 98,244; on leur a donc soustrait à chacun une somme d'environ 1000 francs qui logiquement leur était due.

Pour faire ressortir d'avantage l'énorme différence qui existe entre l'Italie et les autres pays en matière de rétribution du travail, nous reproduisons ici ces quelques lignes d'une statistique comparative du travail entre la France, l'Angleterre et l'Amérique, relevées du *Traité d'économie politique* du professeur Boccardo :

En France, sur 100 francs de produit, l'ouvrier a le 47 %, le capitaliste 36, l'Etat 17. En Angleterre, l'ouvrier a 56 %, le capitaliste 21, l'Etat 23. En Amérique, les ouvriers ont le 72 %, les capitalistes 25, l'Etat ne prend que le 3 %, en moyenne. C'est que dans l'Union l'impôt est minime et l'intérêt de l'argent très-bas. La répartition du produit est plus équitable en Angleterre qu'en France, puisque sur 77 l'ouvrier en prend 56, tandis qu'en France l'ouvrier a le 47 sur 64 et le capitaliste 36, quoique l'impôt soit plus lourd en Angleterre qu'en France. En Italie, l'ouvrier ne peut aspirer qu'au 17 et au 20 %, au maximum.

L'habitude de ne pas rétribuer le travail à sa valeur est si enracinée, qu'en grande majorité les employés de l'Etat et ceux des administrations communales et provinciales ne sont guère mieux payés que des ramoneurs.

D'après une statistique établie par l'éminent économiste M. Pietro Ellero, professeur d'économie politique à l'université de Bologne, le nombre des employés au service de l'Etat, abstraction faite de

ceux des communes, est de 69,000. Voici comment ces employés sont classés relativement au salaire :

Il y a	135	employés	qui gagnent	plus de 9,000 liv.
»	135	»	»	de 8 à 9,000 »
»	270	»	»	de 6 à 8,000 »
»	555	»	»	de 5 à 6,000 »
»	1395	»	»	de 4 à 5,000 »
»	12670	»	»	de 3 à 4,000 »
»	8530	»	»	de 2 à 3,000 »
»	13690	»	»	de 1,200 à 2,000 »
»	41015	»	»	moins de 1,200 »

Les employés des administrations communales et provinciales et ceux des administrations privées gagnent en moyenne *90 livres par mois*. Il y en a qui gagnent 150 livres et même plus, mais il y en a aussi, et le plus grand nombre, dont le salaire est de 60, 50, 40 et même *30 livres par mois*.

D'après ce calcul qui, du reste, n'est point du tout exagéré, car M. Ellero n'a pas l'habitude de se livrer à des calculs fantaisistes, il y a donc en Italie 41,015 employés de l'Etat avec un traitement de 1,080 francs par an. Or, voici à quel chiffre s'élèvent les choses indispensables à la vie d'un homme tenu à un certain decorum et à ne pas mendier ou voler.

Loyer minimum pour une petite famille	liv. 350	—
Un kilog. de pain chaque jour, à 50 centimes	» 182	50
Eclairage, chauffage, linge, 60 centimes par jour	» 219	—
Légumes, riz, pâtes, 50 cent. par jour	» 182	50
Viande, 600 grammes par jour, à 90 centimes	» 329	50
Habillement, blanchissage, etc. . .	» 400	—
Total des dépenses indispensables .	liv. 1633	50
Le déficit annuel est donc de . . .	» 583	50

Il n'est question ici ni de tabac, ni de vin, ni de distractions, telles que théâtres, promenades, etc. Le pauvre paria doit vivre seulement pour travailler. On dit que les suicides sont fréquents dans cette classe de travailleurs, mais les infidélités, les prévarications le sont plus encore. Certes, le nombre des employés est excessif; mais quand l'on pense que c'est encore une fortune que de pouvoir compter sur 1000 francs, que les autres professions ne présentent pas une chance égale, on s'explique aisément pourquoi tous ceux qui savent lire et écrire aspirent à devenir *travets*, c'est-à-dire pilier de bureau.

Que de sombres mystères cachent ces chiffres; que de misères, que de souffrances derrière le rideau éblouissant d'un office public!

CHAPITRE VI

L'Agro romano.

Quittons la Vénétie, jadis si riche et qui n'est plus aujourd'hui qu'une immense pépinière de mendiants; laissons la Lombardie aux vastes et fécondes plaines, aux splendides villes, aux jardins enchanteurs, et venons dans l'antique Campania, terre classique de l'abondance, mais transformée par l'envahissement des Césars, par l'immobilité fataliste des papes et par l'incurie des siècles, en une vaste lande marécageuse, improductive, silencieuse et déserte, où la *mal aria* et la fièvre micidiale règnent en souveraines.

Tite Live et les autres historiens de la République parlent souvent des riches plaines qui entourent Rome. En effet, au temps de la République romaine, l'*Agro* était une zone aussi riche, aussi fertile et aussi peuplée que l'est aujourd'hui la grande plaine du Pô. On y comptait vingt-trois villes florissantes et deux grands ports : Ostia et Anzio. Des routes magnifiques, dont on trouve encore aujourd'hui les traces, traversaient en tous sens ces grandes campagnes couvertes de moissons...; d'innombrables navires sillonnaient la mer, en desservaient les côtes, entretenant un commerce actif et profita-

ble avec les populations libres et heureuses du littoral.

Tout cela a disparu. Le mépris du travail, qui fut une des plaies de l'antiquité, les guerres de l'empire, l'invasion, l'éteignoir clérical, l'insouciance, l'incapacité des gouvernements, ont fait du jardin de l'Italie ancienne un désert pestilentiel.

L'*Agro*, allant de Nettuno à travers les marais Pontins jusqu'à Grosseto, a une étendue de 204,000 hectares de terrain susceptible d'exploitation, et dont 7,000 seulement sont plus ou moins mal cultivés.

Sur cette immense superficie on ne compte guère qu'un millier de propriétaires, et encore ces propriétaires sont-ils des grands seigneurs fainéants ou des corps moraux sans initiative et sans vie, qui ne sèment et ne récoltent que la misère et la mort, la grande moissonneuse des marais. Les grottes ou cavernes humaines de l'*Agro* abritent 13,000 individus voués à un travail épuisant et à une mort précoce.

Que faudrait-il pourtant pour rendre habitable ce désert à fièvre thyphoïde, ce sombre royaume de la mort? Peu de chose pour commencer. Deux ou trois millions d'*eucalyptus* plantés sur toute la surface marécageuse qui des marais Pontins s'étend jusqu'à la mer, c'est-à-dire de Grosseto à Nettuno, suffiraient pour chasser la *mal aria*.

Au bout de cinq à six ans cette région, aujourd'hui inhabitable et meurtrière, serait rendue à la circulation, à la vie, puisque le laboureur pourrait séjourner et s'y établir sans risquer sa vie comme la risquent et la perdent ceux que la faim pousse quand même dans l'*Agro*. Grâce à la fondation des *colonies agricoles* tant de fois proposées, l'exploitation de cette région inculte ne serait plus qu'une question de temps. La plantation préalable des eucalyptus est absolument indispensable; elle ne coûterait que douze ou quinze millions. Ce ne serait pas encore la réalisation d'un idéal, mais ce serait toujours un commencement.

Il faut que l'Etat rachète ces terrains, qu'il en opère la transformation primordiale par l'assainissement, et l'assainissement par la correction du Tibre, rêvée par Garibaldi et par tous les hommes de cœur. Puis qu'il partage ces terrains entre les colons désœuvrés moyennant une contribution *(tributo)* annuelle, payable seulement lorsque la terre rendue à la vie donnera des produits.

Cette idée du rachat de l'*Agro* a fait au moins autant de chemin que celle de la correction du Tibre; l'une et l'autre s'imposent au gouvernement qui doit les mettre à exécution sous peine de déchéance. Mais l'assainissement par la plantation des eucalyptus et la correction des eaux doit précéder la répartition du sol.

A ce sujet, M. Raiberti, qui est en même temps économiste et philanthrope, propose de racheter ces terrains marécageux et incultes et de les distribuer à raison de *cent hectares* par famille, moyennant une contribution annuelle équivalant aux intérêts du prix de rachat. De cette manière, au lieu de *mille* propriétaires inactifs et nominaux, il y en aurait *deux cent mille* actifs et producteurs. Ces colons devenus propriétaires du sol qu'ils cultivent, transformeraient l'*Agro*, aujourd'hui désert et triste, en une belle et riche plaine comme elle l'était sous la république.

Malheureusement l'Etat, puisqu'il faut que l'Etat intervienne pour faire de l'expropriation et du rachat une question d'intérêt général, ne veut ou ne peut rien faire.

« Il n'y a pas d'argent pour cela », répondent invariablement tous les ministres des finances; « tout l'argent du budget a sa destination nécessaire inaliénable. »

Un autre économiste, M. Bruzzone, propose d'employer les soldats de l'armée active à frayer les routes et les canaux pour la correction du Tibre et même pour la mise en culture des terrains incultes.

La République romaine de 1849 avait fait mieux que cela. Elle avait décrété l'expropriation de ces terrains et leur partage entre les colons qui ne possèdent rien; elle avait voté une somme considéra-

ble pour leur venir en aide et pour des travaux de défrichement aux frais de l'Etat.

Malheureusement encore la France bonapartiste et cléricale se chargea de châtier les Italiens qui aspiraient à relever leur patrie, et la République romaine fut écrasée par l'armée de la République française. Depuis lors rien n'a été fait, absolument rien, pour améliorer les conditions économiques des travailleurs. Au contraire, on dirait qu'un esprit de lassitude, de résistance passive s'est emparé du gouvernement actuel. S'est-il effrayé de l'étendue, de la profondeur des plaies qui rongent le corps de la nation, ou, par un entraînement aveugle et fatal, s'est-il engagé dans une impasse d'où il ne peut sortir? je n'en sais rien.

Ce qui est notoire, ce qui est visible, c'est que la situation s'aggrave de plus en plus et qu'une explosion de colère est prête à éclater. La surface semble tranquille, l'extérieur du nouvel édifice paraît brillant même, la splendeur du trône éblouit les yeux de ceux qui le regardent de loin; mais, quoi que l'on dise, cet édifice est miné à sa base par ceux-même qui étaient appelés à lui donner la plus grande solidité. Au point de vue des affaires le gouvernement italien est soutenue par le monde financier comme la corde soutient le pendu. On a pris l'Italie nouvelle comme un vaste champ d'exploitation financière, comme une vache dont les mamelles

sont intarissables. Aucun des soi-disant grands hommes de l'Etat n'a compris qu'il ne suffit pas de faire gagner le 48 % aux actionnaires de la banque nationale pour qu'une nation soit heureuse; il faut aussi que le peuple travailleur puisse vivre.

Lorsque, un peu plus loin, nous examinerons le budget de l'Etat, nous verrons à quel point la fausse science économique peut aveugler les hommes et à quelles désastreuses conséquences elle les conduit. En attendant, jetons un coup d'œil dans l'intérieur du ménage, voyons ce qui se passe dans l'intimité de la famille.

CHAPITRE VII

Pane e lavoro.

« L'histoire est un devoir » dit Victor Hugo, « et ce devoir doit être rempli. Il n'y a pas de pente plus fatale que celle de la vérité; qui s'y aventure roule jusqu'au fond. Il le faut: l'histoire est condamnée à la justice. »

Nous voulons dire la vérité, et nous le ferons sans haine et sans crainte, sans exagération et sans détour, pour remplir notre devoir et dans l'espoir qu'un bien en sortira pour la patrie.

Chaque hiver, en Italie, nous voyons se former çà et là des rassemblements de paysans. Des milliers de malheureux vont trouver l'autorité en criant : « *Pane e lavoro* », « du pain et du travail. » Ces paysans ignorants, qui ne lisent ni n'écrivent, ne se concertent point entre eux, et cependant ce cri est partout le même, retentit du nord au midi. Les autorités, suivant leur humeur, ici font des discours engageant le peuple à l'ordre et à la patience, là appellent les troupes.

Poussée au désespoir par la misère et la famine, la masse inconsciente de la nation se remue et pousse des cris de détresse qui arrachent le cœur ; par fois des gémissements sourds comme les grondements du volcan à la veille d'une éruption. Je dis : *inconsciente*, car cette pauvre et innombrable famille de laboureurs, si grande dans sa simplicité, si digne d'intérêt par sa docilité même, ne comprend encore rien à l'esprit d'association qui anime notre époque, elle n'a aucune idée de la solidarité ni de la *force de coalition*. Le jour où elle comprendra ces choses sera terrible pour ses exploiteurs. Guidée par l'instinct de sa propre conservation, elle cherche aujourd'hui dans l'émigration le moyen d'échapper à la destruction dont elle est menacée, sans se demander si dans l'émigration elle ne trouvera pas la mort. Pauvre paysan ! exploité par des intermédiaires *(fittabili)* qui lui soutirent le produit

de son travail, écorché par le fisc qui — par quarante-neuf impôts différents presque tous sur la consommation — lui soustrait le maïs et le sel, après que les propriétaires du sol lui ont enlevé le pain, la viande et le vin! Parfois le paysan perd patience et comme un éléphant vexé, devient furieux, jette par terre le lourd fardeau, court sur la ville qu'il regarde comme la cause de tous ses maux et s'écrie de sa voix de tonnerre : *Pane e lavoro!* du pain et du travail !

Il est si naïf, si bon, qu'il ne frappe personne ; dans sa conscience droite il croit qu'il n'y a rien de plus juste, de plus naturel que de demander qu'on le laisse vivre en travaillant. En 1867, à Parme, à Reggio, à Cento, les paysans entrèrent en ville et pendant deux jours il y eut comme une éclipse de ce qu'on est convenu d'appeler *autorité*. Les paysans ne faisaient du mal à personne, ils avaient faim, ils voulaient manger et surtout qu'on abolit l'impôt sur la mouture, qu'ils appellent *imposta sulla fame,* impôt sur la famine. Disons-le à l'honneur de ces pauvres parias indignement exploités, les paysans de l'Emilie, race solide, tranquille et courageuse, n'ont alors ni volé ni tué. Eh bien! le gouvernement, pour faire rentrer ce fleuve humain dans son lit, pour réduire ce monde exaspéré par la faim a, comme d'habitude, employé l'*ultima ratio* des violents et des aveugles : le canon! Oui, en

1867, le général Codorna envoyé dans l'Emilie avec un corps d'armée de quarante mille hommes, a balayé à coups de fusils la «canaille rurale», à Campaggine, à Vergato, à Cento, partout enfin où elle se présentait en masse compacte. Oui, l'armée, qui est aux neuf-dixièmes composée de laboureurs ignorants, a été chargée de répondre par des coups de fusil aux laboureurs affamés. Il y eut beaucoup de morts parmi les paysans, point du côté de la troupe. Qui sait si des fils n'ont point tué leur père?... Cela n'y fait rien; le paysan ira toujours joyeusement tirer à la conscription comme s'il allait à un banquet de noces.

« Vous devez savoir », écrit M. Norton à l'*Echo d'Italia* de New-York, « qu'il se forme dans toute l'Italie des rassemblements de pauvres. Ils ne crient ni vive la république, ni vive la commune; ils n'en veulent à personne, et ne crient vive personne. Pour le moment ils se bornent à demander sans phrases aux autorités et aux riches propriétaires, devant l'hôtel desquels ils s'assemblent, du pain et du travail, *pane e lavoro.* Ce cri, poussé par des milliers d'affamés, a quelque chose de terrible: il nous fait frissonner. Ce cri strident résume toutes les souffrances et nous dit que si on ne l'écoute pas, les affamés passeront à autre chose. Après avoir prié, sollicité en vain, les déshérités revendiqueront *leur droit à la vie* par la vengeanee et le crime. »

Dernièrement, à Mirandola, à Bondeno et autres

localités des deux provinces limitrophes de Modène et de Ferrare, les paysans se sont de nouveau soulevés, mais cette fois-ci avec un peu plus de colère.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet, il y a quelques jours, à un journal de Gênes, M. C. Cerretti, l'un des citoyens qui, par leur concours actif, ont le plus contribué au relèvement politique de l'Italie.

« L'agitation des affamés — c'est ainsi qu'il faut nommer ces pauvres paysans et journaliers dépourvus de travail et de pain — s'étend aux bourgades voisines.

» Hier, un groupe de 20 individus s'est présenté au palais Bosco di San Felice, demandant de la farine de maïs. Après qu'on eut satisfait à leur demande, ces malheureux pénétrèrent dans la maison, lièrent les habitants et s'emparèrent de quelques milliers de francs.

» Ce sont là des faits déplorables, condamnables assurément; mais faut-il donc déclarer que la destinée du prolétaire est de souffrir et de se taire, d'agoniser et de se taire, de mourir en se taisant? — quand il n'a qu'à étendre la main pour faire cesser ses souffrances, assouvir sa faim et celle de ses enfants!

» La responsabilité de ces faits déplorables retombe sur ceux qui, par un mauvais gouvernement, par des lois injustes et d'odieuses extorsions, réduisent notre population agricole à de tels excès.

» Aujourd'hui même, dans la commune voisine de San Felice sul Panaro, se sont présentés plus de 400 paysans, criant tous ensemble : Du pain et du travail.

» C'est le mot d'ordre de cette nouvelle Jacquerie en formation.

» Le maire, les assesseurs, les employés, se sont barricadés, avec les gendarmes, dans la municipalité, après avoir demandé au sous-préfet le remède habituel : des troupes !

» Les soldats sont partis d'ici, et l'on espère qu'ils arriveront à temps pour empêcher des maux plus grands, si pourtant ils n'en causent pas de pires.

» Dans les localités voisines de Motta et du Cavezzo, on m'avertit qu'il y a des désordres semblables.

» Ici l'effroi est général — comme ailleurs le sont la faim et la misère.

» Pour moi, à vous dire la vérité, si j'étais à la place de l'autorité, avec les principes qu'elle a et les lois qu'elle applique, je ne saurais quel remède efficace apporter à ce malheur public.

» Les effets du mauvais gouvernement, de l'incurie et de la fiscalité, qui oppriment et corrompent nos populations agricoles, commencent à se produire.

» Ce ne sont que les prodromes, que suivront des événements bien plus graves.

» Les palliatifs qu'au dernier moment le gouvernement pourra vouloir appliquer, resteront à peu près inefficaces, au point où nous sommes arrivés. Moi, qui habite depuis si longtemps ces campagnes, je puis vous l'assurer.

» Le déploiement de forces qu'a fait l'autorité ces jours-ci, au lieu de pacifier, a paru une provocation, qui a poussé les plus pacifiques à se réunir aux promoteurs de la manifestation.

» Croyez-moi ; nous marchons à toute vitesse vers un avenir qui, s'il peut amener une situation meilleure, nous fera auparavant traverser des phases bien sinistres...

» Mirandola, février 1878.

» *Celsus.* »

L'auteur de cette lettre n'exagère point; il nous dépeint la situation telle qu'elle est.

Dans la commune de Mentana, là où commence ce désert à fièvre jaune qu'on appelle l'*Agro romano,* se trouve une étendue de plusieurs hectares de terrain qui, de temps immémorial, n'ont jamais été cultivés et dont le propriétaire n'est autre que la communauté elle-même. Un beau jour, les paysans de Mentana, ne sachant plus comment vivre, demandèrent au maire la permission de défricher et de rendre productif ce terrain inculte. Le maire, qui peut-être avait pris conseil du curé et du sous-préfet, refusa net l'autorisation de labourer ces champs. Les paysans, qui, sans avoir étudié les Pandectes, savent parfaitement que ce terrain leur appartient, prirent leurs outils, et, drapeau et musique en tête, marchèrent en colonne vers la terre promise, au cri de : vive le travail, vive le peuple et l'Italie ! Leurs intentions sont pures, ils n'en veulent à personne, seulement ils ont faim et veulent travailler pour vivre. Quoi de plus raisonnable et de plus juste !

Sur l'avis des autorités de l'endroit, les gouverneurs de la capitale ont envoyé un régiment avec armes et bagages, prêt à ouvrir le feu contre ces misérables qui se permettent d'avoir faim. Et comme les paysans n'ont pas fait de résistance, on s'est contenté d'arrêter les plus criards et de saisir toutes leurs pelles, leurs pioches et leurs bêches.

Pauvre chameau! écrasé par la force brutale dont il est lui-même le bras aveugle, trompé par celui qui se dit son maître et son guide spirituel, ilote de tout temps et tous pays, vieux comme le monde, naïf comme un enfant, il se laisse facilement museler et reconduire à la chaumière... On l'amène comme l'on amènerait un taureau échappé. Souvent, avant de rentrer à la chaumière, il doit passer par la prison pour laquelle il a une horreur instinctive et où il ne voudrait pas retourner pour tout au monde. Combien de fois ce pardon suspect, cette magnanimité d'emprunt est venue délivrer des centaines, des milliers de paysans détenus pour *rébellion à la force publique.* Quand il s'est laissé battre et museler, le paysan n'a plus de courage, plus de volonté, il retombe dans l'anéantissement moral qui est la conséquence inévitable du manque de nourriture matérielle et intellectuelle. Il se désintéressera de toutes les questions, puisqu'il n'y a plus de place pour lui au soleil de la vie.

Et pourtant la statistique officielle nous apprend

qu'en Italie il n'y a pas moins de *soixante-dix mille hectares de terres incultes.*

C'est pourquoi l'Italie, pays agricole par excellence, ne produit que le tiers de ce qu'elle pourrait produire si elle était mieux administrée.

Il résulte des recherches scientifiques et statistiques faites par M. Boccardo, professeur et économiste officiel, auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique, que l'Italie est presque descendue au dernier degré de l'échelle de la production agricole et qu'elle produit beaucoup moins que les nations qui habitent un sol moins favorisé. M. Boccardo établit les proportions suivantes du produit de l'agriculture en différents pays.

L'Angleterre	produit	36	par hectare.
La Hollande	»	28	»
La France	»	22	»
L'Allemagne	»	20	»
L'Espagne	»	12	»
L'Italie	»	10	»

Sous ce rapport, nous sommes donc au même niveau que la Grèce. Non pas que les champs soient mal cultivés: quiconque a visité la Lombardie et l'Emilie sait que nos campagnes sont des jardins admirablement entretenus; c'est qu'on ne cultive pas toute la terre susceptible d'exploitation, puisqu'il y a soixante-dix mille hectares de terrains en friche.

CHAPITRE VIII

L'émigration. — La prison.

Un fait de la plus haute gravité, remplissant de douleur et de crainte tous les cœurs honnêtes, est venu mettre au grand jour l'immense détresse dans laquelle se trouve la population laborieuse et paisible de la plaine de Lombardie.

Vers la fin de décembre 1876, huit cents laboureurs des environs de Mantoue — hommes, femmes et enfants — après avoir vendu tout ce qui formait leur bien pour réunir entre eux l'argent nécessaire au voyage, quittaient le village de Piétole et entraient en ville, musique en tête, pour se rendre à Gênes, et là s'embarquer pour l'Amérique. Deux cents autres les suivaient à quelques jours de distance. L'Agence, dont le baron Grassi est le directeur, qui les avait enrôlés en leur soutirant le peu d'argent produit par la vente de leurs troupeaux et de leurs meubles, manqua à ses engagements. Arrivés à Gênes, ces malheureux se trouvèrent sur le pavé : point de navire pour les transporter, point d'argent pour s'en retourner ! Pendant trois jours on les vit errer dans les rues, maudissant les patrons qui les avaient réduits au déses-

poir et les misérables qui exploitent leur infortune. La sombre caravane, se traînant sur le port, présentait un spectacle des plus navrants, sans que l'autorité prît aucun soin de ces dupes de la convoitise d'ignobles exploiteurs. Ce ne fut qu'à la suite des réclamations unanimes de la presse que la municipalité se décida à renvoyer les pauvres laboureurs, à moitié morts de faim et de chagrin, dans leur village.

La ville de Mantoue, qui a vu partir la caravane, était désolée; tout le monde comprenait qu'il y avait quelque chose de grave dans cette résolution extrême des campagnards lombards, prenant volontairement le chemin de l'exil, donnant le dernier adieu à la terre qui les a vu naître. Je laisse à penser quelle impression douloureuse leur retour forcé a produit. N'y a-t-il pas quelque chose de terrible dans cette protestation silencieuse et sombre de toute une classe?

La même scène navrante se répétait, il y a quelques jours, à Marseille. Deux cent cinquante paysans de l'Emilie, attirés par les promesses fallacieuses d'agents d'émigration, s'étaient donné rendez-vous dans la ville phocéenne pour se rendre en Amérique, où ils devaient trouver des secours et du travail. Ils avaient juste l'argent pour arriver à Marseille. Mais là, comme à Gênes, point de navire, point de patron. Le consul refusait des secours,

disant qu'il n'avait pas de fonds. Tant bien que mal ils arrivèrent à Chambéry, brisés de fatigue et le désespoir dans l'âme. A Chambéry, nouvelles difficultés. Tout le monde criait au scandale, à l'infamie.

Pour parer à une situation aussi tendue, l'autorité ne sut rien faire de mieux qu'ordonner aux préfets d'empêcher par tous les moyens les campagnards de sortir de leurs villages. Et pourtant l'autorité ne peut ignorer que ces centaines de laboureurs qui ont été victimes d'une infâme escroquerie, laquelle, hélas! se répète chaque jour, habitent les contrées agricoles les plus riches de l'Italie, et que les laboureurs de ce pays sont les plus sobres et les plus laborieux de la péninsule. Ce n'est point par légèreté ni par paresse que ces infortunés quittent le pays: la cherté des choses nécessaires à la vie, les impôts écrasants, l'insuffisance du salaire, voilà ce qui pousse nos campagnards, réduits au plus triste dénuement, à chercher ailleurs l'existence qui leur est impossible en Italie. Personne n'a le droit de condamner les laboureurs à mourir de faim, personne n'a le droit d'empêcher qu'ils émigrent. Au lieu de recourir à des moyens empiriques, il vaudrait mieux songer à éliminer les causes qui poussent les laboureurs à l'émigration et au brigandage: moraliser, instruire, mais avant tout donner du travail aux ouvriers, payer le travail

selon le produit; et d'abord surveiller de près ces agences d'émigration qui, souvent, ne sont que des tapis-francs où des brigands, des Camorristes, des Mafiosi en gants glacés, jouent sur l'ignorance et la bonne foi des pauvres.

Malgré ces amères déceptions, et quoiqu'on sache qu'à l'heure présente il est difficile de trouver un emploi en Amérique par suite de la surabondance des immigrants et de la crise industrielle qui dure toujours, l'émigration continue sur une grande échelle en Italie, sans qu'on puisse l'arrêter. L'*Italie*, organe officieux du gouvernement, donne la statistique suivante :

L'année dernière (1876), 109,771 citoyens italiens ont émigré à l'étranger; 651,000, c'est-à-dire la quarantième partie de la population, ont passé en Amérique pendant les quatre dernières années, sans compter les 75,000 Italiens qui vont travailler en France, en Suisse, en Autriche, etc.

D'après des calculs très-exacts faits par M. Landriani, professeur d'économie politique à Vérone, le nombre des laboureurs qui émigrent à l'étranger serait de 120,000 par an. La statistique officielle porte à 26,000 le nombre des laboureurs italiens qui se dirigent vers le Rio de la Plata; mais elle ne nous dit pas combien il y en a qui émigrent ailleurs. Que deviendront, dans quelques années, les campagnes aujourd'hui si fécondes de la Lombardie et

de l'Italie centrale, le jour où il n'y aura plus de laboureurs? Car il ne faut pas se faire d'illusions, ce sont les hommes valides qui s'en vont: la mauvaise distribution de la propriété, une rétribution insuffisante du travail, des impôts écrasants, enfin la misère sous toutes ses formes, les chassent de la terre qu'ils fécondent inutilement de leurs sueurs et de leurs larmes. Que deviendra l'Italie, si elle ne trouve pas le moyen d'arrêter l'émigration? Ce que sont devenues la Campanie, la Sardaigne, la Calabre et l'Apulie, qui se peuplent de brigands et de crétins, et fournissent des mendiants aux Deux-Mondes!

Les fortes têtes de la monarchie, non-seulement n'ont rien fait pour améliorer la condition des travailleurs, mais ont tout fait pour l'empirer. Une organisation qui permet à un individu d'accumuler des centaines de millions là où les laboureurs meurent de faim, est jugée: lorsqu'un gouvernement, pour fonctionner, demande le sacrifice de la majorité à la minorité, non-seulement il est injuste, mais il est impossible. Que les hommes du gouvernement prennent garde! L'émigration, en Italie, emporte chaque année de cent à cent vingt-cinq mille citoyens actifs; les soixante-cinq mille condamnés pour attentat à la propriété individuelle qui peuplent les prisons et les bagnes de l'Etat, le brigandage de l'Italie méridionale ensuite, celui qui s'organise en Sardaigne et ailleurs, sont autant de symp-

tômes d'une décomposition morale qui doit nécessairement aboutir à une catastrophe.

En Vénétie et en Lombardie, l'émigration prend les proportions et le caractère d'une protestation collective des pauvres contre les riches, d'autant plus redoutable sous son apparence pacifique qu'elle est le fruit du désespoir et de l'esprit de vengeance. Les paysans, en quittant en masse leurs villages, chantent une chanson qui exprime nettement la pensée qui les pousse à quitter le sol natal. C'est comme un défi lancé à la société qui les renie, tout en ayant pourtant un si grand besoin d'eux.

Su, su da bravi signorini,
Gettate i vostri quanti,
Smettete gl'ombrellini,
Da bravi, e tutti guanti,
A lavorar la terra,
A seminar i campi,
A far per noi la guerra.
Noi poverelli, non abbiamo pane
E piuttosto che morrir di fame,
A cercar sorte migliore
Sull'ali del vapore,
Forse la speme nostra è chimerica
Pur ce n'andiamo in America.

Allons, petits seigneurs, ôtez vos gants,
Quittez vos parasols! Allez vous-mêmes,
Courage, allez-y tous, à labourer la terre,
A travailler aux champs.
Nous, pauvres gueux,
Nous n'avons plus de pain.
Et pour ne pas mourir de faim,
Nous allons ailleurs
Chercher un sort meilleur.
Notre espoir est peut-être chimérique
Nous allons quand même en Amérique.

La bonne et solide nature de l'ouvrier italien ne résiste plus à l'entraînement de la colère; et en face de tant d'éléments de dissolution, il ne peut se soustraire à l'anéantissement qui l'attend qu'en fuyant le village natal, la patrie chérie, qu'il ne reverra pas et après laquelle il soupirera dans l'exil.

Une chose qui frappe le voyageur et le touriste qui visitent les plaines du Polésine, de la Basse-Lombardie et de la vallée du Pô, depuis Crémone jusqu'à Ferrare, c'est l'absence du village proprement dit et tel que nous le trouvons en Toscane et dans d'autres contrées de l'Italie centrale. On éprouve un serrement de cœur en admirant ces immenses étendues de terrain si bien cultivées sans y trouver les signes de l'aisance, du contentement chez les paysans. Ces chaumières isolées, ces *cascine* ou cours peuplées d'enfants, en haillons, où les familles de colons sont serrées comme des moutons dans une étable, ne sauraient y remplacer le village avec ses belles rues, ses maisons proprettes, ses fontaines et ses écoles, qu'on admire en Suisse. Les *cascine* de Lombardie ont tous les inconvénients du phalanstère, sans en avoir les avantages, car il n'y a rien, absolument rien de confortable. C'est une caserne agricole, une étable à hommes. Aussi voyons-nous ces riches plaines se dépeupler peu à peu, devenir silencieuses et mornes, en attendant qu'elles deviennent stériles. Les laboureurs, les

hommes valides s'en vont chercher fortune ailleurs; restent les invalides et les fainéants préférant le vol ou la mendicité aux chances d'un voyage dans des pays inconnus. Le bourg, la commune bruyante du moyen-âge et des républiques italiennes, n'est plus habité que par de misérables *braccianti,* vivant la plupart du temps de maraudage et d'aumône.

La mendicité est interdite en Italie. Mais elle existe, elle est ostensiblement et publiquement pratiquée; elle est plus forte que la loi, car toutes les peines décrétées ne sauraient empêcher un malheureux qui meurt de faim de tendre la main pour demander du pain.

Triste chose à dire : en Italie on a un seul remède pour tous les maux, c'est la *prison*...

Prison pour les ouvriers en grève, prison pour celui qui ne travaille pas, même quand il chôme faute de travail; prison pour les individus suspects; prison pour les mendiants ou non. Quand on arrête un mendiant, on lui inflige trois mois de prison pour la première fois après l'*ammonizione*, six mois en cas de récidive, puis trois ans, et ainsi de suite. Episode : J'ai connu un mendiant, espèce de crétin chétif, incapable de faire quoi que ce soit. Il était âgé de vingt-neuf ans; son dossier indiquait qu'il avait subi *dix-huit condamnations* et avait fait *neuf*

ans de prison à plusieurs reprises, pour cause de mendicité et de vagabondage. Pourtant il n'avait jamais volé, jamais fait de mal à qui que ce soit. Le malheureux était seul au monde, ignorant, faible de corps et d'esprit, et point du tout méchant. Il traînait péniblement son existence en faisant appel à la charité et on l'a puni! La dernière fois qu'on l'a pincé aux environs de Gallarate, c'était en 1866, il allait être condamné à *domicilio coatto*, lorsque la mort vint le délivrer des étreintes de la justice humaine.

L'idée fausse et surannée, qu'il n'y a au monde d'autres moyens d'éducation et de prévention que la prison, est tellement enracinée, qu'on a vu des philanthropes, comme les frères Ciani, léguer une partie de leur fortune pour l'établissement d'un grand pénitencier là où aurait suffit une simple maison d'arrêt. A Milan, où l'on arrête sept mille personnes par an en moyenne, une dame de la noblesse a eu l'heureuse idée de laisser quatre-vingt mille francs pour la construction d'une dépendance aux prisons affreuses du palais de justice; les détenus l'appellent « le quartier de la baronne ».

Que le lecteur nous pardonne cette digression; dorénavant nous tâcherons de ne point nous laisser surprendre par la pitié et par la compassion. Pour que la vérité triomphe, il faut autre chose que du sentimentalisme; l'éloquence des chiffres est par-

fois plus persuasive que la parole du cœur. Qui ne sait que la prison est une école d'abrutissement, de dégradation et de crime?

Le rapport présenté à la Chambre des députés, dans la séance du 17 mai 1875, sur l'entretien des détenus et sur le personnel des gardiens *(secondini)*, jette une lumière lugubre sur les prisons du royaume.

A cette époque, 85,000 misérables vivaient sous un régime qui n'a pas de nom dans la langue moderne : régime d'écrasement moral et physique qui coûte à l'Etat 22,683,000 francs par an.

L'année précédente, le nombre des détenus dans les maisons pénitentiaires d'Italie était de 90,500 et avait coûté 25,425,711 francs.

Suivant le tableau statistique annuel, publié par le ministère de grâce et justice, le nombre des détenus dans les prisons judiciaires *(détention préventive)* au 1er janvier 1876 était de 42,413, dont 22,903 prévenus attendant leur jugement et 19,510 condamnés à des peines correctionnelles, attendant d'être envoyés dans une maison pénitentiaire.

A cette même date il y avait :

Prévenus et détenus préventivement .	42,413
Condamnés dans des maisons pénitentiaires	15,000
A reporter . . .	57,413

Report . . .	57,413
Condamnés au bagne et galères de l'Etat	16,000
Condamnés dans les maisons de correction	4.072
Condamnés à *domicilio coatto* . . .	4,700
Total des détenus .	82,185

La somme de 30,500,000 francs est la moyenne qui représente les dépenses annuelles pour le service des prisons et des maisons de force, où, de l'aveu de tous les hygiénistes et économistes, les prisonniers sont tenus comme des brutes. Du reste, pour juger ce régime de prévention et de répression, il suffit de dire que l'Etat dépense 30 millions pour les prisons et seulement 20 millions pour l'instruction publique.

. . .

Ignorance et démoralisation. — On sait qu'il existe en Italie une loi prescrivant l'instruction obligatoire. Mais l'Etat ne veut pas même dépenser cinq cent mille francs qu'on lui demande comme chiffre minime, pour venir en aide aux communes pauvres; la vérité est que la plus grande partie des ignorants sont dans l'impossibilté matérielle de profiter de l'instruction : l'obligation reste ainsi à l'état de pieux désir.

En effet, d'après une statistique officielle, l'Italie

compte 2,635,338 enfants astreints à fréquenter l'école primaire. Mais le nombre des enfants qui reçoivent quelque instruction ne s'élève qu'à 1 million 064,225; soit 592,085 garçons et 472,140 filles. Les autres, qui sont au nombre de 1,571,113, c'est-à-dire trois cinquièmes du chiffre total des enfants, ne reçoivent aucune instruction.

Il faut remarquer cependant que dans l'Italie septentrionale, jusques et y compris l'Emilie, il ne manque dans les écoles que 142,735 garçons sur 468,399, et 168,705 filles sur 446,610. Dans l'Italie centrale, la proportion est plus défavorable. Dans l'Italie méridionale, sur 372,188 garçons, 106,163 seulement reçoivent l'instruction élémentaire; pour les filles la proportion est de 345,385 à 79,195.

Ces chiffres sont éloquents, mais ils sont dépassés dans les îles. On y compte 183,430 garçons et 169,120 filles astreints à fréquenter les écoles, mais le nombre des enfants recevant quelque instruction s'élève seulement à 42,418 garçons et 31,513 filles, soit environ un cinquième du chiffre total des enfants.

Ceci nous amène à parler d'un autre phénomène de l'ignorance et de la misère publique, d'une autre plaie béante de l'Italie; c'est le *regio lotto*, la loterie royale. Ici c'est l'Etat, le gouvernement lui-même qui, abusant de l'ignorance et de la crédulité publique, encourage la plus dangereuse des passions,

celle du jeu. Le *regio lotto* est en quelque sorte la roulette officielle, tripot royal dont l'Etat est le tenancier, ses employés les croupiers. La loterie publique rapporte au Trésor la jolie somme de 75 à 80 millions par an, frais d'administration et de perception déduits.

« Ah! si vous voyez quel triste spectacle présente Naples le vendredi de chaque semaine, vous en seriez scandalisé,» écrivait M. Norton à la date du 20 février 1878 à M. Secchi de Casali, directeur de l'*Eco d'Italia* de New-York. « Dans aucune autre ville la passion du jeu de la loterie n'est plus enracinée, plus générale qu'à Naples. C'est la ville de la cabale et des cabalistes par excellence; les éditeurs du « Livre des songes » font des affaires splendides. L'habitude est devenue un besoin, le besoin un vice; le vendredi les *botteghini* du *regio lotto*, les bouges où l'on joue à la loterie publique, sont pris d'assaut. On les reconnaît à l'écusson portant les armoiries de l'Etat, aux images des saints et des madones dont ils sont décorés. A l'intérieur, des cierges sont constamment allumés devant ces images (comme si la misère pouvait s'avantager de la superstition). L'escroquerie est manifeste, visible, tolérée, brevetée par l'Etat. On allèche les femmes crédules et superstitieuses par des promesses fallacieuses d'*una vincita sicura*, d'*un terno infallibile*, d'un gain sûr, d'un terne inmanquable. C'est un véritable tapis-franc où va se fondre l'argent du peuple, où la misère vient déposer sa dernière obole. L'excuse de cette escroquerie légale, c'est qu'elle rapporte à l'Etat je ne sais plus combien de millions. »

Ce qui se passe à Naples se répète à Palerme, à Milan, à Florence, à Rome, partout où il y a des loteries publiques, et il y en a dans toutes les villes, grandes et petites, comme il y a des succursales dans tous les villages. Presque toujours il arrive que lorsque le joueur n'a plus d'argent, il vend son lit, sa dernière nippe, pour tenter le sort. Les femmes sont encore plus affolées que les hommes. Rêvant après une fortune qui se fait trop attendre, elles épuisent toutes les ressources du ménage; puis elles vendent leurs bijoux, si elles en ont, et elles finissent généralement par vendre tout ce qui peut avoir quelque valeur. Il y en a qui deviennent folles de désespoir, qui se suicident de déception et de honte... d'autres qui laissent leurs enfants souffrir la faim, qui se privent elles-mêmes de nourriture pendant toute une journée pour jouer à la loterie.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas en Italie des hommes de cœur et d'esprit qui s'élèvent contre ces horreurs? Oui, il y en a: économistes, hommes d'Etat, moralistes et publicistes, tous s'accordent à dire que le *regio lotto* est l'impôt sur l'ignorance, l'exploitation de la misère, enfin une institution indigne d'un peuple et d'un gouvernement qui se respectent. Depuis bien des années on proteste, on crie contre cette abominable institution, et si l'on pouvait réunir tout ce qui a été écrit pour en obte-

nir la suppression, il y aurait de quoi remplir toute une bibliothèque.

Malheureusement l'esprit de routine est plus fort que le bon sens et que tous les esprits éclairés ensemble, bien que le *regio lotto* n'ait plus d'autres défenseurs que les ministres des finances de l'école Minghetti et Sella, qui eux-mêmes se déclarent prêts à la supprimer dès qu'on leur indiquera et que l'on ouvrira au trésor une source de recettes équivalentes. Il en est de même de l'impôt sur la mouture, dont la suppression est subordonnée à l'augmentation d'autres impôts frappant la consommation.

Il y aurait pourtant un moyen fort simple : la réduction des dépenses non indispensables, la suppression des frais inutiles; mais qui pense à cela? N'a-t-on pas entendu un ministre des finances, M. Depretis, déclarer qu'il ne pouvait réduire les frais ni diminuer d'un franc l'impôt?

CHAPITRE IX

Le budget, l'impôt, l'armée.

Pour trouver la raison intime d'une situation aussi anormale que celle que nous venons d'esquisser, il faut connaître le critérium qui a guidé et sert de guide à la répartition des charges publiques et de

quelle manière on emploie les deniers mis à la disposition du gouvernement. Des faits qui nous paraissent inexplicables deviendront compréhensibles dès que nous aurons étudié l'organisation administrative, le rouage intérieur du royaume, dès que nous aurons analysé le bilan de l'Etat.

Nous avons choisi de préférence le budget de 1875, comme étant celui qui nous donne à peu de chose près la moyenne des recettes et des dépenses des six dernières années.

En 1875, les dépenses se sont élevées à 1 milliard 415,464,904 francs, savoir :

Finances *(service de la dette publique, perception de l'impôt, pensions, liste civile, etc.)* .	Fr.	929,507,625
Justice (*Répression des délits, appointements, etc.)* . . .	»	31,634,789
Intérieur *(prisons, police, préfectures, etc.)*	»	60,518,477
Guerre et marine *(armée permanente, etc.)*	»	223,655,599
	Fr.	1,245,316,490

Ainsi, les dépenses improductives et n'ayant qu'une influence négative sur l'éducation nationale, sur le développement industriel et le bien-être général du peuple, absorbent plus des trois quarts des revenus annuels. Pour les services d'utilité

réelle, tels que travaux publics, commerce, instruction, etc., il ne reste que 170,148,000 francs en chiffres ronds, savoir :

Travaux publics *(chemins de fer, postes, télégraphes, etc.)*	Fr.	133,872,074
Industrie et commerce . . .	»	10,549,220
Affaires étrangères	»	5,166,114
Instruction publique	»	20,561,006
	Fr.	170,148,414

Il résulte de ce qui précède que sur 27 millions d'habitants, on dépense en moyenne 53 fr. 50 c. par tête pour l'entretien d'institutions plus ou moins inutiles, 6 fr. 30 par tête pour les autres services, et seulement *quatre-vingts centimes* par tête pour l'instruction publique qui est la vie d'une nation.

Mais, si l'emploi des ressources mises à la disposition du gouvernement est blâmable, la répartition des contributions publiques n'est pas moins mauvaise: les recettes de la même année 1875 s'élevant à . . . . Fr. 1,387,496.417

sont ainsi représentées :

Impôt foncier (produit) . . .	Fr.	186,196,816
Impôt sur le revenu supposé *(ricchezza mobile)* . . .	»	184,730,184
Impôt sur les affaires (commerce, transactions) . . .	»	149,757,248
A reporter . .	Fr.	520,684,248

Report . .	Fr.	520,684,248
Impôt sur les édifices (loyers)	»	3,233,781
» sur la consommation .	»	65,987,565
Péages	»	104,168,284
Impôt sur la mouture . . .	»	76,642,310
Droits de régie	»	164,018,342
Loterie publique	»	75,685,146
Services publics (justice civile timbres, etc.)	»	67,709,253
Total .	Fr.	1,078,128,929

Les autres 309,367,488 fr. représentent des recettes extraordinaires, telles que :

Avances de la banque nationale sur l'émission du papier monnaie	Fr.	105,508,249
Vente des biens ecclésiastiques	»	48,346,402
Vente des biens de l'Etat . .	»	64,177,368
Remboursements divers . .	»	91,335,469
	Fr.	309,367,488

Ainsi, sur la somme de fr. 1,078,128,929 les impôts frappant le commerce, les loyers, les objets nécessaires à la vie, enfin la production et la consommation sous toutes ses formes, s'élèvent à 823,205,976 fr., tandis que, sur la somme de fr. 1,387,496,417, les propriétaires du sol ne paient que 186,196,317 fr., c'est-à-dire la huitième partie des frais de la nation. C'est donc le pauvre qui paie

pour le riche. Et voilà comment on fait la guerre à la misère! Je m'arrête là, car les chiffres ont une éloquence qui rend toute autre démonstration inutile.

Cependant, comme on pourrait croire que nous avons choisi, parmi les plus lourds, le budget de 1875, dans un esprit d'opposition systématique, nous donnons ici les chiffres du *bilan provisoire* de 1877, adopté par la Chambre dans la séance du 21 décembre 1876, savoir :

Recettes prévues	Liv.	1,489,906,650
Dépenses prévues	»	1,549,500,000
Déficit probable	Liv.	60,000,000

On sait qu'à cette date la dette publique, rente

inscrite sur le grand-livre, était de	Liv.	8,500,000
dette du trésor, bons du trésor .	»	250,000
papier-monnaie en circulation . .	»	1,800,000
Total .	Liv.	10,550,000

L'intérêt de la dette publique et autres obligations de l'Etat s'élève de 670 à 680 millions. On évalue à 97 millions l'intérêt de la dette des communes.

Suivant l'exemple de l'Etat, les grandes villes se sont lancées dans des entreprises d'une utilité publique fort discutable, telle que la construction de la galerie Victor-Emmanuel à Milan. Une fois entraînées dans ce courant irrésistible, toutes les municipalités se sont crues autorisées à contracter des

emprunts et la dette des communes urbaines se chiffre par centaines de millions.

A l'exception de la Sicile, de la Campania et de la Sardaigne, où l'on constate une diminution de la dette depuis quelques années, dans presque toutes les autres provinces elle tend constamment à augmenter.

Le tableau suivant nous donnera une idée de cette progression désastreuse, de cette tendance à contracter des emprunts qui domine les villes.

Situation de la dette des principales communes à la fin de 1873 et de 1876 :

Communes		*1873*	*1876*
Florence . . .	Lir.	104,740,261	124,819,751
Naples	»	69,630,064	69,630,064
Milan	»	42,859,818	58,258,728
Rome	»	30,799,506	42,422,378
Gênes	»	24,970,200	28,243,994
Turin	»	10,458,219	13,453,210
Livourne . . .	»	10,349,200	11,906,142
Pise	»	9,504,675	11,036,472
Venise	»	8,840,429	9,854,279
Bologne . . .	»	10,187,854	9,853,341
Palerme . . .	»	8,623,040	6,805,453
Lucques . . .	»	5,715,411	5,948,689
Bari	»	5,000,000	5,431,694
Sienne	»	4,492,300	4,471,108
A reporter	Lir.	346,276,977	392,335,393

Report	Fr.	346,276,977	392,335,393
Bergame . . .	»	4,847,027	4,750,657
Ancône . . .	»	4,726,162	3,943,530
Côme	»	3,122,514	3,158,187
Reggio-Emilia .	»	2,638,726	2,567,408
Brescia . . .	»	2,691,485	2,511,918
Crémone . . .	»	2,313,393	2,408,143
Total .	Liv.	366,379,284	412,475,056

La dette totale des communes est de 577 millions environ, dont la plus grande partie doit son origine à des emprunts contractés pendant les dernières années.

On a vu des villes, comme Florence, suspendre leurs paiements, jusqu'à ce que l'Etat ait pris sur lui leur passif, en surchargeant ainsi de plusieurs millions le budget déjà trop lourd, pour empêcher la faillite des municipalités qui, comme des enfants prodigues, demandent à être placées sous la surveillance d'un tuteur assez complaisant pour payer leurs folies.

Naples aussi est à la veille d'une faillite et Venise n'échappera à la banqueroute que si l'Etat vient à son secours.

A-t-on bâti des écoles, construit des maisons ouvrières, a-t-on assaini les quartiers malsains? Hélas! non. On a fait des jardins, des promenades magnifiques, des squares, formant le délice des flâneurs

et des bonnes d'enfants: beaucoup trop pour l'agrément, pas assez pour satisfaire aux besoins réels de la population.

Quel que soit le goût de nos administrateurs pour les squares et les bosquets verdoyants, ils ne devraient jamais oublier que, si jusqu'à un certain point il est désirable de posséder de belles promenades, des singes, des oiseaux rares, il est infiniment préférable d'avoir du pain pour les affamés, et un abri pour les hommes, les femmes et les enfants qui n'en ont point. Abritons les hommes avant de construire des cages d'or pour les animaux. Le luxe qui n'est pas le résultat de l'aisance générale, c'est de la prodigalité, c'est de la folie.

Autre sujet digne d'intérêt, touchant directement l'administration de l'Etat, c'est la perception de l'impôt, dont les frais montent jusqu'à 52 %. Prélever un impôt sur les choses nécessaires à la vie, frapper la consommation sous toutes ses formes, semble avoir été en Italie le critérium qui a présidé à la répartition des charges publiques. Bien certainement, si l'on ne peut nier que les petits ruisseaux forment la grande rivière qui apporte l'abondance dans les domaines du Trésor, il n'est pas moins vrai que ce moyen de contribution tarit les sources mêmes de la richesse générale. Il ne nous faudra pas un grand effort de dialectique pour prouver que

le mode de perception de l'impôt est aussi absurde que le critérium de sa distribution.

Prenons l'impôt le plus injuste, le plus immoral, l'impôt sur la mouture *(macinato)*, qui a été introduit en 1869.

D'après un prospectus officiel, le produit de l'impôt sur la mouture a été :

En 1869	de	lires	17,582,410
» 1870	»	»	25,957,284
» 1871	»	»	44,585,709
» 1872	»	»	59,709,999
» 1873	»	»	64,347,323
» 1874	»	»	68,879,570
» 1875	»	»	76,642,310
» 1876	»	»	80,900,000
	Total . .	Lires	438,604,605

Pour établir le *contatore*, compteur des moulins, on a dépensé plus de cinquante millions, et le compteur ne fonctionne pas aussi régulièrement que le voudraient nos ministres des finances.

Il était à craindre que si le fisc avait réussi à compter les grains que broient les roues d'un moulin à vapeur, pour mettre un impôt sur les mouvements des machines, il n'eût aussi appliqué un compteur aux roues des voitures et, l'esprit d'invention aidant, un compteur sur la respiration.

Une prédiction populaire annonçait que l'inventeur du *contatore* serait broyé sous les meules d'un

moulin. La prophétie ne s'est qu'à moitié vérifiée. M. Sella, l'inventeur du *macinato*, est tombé sous un vote de la Chambre. M. Depretis qui avait, paraît-il, une faiblesse pour cet engin fiscal, a été écrasé à son tour sous le poids du ridicule et de l'impopularité qui s'attache à tous les hommes d'Etat qui, ne comprenant rien à la science économique, s'obstinent à réaliser l'impossible.

En effet, il a fallu toute une armée de fonctionnaires pour faire marcher le *contatore* qui, entre parenthèse, ne fonctionne pas du tout ou si irrégulièrement qu'on est presque décidé à l'abandonner. Toujours est-il que les frais de perception de l'impôt sur la mouture se sont élevées à *vingt-cinq millions* par an en moyenne, et que l'application de cet impôt, dans les deux premières années, a donné lieu à *treize mille procès*, dont les frais s'élèvent à 13,772,000 francs. En outre, d'après les calculs faits par un économiste distingué et publiés dans le journal le *Secolo*, de Milan, la somme annuellement payée par les consommateurs de blé et de maïs en Italie, soit en argent, soit en nature, s'élèverait en moyenne à 130 millions de francs. L'impôt sur la mouture ayant été introduit en 1869, il aurait coûté aux consommateurs — presque tous des ouvriers et des laboureurs — la jolie somme de 1040 millions.

Les frais de perception s'étant élevés à vingt-cinq millions par an en moyenne, les consommateurs de farine ont dû payer 1040 millions, pour que 270 millions entrent dans la caisse de l'Etat; cela paraît incroyable, mais c'est bien ce qu'a coûté au peuple italien le *macinato!*

Nous ne savons que très sommairement ce que coûte la perception des autres *quarante-neuf* impôts existants en Italie pour le plus grand bonheur des contribuables, mais il est hors de doute que la multiplicité des impôts nuit à leur assiette régulière en même temps qu'à leur répartition équitable. Les frais de perception s'élèvent à 35 % en moyenne; 20 % de plus qu'en Angleterre et en Suisse.

Dans l'excellent ouvrage: *Il popolo italiano*, de M. A. Mazzaleni, ancien député au Parlement, nous relevons qu'il existe en Italie *cinquante impôts* divers.

Voici la liste de quelques-uns:

	Produit annuel.
Impôt sur le revenu foncier de 37 à 45 %	180 millions
Impôt sur le revenu mobilier brut de 15 à 20 %	175 »
Impôt sur les affaires, ventes, successions, mutations, de 2 1/2 à 10 %	140 »
Impôt sur l'importation, l'exportation, douanes	102 »

Impôt sur la mouture	82	millions
» sur la consommation, octroi	70	»
Loterie publique, *regio lotto* . . .	75	»
Impôts sur les droits de régie . .	160	»

Viennent ensuite les impôts sur les immeubles, sur les biens dits de main morte de 10 à 11 %, sur les inscriptions hypothécaires, droits de timbre 3,60 % taxes sur les assurances, sur les billets de chemins de fer et de bateaux à vapeur, billets d'entrée aux théâtres, droits de tonnage, de cabotage, etc., etc.

Enfin l'impôt sur le sel compléte, avec celui sur la mouture et la loterie publique, un système d'appauvrissement qui, certes, ne fait pas honneur à la perspicacité et à la moralité de nos gouvernants.

* * *

Complétons ces données statistiques par un coup d'œil rapide sur l'*armée permanente*.

Les cadres de l'armée italienne, d'après le rapport du général Torre, directeur du bureau d'inscription *(matricola)* et de statistique au ministère de la guerre, portaient au 30 septembre 1873 un effectif de 550,855 soldats de l'armée active et 200,652 de l'armée territoriale, mobilisable au besoin, savoir :

200,240 soldats d'infanterie de ligne; chasseurs à pied *(bersaglieri)* 32,644; artillerie 56,247; cavalerie 27,277; génie militaire 6,314; armes différentes

20,985 ; carabiniers (gendarmerie) 20,217 ; plus 173,383 hommes de la réserve, divisés en districts militaires. Le nombre des officiers en activité de service était de 10,661; en disponibilité 236.

Cet effectif a été dès lors augmenté par la création des companies alpines et par le remaniement de la milice territoriale. Le même rapport annuel sur la levée et sur les mouvements de l'armée italienne. qui vient de paraître, établit qu'au 30 septembre 1877 l'Italie avait inscrit sur les rôles militaires 919,940 hommes ainsi répartis:

Armée permanente,	659,615
Milice mobile,	250,325

En ajoutant à ces 919,940 hommes 2,167 officiers de la réserve et 290,513 hommes de la milice territoriale, on avait, le 30 septembre 1877, 1,212,260 hommes.

On appelle chaque année sous les drapeaux 50 à 60 mille conscrits; le service est fixé à trois ans dans l'armée active en temps de paix et depuis l'âge de 25 à 30 ans dans la réserve; l'armée territoriale de nouvelle création se compose des mobilisés de 25 à 40 ans. Sur 134,858 recrues à cette date, on en comptait 80,000 qui ne savaient ni lire ni écrire, 10,284 réfractaires et 60,680 individus déclarés impropres au service militaire.

Pour savoir à quoi nous en tenir sur ce chapitre, nous prendrons les chiffres suivants, relevés de

l'exposé tout récemment fait à la Chambre par le ministre de la guerre :

En Italie, l'entretien de l'armée permanente a coûté, de 1862 à 1872, une somme de 2,129,000,000 francs; de 1870 à 1876, on a encore jeté dans ce gouffre sans fond 1,110,000,000 francs. En mars 1875, le ministre de la guerre demandait encore 50 millions qui lui furent accordés, vu que, pour achever l'armement, il manquait alors 70,000 fusils Vetterli, 270,000 gibernes, 37 millions de cartouches métalliques, 12,000 chevaux et 40 batteries de canon. Ainsi, en quatorze ans, 3,239,000,000 francs ont été dépensés, et nous sommes loin d'avoir achevé l'équipement de cette armée qui, nécessaire peut-être à la monarchie, est pour nous inutile autant que dangereuse, car elle dévore toutes nos ressources et enlève à l'industrie, au commerce, au travail productif, les hommes vaillants de notre pays, pour les corrompre et en faire des prétoriens.

Nous croirions faire tort au bon sens du lecteur en insistant davantage sur la valeur, au point de vue économique, hygiénique et moral, des chiffres officiels reproduits ci-dessus. A côté de la mauvaise distribution de la richesse et de l'insuffisante rétribution du travail, l'armée permanente est, elle aussi, un élément de dissolution, un ver qui ronge le sein de la patrie.

De 1860 à 1871 on a dépensé :

Pour l'entretien de l'armée permanente 230 millions par an en moyenne, soit .	fr.	2,300,000,000
Pour la marine de guerre, même période	»	800,000,000
Police et prisons, même période	»	500,000,000
Instruction publique, même période	»	141,000,000
Industrie et commerce, même période	»	71,000,000
Total pour les onzes années .	fr.	3,812,000,000

Il résulte de ce tableau que les dépenses pour l'armée et pour la marine s'élèvent à plus de 400 millions par an; celles pour l'instruction publique à 13 millions; celles pour l'agriculture et le commerce à 6 millions et demi, soit 3,100,000,000 fr. pour une institution dangereuse, et seulement 312 millions de francs pour l'instruction publique, l'agriculture et le commerce, qui sont l'âme et les sources des richesses des nations.

Ces chiffres n'ont guère changé depuis les huit dernières années; c'est pour cela que le nombre des illettrés est toujours de dix-sept à dix-huit millions, et que la richesse nationale, dont l'aisance générale est l'indice extérieur, n'a guère augmenté; c'est pourquoi la dette publique qui, en 1860, n'était

que 2,440 millions, s'élève aujourd'hui à 11,000 millions. Les recettes réalisées de 1860 à 1876 s'élevant à 18,000 millions, les dépenses ont donc été de 25,566 millions.

N'est-il pas vrai que l'on dépense trop et mal à propos, et beaucoup plus que le pays ne peut donner? Il n'y a plus de mesure ni d'harmonie sociale là où l'équilibre économique est rompu.

CHAPITRE X

A Naples. Fondaci bassi et grotti.

Après avoir établi par des données statistiques officielles que les causes multiples du désordre moral et économique qui afflige l'Italie résident dans le régime lui-même, nous allons démontrer l'influence désastreuse que la misère exerce sur les mœurs et sur la vie intérieure de la société. Nulle part les conséquences d'une organisation sociale viciée dès l'origine ne sont plus visibles et plus graves qu'à Naples. A la veille d'une catastrophe financière, troublée par des factions qui se disputent le monopole de l'administration, minée à sa base par des sociétés secrètes qui paralysent tous les efforts des hommes sincères pour lui donner une assiette stable et assurer son développement

progressif, la grande cité s'agite sans pouvoir sortir de l'impasse. Pour qu'une grande ville puisse vivre honorablement et se développer, il ne suffit pas d'avoir des courtisans qui donnent des bals, des prêtres qui font des mascarades et des processions, une aristocratie ignorante, bavarde, frivole, qui jette l'argent par les fenêtres; non, la vie d'une grande ville dépend avant tout d'une bonne administration et d'un travail sérieux.

A Naples, on fait de l'administration un tripotage, un commerce, un monopole honteux. Il suffira de dire que sur le « fonds des reptiles » il est alloué 400,000 francs pour la presse complaisante qui chante les louanges des ducs, des marquis, du maire et des adjoints de l'heureuse Parthénope.

Est-ce que la ville de Naples s'est ruinée à améliorer la condition de la classe ouvrière, à apporter un soulagement aux souffrances des pauvres si nombreux dans cette ville classique du parasitisme et de la fainéantise? Non! sous le régime des seigneurs et des charlatans politiques, dix mille personnes vivent dans d'immondes souterrains; l'ignorance, la misère et le vice s'y donnent la main comme avant la délivrance, et qui plus est, avec cent millions de dettes de plus qu'elle n'avait en 1860.

On connaît la condition insupportable faite aux travailleurs de l'*Agro*, de l'Apulie, de la Lombar-

die et de la Vénétie; mais quelque malheureux que soient les laboureurs calabrais, lombards et vénétiens, ils ne le seront jamais autant que certaines catégories d'ouvriers qui travaillent à Naples. Quiconque a visité les quartiers pauvres de cette ville a pu se faire une idée de l'affreuse et profonde misère qui règne parmi les prolétaires et les parias de la vieille cité: entassés par centaines dans ces caveaux humides et sombres qu'on appelle *fondaci bassi* et *grotti*, ils vivent de la vie des brutes, se nourrissant comme on n'oserait nourrir des chiens; dégradés, abrutis au suprême degré, n'ayant presque pas conscience de leur triste position. Là, dans ces immondes cloaques, la conscience humaine est étouffée, la notion du bien et du mal à jamais perdue; il n'y a plus sexe ni d'âge, il n'y a pas de degrés de parenté: tout est effacé par la triste réalité de l'existence, par l'abjection commune. La caserne, l'écurie, l'étable sont des palais en comparaison de ces horribles lieux où grouillent inconscients la misère et le crime. Toute une génération, que dis-je! toute une série de générations d'êtres humains naissent, vivent, meurent, se reproduisent comme des insectes dans l'air, comme des vers dans une tombe. La ville est pour eux une prison, un tombeau constamment ouvert pour recevoir des cadavres. Les privilégiés de la fortune ignorent ou feignent d'ignorer ces souffrances et ces horreurs; la police seule

sait ce qui se passe dans ces habitations souterraines, où il est rarement donné au philanthrope de pénétrer. Pourtant des âmes généreuses, surmontant la répugnance instinctive et légitime qu'on doit éprouver à s'aventurer au milieu d'une population vivant hors de la société dont elle forme le marche-pied et le sous-sol, ont voulu visiter ces caveaux, connaître les mystères de cette existence *ex lege* ignorée de la foule des mortels.

En tête de ces courageux visiteurs, nous citerons ce brave M. Villari, auquel nous empruntons les détails qui suivent. Dans ses *lettere meridionali*, M. Villari a tracé de main de maître un tableau qui restera comme un monument historique des défauts de notre organisation sociale et de la civilisation moderne.

« Les *fondaci* (demeure des pauvres à Naples), écrit M. Villari, n'ont point de porte sur la rue publique; y entre qui veut: un comptoir, obscur et triste, une grande pièce (ni écurie ni caserne), une cour sombre, humide et sale donnent accès aux cellules malpropres, humides et froides, plus misérables que des chenils, *où vivent privées d'air et de lumière des tas de créatures* qui n'ont d'humain que l'aspect. La puanteur qui s'en dégage est telle qu'on se sent écœuré lorsqu'on pénètre dans cette atmosphère viciée. Le mobilier de ces bouges infects consiste en un tas de paille, sur laquelle dorment pêle-mêle père, mère, enfants, frères et sœurs, toute la famille enfin..... Il n'est pas question de

latrine dans ces maisons, ou pour mieux dire cloaques; la cour, les rues avoisinantes (de ces quartiers inaccessibles à tout autre monde que celui-là) y pourvoient. »

Il y a à Naples une centaine de *fondaci* tous habités, contenant chacun plus de cent personnes. Cela fait *dix mille personnes* vivant — dans une grande ville en plein XIXe siècle — sous terre, comme des troglodytes, c'est-à-dire pire que les bêtes fauves.

« Hier, j'ai visité une grotte de cordiers », écrivait en mai 1875 à M. Villari un de ses amis, « celle qui est en haut de la rampe du Brancaccio. A la voir du dehors, on ne saurait se faire une idée de ce qu'elle est en dedans. C'est presque une catacombe dans le genre de celle S. Gennaro, mais infecte, mais sombre, mais misérable au-delà de toute expression. Pour s'y aventurer, même en plein jour, une lumière est absolument indispensable. *L'air, le jour n'y pénètrent jamais*, si ce n'est à travers des soupiraux presque imperceptibles, dont deux donnent sur le jardin Francavilla, les autres sur des cours humides et sombres. Comme dans les *fondaci*, les *caveaux* (grotti) n'ont, en fait de mobilier, que des grabats dont beaucoup de dimension à contenir plusieurs personnes. Ils sont aussi rapprochés les uns des autres que les lits de l'hôpital des incurables.

» Toutes ces places immondes rapportent un beau denier à leurs propriétaires, suivant qu'elles se trouvent plus ou moins éloignées des soupiraux; le prix en varie de 25 sous à 10 francs par mois. La

saleté semble tellement inhérente à cet endroit, qu'un *desco* (baquet ou planchette) avec du linge à laver que j'aperçus dans un coin, me fit l'effet d'une oasis au milieu du désert.

» Lorsqu'il fait beau temps, on voit les familles des cordiers (très nombreux à Naples) sortir de leurs trous et se répandre, comme des fourmis, aux alentours pour étaler leurs guenilles au soleil.

» Tout ce monde grouillait autour de moi et cherchait à m'apitoyer sur son sort. — « *Nous vivons* » *sans air, sans lumière,* me disaient-ils; *malades,* » *nous n'avons ni secours, ni médecin... Nous res-* » *tons ici jusqu'à ce que la mort vienne nous pren-* » *dre...*

» Lorsqu'il pleut, la grotte est inondée. »

Ce même ami de M. Villari a visité sous le Corso Victor Emmanuel une habitation souterraine comme il y en a à Naples. C'était une arcade formée des murs soutenant la maison ou la voûte d'un conduit, d'un égout; le jour, cette voûte servait d'atelier aux cordiers et, la nuit, abritait une pauvre veuve et ses quatre enfants.

« *La mère gagnait cinquante centimes par jour à travailler le chanvre: les enfants un sou chacun* à tourner les roues des cordiers. La nuit, mère et enfants couchaient par terre, serrés les uns contre les autres pour se réchauffer. De temps en temps des rats viennent se promener sur leur corps... Détail touchant: la pauvre mère, en racontant ses misères, se préoccupait surtout du sort de son fils

qui avait douze ans et qui, disait-elle, pouvait devenir sous peu un mauvais sujet.

» Quetelet est dans le vrai », s'écrie M. Villari, « lorsqu'il dit que c'est la société qui met le poignard dans les mains de l'assassin.

» Si, comme tant d'autres, cet enfant le devenait un jour, il aurait parfaitement raison de dire à la société : « Si j'ai tué, ce n'est qu'après que tu avais « tué ma conscience. »

Ces révélations étonnantes, faites dans un journal comme l'*Opinione*, par un homme bien connu par son caractère loyal et son esprit supérieur, en même temps que pour sa modération, eurent un grand retentissement dans toute l'Italie. Tout le monde s'attendait à ce que, une fois ces horreurs dévoilées, on se serait empressé d'y mettre un terme. Illusion ! Non-seulement les désordres dévoilés par M. Villari subsistent encore à l'heure qu'il est, mais le mal a empiré depuis.

Qui songerait que Milan, la ville gaie, propre, élégante, coquette par excellence, a, elle aussi, ses troglodites, ses êtres humains — hommes et enfants — vivant de la vie des rats. Le *Corriere*, un journal d'ordre, ami et défenseur dévoué du régime actuel, nous apprend qu'à Milan il y a *huit mille personnes sans abri*. Cette découverte intéressante porte la date du mois d'avril 1878, mais depuis longtemps nous savions qu'environ quatre mille de ces nomades par force vont la nuit se nicher dans des

dortoirs communs que les *affittaletti*, loueurs de lits, mettent à leur disposition moyennant une finance de deux, quatre, six sous, selon la place que les dormeurs occupent, suivant que l'on dort assis sur un escabeau, appuyant la tête contre le mur, ou bien sur un grabat, ou tout bonnement étendu sur le plancher; pour dormir sur un paillasson rempli de débris de paille ou de feuilles de maïs moisies, il faut payer dix sous. Chaque chambre contient 20 personnes, couchant ensemble dans un espace de deux ou trois mètres carrés. Les dormeurs parfois, très souvent deux dormeurs, partagent le prix d'une seule place et dorment chacun à tour de rôle. Le nombre des *affittaletti* est si grand que la police a renoncé à en tenir les registres et à surveiller l'exercice de cette industrie. Faut-il dire que les règles les plus élémentaires de la pudeur, de la propreté et de l'hygiène sont bannies de ces misérables dortoirs?

Où dorment-ils donc ces autres quatre mille qui n'ont pas le sou pour payer un gîte quelconque? Dans des caves abandonnées, sous les voûtes des escaliers, derrière des tas de bois, en faisant un trou dans les débris provenant des déblais des maisons en démolition, hors de la ville dans les étables s'ils sont connus; on a même trouvé des enfants dormant dans de vieux tuyaux à gaz et à eau qui se trouvaient sur un emplacement près

de l'amphithéâtre au Foro Bonaparte. Souvent la ronde de la police surprend ces « nocturnes » en flagrant délit de dormir sans payer de loyer et les emmène au poste, puis au violon, comme vagabonds.

Lorsque le jour a commencé à se faire sur ces désordres, les prudes ont crié au scandale ; on a beaucoup écrit, beaucoup parlé là-dessus, puis on a passé outre ; les meilleurs sont d'avis qu'il n'y a rien à faire et les mauvais qu'il ne faut pas souffler mot sur ces misères incurables. Heureusement qu'il y a des gens qui ne partagent pas cette manière de voir et qui n'écoutent pas ces aveugles et timides conseillers. Un noble cœur, une héroïne de dévouement, Mme Jessie White Mario, vient de publier le résultat des observations et des études qu'elle a faites à ce sujet, dans un volume d'une incontestable valeur au point de vue de l'économie sociale, intitulé : La *Miseria a Napoli.*

Sans entrer dans des détails qui nous éloigneraient de notre sujet, nous détachons de l'ouvrage de Mme Mario les passages suivants, qui ont été reproduits par le *Bulletin continental*, paraissant à Neuchâtel sous la direction de M. Aimé Humbert :

« Grâce à une série d'heureuses circonstances, — un ordre du ministre de l'intérieur au préfet de Naples, des lettres d'introduction de membres influents du parti modéré, de nombreux amis et

camarades parmi les volontaires des campagnes de la Révolution, — je me suis trouvée en état de pénétrer dans des antres cachés de misère et de vice qu'avaient pu voir peu d'yeux humains. Le préfet me donna un ordre pour les *délégués* de la sûreté publique, m'autorisant à tout visiter : les prisons et le bagne, les institutions charitables, le bureau des mœurs et ses terribles registres, les maisons publiques de 1re, 2e, 3e classe; mais on était tellement habitué, sous l'ancien régime, à garder le secret sur ces choses, que plus d'un employé télégraphia à Rome, pour savoir s'il pouvait réellement me communiquer les statistiques, ou me permettre d'inspecter les registres.

» On m'avait dit que, pour voir l'intérieur du pauvre, il fallait visiter les *caves (fondaci)*, les garnis de 1re, 2e et 3e classe, et que, quoique le scandale causé par les lettres de M. Villari eût amené la municipalité à clore la plupart des grottes *(grotti)*, cependant quelques-unes étaient encore habitées; on ajoutait qu'il était très douteux que les pauvres familles de cordiers ne fussent pas dans de pires conditions lorsqu'il leur était permis de demeurer là.

» Les premiers quartiers que je visitai furent ceux de Porto, Pendino et Mercata; c'est là que sont les fameux *fondaci*, qui, autant qu'on peut s'en assurer, servirent jadis d'habitations aux esclaves et de magasins. Maintenant ce sont des édifices tombant en ruine, bâtis autour d'une cour, appartenant à des particuliers qui les louent aux plus pauvres familles capables de payer pour avoir l'abri d'un toit et de quatre murs. Les passages qui y condui-

sent sont remplis de mauvaises odeurs et d'exhalaisons de toute sorte; vous montez par un escalier extérieur rendu glissant par les ordures et la saleté; chaque maison a cinq ou six étages; chaque étage sept ou huit chambres. Entrant dans la première, je l'ai inspectée de la cave au grenier, — à peine capable d'accomplir cette tâche. — Le nombre moyen d'habitants de chaque chambre est de huit, — deux et même trois familles se cotisant pour le loyer mensuel, qui varie de 8 à 14 francs. Dans le *fondaco* que j'ai visité, il y a un trou dans le mur pour les immondices, et le contenu descend à côté des puits. Dans d'autres, il n'y a même rien, et les déjections des hommes et des animaux, ainsi que les détritus végétaux, sont déposés dans la cour, où on les laisse gâter les puits, empoisonner l'atmosphère et aplanir la route du choléra et du typhus, qui viennent périodiquement mettre une fin sommaire aux peines et aux tourments des malheureux. Les chambres reçoivent la lumière l'une de l'autre, et de l'extérieur par la porte donnant sur la galerie qui entoure le bâtiment; les plafonds sont crevassés, les murs sont humides et boueux, vierges de peinture et de lessivage depuis le dernier choléra, où, par ordre supérieur, ils ont été recrépis. Quelques-unes des familles avaient des meubles; d'autres à peine un lit, la plus grande partie un tas de paille, qui, à la lettre, fourmillait. D'abord je pensai que c'étaient réellement des fourmis, mais l'illusion cessa quand je rentrai chez moi couverte d'insectes d'espèces variées.

» Dans une chambre, je trouvai une mère avec sept

enfants, l'aîné, âgé de douze ans, ayant l'avant-dernier dans ses bras osseux et décharnés; le baby suçant vainement les mamelles vides de la mère; le reste en un tas, silencieux et immobiles : sept squelettes rappelant l'ossuaire de Solferino. Et avec quoi les aurait-on nourris? Le père, à peine rétabli du typhus, incapable de travailler, gagnait un franc par jour dans une fabrique, donnait neuf francs par mois pour sa part de chambre — payée d'avance, bien entendu, autrement on l'eût renvoyé, — de sorte qu'il reste 20 centimes par jour pour nourrir et vêtir neuf êtres humains. — «N'avez-vous pas de secours de la paroisse?» demandai-je, oubliant qu'il n'y a pas de « loi des pauvres » en Italie, — et la femme restait devant moi tout étonnée, pendant que les enfants sollicitaient un *soldo!* J'eus beaucoup de peine à résister, mais on m'avait spécialement avertie de ne faire d'aumônes en aucun cas; car, autrement, la colonie entière solliciterait la même faveur et me mettrait dans l'obligation de secourir chacun de ses membres. Dans une chambre voisine, il y avait un vieillard paralytique, entretenu par la charité de ses compagnons de chambrée, au nombre de sept, n'ayant que trois paillasses pour eux tous. Au dernier étage, le toit était criblé de trous; la pluie et les rayons du soleil passaient alternativement au travers.

« Nous calculâmes que trois cents individus étaient entassés dans ce seul *fondaco*. De nourriture, je n'en vis aucune, sauf des débris : des trognons de choux, des pelures de pommes et d'oranges, des pepins de courges et de melons. Le mot « vêtement » désignerait mal les loques et les haillons qui pen-

daient autour de leurs corps émaciés. A l'exception des enfants dont je viens de parler, je n'en vis aucun; tous étaient dehors, « à l'ouvrage », disait la mère; et l'ouvrage, pour l'enfant napolitain, signifie mendier, ou voler, ou dormir au soleil. Au moment où je quittai le *fondaco*, j'aperçus un groupe regardant avec une famélique admiration les gâteaux à tête arrondie qui servent de nids aux œufs de Pâques, et je ne pus que m'étonner de voir les boulangers oser tenir leurs boutiques ouvertes au milieu d'un dénuement si épouvantable; j'étais presque entraînée à admirer ces enfants qui se retenaient à mettre la main sur des exhibitions si propres à les tenter, au moins jusqu'à ce que le propriétaire eût le dos tourné. J'ai visité en tout six *fondaci*, et je n'ai pas trouvé mieux.

» Un autre jour, je me décidai à aller voir le *grotto*, et grâce à une lettre adressée à l'inspecteur de police, — un Piémontais et un des observateurs les plus fins, — un guide me fut donné pour me conduire au *grotto degli Spagari* (cordiers), en haut de Monte-Calvario. On gravit cette hauteur en traversant des tas d'ordures qui défient toute description; mais une fois là, avec le souvenir des *fondaci*, je pensai : « Eh bien, ici au moins il y a de la lumière, de l'air et le splendide panorama de Naples se mirant dans sa ceinture marine. » La plupart des *grotti* étaient vides ou servaient d'étables aux vaches ou aux chèvres qui traversent Naples matin et soir avec des sonnettes au cou pour avertir les habitants que c'est l'heure de la distribution du lait. Dans quelques-unes, des cordiers travaillaient. Une seule était occupée par plusieurs familles, et

comme ces caves creusées dans le roc sont longues et sinueuses, ceux qui résident le plus loin de l'entrée sont entièrement privés de lumière et d'air.

» J'ai demandé ce qu'étaient devenus ceux que la municipalité avait expulsés. Quelques-uns m'ont dit qu'un riche Anglais s'en était occupé (en Italie, on attribue aux Anglais la plupart des actes charitables); d'autres, que la municipalité leur avait trouvé de l'ouvrage et des logements: mais un vieillard qui vint à nous clopin-clopant dit avec une visible ironie à l'agent qui m'accompagnait: « Menez l'étrangère à telle allée. » Pour atteindre cet endroit, il fallait passer par les beaux bâtiments neufs du Corso Vittorio Emanuele, sur lequel mon guide appela mon attention. « Pensez-vous, demandai-je, qu'au-
» cun des malheureux qui vivaient autrefois dans les
» *grotti* et les caves ait échangé son antre pour la
» plus petite même ou la plus pauvre chambre de cè
» quartier neuf? »

» Non, répondit-il, les quartiers neufs sont pour
» les *galantuomini;* les lazzaroni restent dans les
» vieux. »

» Une longue série de questions et de recherches put seule me convaincre que ces termes ne signifiaient pas « riche et pauvre », « noble et roturier », mais bien deux classes distinctes, j'ai presque dit deux races, aussi tranchées que la race blanche et la race noire aux Etats-Unis.

» Nous descendîmes un de ces chemins en escalier, où il y a des marches pour faciliter la circulation; au pied se trouvait un égout non couvert, d'où s'exhalait la plus fétide puanteur; des enfants presque nus, la peau sur les os, la tête hors de propor-

tion avec le corps, les yeux enfoncés, plusieurs couverts de plaies, tous rachitiques, barbottaient dans la boue ou jouaient à pile ou face. Le guide, tournant à gauche, me fit descendre dans une cave voûtée, au sol boueux, aux murs suintants. Il y avait là quinze femmes et enfants réunis autour d'un lit sur lequel agonisait un squelette humain, les lèvres noires, la face décolorée, dans les dernières phases du typhus; nul mobilier dans ce taudis, des tas de paille ou de vieilles paillasses pour toute literie.

» Il s'y trouvait quelques-uns des cordiers que la municipalité avait chassés des *grotti*, en leur donnant pour tout secours un demi-mois de loyer, cinq francs chacun.

» Ces *bassi* ou caves me semblent être la pire espèce des misérables abris où s'entassent les pauvres de Naples, tant qu'un vague désir d'être chez eux les éloigne des garnis qu'il leur est permis de louer dans des rues ayant encore quelque apparence décente.

» Comme les garnis sont vides le jour, nous y allâmes un soir, en compagnie d'un inspecteur de police, de deux gardes et de quelques amis napolitains. On croit généralement que ces *locande* sont sous le contrôle de la police; les règlements de la municipalité prescrivent la séparation des sexes, le nombre de lits de chaque chambre, etc.; mais la police, qui y fait de fréquentes descentes pour effectuer ses arrestations nocturnes, dit que ces règles sont complétement négligées; hommes, femmes et enfants couchent dans la même chambre et souvent dans le même lit. Dans le quartier de Porto, j'ai

compté jusqu'à neuf lits dans une chambre; j'ai vu trois personnes dans un lit; dans un autre un pauvre garçon à moitié idiot, en proie à des convulsions épileptiques, dont, nous a-t-on dit, les attaques se répètent deux ou trois fois la nuit. On l'avait reçu à l'*Albergo dei Poveri*, mais on le renvoya au bout de quelques semaines. Au plus haut étage des charbonniers dormaient, couchés sur leurs sacs. J'ai compté quatre-vingt-quinze lits dans cette *locanda*, et, pour tout ce monde, il n'y avait qu'un cabinet d'aisances, — un trou ouvert dans la cuisine.

» Une autre *locanda* me fut indiquée comme le rendez-vous favori des enfants orphelins ou abandonnés par leurs familles, lesquels à cette heure-là, dix heures du soir, n'étaient pas encore rentrés. Ostensiblement, ils vivent en ramassant des chiffons et des os, se nourrissant des débris recueillis dans les tas d'ordure, ou des morceaux de pain et des légumes que leur donnent des femmes perdues, charitables à leur façon. Mais leur véritable métier est celui de voleur à la tire *(pickpocket)*, métier qu'on leur enseigne et qu'ils apprennent méthodiquement; ils commencent par les mouchoirs de poche et par la nourriture à l'étalage des boutiques, pour arriver graduellement aux chaînes de montres; leur butin est dûment reçu par les *camorristi*, qui les emploient aussi pour faire le guet pendant « une affaire », c'est-à-dire quelque vol avec effraction ou quelque attaque nocturne, ou encore dans les tripots clandestins si nombreux à Naples. La plupart de ces enfants ignorent leur origine; ils n'ont jamais connu ni père ni mère; personne ne s'occupe d'eux, jusqu'à ce que la police les empoi-

gne; ils sont alors nourris et logés gratuitement, et trouvent les moyens de se perfectionner dans tous les vices imaginables. »

CHAPITRE XI

La Camorra à Naples. — Qu'est-ce que la Camorra?

De même que dans un corps où circule un sang corrompu, nous voyons se produire les phénomènes de la décomposition par des maladies extérieures, de même l'on voit naître des sociétés secrètes, des sectes dangereuses dans le sein d'une nation dont l'organisation sociale est viciée ou défectueuse. Les éruptions morbides qui s'opèrent dans la période critique de l'âge chez les personnes atteintes d'une maladie constitutionnelle sont les symptômes extérieurs de la maladie qui trouble l'organisme; les sectes ou associations criminelles, telles que la *Camorra* et la *Mafia*, sont comme des plantes parasites qui étouffent un arbre vermoulu, comme des vers immondes qui se nourrissent des racines pourries ou des humeurs corrompues du corps qu'ils détruisent.

Nouvelle Jacquerie, la Camorra et la Mafia sont la résultante du régime immoral et abrutissant qui a duré pendant des siècles dans les Deux-Siciles et dont les ravages n'ont point encore cessé.

Comme nous l'avons dit au commencement, c'est dans la prison que la Camorra a pris naissance; les compagnons dans le malheur et dans la souffrance sont devenus des associés dans la vengeance et dans le crime. Le galérien a compris qu'à la coalition des intérêts constitués et soi-disant légitimes, il pouvait opposer la coalition des besoins non satisfaits, des intérêts méconnus. L'équilibre économique étant rompu, la notion morale perdue, il n'y a plus chez les déshérités que l'instinct de la brute troublée et aigrie par les souffrances. Ne voyant autour d'eux que des exploiteurs et des ennemis, le *lazzaro* et le *cafone* se sont révoltés; ils sont devenus à leur tour exploiteurs *ex lege* d'une société qui leur refuse une place au banquet de la vie. Et le brigandage n'est, en dernier ressort, qu'une forme du combat pour la vie, une forme de la guerre sociale.

Suivant le tempérament des hommes et les mœurs du pays, en Sicile comme dans certains endroits de la Romagne, la guerre sera atroce, sans ménagements pour la vie et les biens des victimes. Dans le Napolitain, où la longue habitude de l'esclavage a émoussé les caractères, au lieu de la force ouverte on emploie volontiers la ruse, ou mieux encore, l'une et l'autre en même temps. Aussi la Camorra, avec ses allures mystérieuses, son apparente douceur et ses ménagements, ne semble-t-elle pas si

redoutable et si dangereuse que la Mafia, avec ses entreprises audacieuses, ses séquestrations de personnes et ses meurtres en plein jour.

Objectivement, la Camorra est l'art de vivre et de laisser vivre; subjectivement, l'art d'exploiter les citoyens en exigeant une part de leur bien et de leur travail.

Vivre et laisser vivre, c'est la maxime, c'est le mot d'ordre de l'exploiteur d'en haut et du camorriste d'en bas.

Quoi de plus juste et de plus simple! et pourtant quoi de plus anormal, quoi de plus injuste, que de vouloir vivre aux dépens d'autrui et de prétendre que les autres travaillent pour vous entretenir dans l'oisiveté et la débauche!

Combien y en a-t-il dans le monde, en Italie surtout, qui, sans en avoir l'air, pratiquent la Camorra et trouvent qu'elle est chose toute naturelle!

On sait que les Camorristes ont débuté par exploiter leurs compagnons de captivité: ils souffraient de la faim, ils avaient soif; et pour avoir à boire, à manger, ils se sont mis à réclamer le *scotto* (pourboire) aux novices qui entraient dans la *ladronaia* (fosse aux voleurs). Gare à celui qui s'y refusait!

On sait aussi que dans les prisons de Naples les détenus politiques étaient mêlés aux criminels et soumis au même régime qu'eux; tous, par intérêt

ou par contrainte, devaient donc entrer dans la Camorra sous peine de la *couverture*.

M. Silvio Spaventa, devenu plus tard, à la suite des événements, ministre du royaume d'Italie, a été pendant plusieurs années prisonnier avec les Camorristes et dans la *ladronaia*. Il était fort comme un colosse, rusé comme un Napolitain, décidé comme un conspirateur, et il exerçait sur ses triste compagnons de captivité une influence — cette fois heureusement bonne et salutaire — qui lui assurait une grande popularité. Qui sait si cette popularité ne lui a pas valu le fauteuil ministériel et s'il n'en jouirait pas encore aujourd'hui s'il n'avait pas sitôt oublié que lui aussi il avait souffert et injustement souffert?

Dare la coperta (donner la couverture) est un moyen de justice sommaire très répandu dans les prisons et même dans les casernes. Voici en quoi il consiste :

Le prisonnier indocile, récalcitrant ou soupçonné d'avoir fait des aveux, est, pendant la nuit, garrotté sur son lit par des compagnons qui ne parlent pas et dont la figure est cachée par des mouchoirs. On lui jette sur la tête une couverture afin qu'il ne puisse voir et reconnaître ceux qui le frappent, puis on l'accable de coups de poing, souvent même de coups de couteau. Gare à lui s'il commet l'impru-

dence de se plaindre ou de crier au secours; il court alors le risque d'être étouffé, étranglé dans son lit.

Née dans la prison, enfantée par la misère et l'abrutissement des hommes, la *Camorra* a pris racine et a grandi dans les *fondaci* et les *caveaux*, ces catacombes du prolétaire napolitain. D'abord simple pacte de solidarité entre malheureux, elle devint, hors de la prison, une véritable association de malfaiteurs. Polype énorme enveloppant dans ses étreintes Naples et les provinces limitrophes, la Camorra eut bientôt des ramifications partout. C'était comme une organisation intérieure minant l'édifice social, un gouvernement occulte faisant marcher le gouvernement visible, un bras mystérieux frappant à droite et à gauche sans qu'il fût possible de le saisir.

Exclusivement occupé à poursuivre les libéraux, à détruire les patriotes, à faire la guerre aux esprits indépendants, le gouvernement des Bourbons n'avait ni la volonté ni les moyens de poursuivre la Camorra; pourri jusque dans ses racines, camorriste lui aussi dès l'origine, par goût, par tradition, par tempérament, ce régime n'aurait pu, par des institutions sérieuses, assurer la vie et les biens de ses sujets. Au fond n'était-il pas lui-même un brigandage avoué, légal, organisé contre la partie saine

de la nation, sous les auspices de la cour de Rome et de l'armée autrichienne ? Toutes ses préoccupations étaient d'étouffer les idées libérales, d'écraser l'élément vivace du pays ; et les mesures de sûreté qu'il prenait, n'avaient d'autre but que sa propre existence ; elles consistaient à encourager la fainéantise, à assurer aux *lazzari* de basse extraction un bon plat de macaronis et une place pour coucher à la belle étoile.

Il laissa donc la Camorra se développer, s'organiser à son aise et prendre racine dans tout le royaume ; et lorsque cette association d'escrocs révéla son organisation puissante par les entreprises criminelles les plus audacieuses et son pouvoir occulte par l'influence qu'elle exerçait sur les administrations publiques, le gouvernement napolitain fit avec elle un compromis tacite dont l'esprit était celui-ci : « Toi, Camorra, tu m'aideras à écraser les libéraux ; moi, je fermerai les yeux sur tes exploits. »

C'est la Camorra qui fournissait à la police bourbonnienne les mouchards, les sicaires, les exécuteurs des hautes œuvres. Aux derniers jours de ce triste régime, la Camorra était devenue une espèce de garde prétorienne de la dynastie déchue.

Aussi, en récompense des services qu'elle rendait au gouvernement, la Camorra jouissait-elle de la

plus complète impunité! Ses ramifications et son influence s'étendirent dans tout le royaume; sortie de la prison, elle pénétra d'abord dans les maisons borgnes; puis, sous d'autres formes et des allures différentes, dans l'armée, dans la marine, dans toutes les administrations publiques.

Après la chute des Bourbons, les conspirateurs en cravate blanche, les pieux défenseurs du trône et de l'autel en firent le point d'appui d'une restauration impossible. Tous les hommes déclassés, vieux soudards, agents de police, anciens gendarmes, mouchards défroqués, *lazzari* grands et petits vinrent se grouper autour de ce noyau; tous ceux qui avaient des comptes à rendre à la société, à la justice, tous ceux qui se trouvaient en hostilité ouverte avec le nouvel ordre de choses, allaient grossir les rangs de la Camorra qui, de ce fait, devint un Etat anormal dans l'Etat légal, une puissance ténébreuse avec laquelle il fallait désormais compter, et d'autant plus redoutable qu'elle se drapait du manteau de la politique. Une fois ce drapeau d'emprunt déchiré par la destruction des bandes armées, la Camorra rentra dans les ténèbres pour travailler à son aise.

Jamais, au grand jamais, la Camorra n'a été un parti politique: le but de cette association interlope est avant tout de *procurer à ses membres les*

moyens de bien vivre sans travailler et par cela même de garantir leurs personnes contre les effets de la loi pénale, en leur assurant par tous les moyens possibles l'impunité des crimes commis au nom et dans l'intérêt de l'association.

M. Villari, l'auteur cité des *Lettres méridionales*, après avoir déclaré que le brigandage, la *Camorra* et la *Mafia*, « sont le produit naturel, logique, fatal de l'ordre de choses actuel », ajoute :

« Selon la définition de la loi sur la sûreté publique, la *Camorra* a *pour but d'*EXIGER ET DE PRÉLEVER HABITUELLEMENT, D'UNE MANIÈRE ILLICITE, UNE PART SUR LES PROFITS D'AUTRUI.

» Cette définition est exacte, mais incomplète. La Camorra ne prélève pas seulement une dîme sur les bénéfices d'autrui...; souvent aussi elle menace, elle intimide, sans avoir directement en vue un gain pécuniaire.

» Son but habituel est sans doute de PRENDRE LE BIEN D'AUTRUI SANS LE PAYER, mais elle ne se prive pas non plus de RANÇONNER ET D'IMPOSER DES CONTRIBUTIONS, D'OBLIGER DES MALHEUREUX A COMMETTRE DES CRIMES POUR SON COMPTE, OU A SE DÉCLARER LES AUTEURS DE CEUX QUI ONT ÉTÉ COMMIS PAR SES MEMBRES, LEUR PROMETTANT L'IMPUNITÉ ET LES PROTÉGEANT CONTRE LA JUSTICE ET LES AGENTS DE L'AUTORITÉ.

» La Camorra est organisée hiérarchiquement; elle a ses assemblées, ses chefs, une direction suprême, invisible, insaisissable. C'est la franc-maçonnerie

du crime, de l'escroquerie audacieuse, active, sans scrupules. »

Il y a des camorristes en habit noir et en gants glacés, comme il y en a en manches de chemises, dans les salons comme dans les prisons : va-nu-pieds et dandys, *lazzari* et *paini* fraternisent; on les trouve dans tous les rangs de la société, depuis ceux qui exercent l'escamotage au jeu, l'exploitation sur le pain, sur les fèves, sur l'argent et sur les misérables vêtements des détenus, jusqu'à ceux qui trempent dans les grandes opérations financières du royaume. Il y en a qui ne savent ni lire ni écrire, d'autres qui sont des avocats, voire même des députés.

Dans les hautes sphères, la Camorra change de nom et d'allures ; les acolytes s'appellent *indelicati, sbruffati;* les grands tripotages, les exploits de la haute Camorra s'appellent *corrozzini* et *corrozzoni. Lo sbruffo* est une somme donnée pour obtenir le silence, un vote, un service inavouable, ou bien une promotion extraordinaire qu'on accorde à des serviteurs dévoués.

« La Camorra », dit M. Villari, « exerce son industrie partout: dans les rues, dans les maisons, dans les réunions publiques. Elle prélève ses contributions sur tout, sur le travail aussi bien que sur le jeu, sur les produits de l'industrie aussi bien que sur ceux du crime.

» La société est pour elle un vaste atelier d'exploitation. »

Voici comment cette exploitation se faisait avant 1860 et se fait même de nos jours pour ce qui concerne le commerce.

Aux portes des villes, sur les marchés publics les « *bons amis* » — ils s'appellent ainsi — s'entremettent bon gré mal gré comme courtiers, médiateurs, commissionnaires ou experts dans la vente et l'achat des marchandises de toute nature. Ils taxent eux-mêmes le marchand et l'acheteur. Si ces derniers se refusent à payer « l'*agio* » *pour vivre* et *laisser vivre*, ils sont mis à l'index de la société des bons amis, et à un moment donné le malheureux récalcitrant sera volé, pillé, garrotté, et, s'il le faut, tué ! Que ce soit sous le voile de la légalité ou en opposition à la loi, tout contrat, tout marché est soumis à l'impôt indirect de la Camorra.

Chose étrange ! lorsqu'il s'agit d'exploiter quelque malheureux, les camorristes semblent jouir du don d'ubiquité; mais on ne les trouve nulle part lorsqu'il s'agit de répondre de leurs exploits devant la justice. Quand cette dernière ne se fait pas complice volontaire ou involontaire de leurs méfaits, elle ne sait à qui s'en prendre; car, soit crainte, soit complicité, toutes les bouches sont fermées.

« Beaucoup de dispositions municipales », écrivait

à M. Villari l'adjoint au maire *(Vicesindaco)* de Naples, « restent sans effet du moment qu'elles déplaisent à la Camorra. Et si Naples commence à se nettoyer un peu, c'est que la Camorra y a trouvé son compte, grâce à la générosité prévoyante de ceux qui ont l'entreprise des travaux d'assainissement et de propreté. Mon autorité d'adjoint n'est rien à côté de la sienne; je n'ai pu obliger 1,157 propriétaires de ma juridiction à restaurer et à blanchir leurs maisons et les murs de clôture de leurs villas que, lorsque, à mon insu, l'huissier se fut entendu avec la Camorra pour mener l'opération à bonne fin. »

La discipline parmi les acolytes est rigoureusement maintenue et toute défection punie. Malheur à celui qui, las de cette compagnie dangereuse, aurait la moindre velléité de s'en séparer; il deviendrait traitre à la Camorra, et une fois la trahison constatée, il serait puni de mort. Malheur aux faibles qui cèdent aux séductions de la conscience ou aux ordres de la justice; tout aveu, toute révélation ou déposition portant atteinte aux intérêts de la Camorra, sont punis de façon à ôter à leurs auteurs l'envie d'en faire d'autres. Un exemple tout-à-fait récent suffira pour nous donner une idée de la façon dont on s'y prend pour maintenir la discipline dans les rangs de la secte. Un nommé Piede di Pourco, chef de *rione* ou comme on dit *maestro*, ayant acquis une certaine aisance en exerçant son

métier de *rigattiere*, fripier (les *rigattieri* en général sont regardés comme des *manutengoli*, complices), voulait, disait-on, faire le *galant'uomo* et ne plus se mêler aux exploits de la Camorra, dont il avait été l'un des chefs les plus énergiques. A cet effet, il changea sa boutique de fripier en magasin de draperie. *Piede di Pourco* était doué d'une force herculéenne et personne au monde n'aurait osé l'affronter directement. Mais devenu suspect, jugé comme déserteur de la cause, il fut condamné à mort par le tribunal de la Camorra. Un jour, en septembre 1877, *Piede di Pourco*, le colosse redouté et redoutable, faisait tranquillement sa sieste, fumant sa pipe sur la porte de son magasin. Deux *Piccirilli*, apprentis camorristes et garçons bouchers de profession, qu'il connaissait, s'approchèrent de lui et sans dire un mot le frappèrent de plusieurs coups de couteau. Le malheureux tomba raide mort.

Frapper à temps, sans merci, c'est le moyen de conserver l'autorité et le pouvoir nécessaire pour maintenir l'ordre dans une société qui n'a d'autre lien et d'autre but que le crime.

La Camorra est l'anarchie dans l'ordre moral et administratif. Le préfet de la province d'Avellino, M. Antoine Binda, en ouvrant la session ordinaire du conseil provincial, caractérisait ainsi la situation :

« Dites-le vous, Messieurs les conseillers: est-ce que les élections politiques et administratives dans plusieurs communes de cette province se font selon l'esprit de la loi? Est-ce que le choix des candidats tombe sur des citoyens pouvant par les précédents de toute leur vie rassurer les électeurs? Franchement, non. L'expérience que j'en ai faite, les connaissances acquises en étudiant de près la vie intime de ces mêmes communes, ont dû me convaincre que l'administration d'une grande partie d'entre elles ne répond nullement aux vœux de la loi, aux besoins des administrés ni au progrès de l'époque: elles sont la négation de tout ce qui constitue le régime d'un bon père de famille.

» Depuis quatre mois qu'il a plu au gouvernement du roi de me placer à la tête de l'administration de cette province, j'ai pu constater que tous ceux — et ils ne sont pas mal nombreux — qui, sans avoir rien souffert et même en étant devenus riches, sont sortis des ruines du brigandage, après y avoir pris part soit directement par un concours actif et personnel, soit indirectement par la faveur et la complicité, excitent aujourd'hui la convoitise d'autres personnes malfaisantes, lesquelles aspirent à une fortune égale. Les causes qui avaient favorisé les premiers n'existant plus, ces derniers ont imaginé d'autres modes de brigandage moins dangereux et plus lucratifs. Ils ont d'abord eu soin de se faire inscrire sur les listes électorales; ensuite, par la pression et l'intrigue, de se faire nommer conseillers, aidés en cela par ceux qui, déjà repus, s'étaient retirés des affaires, plus souvent favorisés par de hautes influences. Dès qu'ils purent s'introduire

dans les administrations communales et s'y installer à leur aise, il n'y eut plus rien d'inviolable et de sacré pour eux. Restés maîtres de la situation, car les anciens *manutengoli enrichis* n'osent point se mettre en travers, ils considèrent et administrent les biens de la commune comme si c'était leur patrimoine privé. S'étant emparés de toutes les places. de tous les bureaux, rien ne se fait sans leur consentement et sans qu'ils y trouvent leur profit; le monopole de place entraîne celui du vote. Des agents très actifs de ce monopole dans plusieurs communes sont les maires *(sindaci)*; eux aussi, parvenus par les mêmes moyens et grâce aux mêmes protections d'en haut, tantôt ouvertes et scandaleuses, tantôt secrètes et par surprise, toujours dangereuses à la prospérité morale et matérielle des populations.

» Ainsi du brigandage et du vol organisé dans les administrations communales une nouvelle classe est issue qui envahit tout, qui en impose à tout le monde, qui fréquente les foires et les marchés. tirant à elle toutes les affaires par la violence et le crime et les traitant avec cette impudente outrecuidance qui lui vient de l'impunité.

» Cet étrange « tiers-état » parvient ainsi rapidement à la richesse et au pouvoir, au grand étonnement de ceux qui naguère l'avaient connu simple va-nu-pieds. »

L'administration des biens communaux étant tombée entre les mains de la Camorra, celle-ci doit avoir une grande influence non-seulement sur la nomination des conseillers provinciaux, mais aussi sur l'élection des députés au Parlement.

« Non, hélas! » s'écrie le correspondant qui, à la dernière heure, nous fournit ces détails instructifs, « l'administration des biens des communes et des provinces n'est plus comme anciennement l'exercice d'un devoir civique auquel aucun citoyen capable ne pouvait se soustraire, mais un droit acquis par des moyens honteux et qui s'exerce par des actes de violence. Ardemment désirée par des intrigants qui ne l'obtiennent que par la corruption, l'intimidation et la ruse, l'administration de la chose publique est devenue un fief entre les mains de la Camorra, qui en profite pour enrichir ses acolytes, et sous ce rapport nous n'avons absolument rien à envier à l'ancien régime.

» Afin d'avoir sous la main une phalange compacte d'électeurs fidèles, prêts à tout faire pour être agréables à leurs maîtres, on sollicite l'appui des intrigants, le concours des criminels, on accorde des faveurs et des places aux plus abjects; désormais l'arbitraire et le bon plaisir des fripons sont devenus la règle en fait d'administration; l'argent des contribuables sert à entretenir une foule de meneurs et de parasites; tout est marché, favoritisme et dilapidation! C'est le *phylloxera vastatrix* qui, ayant tout envahi, absorbe et tarit les sources mêmes de la richesse et du bien-être. »

La Camorra est donc une association illicite et criminelle dont l'organisation repose sur le fait que tous ses membres ont le même intérêt à la soutenir. C'est un brigandage *sui generis*, moins brutal en apparence que celui qui s'étale en plein jour sous

formes de bandes armées, mais mieux organisé, plus nombreux et par cela même plus redoutable et plus dangereux.

Même sans se connaître personnellement et quelle que soit leur position sociale, les camorristes s'entr'aident lorsqu'ils se trouvent dans l'embarras : la communauté de pensée et d'aspirations produit la communauté et la solidarité des œuvres. Souvent il arrive que des magistrats, prenant au sérieux leur mission ou cédant à la pression de l'opinion, sont portés à poursuivre des membres de la secte, mais alors ces honnêtes magistrats voient s'élever mille obstacles qui entravent leur œuvre, surgir mille défenseurs pour arracher le coupable des mains de la justice. Dernièrement l'assesseur-adjoint *(vicesindaco)* d'une des mairies de Naples était accusé d'avoir octroyé des certificats de bonnes mœurs à des individus mal famés et désignés comme appartenant à la fine fleur de la Camorra, sur quoi le juge de paix *(pretore)*, devant lequel ils devaient comparaître pour être *ammoniti* et renvoyés à *domicilio coatto*, avait prononcé une ordonnance de non-lieu. D'autres fois, ce sont des fonctionnaires faisant partie de la bande qui ordonnent l'arrestation et infligent l'*ammonizione* à des honnêtes gens, à des journalistes gênants, comme c'est le cas, entre autres, du citoyen Sceusa, directeur d'un journal radical. On remue ciel et terre pour obtenir l'an-

nulation de l'injuste jugement; des interpellations ont été faites à la Chambre presque toujours sans y réussir. Récemment, dans la presse et même à la Chambre, il a été question de deux individus désignés comme camorristes par la voix pubique et arrêtés comme prévenus de je ne sais plus quel crime ou délit. Grâce à des influences occultes, les deux drôles obtinrent de l'adjoint de la mairie de leur quartier un certificat de bonnes mœurs, et après quelques jours de détention ils sortirent blancs comme neige.

Le ministre de l'intérieur, il y a de cela trois mois, faisait annoncer par les journaux qu'une *razzia* générale de camorristes avait été faite à Naples en plein jour sur le lieu même de leurs exploits. Tout le monde applaudissait à cet acte d'énergie et l'on félicitait M. Nicotera d'avoir eu le courage de rompre ouvertement avec la Camorra. Eh bien, il n'en est rien: les trente et quelques vauriens arrêtés comme camorristes sur le marché aux légumes avec tant d'éclat ont été mis en liberté après quelques jours sur une fin de non-recevoir de l'autorité judiciaire. On a crié à la mystification. « Mais, que voulez-vous », répondirent les journaux amis du ministre, « on s'était trompé, ce n'était pas des camorristes, mais de braves gens momentanément sans occupation; leur innocence ayant été reconnue, ils ont été rendus à leurs familles. »

Est-ce la police qui trompait le ministre ou celui-ci qui trompait l'opinion publique ?

Après avoir envahi les bas fonds de la société, la Camorra tend à gagner les hautes sphères du pouvoir. Ce n'est peut-être pas la même chose que celle qui s'étale publiquement à Naples, mais le but est le même. Mépris du travail et du travailleur honnête, indifférence ou dérision de tout ce qui est noble, grand et vertueux; horreur de la pauvreté, haine contre ceux qui la préfèrent à l'aisance acquise par la lâcheté et le crime; amour déréglé de la richesse et des jouissances qu'elle procure, et partant convoitise du bien d'autrui et des plaisirs illégitimes; absence de sens moral, soif du pouvoir pour arriver plus vite et être à l'abri de toute atteinte, voilà la lèpre hideuse qui s'étend de plus en plus.

Est-ce là le fruit des institutions ou un signe de décomposition d'un arbre vermoulu, ou bien un phénomène naturel d'une époque de transition? Je n'en sais rien: peut-être toutes ces choses ensemble.

CHAPITRE XII

Exploits de bandit.

En disant que la Camorra a des ramifications dans toutes les classes, des attaches partout, nous ne voulons pas en tirer la conséquence que tous les

citoyens soient ses complices. Bien loin de là ; mais nous constatons le fait que : ce que la convoitise, la complicité ne sauraient faire, l'intimidation, la peur le font. Tout le monde sait que la Camorra, pour arriver à ses fins, ne recule devant aucun moyen, et qu'il en coûte cher de se mettre en lutte avec elle. On a vu des cours d'assises, des magistrats, mis dans l'impossibilité de rendre leurs jugements, les jurés menacés, la population intimidée, la confiance dans l'autorité légale disparaître sous l'influence de la terreur. Celui qui habite le village ou les petites villes éloignées du centre doit y réfléchir deux fois avant de dénoncer les exploits de la Camorra. Car il lui arrivera ce qui est arrivé à un correspondant d'un journal républicain de Naples, lequel a été assassiné il y a trois mois pour avoir rapporté un exploit de bandits, dont le coupable présumé était, dit-on, le maire du village.

Ici, il est à propos de rappeler un fait dont a été témoin celui qui écrit ces pages. En 1862, une bande de voleurs et d'assassins ravageait la province de Ravenne et les pays limitrophes. Presque tous les jours on avait à déplorer des agressions à main armée, des extorsions et des meurtres. Le chef de la bande, Altini, dit le *sourd*, ancien galérien gracié par le pape et rendu à la liberté en 1859, dans la force de l'âge, était un bandit farouche, fort comme Hercule et capable de tout. Sortant du

bagne de Civitavecchia, Altini nourrissait une vive haine contre tous ceux qui, selon lui, avaient été cause de son malheur et un désir immense de se venger. D'un caractère violent, brutal et passionné uni à un courage qui défie tout danger, Altini s'imposait à tout le monde. En peu de temps il parvint à organiser une bande redoutable qui, parcourant la campagne, volant, tuant, rançonnant. répandait la terreur partout. Enhardi par ces succès, ivre de sang, avide d'or, Altini ne voyant désormais plus d'obstacles devant lui, eut l'audace d'aller en plein jour enlever à Lugo, petite ville de la province de Ravenne, la caisse des contributions directes. Quiconque, propriétaire, fermier ou gendarme, s'avisait de s'opposer à ses exploits devait tomber sous ses coups. Déjà on ne comptait plus ses invasions à main armée, ses viols, ses agressions: trente homicides en peu de mois avaient signalé la présence du terrible galérien sur le territoire des Romagnes. Les paysans, effrayés ou corrompus par l'or qu'il répandait à pleines mains, devinrent ses complices.

Six cents soldats, gardes de sûreté et gendarmes donnaient incessamment mais sans succès la chasse à cette bande qui, par des mouvements rapides et des stratagèmes toujours nouveaux, se dérobait à leurs poursuites. Une grande battue fut organisée : beaucoup de vagabonds et de réfractaires tombèrent

entre les mains de la troupe, mais la bande réussit à s'évader ; deux fois seulement dans l'espace de seize mois il y eut une rencontre. La première fois un seul des bandits fut tué, un autre blessé et pris. Grâce aux aveux de ce dernier, on parvint à isoler la bande, en faisant déporter dans une forteresse du Piémont les complices, *manutengoli*, et à la détruire. Altini en voulait à tous ceux qui prêtaient main forte à la force publique et qui fournissaient à l'autorité des renseignements sur les incursions diurnes et nocturnes de la bande. Un soupçon, même mal fondé, suffisait pour que la mort du prétendu espion fût décrétée. Le châtiment infligé par ce tyran minuscule était terrible; il croyait lui aussi à l'influence de l'exemple: surprise au milieu de la nuit et même en plein midi, la victime désignée tombait foudroyée.

Voici comment ce justicier de grand chemin exécutait ses arrêts. Après que, par un coup de tromblon à but portant, il avait terrassé son homme, Altini lui arrachait la langue, lui coupait les oreilles, enfin la tête, puis il y mettait à la place un écriteau ainsi conçu :

« *A celui-ci j'ai coupé la langue parce qu'il parlait trop... A celui-là j'ai raccourci les oreilles parce qu'il les avait trop longues... L'autre, je l'ai envoyé dormir sous terre, parce qu'il s'occupait trop de mes affaires.*

»Signé *Giovanni Altini detto il Sordo.*»

Cette besogne de bourreau achevée, Altini n'oubliait jamais d'aller jeter une pièce de cinq francs dans la boîte du tronc suspendue devant l'image de la vierge.

Lorsque les patrouilles qui, nuit et jour, étaient à sa piste, s'arrêtaient dans les maisons des paysans pour leur demander des nouvelles de la bande, les campagnards répondaient invariablement qu'ils n'en savaient rien. Appelés devant l'autorité, ils confessaient que quelle que fût l'horreur que leur inspirait les atrocités du monstre, ils préféraient se brouiller avec l'autorité plutôt qu'avec des bandits qui les égorgeraient sans pitié au moindre soupçon.

Le lecteur comprendra les difficultés que la force publique et l'autorité, indépendamment des obstacles naturels, avaient à surmonter pour avoir raison de cette bande de pillards et d'égorgeurs. Eh bien, ces difficultés devenaient plus grandes encore, presqu'insurmontables, par le fait que les hommes appelés par leur ministère à aider l'autorité dans cette rude tâche se laissaient intimider, corrompre par les bandits et pactisaient même avec eux. On voyait souvent des maires, des adjoints, des médecins de campagne et même des juges, soit par crainte, soit par l'avidité d'un lucre honteux, se mettre en travers pour faire échouer un procès, ou déjouer un mouvement de la troupe ayant pour

but la découverte des *manutengoli* (complices), et par cela même la destruction de la bande.

Dans le village d'Alfonsine, province de Ravenne, il y avait un individu nommé *Jocond*, qui, après avoir dans sa jeunesse trempé dans des affaires criminelles et pris part aux exploits de la bande du Passatore et de Lizagna, s'était retiré à la campagne, labourant paisiblement son champ et cultivant ses choux. L'autorité, qui connaissait ses précédents, le mit en demeure de se déclarer pour ou contre la bande, en alléguant qu'il devait à la société une réparation du mal qu'il lui avait fait. *Jocond* avait du courage et ne craignait personne; seulement, comme il lui était interdit de porter des armes, il promit son concours à l'autorité sous la condition que celle-ci lui en fournirait et lui donnerait un laisser-passer valable pour toute heure de jour et de nuit, ce qui fut accordé. Le voilà donc en hostilité avec la bande! *Jocond* avait, dit-on, un vieux compte à régler avec Altini et il l'attendait de pied ferme. Altini, qui connaissait son homme, se garda bien de l'affronter seul. Mais au milieu de l'hiver, et à la suite d'une battue générale qui avait été exécutée malgré deux pieds de neige, battue à laquelle la bande venait d'échapper, grâce à l'incurie d'un chef de patrouille, Altini avec six autres compagnons tomba comme un vautour sur la maison de Jocond. Il était midi et la femme de ce der-

nier, après avoir dressé la table, sortait pour chercher du vin à la cave. Altini profita de ce que la porte de la maison était ouverte pour y entrer avec quatre de ses compagnons. Soudain ils braquent leurs carabines contre la poitrine de Jocond et firent feu sur le malheureux qui tomba foudroyé. Avec son yatagan Altini lui coupa la tête et la remplaça par l'écriteau suivant :

« Jocond a été tué parce que, après avoir fait ses affaires, il voulait se mêler des affaires des autres. »

La bande avait dû traverser le village en plein midi ; la neige tombée en grande quantité ces jours-là indiquait par où elle avait passé. Mais personne ne l'avait vue, pas même les voisins.

Plus tard, un autre individu soupçonné de s'entendre avec la police fut surpris et assommé à coups de bêche par deux de ses voisins, complices *(manutengoli)*, deux paysans très aisés et fort bien avec Altini. Les meurtriers, deux frères, avaient laissé le pauvre homme comme mort sur un champ où il était en train de semer du blé. La police survint quelques instants après, tout juste assez tôt pour recueillir de la bouche du mourant le récit de l'agression dont il avait été la victime et les noms des auteurs. Un procès-verbal dressé séance tenante put être encore signé par le malheureux Trol... en présence de plusieurs témoins, sur quoi la gendarmerie s'empara des deux frères, auteurs de l'assas-

sinat, et les envoya sur-le-champ à la prison du chef-lieu pour être jugés. Désespérés, furieux du danger que couraient leurs complices, Altini et ses amis se proposèrent de les sauver. Ne pouvant espérer d'y réussir par la force ouverte, ils essayèrent de corrompre le délégué de la sûreté publique et le *pretore* (juge de paix), faisant offrir plusieurs rouleaux de cent pièces de vingt francs en or avec promesse d'en donner davantage à la sortie de prison des frères F... Le délégué et le prêteur refusèrent dédaigneusement cette offre corruptrice et menacèrent de la prison la personne qui avait servi d'intermédiaire. Cependant il est à supposer que ces offres alléchantes n'avaient pas été dédaignées par tous les fonctionnaires chargés de l'instruction de l'affaire, puisque, sur une déclaration du médecin-juré, M. Mer... portant que Trol... avait succombé à la suite d'une fièvre chaude, le cadavre avait été inhumé sans autres formalités.

Les deux frères F... allaient être mis en liberté sur une ordonnance de non-lieu, lorsque le délégué de la sûreté publique, à force d'insister auprès du procureur-général et des autres autorités supérieures du département, obtint que le cadavre de Trol... fût exhumé et l'autopsie faite en présence du parquet et avec le concours de deux autres médecins. Alors il fut constaté de la manière la plus évidente que Trol... était mort à la suite d'une com-

motion cérébrale produite par une fracture du crâne; qu'il avait eu les épaules enfoncées; enfin que le crâne, ainsi que les épaules, avaient été brisés par les coups de bêche qu'il avait reçus le matin du jour de son décès. Le docteur Mer..., présent à l'autopsie, s'excusa en alléguant son inexpérience et son ignorance en fait de chirurgie et de médecine légale!

Traduits devant la cour d'assise de Ravenne, les frères F..., convaincus d'être les auteurs du meurtre. furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Quant au docteur Mer..., qui avait fait preuve de tant de complaisance envers les assassins, il fut, lui aussi, condamné à une forte amende et suspendu de ses fonctions pendant six mois. Les débats avaient jeté une vive lumière sur l'empressement du vice-pretore à faire enterrer la victime, sur son peu de zèle à rechercher et à punir les coupables, et sur l'oubli, volontaire ou non, d'employer tous les moyens dont il disposait pour connaître la vérité et faire que la justice suivît son cours. Ce brave vice-pretore, très-écouté au chef-lieu, était frère du médecin et, comme lui, aimait mieux un bœuf vivant qu'un homme mort.

Détail instructif! La perle d'avocat qui remplissait les fonctions de juge de paix à Al... en l'absence du titulaire, a conservé sa place et l'estime de ses supérieurs, tandis que le trop zélé fonction-

naire qui avait voulu voir clair dans cette affaire, eut contre lui le parquet, la préfecture, le ministère lui-même, et fut, au bout de quelque temps, obligé de donner sa démission. La Camorra officielle avait perdu deux hommes, mais elle était néanmoins sortie victorieuse de la lutte. Plus tard, ce même fonctionnaire, désigné à la vengeance de la haute Camorra, expia son amour pour la justice par une condamnation à trois ans de prison.

« Ce sont des histoires des « Mille et une nuits » celles que vous nous racontez-là ! » me semble-t-il entendre murmurer à mes oreilles ; je voudrais bien que tout ce qui précède et tout ce qui suit fût un rêve. Il n'en est pas ainsi, hélas ! La Camorra est en bas, en haut, partout. Voilà Monseigneur Teodoli, un prince de l'église romaine, qui, sans la permission des « bons amis », s'avise d'aller se promener sur ses terres à Trisulti, entre Velletri et Benevento, comme qui dirait dans cette terre bénite où le crétin finit et où le brigand commence. Tandis que Monseigneur se promène et respire l'air embaumé du Sannium, d'autres messieurs aux allures mystérieuses, à la mine courroucée, s'approchent et lui soufflent à l'oreille je ne sais quel mot terrible. Le paisible prélat voudrait crier au secours. « Pas un mot, s'il vous plaît, ou vous êtes mort ! » Monseigneur Teodoli comprend le latin et se tient tran-

quille; on l'emmène quelque part; la nouvelle de la séquestration de Monseigneur fait le tour du monde, tandis que la famille se met en frais pour payer la rançon; car on a beau crier au scandale, mettre en mouvement la police, Monseigneur Teodoli ne se tirera d'affaire qu'en payant, comme il l'a fait, une forte rançon : soixante mille francs, dit-on. Faut-il croire que le brigand de grand chemin à lui seul ait mené à bonne fin cette audacieuse entreprise? Ah! si on pouvait sonder les profondeurs de certains souterrains delphiques, on s'étonnerait peut-être de trouver que c'est le gardien du temple lui-même qui fait parler l'oracle. La Camorra a une tête ou plutôt plusieurs têtes dirigeantes, invisibles aux profanes.

CHAPITRE XIII

En Sicile. — Feudataires et paysans. — Brigandage légal et brigandage extra-légal.

L'absolutisme établi en Europe par la monarchie de Charles V englobait dans le vaste empire la Sicile, dont les institutions séculaires garantissaient l'indépendance et la souveraineté. Avant la domination espagnole, le droit du Parlement sicilien de voter l'impôt était inviolable: les rois de Sicile prê-

taient le serment d'observer les constitutions devant le Parlement qui l'avait élu; le roi était fait pour la nation et non la nation pour le roi, comme sous le régime espagnol. Ce régime de terreur, de bigotterie et de gaspillage avait rendu la Sicile stérile et dépeuplée. L'aristocratie locale, après avoir longtemps mais en vain lutté pour l'autonomie de l'île, fut écrasée par l'aristocratie des conquérants, dans laquelle elle finit par se fondre. Cette union devint si intime que le peuple ne vit plus dans la noblesse conquérante ou conquise que des oppresseurs étrangers. De là un antagonisme profond, invincible, entre le *popolano* et le noble, de là la défiance, le mépris qui caractérisent le peuple sicilien pour tout ce qui vient du dehors.

« Le Sicilien », nous dit un publiciste de Palerme, « aime tendrement sa femme dont il est terriblement jaloux, mais il aime encore plus le sol natal. Très sensible et passionné, fantastique et ardent, il s'emporte facilement. Il est généreux, chevaleresque même, mais ignorant, superstitieux et vindicatif. »

A ce portrait, il ne manque qu'une chose, c'est que de tout temps le Sicilien a été la victime de la convoitise et du fanatisme religieux. Sans prendre pour bonne monnaie tout ce qui se débite sur la Sicile, nous pouvons dire que le peuple sicilien est, en général, un peuple de prolétaires à la merci de quelques riches feudataires et d'une bourgeoisie

peu nombreuse, ignorante, exclusive et égoïste. Les rapports envoyés au ministère de l'intérieur constatent que le prolétaire sicilien est d'un caractère doux, paisible, soumis, tandis que la bourgeoisie et les « féodaux » se montrent hostiles au nouveau régime et jaloux de l'autonomie, pour mieux dominer.

Nous ne répéterons pas ici l'histoire des malheurs qui, de 1550 à nos jours, ont accablé la Sicile; cela exigerait plus de temps et d'espace qu'il ne nous en est accordé. Habitué de longue date à ne voir que des oppresseurs dans les éléments venant du dehors, le Sicilien est resté jusqu'à 1848 indifférent à tout ce qui s'est passé dans le continent. C'est pourquoi, en 1796, la Sicile ne suivit point le mouvement révolutionnaire qui devait changer le sort de la péninsule.

Lorsque l'Europe, suivant l'exemple de la France, semblait faire divorce avec l'ancien régime et tourner à la république, la Sicile, devenue l'abri des Bourbons fugitifs et exilés, était restée fidèle aux traditions de la monarchie constitutionnelle; tandis que le despotisme éblouissant de Napoléon Ier nivelait peuples et rois, la Sicile ne cherchait qu'à élargir ses libertés et à prendre des garanties contre les envahissements de l'autorité royale. Vaines précautions! La royauté violera son serment, le jour où elle se sentira libre et assez forte pour le faire

impunément. La Sicile devait payer cher son erreur de séparer son sort de celui du continent. La constitution sicilienne, réformée en 1810 sur le conseil de lord Benting, qui posait à la reine Caroline d'Autriche ce dilemme terrible : « Ou constitution ou révolution », avait été adoptée par le Parlement le 1er mai 1812 et solennellement jurée par le roi, qui devait bientôt la violer.

La chute de Napoléon Ier et l'imprudence de Murat ouvraient aux Bourbons les portes du continent. Or, une clause secrète du traité de Vérone (1815) portait « qu'en rétablissant le royaume des Deux-Siciles, le roi n'admettrait jamais de changements qui ne sauraient se concilier avec les anciennes institutions de droit divin, c'est-à-dire avec les principes adoptés par S. M. l'empereur d'Autriche pour le régime intérieur de *ses* provinces italiennes. »

Ces engagements devaient conduire à l'anéantissement des libertés séculaires de la Sicile et au rétablissement du régime absolu. En effet, la restauration une fois accomplie par les armées de la Sainte Alliance, la Sicile fut abandonnée par l'Angleterre qui l'avait jusqu'alors défendue, et elle fut assujettie comme les Etats du continent.

A la lecture de l'ordonnance royale supprimant le Parlement de l'île, l'exaspération fut à son comble dans toutes les classes de citoyens, et, après quatre ans de conspiration, la révolution éclata à

Naples en 1820. Mais le roi et son fils avaient su si bien brouiller les deux pays entre eux que la Sicile ne prit aucune part au mouvement. Les *Carbonari* de 1820 et de 1821 avaient, eux aussi, commis l'erreur, commune alors à tous les Italiens, de ne point tenir compte de la Sicile. De là une rivalité qui devait être fatale aux deux pays et dont les conséquences se font sentir même de nos jours. Encore une fois le roi appela les Autrichiens à son secours et la révolution de Naples fut étouffée dans le sang; la révolution isolée de Palerme expira à Messine en 1821, lorsque l'armée autrichienne se fut emparée de tout le royaume.

Cet échec fit naître dans l'esprit du peuple sicilien l'idée que toute révolution qui n'aurait pas pour point de départ la Sicile, serait dangereuse à ses intérêts et que jamais, sans l'intervention étrangère, la milice napolitaine ne serait de taille à dompter l'Ile des Vêpres; par conséquent que la Sicile pouvait, quand elle le voudrait, secouer le joug des Bourbons... La défaite de Rieti avait fait naître la conviction qu'un soldat sicilien valait à lui seul dix Napolitains. Ce fut ainsi qu'en 1836 la Sicile, abandonnée par les libéraux du continent et seule à lutter contre l'armée du roi, fut vaincue et domptée par cette dernière, ce qui ne fit qu'augmenter la haine du peuple sicilien pour tout ce qui ve-

nait de Naples. La Sicile apprenait à ses dépens qu'on ne doit jamais se fier à la parole d'un roi.

Cet esprit de défiance, de révolte contre tout ce qui vient du dehors, justifié en quelque sorte par la mauvaise foi du gouvernement des Bourbons, semble devenu une seconde nature du peuple sicilien et une des causes politiques prédisposantes du brigandage. La restauration ramenait avec elle tous les préjugés, tous les abus du passé; le peuple payait de sa personne sans bénéficier du changement exclusivement favorable à la noblesse et à la jeune bourgeoisie. La propriété, restée le privilége d'un petit nombre d'élus, est abandonnée entre les mains d'exploiteurs insatiables; les petits propriétaires écrasés, des étendues immenses de terrains incultes ou ne servant qu'à l'agrément des seigneurs vivant dans des châteaux fortifiés; insouciance, immobilité, fatalisme musulman; plus de respect, plus de confiance dans l'autorité qui, aux yeux du peuple, ne se présente que comme la sanction de tous les abus, de tous les maux: voilà les causes primordiales du malaise général en Sicile. Le gouvernement actuel n'a ni su ni voulu apporter de remède efficace à ce déplorable état de choses : unitaire avant tout, il n'a respecté ni les traditions, ni les mœurs des différentes parties de la péninsule; il n'a tenu compte ni de l'éducation, ni des besoins spéciaux de chaque région; voulant tout niveler, il a

creusé un abime entre lui et la population de certaines contrées. Trompée dans ses espérances, oubliée dans la répartition des bénéfices qu'elle attendait du nouveau régime, la Sicile comme la Sardaigne ne sauraient avoir de sympathies pour cette unité dont elle ne connaît que les charges.

Il y a donc antagonisme, ou pour mieux dire, conflits d'intérêts entre les îles et le continent. Cet antagonisme est si réel qu'à la Chambre on voit de temps en temps surgir une «question sicilienne». Eh bien, il n'y a pas plus de question sicilienne qu'il n'y a de question romaine; mais il y a une question commune à d'autres contrées de l'Italie, et c'est la question morale, la question économique, cause principale du brigandage en Sicile.

Quoique le brigandage qui infeste la partie intérieure de l'île ait des rapports d'affinité avec la Mafia, et que celle-ci ait souvent profité de son concours pour des entreprises hors de Palerme, néanmoins il ne faut pas la confondre avec le brigandage proprement dit. Le plus fort contingent du brigandage est fourni par les *renitenti*, réfractaires à la conscription. Le paysan sicilien a en horreur le service militaire; beaucoup de jeunes gens de la campagne préfèrent la vie de bandit, même sans autre perspective que d'être tués ou envoyés aux galères et à *domicilio coatto*, plutôt que de servir sous le drapeau national qui, à leurs yeux, ne représente

qu'oppression et esclavage. Le brigandage a deux auxiliaires puissants en Sicile : les riches propriétaires féodaux et la masse des paysans; les premiers tirent de cette transaction honteuse avec les brigands la sûreté de leur vie et de leurs biens, puis d'avoir sous la main des instruments et des exécuteurs de leurs vengeances privées; les seconds y voient un moyen de se venger de leurs maîtres et de leurs exploiteurs.

Les enquêtes publiques et les études faites par des hommes compétents et impartiaux constatent que la grande masse des paysans de l'intérieur de l'île vivent presque en nomades sur de grandes propriétés encore à l'état féodal, où la terre ne produit guère que des céréales et du foin ; que ces terres en friche ne produisent pas même la dixième partie de ce qu'elles produiraient, si elles étaient exploitées par des cultivateurs plus énergiques et plus éclairés que les hidalgos ignorants et paresseux qui en sont les propriétaires. Ici comme dans le Napolitain, point de routes, point d'écoles; par conséquent point d'instruction, point d'aisance. On vit le jour au jour en s'exploitant, en se rançonnant, en se haïssant mutuellement. Point de rapports suivis entre le propriétaire et les laboureurs, point de confiance, point de sûreté, point d'avenir ; tout est livré au hasard. Les cultivateurs du littoral à proximité des villes peuvent se livrer au travail

productif du jardinage, à la culture des orangers, des citronniers, des oliviers, de la vigne, et ils sont relativement dans une situation très aisée; mais comparativement aux autres paysans, ils sont très peu nombreux. L'exploitation agricole s'étend sur le $^{77}/_{100}$ de la superficie de l'île; évidemment, si on la pratiquait avec plus d'intelligence et d'équité, le laboureur, agent principal de la production, ne serait pas si malheureux.

« L'état des paysans dans l'intérieur de l'île » écrivait à M. Villari un de ses amis siciliens, « est des plus déplorables. Ces pauvres gens sont obligés, chaque jour, de faire plusieurs milles pour se rendre aux champs qu'ils cultivent; *ils sont la proie prédestinée de l'usure et de la spoliation.* Si l'année est mauvaise, ils s'en retournent chez eux avec la seule bêche sur les épaules. Ce que n'ont pas mangé les sauterelles, ce que n'ont pas détruit la grêle et les ouragans, si fréquents dans ce pays volcanique, c'est le maître ou l'usurier qui le leur prend. Les paysans se révoltent par fois, mais c'est moins à cause des griefs qu'ils ont contre le gouvernement que pour se venger de torts et d'abus dont ils sont la victime...; ils ne haïssent le gouvernement que parce qu'ils le croient d'accord avec leurs oppresseurs. »

Malheureusement, même sans le vouloir, le gouvernement prend fait et cause presque toujours pour les oppresseurs contre les opprimés.

Dans une mémorable « étude sur l'industrie des céréales », due à la plume d'un savant agronome sicilien, M. G. Caruzo, nous relevons que *le paysan ne peut emprunter qu'au 25 %*, et souvent même ce taux est dépassé de beaucoup. Dans les conditions ordinaires, le paysan sicilien ne saurait trouver dans son travail les ressources nécessaires à son existence.

En Sicile comme partout ailleurs, les usuriers qui spéculent sur les besoins des paysans sont des parvenus, des intermédiaires avides que l'insouciance et la fainéantise des propriétaires a engraissés et rendus indispensables. Aussi les paysans en veulent-ils à ces bourgeois qui, exploitant leur misère, improvisent des fortunes colossales, encore plus qu'ils n'en veulent à leurs anciens maîtres, les nobles. Dans leur ignorance, ne jouissant d'aucune liberté, éloignés de toute vie politique, les paysans siciliens ne pardonneront jamais au gouvernement actuel d'avoir trompé toutes leurs espérances, lorsque, par la vente des biens ecclésiastiques, ils s'attendaient à devenir propriétaires du terrain qu'ils cultivent toujours pour le compte des autres, sans en tirer autre chose que la plus misérable nourriture.

« Est-il étonnant », dit M. Sonnino dans son livre *I contadini in Sicilia*, « que les paysans aient des sympathies pour les brigands et les bandits? Abru-

tis par l'ignorance, irrités par les privations et les souffrances d'une vie sans espoir, ils croient se venger des riches en favorisant le brigandage, soit par leur concours direct, soit par l'espionnage, soit enfin par la ruse et le silence vis-à-vis de l'autorité. »

Quiconque a vécu quelque temps en Sicile, dans la partie méridionale et occidentale, peut dire quel degré atteignent l'ignorance, la superstition, l'abrutissement des masses; les dernières statistiques nous annoncent que le nombre des illettrés est de 85 à 90 %. Nous ne sommes pas dans le nombre de ceux qui pensent que le gouvernement doit tout faire, mais nous savons qu'il n'a presque rien fait ou peu de chose pour l'instruction publique, et rien du tout pour le développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce en Sicile. En voyant la manière dont il s'y prend pour gouverner l'île, nous sommes portés à douter qu'il y ait chez nos gouvernants une notion quelconque de la science sociale ; les écoles sont si rares et si primitives qu'elles n'exercent aucune influence sur les mœurs quasi barbares des paysans siciliens. Quant aux routes carrossables, aux ports et aux chemins de fer dont on a tant parlé, ils sont en grande partie à l'état de projet. Et pourtant en seize ans on aurait pu, sinon faire de grandes choses, du moins commencer à faire quelque chose.

Ce n'est pas de notre faute si, parmi tant d'imperfections, notre travail a le défaut d'être d'une monotonie désespérante ; cette monotonie provient de ce que partout où l'on tourne ses regards en Italie, on voit d'un côté la masse qui travaille et produit, être oubliée, méprisée, écrasée par une minorité envahissante, avide, sans pitié et sans scrupule, oubliant trop souvent que les minorités intelligentes perdent le droit de gouverner le jour où elles veulent ignorer qu'au-dessus de leurs ambitions et de leurs convoitises il y a la nation, l'humanité, qui réclament aussi leur part des bienfaits de la vie sociale. Et pourtant, quelle que soit la condition des paysans cultivant la terre, elle est encore préférable à celle qui est faite aux malheureux qui travaillent dans les *mines de soufre*, très abondantes dans la partie occidentale de la Sicile, et dont l'exploitation occupe plus de quarante mille ouvriers.

« Le travail des *solfare* (mines de soufre) est organisé d'une manière inique » dit l'auteur des *lettres méridionales*. « D'abord on n'y prend aucune précaution pour garantir la vie des mineurs. Parfois ils sont suffoqués par les gaz méphytiques qui se dégagent et s'allument sous l'action du soleil. D'autres fois ils sont ensevelis sous des voûtes qui s'écroulent, parce qu'elles ont été mal établies, ou parce que les piliers ont été amincis pour en retirer le plus de minerai possible. En outre, la créature humaine y est soumise à un travail excessif. Ce

sont les enfants des deux sexes qui exécutent les travaux les plus rudes et les plus dangereux. Ils sont obligés de descendre des pentes raides, des escaliers impossibles, taillés dans un sol friable et humide. Au fond de la mine, ces pauvres enfants sont chargés de minerai qu'ils doivent monter sur le dos. S'ils ont le malheur de glisser sur ces marches peu sûres, les voilà précipités au fond de la mine, où ils se brisent ou se tuent. Les plus petits de ces enfants portent leur fardeau en pleurant, les plus grands en poussant des cris lamentables. Inutile de dire que ces travaux font un nombre effrayant de victimes: beaucoup d'enfants meurent à l'âge du développement; d'autres sont estropiés ou contractent des maladies pour la vie. La statistique le constate, la conscription le prouve par le chiffre extraordinaire des réformés. L'enquête industrielle (faite par ordre de la Chambre) a recueilli des détails épouvantables. Les honorables di Cesaro et Luzzatti ont élevé au congrès de Milan des protestations généreuses (sans résultat, hélas!) contre l'organisation de ces mines doublement pernicieuses qui, avec la santé, détruit aussi la moralité de ces populations. Les organismes faibles succombent, les forts profitent de leur vigueur pour opprimer les enfants, les tyranniser, en abuser. Car tout peut se faire dans ces immenses et sombres catacombes.

C'est ainsi que l'homme se démoralise, s'abrutit dès son enfance, et devient par suite l'ennemi d'une société qui n'a fait que le maltraiter. »

Cyrénée de l'histoire, l'ouvrier italien supporte le poids d'une société qui l'écrase: juif errant de l'Eu-

rope, il va partout perçant les montagnes cyclopéennes où passeront les richesses accumulées par tant de travail, creusant ces gouffres immenses d'où sortent l'or et l'argent qui assurent au seigneur toutes les jouissances, tandis que lui n'aura rien : ni pain pour se nourrir, ni maison pour s'abriter, ni liberté, ni instruction, ni bien-être! Bouc émissaire des iniquités sociales, il travaillera pour tous, il souffrira pour tous, sans avoir le droit de se plaindre ; s'il se plaint, on le tue!

Voilà pour la campagne.

Quant à la population pauvre des villes, elle n'est pas plus heureuse, hélas!

« A Palerme », disait en mai 1875 le *Precursore*, organe de l'opposition constitutionnelle modérée, « à Palerme il n'y a pas de place pour tous au soleil de la vie; à Palerme, ville monumentale où le travail des siècles doit avoir réuni tant de richesses; à Palerme, capitale de la Sicile, centre fleuri de la *Conca d'oro*, il n'y a pas assez de cahutes, pas assez de cabanes, si misérables, si mesquines qu'elles soient, pour abriter tout le monde. A Palerme, au centre de l'île la plus fertile de la terre, il n'y a pas assez de pain pour donner à manger à tout le monde.

» A Palerme, on meurt de faim.

» On y voit dans les rues des hommes couverts de haillons, des enfants presque nus, pâles, faibles, se recoquiller derrière les portes des maisons seigneuriales, sur l'estrade et les portiques des édifices

publics, pour y attendre le jour. On voit des femmes sales, affamées, portant leurs bambins sur les bras, quêtant l'aumône; des filles et des jeunes personnes, des jeunes mères et des vieilles, à demi nues, étendues par terre dans les rues, devant les églises, ayant d'autres enfants couchés sur les genoux qui peut-être ne se réveilleront point le lendemain.

» Le jour, les enfants abandonnés errent çà et là dans la ville, sans direction, sans surveillance, comme des chiens sans maître, ramassant les débris des légumes jetés dans la rue, les fruits pourris, les os déjà rongés. Pendant la nuit, ces enfants, qui n'ont ni père ni mère, exposent leurs corps sales et raides à la vue des citoyens, sans qu'une main charitable vienne les couvrir et soulager leurs souffrances, car ils sont trop nombreux, trop abjects pour qu'on ose y toucher. Du reste, les habitants de la ville se sont faits à ce spectacle lugubre. A Porto Maqueda et dans d'autres quartiers pauvres, partout la même misère vous serre le cœur et vous fait dire : « A quoi bon avoir de belles promenades, » des jardins embaumés, des maisons splendides, » des rues spacieuses et propres, si à côté de ces » merveilles de la richesse publique il y a des hom» mes, des femmes et des enfants qui n'ont ni fa» mille, ni abri, ni vêtements? » Les deux mille becs de gaz qui éclairent la ville ne font que plus ressortir le contraste saisissant entre le luxe excessif, inutile, et l'extrême misère dont personne ne prend souci.

« Oh! oui, il y a quelque chose de plus triste et de plus criminel que le brigandage, c'est l'oubli

des intérêts sociaux, le mépris de la vie humaine et l'affaiblissement de la moralité publique.

» Ce que l'Etat offre à ces déshérités, c'est la prison, mille fois plus hideuse que la mort dans les rues. »

CHAPITRE XIV

La Mafia et ses exploits.

Les mêmes causes ont produit les mêmes effets : lorsque la morale publique — qui est la conscience même de ce que l'homme doit à ses semblables et de ce que ses semblables lui doivent — est délaissée, tous les liens sociaux se brisent : l'anarchie des idées remplace la notion du droit et du devoir; la morale publique sera d'autant plus délaissée que l'instinct naturel, le sentiment de légitime conservation sera comprimé. C'est que la *loi sociale* a, elle aussi, comme toutes les lois de la nature, ses principes immuables qui ne peuvent impunément être violés, son *équilibre nécessaire* qu'on ne peut troubler sans que des désordres déplorables s'en suivent. On a violé la loi sociale, on la viole tous les jours lorsqu'on veut faire de l'homme l'esclave de l'homme; on trouble l'équilibre de la vie toutes les fois qu'on condamne un homme, une femme, un enfant à travailler quatorze heures par jour pour le

prix de 50 à 70 centimes. L'homme n'a plus de devoirs vis-à-vis de ses semblables lorsqu'on lui refuse les moyens de vivre en travaillant : privé de tous ses droits il lui en reste un, celui de la révolte et il en use comme il peut ; on a été impitoyable avec lui, il le sera avec les autres.

Telles sont les causes, telle est l'origine de toutes les associations malfaisantes dont nous avons pris pour tâche de faire l'historique. La *Mafia*, qui a son centre d'action à Palerme, n'est autre chose qu'une vaste association de malfaiteurs à l'instar de la *Camorra*, mais plus entreprenante, plus sanguinaire, plus redoutable. Imaginez un gouvernement de bandits dans une société de fripons, et vous n'aurez qu'une idée imparfaite de la Mafia. Ce n'est pas seulement une conspiration de misérables contre les favoris de la fortune, mais une organisation compacte, homogène, qui tend à substituer son action à celle du gouvernement légal du pays. C'est elle qui fournit les voleurs de grand chemin, les escrocs et les filous qui infestent la ville et le territoire de Palerme. Plus qu'une société secrète, elle est une secte qui a des affiliés dans toutes les classes et qui enveloppe dans ses filets l'île toute entière ; tunique de Nessus endossée par la Sicile, que personne n'a pu encore déchirer. Le besoin, l'ignorance, la fainéantise, la convoitise et la haine sont autant d'auxiliaires pour la Mafia, qui recrute

ses acolytes dans les bas fonds de la société aussi bien que dans les sphères intermédiaires du pouvoir où règne l'amour du luxe et des plaisirs déréglés. L'incapacité, l'ineptie, la faiblesse des fonctionnaires envoyés pour gouverner l'île; l'esprit de résistance et de rouerie qui forme le fond du caractère sicilien; la manie de persécution des vieilles perruques contre les républicains; l'erreur commune à tous les gouvernements de routine que la police ne peut être faite que par des coquins, toutes ces choses réunies ont contribué à donner à la Mafia une extension et une influence qu'elle n'avait point à l'origine.

Devant cette organisation formidable, l'action de l'autorité légitime demeure impuissante, car elle est paralysée par la coalition des coupables, trop nombreux et trop solidaires entre eux pour qu'on puisse les atteindre efficacement. Les tribunaux, les cours d'assises ont, sous l'action de la terreur, été mises souvent dans l'impossibilité de juger. Il n'y a pas longtemps que des Mafiosi accusés de meurtre ont dû être soustraits à leurs juges naturels et envoyés sur le continent pour être jugés. En 1866, une insurrection terrible éclata en Sicile et pendant trois mois les insurgés furent maîtres de la ville de Palerme. La citadelle seule tenait encore, mais elle aurait succombé sans les secours envoyés en toute hâte de Naples. Il a fallu soixante mille hommes et

des combats acharnés pour en avoir raison. Eh bien, ce mouvement était, dit-on, soutenu et favorisé par des sociétés secrètes et par la Mafia elle-même. La *guerre sociale* n'est donc pas si éloignée qu'on le pense en Sicile; sous ce rapport, la situation de la Sicile est des plus tendues, des plus graves. La population de Palerme, celle qui est la plus pauvre, se fait une gloire d'appartenir à la Mafia, laquelle agissant dans l'ombre et le mystère, ayant pour complice l'opinion des masses, est devenue indomptable et contrebalance le pouvoir du gouvernement. La Mafia exploite les riches et excite les pauvres contre ceux qui ont du bien au soleil.

M. Villari, que nous avons si souvent cité, affirme « que la Mafia est plus audacieuse que la Camorra. Elle exploite, se venge, tue, et sa puissance est telle qu'elle parvient même à soulever et à faire insurger les populations, Les habitants de la *Conca d'oro*, de Portinico et Monreale, dont les pères descendent, paraît-il, des *bravi* des anciens barons féodaux, auraient conservé les us et les coutumes de leurs ancêtres, y compris la tradition du sang. Les plus riches parmi eux, les *boiardi* ou petits propriétaires, et les *borghesi*, grands fermiers et cultivateurs. formeraient le noyau de la Mafia. Autour de ce noyau viendraient se grouper la police des campagnes, miliciens à cheval et gardes champêtres, qui emploient leurs armes et leur influence au profit de cette industrie interlope, puis tout ce qu'il y

a de hardi, d'audacieux parmi les paysans, pour qui la terre est trop basse et le salaire trop maigre.»

Ceci, d'après nous, n'est pas exact: les propriétaires et les fermiers ne font pas partie de la Mafia; ce serait contre leur instinct conservateur, contre leurs intérêts; seulement ils s'entendent avec elle pour vivre en paix; car qui est bien avec la Mafia peut vivre tranquille; qui en est maître, dispose d'une force formidable. Les Bourbons n'ont gouverné l'île qu'avec le concours de la Mafia. Puis on a eu recours à elle pour renverser les Bourbons.

Qu'est-ce donc que la Mafia?

« Objectivement », dit le préfet de Girgenti dans une note au ministre de l'intérieur, « la Mafia est le sentiment de terreur inspiré aux hommes faibles, tranquilles ou pusillanimes, par un homme que ses crimes ont rendu célèbre. Subjectivement, c'est la célébrité qu'un individu acquiert par son courage, son adresse à manier les armes, son audace, ses relations, les ressources de son esprit, célébrité qui lui assure l'impunité de ses crimes; parce que tous ayant peur de lui, il ne trouve personne pour l'accuser ou déposer contre lui en justice. »

Le gouvernement actuel a commis l'erreur de vouloir détruire la Camorra et la Mafia en enrôlant dans la police secrète les acolytes les plus influents de ces associations. Qu'est-il arrivé? Ceux qui y sont entrés l'ont fait d'accord avec leurs complices,

pour mieux dérouter l'autorité. Ainsi, par ces moyens absurdes, au lieu de détruire et de disperser le brigandage des campagnes, qui n'est que le reflet du brigandage des villes, le gouvernement ne fit que lui rendre la force et la cohésion qu'elle avait perdues avant 1860, et il se trouva lui-même enveloppé dans les filets invisibles de ces redoutables associations.

Et M. Bonfadini, ancien secrétaire général du ministère, député et rapporteur de la commission d'enquête sur la Sicile, disait l'année dernière que :

« La *Mafia officielle* existait sous les Bourbons et que le gouvernement actuel n'a rien fait pour la détruire. Au contraire, la Mafia officielle, composée d'agents secrets, a rendu la police difficile et excessivement odieuse à la population honnête, qui voit en elle une association de malfaiteurs protégée par le gouvernement. »

Cet état de choses incroyable a duré pendant quinze ans. Le procureur général de Palerme, M. Tajani, vint faire devant la Chambre ces étranges révélations :

« La Mafia, c'est le silence criminel, le courage impudent, la résistance aux lois, l'agression par la trahison, par le faux témoignage, l'escroquerie, le vol, l'assassinat. »

M. Tajani, qui a exercé pendant trois ans les fonctions de procureur général près la cour d'appel de

Palerme, aujourd'hui vice-président de la Chambre des députés, disait dans un discours resté mémorable :

« Les *Mafiosi* ne sont autre chose que des fainéants, qui, n'ayant pas d'état et ne voulant pas travailler, veulent cependant vivre et bien vivre, parfois même s'enrichir. Pour arriver à leurs fins, les *Mafiosi* ne reculent devant rien, pas même devant le crime.

» Quant à la Mafia, ce n'est point une association dans le sens grammatical du mot, puisqu'elle ne soumet ses adeptes ni à un code particulier, ni à des règles, ni à l'affiliation; enfin à aucune de ces formalités qui sont imposées à ceux qui veulent faire partie d'une association occulte. La Mafia est une espèce de vivier de malfaiteurs où se rendent tous ceux qui cherchent aventure, tous ceux qui ont à proposer un méfait, ou sont disposés à en commettre. Dans ce milieu on se flaire, on se rapproche, on s'entend; des liens de sympathie, des rapports d'intérêts s'établissent, des projets de crimes se proposent et s'élaborent. A part la communauté du but, qui est de spolier le prochain, de l'opprimer pour vivre à ses dépens, ils n'ont aucun lien extérieur qui les relie. C'est une société libre de scélérats.

» La Mafia a cependant un mot d'ordre accepté de tous : *résistance à la justice sociale*. Le *Mafioso* ne parle jamais, même si on l'offense gravement. Son mutisme ne cesse que lorsqu'il se voit à toute extrémité, hors d'état de se venger. La Mafia a aussi son tribunal, dont les verdicts sont exécutés prompte-

ment, inexorablement. Un jour, dans un procès à ma connaissance, un témoin fut condamné à mort par ce tribunal. La sentence fut exécutée dans les *vingt-quatre heures* après la déposition : le témoin fut poignardé. »

De temps en temps on remarque des retours périodiques, une recrudescence dans les exploits criminels de la Camorra à Naples et de la Mafia en Sicile, et, ce qui indique un pervertissement presque complet du sens moral, c'est que la population se réjouit et félicite les auteurs de la bonne réussite des coups les plus audacieux. Voici encore un cas qui donne à réfléchir sur la moralité publique. Au mois d'août 1877, un Mafioso nommé Esposito, a assassiné en plein jour un nommé Borelli, qui de la Mafia avait passé au service de la police dont il était devenu agent aussi habile et actif qu'il avait été jadis prompt et audacieux brigand. Ses jours cependant sont comptés; sous le coup d'un arrêt fatal de la secte, Borelli devait expier avec la mort sa désertion, et Esposito, exécuteur désigné, s'acquitta de cette triste besogne avec un courage et une énergie dignes d'une meilleure cause. Il entra dans la maison même de Borelli et le tua sans proférer un mot. Cet exploit valut à Esposito une ovation de la part de la populace qui, se rendant sur le lieu du crime, a même insulté la victime.

Ces excès sanguinaires révèlent une grande per-

versité morale en même temps qu'une absence complète de toute notion du bien. Oui, la corruption existe, elle est indéniable, la statistique criminelle de l'Italie en dit assez. Dans le courant de l'année 1876 il y a eu :

1949 assassinats, 1581 tentatives d'assassinats, 6288 lésions corporelles graves, 68 actes de brigandage avec coups mortels, 2231 actes de brigandage avec violence, 657 extorsions violentes et 27,933 vols. Le cadre des crimes et délits, du 1er janvier au 30 septembre 1877, comprend : 1412 assassinats, 1162 tentatives d'assassinat, 4432 lésions graves, 56 actes de brigandage avec coups mortels, 1577 actes de brigandage avec violence, 12 extorsions de rançons, 75 extorsions violentes et 25,147 vols. Du 1er janvier au 30 septembre 1877, 25,963 individus ont été mis en état d'arrestation.

CHAPITRE XV

Modus vivendi entre brigand et prêtre.

« On a voulu », dit encore M. Tajani, « attribuer le développement de ces instincts sauvages à l'ardeur du soleil, à la terre brûlante, à l'oisiveté, aux caractères naturellement méchants, etc. Ce sont là des causes lointaines. Il y en a d'autres plus immédiates. C'est d'abord la suppression des corpora-

tions religieuses qui possédaient presque le tiers de toutes les propriétés foncières de la Sicile. Ces corporations distribuaient journellement la soupe à un tas de fainéants qui n'avaient d'autres titres à cette charité que se tenir étendus toute la sainte journée le ventre au soleil. Lorsque ces corporations disparurent, un grand nombre de ces fainéants, privés de leur pitance quotidienne et contraints de chercher à vivre autrement, allèrent grossir les rangs de la Mafia. »

La *bulle de composition*. Dans le même discours duquel nous venons de détacher les passages qui précèdent, M. Tajani a raconté :

« Que pendant qu'il était procureur général à Palerme, il lui tomba sous les yeux un document étrange. C'était une bulle pontificale dite « BULLE DE COMPOSITION », REVÊTUE DE L'EXÉQUATUR ROYAL, AUTORISANT TOUS LES CONFESSEURS DE LA SICILE A DONNER L'ABSOLUTION A DES GENS AYANT COMMIS DES FRAUDES, DES VOLS, DES MEURTRES ET AUTRES CRIMES, MOYENNANT UNE RÉTRIBUTION DÉTERMINÉE EN ARGENT. »

Cette *bulle de composition* avait une certaine analogie avec les procédés de la Mafia, et M. Tajani non-seulement refusa l'exéquatur à cet étrange document, mais il le confisqua. Dans la bulle comme dans la lettre comminatoire du Mafioso, on vous propose un arrangement, une transaction.

« Je pourrais brûler vos récoltes, vos vignes », dit la Mafia, « je ne les brûle pas; donnez-moi une

somme qui corresponde à la valeur des substances que je vous conserve. »

La séquestration *(ricatto)* d'un propriétaire comporte ceci : « Je pourrais vous tuer, je ne vous tue pas ; vous me devez tant pour ne vous avoir pas fait de mal, tant pour la vie que je vous ai conservée. »

Il y a des Mafiosi qui s'établissent sur une propriété en disant au propriétaire :

« Nous vous garantissons que vous ne serez pas volés, mais pour la peine, vous nous donnerez tant pour cent sur vos récoltes. »

Ainsi d'un côté le Mafioso transige avec le prêtre, de l'autre avec sa victime ; et comme il y a similitude dans la manière d'agir, il a aussi appelé ces transactions, des *componenda.*

Le mode s'en répandit si bien en Sicile que, sous les Bourbons, le chef de police lui-même fit une *componenda* avec la Mafia. Il en fit venir les membres les plus influents et leur dit : « Je vois que vous savez vous entendre avec le prêtre et avec la victime, n'y aurait-il pas moyen que vous vous entendiez avec moi ? Faisons aussi une *componenda.* Vous serez à ma solde, mais à condition que vous tiendrez en respect les autres ; je sais bien qu'il faudra vous passer quelque chose, seulement ne touchez pas aux personnes comme il faut, aux *galantuomini.* »

On sait que les galantuomini étaient seulement ceux qui tenaient pour les Bourbons, les autres étaient hors la loi.

La Mafia et la police s'entendant, il n'y eut plus de grands scandales et les galantuonini furent respectés.

Il fallait bien qu'il en fût ainsi, car à la moindre transgression, le chef de police, Maniscalco, qui était un homme farouche et énergique qui n'aimait pas à plaisanter, faisait poignarder le transgresseur sans bruit ni éclat, en famille pour ainsi dire. De cette façon, Palerme put jouir, sous les Bourbons, d'une sécurité relative.

Exploits de la Mafia. Après l'insurrection de 1866, le gouvernement actuel, fatigué des désordres intérieurs et séduit par l'ordre qui avait existé sous le régime déchu, pendant lequel on pouvait, disait-on, se promener avec de l'or à la main, eut la malentreuse idée d'adopter le même système, comme si les conditions indispensables à un régime de tyrannie pouvaient être les mêmes que celles d'un régime de liberté (relative). S'il eut à se louer de son idée, c'est ce qu'on va voir.

« Enhardie par l'importance qu'on lui accordait, la Mafia ne se gêne plus. Un beau jour la chancellerie de la cour d'appel se trouva dépouillée de toutes les valeurs qui y étaient déposées — entre autres plusieurs milliers de francs en titres de rente.

Ensuite le palais de la duchesse du Beaufremont fut dévalisé, puis la maison Tasca, puis le palais des princes de la Trabia; enfin une nouvelle ébouriffante se répand dans Palerme : on venait de dévaliser le Mont-de-piété! Pour perpétrer cette grandiose soustraction de plus de dix millions de francs de valeurs déposées dans les magasins de cette institution, on avait été jusqu'à construire un tunnel audessous d'une des rues les plus centrales de Palerme. »

Les auteurs de ces vols audacieux étaient des Mafiosi; un fonctionnaire de la police était le chef de la bande!

« Quelque temps après, ce fut le musée archéologique qui fut dévalisé de plusieurs centaines de mille francs. Grâce aux révélations d'une femme, on sut que les objets soustraits avaient été déposés chez un chef de la garde de sûreté publique attaché à l'office central, c'est-à-dire au cabinet du questeur, du chef de la police lui-même.

» Si de tels faits pouvaient se passer à Palerme, je vous laisse deviner ce que l'on devait faire à la campagne, loin de toute surveillance, de toute publicité. Un brigadier de garde-champêtres prélevait de son chef et à son profit, dans la localité où il fonctionnait, des impôts sur les terres, sur les produits et les revenus des propriétés. On payait tant sur la récolte des grains, tant sur celle du vin, tant sur telle étendue de terre, etc. Et les proprié-

taires, pour vivre en paix et n'être pas rançonnés d'une autre manière ou subir quelque chose de pire encore, payaient sans regimber, payaient même souvent avec plus de régularité que leurs impôts au gouvernement. »

Si M. Tajani n'avait pas été procureur général et par conséquent initié d'office à tous ces faits, on aurait de la peine à y croire.

Ailleurs, c'était un délégué de la sûreté publique (commissaire de police) qui, à peine installé dans son district, y établit lui-même la Mafia et se met en rapport avec des voleurs qu'il fait travailler pour son compte. Ce même délégué, sachant que deux bandits étaient allés faire leur soumission à la gendarmerie, et craignant qu'ils ne fissent des déclarations compromettantes pour lui, s'en débarrassa en faisant poignarder l'un et pendre l'autre.

Voici enfin un fait qui constate que la Mafia officielle est mille fois plus redoutable que la Mafia non officielle, dont M. Nicotera prétend avoir surpris le secret et terrassé les chefs.

« Révoqué sur la plainte des habitants de l'endroit, puis rétabli par le gouvernement qui, paraît-il, y tenait beaucoup, ce même délégué devint chef d'un arrondissement et commandant provisoire de la milice à cheval chargée de poursuivre les brigands. Devenu plus puissant, ce modèle de la police gouvernementale ne discontinua pas pour

cela ses agissements; mais, instruit par l'expérience, il introduisit quelques modifications à son système d'exploitation. Au lieu de spolier ses administrés, il se rabattit sur ceux des arrondissements voisins. S'étant mis d'accord avec les miliciens qu'il commandait, il organisa des razzias de bétail, qui en était venu à disparaître par troupeaux. Le brave fonctionnaire était devenu fournisseur. »

Voilà pour la propriété.

Quant à la vie, à l'existence même des citoyens, elle n'était pas mieux protégée que la propriété.

« Il ne se passait pas un seul jour aux environs de Monreale sans qu'on trouvât au moins un cadavre étendu dans la rue.

» La voix publique accusait ouvertement la milice rurale de ces meurtres, et on en arriva au point qu'un fonctionnaire de l'ordre judiciaire, qui était resté quatre ans dans ces parages, s'écria un jour : « Ici, on vole, on tue, on attaque à main armée au » nom du gouvernement royal. » Un avocat, défendant un employé de la poste qui avait commis un vol, osa dire en pleine cour d'assises que « le gouvernement était lui-même voleur; qu'il n'y avait pas de crime à voler un voleur. »

Ce n'est pas tout. Des bandes de *malandrini* parcouraient l'île, volant, pillant, rançonnant, tuant ceux qui leur résistaient. livrant des combats aux troupes qui les poursuivaient.

Ces bandes sont formées de paysans que la misère a poussés au désespoir, de réfractaires à la

conscription, d'évadés de prisons, de gens qui, ayant eu maille à partir avec la justice, sont obligés de fuir les centres soumis aux investigations des gendarmes qui, eux du moins, ne sont pas Mafiosi.

A Monreale, à Misilmeri, villages des environs de Palerme, vingt-huit gendarmes et gardes de la sûreté publique, faits prisonniers par les habitants, furent tous massacrés d'une manière horrible dans une émeute.

Une statistique officielle, dressée à l'appui des mesures exceptionnelles *(provedimenti straordinari)* votées à la Chambre à la veille de l'évolution parlementaire du 18 mars 1875, porte que le nombre des réfractaires à la conscription *(renitenti)* en Sicile, au 1er janvier 1874, était de 1270; au 1er janvier 1875 de 1368, sans compter les évadés, les contumaces sous le coup d'un mandat d'amener. Voilà l'état de la Sicile au point de vue de la sûreté générale il y a deux ans. Cet état de choses n'a guère changé, quoi qu'en disent les dépêches officielles, puisque depuis le commencement de cette même année 1878, nous avons eu à enregistrer :

Au mois de Janvier : séquestration de M. Parisi par une bande de douze brigands dont le chef était une femme. Le malheureux Parisi a dû rester dix ou douze jours enfermé dans une caverne à la porte de laquelle veillait jour et nuit, le tromblon à la

main, un des bandits. Pendant ce temps, Parisi a été nourri avec de la viande et des maccaroni; le vin ne manquait pas non plus et il ne se plaint pas d'avoir été l'objet de mauvais traitements, mais plutôt de plaisanteries grossières de la virago qui commandait la bande. Enfin la famille ayant payé la rançon demandée, M. Parisi a été reconduit, les yeux bandés, dans une forêt où on lui a indiqué le chemin pour aller rejoindre sa famille qui l'attendait dans les angoisses les plus mortelles. La somme envoyée pour sa délivrance était en billets de la banque nationale.

Au mois de février 1878. Séquestration du jeune Pinteloro à Tusa, extrême limite de la province de Messine; rançon demandée : dix mille francs.

A la fin de mars on n'était pas encore sur la trace de la bande, quelque actives qu'aient été les recherches de l'autorité et de la force publique. Probablement à l'heure qu'il est la famille aura payé la rançon en cachette et M. Pinteloro sera rentré dans ses foyers.

Toujours au mois de février 1878, à Lercara, un nommé Messana, témoin principal dans un procès concernant des horreurs commises dans les mines de soufre, a été trouvé mort dans un champ; il avait la figure balafrée et la bouche horriblement déformée. Il avait été puni par où, selon la Mafia, il avait

péché. Cette fois la Mafia a frappé pour l'exemple; les juges n'ont point admis comme valide la déposition de Messana. Mais il avait déposé, il était donc criminel!

Un nommé Garofalo, entrepreneur, ayant eu maille à partir avec la Mafia, fut l'objet d'une tentative d'assassinat; le coup de fusil dirigé contre lui ayant manqué, on fit sauter sa maison avec de la dynamite.

5 mars 1878. La Mafia de Cacamo a décrété la mort de deux individus, père et fils, désignés à sa vengeance. Le premier, le père, un vieillard de soixante-dix ans, fut égorgé dans un endroit solitaire; le fils, amené sur le cadavre encore chaud de son père, y fut fusillé à son tour. Heureusement que ce dernier a pu encore, malgré ses blessures, dénoncer ses assassins avant d'expirer. Espérons que ceux-ci n'échapperont point au châtiment mérité. (Voir la *Gazette de Palerme* de cette année.)

Nous pourrions continuer indéfiniment cette lugubre chronique du crime, si un sentiment d'horreur pour les atrocités commises par des hommes abrutis dans l'ignorance, rendus sauvages par la haine, enhardis par le succès, par l'impunité dont ils jouissent, ne nous imposait de ne pas abuser de la sensibilité du lecteur. Pour que de tels faits ne soulèvent pas la conscience publique et l'indignation

générale, il faut que le pays où ils se produisent soit dans un état de complète anarchie morale et politique.

CHAPITRE XVI

Organisation de la Mafia. — Rites et cérémonies.

Par le fait assez significatif, quoique bien compréhensible, que rien d'écrit n'existe concernant la Camorra et la Mafia, tels que statuts, listes de noms, registres de comptes, de partage de bénéfices, ordres concernant telle ou telle opération, etc.; il en a été conclu qu'elles ne sont pas des associations organisées, mais un phénomène de décomposition sociale, produit naturel des institutions. En effet, M. Villari nie que la Mafia soit une société secrète; il croit à une génération spontanée produit d'un certain milieu — *generazione spontanea dell' ambiente*. M. Tajani affirme qu'il n'y a aucun pacte secret, aucun lien entre *Mafiosi*, qu'ils se flairent et se devinent sans se connaître les uns les autres.

Il est certain que tous les acolytes de la Camorra et de la Mafia ne se connaissent point. Mais il y a des noyaux, des groupes, où l'on se connaît et où l'on connaît son monde: on se donne le mot d'ordre lequel, suivant les ramifications et le terrain, peut se transmettre à de très grandes distances. Il est

hors de doute aussi que la Camorra et la Mafia ont leur police mieux faite peut-être que celle du gouvernement. Quelle garantie d'impunité, de silence — condition indispensable à la réussite de toute entreprise — auraient les camorristi et les mafiosi, sans une entente préalable, sans un pacte indissoluble de solidarité entre eux? La mort, dit-on, qui, comme l'épée de Damoclès, est suspendue sur la tête du traître. Mais si ce « traître », par exemple, était un agent de police, un homme à l'abri de toute atteinte, comment ferait-on pour le punir ?

Le labeur lent et mystérieux de la décomposition sociale ne se prête pas à l'analyse; ses phases différentes échappent à l'observateur le plus attentif. Cependant lorsque les liens moraux qui unissent les hommes entre eux sont brisés, le besoin en forme d'autres non moins puissants; lorsque la solidarité du bien n'existe plus, un autre principe d'affinité se fait jour peu à peu, la solidarité du crime. Tous ceux qui ne se rangent pas du côté de la société légale se rangeront du côté de la société *ex lege*, qui essaye de s'organiser sur d'autres bases que celles de la moralité, du droit et du devoir.

Ainsi, comme M. Mazzoleni, préfet de Girgenti, l'a dit, la Mafia a ses lois, en voici quelques-unes :

« Ordre de garder le silence sur tout crime qu'on a vu commettre; obligation de venir en aide à tout

accusé ou criminel, et de tout faire pour le sortir d'embarras; *devoir de résister, toutes les fois que cela est possible, à l'autorité publique...*, chercher à exploiter les riches sous prétexte de veiller sur eux; frapper sans merci celui qui est désigné à la vengeance de la secte. Ne jamais pardonner une injure, mais la venger toujours, même par la trahison; braver les ordonnances de la police; porter des armes prohibées; se battre en duel avec n'importe quelle arme, même sans autre motif que celui de prouver qu'on est fort. »

Pour établir leur supériorité sur les néophytes, les Mafiosi se provoquent et se battent entre eux, sans autre raison que celle d'essayer leur force physique; ils vont cinq ou six fois sur le terrain, jusqu'à ce que l'un des deux soit réduit à reconnaître son infériorité.

La Mafia a une organisation, des statuts, des rites, des signes de reconnaissance, etc.

A la suite d'aveux faits par des Mafiosi pris en flagrant délit et sur le point de quitter ce monde, on aurait récemment découvert à Monreale près de Palerme une société secrète de 150 membres, divisés en plusieurs sections avec un chef et des sous-chefs dans chaque quartier, un conseil d'administration, des statuts, des rites, un argot, etc.

On prétend que la dénomination du mot Mafia vient du mot grec *mafiale*, serment prêté la coupe à la main; les membres s'appellent *compari*, les

doyens *anziani*, les novices *picciotti listi*, jeunes hommes hardis mais rusés; *casciuttuna* c'est un mouchard; *infame* agent secret; *omerta* signifie ligne de conduite; *sgarra* escamoter; *omeri* éluder la loi; *anguilla* chaîne; *polenta* or; *mago* chef gardien ou commissaire de police; *far colomba* se passer le mot d'ordre, une arme, un billet en cachette; *far la barba* couper la gorge; *far gringola* emporter l'argent du jeu, nettoyer un tiroir; *agio fame* fais attention, nous sommes surveillés, etc.

Il va sans dire que ces statuts ne sont pas écrits, mais répétés de vive voix par les anciens membres aux nouveaux adeptes; les voici par chapitres, tels à peu près qu'ils ont été reproduits par un journal officieux de Livourne :

La société entre *compari, anziani* et *picciotti listi* a pour but et impose à ses membres l'obligation :

1° De s'entr'aider mutuellement dans toutes les circonstances, de venger les injures et les torts faits aux membres de la Mafia ;

2° De défendre par tous les moyens possibles et d'obtenir la libération de tout associé qui tombe ou tombera entre les mains de l'autorité. A cet effet, chaque associé est tenu de chercher des témoins à décharge, de se taxer, s'il le faut, pour secourir l'associé détenu et payer les frais de dédommagement ;

3° Le produit des dîmes, du neuvième, des bénéfices, des pourboires, etc. (lisez *ricatti*, rançons, vols, escroqueries, extorsions à main armée qui doivent s'effectuer à tour et d'une manière suivie), sera partagé et distribué, selon le pouvoir discrétionnel des chefs, entre tous les membres de l'association ou de la section, suivant le besoin de chacun et ayant des égards pour les plus malheureux d'entre eux; c'est ce qu'on appelle « secours mutuels »;

4° De prêter serment devant le « tribunal » de la section de ne jamais trahir la société des *compari*. La violation du serment, tout aveu ou toute déposition devant les tribunaux ordinaires, portant atteinte aux intérêts de la Mafia, sont considérés comme « trahison » et punis de mort. La sentence prononcée par le « tribunal des anziani » doit être exécutée dans les vingt-quatre heures par un des membres de la section désigné par le sort;

5° Avant d'être baptisé, c'est-à-dire avant d'être admis définitivement à faire partie de la Mafia et avant d'acquérir le titre et les droits de *compare*, il faut faire un apprentissage, passer la période de la candidature et de l'initiation — *dello inizio.* — Pour être *iniziato*, candidat, il faut que deux *compari emeriti* de la société ou de la section déclarent connaître intimement le candidat et répondent pour

lui. Sur quoi l'assemblée procède à la réception de l'initié, qui est baptisé *compare.*

Les formalités de l'initiation et du baptême sont terribles et solennelles; elles ont lieu pendant la nuit. Le candidat s'avance au milieu de la salle éclairée par une lueur rougeâtre, décorée d'images de saints et de sinistres trophées; il marche debout, la tête haute, jusque devant une grande table autour de laquelle se tiennent les *anziani.* Sur cette table on a arrangé l'image du saint protecteur de la section (le saint de l'endroit) et deux poignards formant une croix; une tête de mort d'un côté, un flambeau ou cierge allumé de l'autre.

Sur l'invitation du président, chef de section, l'*iniziato* présente la main droite aux « parains » *(compari)* armés chacun d'une longue épingle ou d'un poignard à la pointe aiguë. Les parains percent la main du candidat jusqu'à ce que le sang jaillisse sur l'effigie du saint. Alors le candidat, posant la main sur l'image du saint teinte de son sang, répète à haute et intelligible voix la formule du serment de fidélité à la Mafia, au milieu des murmures, des invocations et des parjures que prononcent les autres compagnons d'une voix sombre et caverneuse.

Après avoir prêté serment, le nouvel initié brûle à la flamme de la chandelle bénite l'image du saint. C'est le baptême: il est reçu compère. La cérémonie

se termine par une tournée à la santé du nouveau compagnon.

Lorsqu'on a été reçu compère, on est admis à participer aux bénéfices et aux risques de la Mafia; c'est-à-dire aux droits et aux devoirs inhérents à la qualité de Mafioso. Le nouvel initié est le premier choisi et désigné pour une expédition dangereuse, décidée d'avance par l'assemblée.

Cet ordre est simple, laconique et n'admet aucune réplique ou observation.

« Compère A. est chargé de *forare* (poignarder) l'*infame* B., le *casciuttuna* C., de *far la barba* à tel ou tel fonctionnaire, agent, espion, traître ou mouchard. Le compère doit obéir aux décrets de l'assemblée sans fléchir, sans sourciller; s'il manque au rendez-vous, s'il hésite, il est condamné à mort dans une réunion qui aura lieu à son insu, et comme d'habitude la sentence fatale est exécutée dans les 24 heures. »

La cérémonie de réception, qui habituellement a lieu dans une maison désignée à fur et à mesure à cet effet, sous la présidence des anziani, chefs et sous-chefs, n'a pas toujours la même solennité. Dans des cas exceptionnels, en prison par, exemple, la réception se fait d'une manière plus simple et plus expéditive, quoique les rites soient autant que possible maintenus.

« Un soir, raconte un témoin, on amena dans les prisons de Borghetto un nommé Sapp... qui était chaleureusement recommandé par deux *compari* du dehors. Sapp... ayant manifesté le désir d'être baptisé *compare*, fut conduit en présence d'une espèce de tribunal composé de trois individus à mine farouche, aux regards perçants et sinistres. Sapp... était accusé d'incendie et de vol avec effraction; son début était bon et promettait bien. Les trois « juges », après lui avoir fait connaître les obligations qu'entraîne l'admission au sein de la Mafia, ajoutèrent : « Acceptez-vous ces conditions? »

» — J'accepte! » répondit le néophyte sans sourciller.

» — A genoux! devant le saint. C'est cela! Don» nez-moi la main. »

» On lui perce le pouce: le sang jaillit sur l'image bénite, que Sapp... allume à la flamme d'une lumière à huile, et lorsque la lithographie fut réduite en cendres, le chef dit à Sapp... : « Vous êtes *com» pare*. »

Il est à supposer que ces « sociétés de secours mutuels » font leurs affaires, car le nombre des prosélytes et des sections augmente toujours. Des renseignements fondés et des indices visibles démontrent qu'il en existe des succursales à S. Cristine, Bogheria, à Parco S. Giuseppe, à Montepelle, Piana dè Greci, à Caccamo, un peu partout — qu'elles embrassent toute la Sicile.

Signes de reconnaissance et de ralliement. Le mot d'ordre, qui change souvent, est précédé d'un

signe de convention qui consiste à porter la main droite à la bouche. Lorsque l'individu qui veut se faire connaître a attiré l'attention de son voisin, il s'écrie :

— *Mi duole* (j'ai mâl).

— *Che vi duole?* (où avez-vous mal?)

— *Il dente canino* (la dent canine).

Cela suffit; les deux compères peuvent se fier l'un à l'autre.

CHAPITRE XVII

La répression.

Lors de la séquestration, au mois de septembre dernier, de M. Rose, banquier anglais établi à Palerme, la presse anglaise poussa de hauts cris en accusant le gouvernement italien de mollesse, d'incapacité et pire encore, parce qu'il n'avait point réussi à dégager le riche industriel qui, dit-on, eut à payer une rançon de deux cent mille francs. M. Rose était sorti de Palerme avec quelques amis pour une partie de chasse; évidemment, la Mafia avait tout disposé pour s'emparer de lui et elle y réussit sans peine.

Les Anglais, qui depuis un temps immémorial exploitent les riches mines de la Sicile, savent mieux que personne, non-seulement que ce pays

accidenté se prête admirablement aux embuscades et aux guet-à-pens, mais aussi que le brigandage et la Mafia sont le résultat nécessaire, inévitable, d'un régime d'écrasement qui pousse les hommes au désespoir et à la révolte. Ils ne peuvent pas ignorer non plus qu'en Sicile, où les écoles sont considérées dangereuses et les routes objet de luxe, l'autorité, par sa faute, n'a plus ni prestige ni influence, et qu'à côté de la société « légale » il y en a une autre illégale, illicite, laquelle se croit tout permis, parce que l'autre tremble à l'idée de rétablir l'ordre au prix du sacrifice de ses loisirs et de son argent. Cette société légale, qui danse sur un volcan, croit avoir tout fait lorsqu'elle a édicté des lois absurdes et dit au gouvernement, créé à son image : Faites ! Cela ne suffit pas; pour améliorer les conditions morales, politiques et économiques d'un pays, il faut autre chose que de la répression à effet, de la police et de la réclame à coups de grosse caisse. Comme nous l'avons dit au chapitre XVI, à côté du mendiant qui devient voleur pour assouvir sa faim, à côté du laboureur honnête qui, pour vivre, se fait brigand, la « société des repus » a un autre ennemi : cet ennemi, c'est elle-même; elle qui a fait de l'art de gouverner l'art d'exploiter les faibles; elle qui, plongée dans les jouissances matérielles, a élevé au-dessus des principes « la religion du confortable » à laquelle elle sacrifie tout : moralité, honneur, li-

berté et patrie; elle qui, ne voulant point admettre dans son sein des « hommes libres et conscients », a créé le parasitisme bureaucratique, la valetaille des solliciteurs, l'ordre chevaleresque des courtiers électoraux; elle qui, au lieu du travail honnête, de l'éducation sérieuse, de l'instruction réelle, a encouragé la corruption politique, la filouterie industrielle, l'adulation servile et le mensonge utile. L'ennemi est là, il faut le dompter ou se résigner à disparaître.

Est-ce que le pouvoir n'est pas suffisamment armé contre cette jacquerie nouvelle qu'on appelle Camorra et Mafia? La loi pénale est très rigide, celle sur la sûreté publique confère des pouvoirs si étendus à l'autorité politique que si on pouvait l'appliquer en tout et partout, pas un Italien ne pourrait dormir tranquille dans son lit.

Si les moyens de répression ordinaires et extraordinaires employés jusqu'à présent avaient pu suffire à étouffer la révolte des estomacs vides contre ceux qui souffrent de pléthore, depuis longtemps les provinces méridionales jouiraient d'une complète sécurité.

Les lois édictées contre le brigandage autorisent : 1° la force publique à poursuivre et même à fusiller tout brigand ou *cafone* pris les armes à la main; 2° la poursuite devant les tribunaux ordinaires, condamnation aux travaux forcés de tout individu

convaincu de complicité avec des brigands, camorristes ou mafiosi.

Voilà les moyens ordinaires. Et comme on a jugé qu'ils n'étaient pas suffisants, la Chambre, après des débats longs et orageux qui devaient, peu de jours après, amener la chute du ministère Minghetti-Cantelli et du parti modéré lui-même, vota des lois exceptionnelles *(provedimenti straordinari)*, dont voici les dispositions principales :

1° Etablissement d'un tribunal extraordinaire, *Giunta straordinaria*, pouvant, sur une dénonciation de la police et même de son propre chef, requérir l'arrestation et la relégation, *domicilio coatto*, pendant cinq ans dans une île pénitentiaire ou enceinte fortifiée de tout individu accusé par la voix publique ou simplement suspect de faire partie d'une société malfaisante.

Ce tribunal se compose : 1° du préfet; 2° du procureur du roi (ministère public); 3° du commandant de la gendarmerie; 4° du président du tribunal correctionnel; 5° de deux citoyens ou prud'hommes nommés par le conseil général de la province.

L'autorité politique remplacera le pouvoir judiciaire en tout ce qui concerne la procédure et l'application de l'*ammonizione* prononcée par le juge de paix à la requisition de la police, et du *domicilio coatto*. La police pourra requérir l'*ammonizione*, l'arrestation et la prison contre tout individu qui se

permettra d'attaquer ou exposer au mépris public, *soit en paroles, soit par la presse, les fonctionnaires de l'Etat;* elle pourra légalement procéder à l'arrestation et à la déportation de tout individu suspect *(ammonito)*.

Voici en quoi consiste l'*ammonizione :*

Le *pretore*, qui est en même temps juge de paix et officier de la police judiciaire, fait paraître devant lui l'individu suspect d'appartenir à une association dangereuse ou illicite, et le somme de ne plus donner prise aux soupçons pour l'avenir; de ne plus faire partie de telle ou telle société; de ne point fréquenter telle ou telle personne, tel ou tel endroit; de se mettre sérieusement au travail; de prouver qu'il travaille; de rentrer chez lui avant la tombée de la nuit et de n'en sortir qu'au jour, sous peine d'être arrêté et envoyé à *domicilio coatto*, qui, comme nous l'avons dit, est la déportation à Tremiti, à Fossignana, à Pantelleria, à Portoferraio, en Sardaigne, etc.

L'individu ainsi *ammonito* n'est plus sûr de sa liberté ni maître de ses mouvements; quoique innocent, il peut à tout instant être arrêté et envoyé dans une île. Les *ammoniti* se chiffrent par milliers dans les provinces méridionales et dans les Romagnes; huit mille personnes ont été envoyées à *domicilio coatto* en peu de temps.

Dans la composition de la *Giunta straordinaria* l'autorité politique (pouvoir exécutif) est prépondérante; le pouvoir judiciaire n'a qu'une seule voix, l'élément citoyen deux voix, de sorte que l'autorité politique est tout à la fois accusateur, juge et arbitre de la liberté des citoyens. Ce n'est pas seulement la suspension indéfinie des franchises reconnues par les statuts du royaume, c'est la suppression pure et simple des garanties juridiques qui sont la base du droit commun. Toute notion de jurisprudence, d'équité, d'impartialité est ici bouleversée pour y substituer l'omnipotence de la police.

Le code pénal italien admet la prescription et la réhabilitation, tandis que cette loi ne l'admet pas; ce ne sont plus des juges inamovibles qui condamnent, c'est un tribunal exceptionnel qui ne le cède en rien aux anciennes commissions mixtes de l'Autriche, du pape et du roi de Naples.

Les prétextes de cette loi, digne du Saint-Office, dont elle nous rappelle les procédés en matière de procédure pénale, sont la *Mafia* en Sicile, la *Camorra* à Naples, les *Accoltellatori* (association des malfaiteurs) dans les Romagnes; mais ces rigueurs ne visent, en réalité, que les républicains.

Est-il besoin de dire que cette monstruosité juridique, sans précédents chez les nations civilisées, a produit la plus pénible impression sur tous les

esprits éclairés, qu'elle provoque une explosion de colère dans la Sicile et dans les Romagnes, et les protestations unanimes de la presse indépendante, témoin les lignes suivantes que nous empruntons à la *Patria* de Bologne, journal de l'opposition modérée :

« Avant que la nouvelle loi nous force au silence sous peine de la prison, nous voulons jeter un cri d'alarme dans toutes les âmes honnêtes qui ont encore quelque culte pour la liberté. Il ne s'agit plus de suspendre l'*habeas corpus*, il s'agit de donner à trois fonctionnaires du pouvoir exécutif la faculté de faire mourir à Fossignana, dans l'Ile de Tremiti, ou à Pantelleria, des citoyens qui n'ont pas été condamnés par la cour d'assises.

» Tant qu'il y aura en Italie un homme qui aime la justice, il y aura une voix pour protester contre cette loi impie et criminelle : car elle deviendra une arme terrible dans les mains d'un pouvoir qui a des intérêts exclusifs à faire prévaloir, des passions politiques à satisfaire, et qui veut échapper au contrôle de l'opinion publique. »

Mais fût-elle exclusivement dirigée contre les malfaiteurs — souvent c'est le contraire qui arrive — cette loi comme toutes les autres lois de la même nature est frappée d'impuissance pour deux raisons : la première, c'est que, lorsqu'on sort du droit pour rentrer dans la légalité, on aboutit au crime et on autorise les autres à en faire autant : la se-

conde, c'est que l'instrument, l'exécuteur de la loi, est lui-même entaché d'un vice héréditaire : l'immoralité de l'institution.

Non-seulement à Palerme, mais dans presque toutes les provinces d'Italie, la police s'est rendue célèbre par des exploits dignes de la Camorra et de la Mafia. A Turin, par exemple, dans l'une des villes les plus développées de l'Italie du nord, on a vu de tout temps se former des bandes de voleurs qui se chargent de vider, à l'amiable ou non, les maisons et les poches des citoyens. Un questeur, chef de la police centrale, Curletti, était en même temps chef de la police centrale de Turin et d'une bande célèbre d'assassins. Il eut la chance vraiment rare de s'entendre condamner à vingt ans de travaux forcés tout en étant libre dans la salle de la cour d'assises et de s'en aller tranquillement à Philadelphie, où il est mort il y a à peine quelques mois. Son successeur, M. Bignami, chevalier de je ne sais plus combien d'ordres, a été condamné l'année dernière avec une partie de son personnel, comme coupable d'une série de détournements, de faux, d'escroqueries, etc. Un autre procès est en voie d'instruction dans la même ville, à l'heure présente. A Ferrare, la police est accusée d'une tentative d'assassinat. A Palerme, nous voyons le procureur général, M. Tajani, donner sa démission après avoir inutilement essayé de mettre en jugement le directeur de police, accusé

de rien moins que d'avoir donné le mandat ou l'autorisation d'assassiner plusieurs témoins gênants. M. Tajani qui, paraît-il, avait des preuves de ces hauts faits de la police, insistait pour que M. Albanese, questeur, et ses agents fussent poursuivis juridiquement; de hautes influences s'y opposèrent; le gouverneur civil et militaire, général Medici, prit fait et cause pour M. Albanese, et M. Tajani fut obligé de se retirer. Il est vrai que la population saine de Palerme lui a rendu justice en le nommant député à la Chambre, mais il n'est pas moins vrai que la *Mafia officielle*, dont l'existence est constatée par la commission d'enquête sur la Sicile (voir les déclarations du rapporteur M. Bonfadini), a la haute main sur le gouvernement et qu'elle se moque de la justice. M. Tajani a fait à ce sujet devant la Chambre des révélations écrasantes, et si un ministère de droite est tombé par un vote de blâme de cette même Chambre où il avait la majorité, c'est qu'il avait laissé la police se livrer à tous les excès les plus blâmables; les ministres seraient brisés le jour où ils oseraient rompre ouvertement avec la Mafia, officielle ou non.

Voilà pourquoi les lois exceptionnelles n'ont pu atteindre le but pour lequel on les avait octroyées.

A côté de ces moyens plus ou moins empiriques, on a des moyens *militaires* proprement dits. A l'époque dont nous parlons (1875), il y avait en

Sicile 151 détachements de troupes parcourant l'île dans tous les sens, 52 stations de gendarmes renforcées par des troupes de ligne et de cavalerie. Ce déploiement de forces coûte à l'Etat quelque chose comme 6,200,000 francs par an, savoir 2 millions 500,000 francs de plus que d'habitude, sans compter une somme inconnue, prise sur les fonds secrets, mise à la disposition du ministre de l'intérieur. Malgré toutes ces mesures, il y a eu en 1874 40 fonctionnaires de tués, 27 blessés; la statistique ne nous dit pas combien de citoyens : *de minimis non curat prætor!*

Par le décousu qu'on rencontre dans les institutions et par une conséquence fatale de notre organisation économique, les mesures exceptionnelles de l'*ammonizione* et du *domicilio coatto* ont échoué ou abouti à l'effet contraire; on a déplacé le centre de gravitation, on a infecté des plantes saines avec des greffes corrompues et communiqué la maladie à des contrées qui, jusqu'alors, en avaient été exemptes.

Ces milliers d'individus arrachés à leurs familles, éloignés du sol natal, déportés dans les îles, privés de moyens d'existence, exposés à toutes les mauvaises chances, à tous les besoins, sont forcément devenus, s'ils ne l'étaient déjà, des voleurs et des brigands. La nécessité les pousse au crime. Un exemple suffira pour ouvrir les yeux à tous les

hommes raisonnables. L'île de Sardaigne a été, par suite de considérations spéciales, choisie comme lieu de déportation. Or, il arrive souvent que les les déportés y forment des bandes, y volent, pillent et tuent, tout comme en Sicile.

On sait que le frère du sénateur Siotto-Pintor a été tué par des brigands tout près de sa ville natale de Sassari, et l'on croit que ces brigands, jusqu'à présent inconnus, sont des *mafiosi* et des *camorristi* condamnés au *domicilio coatto* dans l'île de Sardaigne. Je laisse la parole à l'honorable sénateur.

« L'île de Sardaigne », dit-il dans une lettre adressée au ministre de l'intérieur, « semble destinée à expier les fautes et les crimes du continent. Le *ricatto* (séquestration de personnes dont la libération est subordonnée, sous peine de mort, au paiement d'une rançon qui excède souvent les moyens du capturé) nous vient du continent. Les malfaiteurs envoyés dans l'île en *domicilio coatto*, étant dans l'impossibilité de pourvoir, par le travail, à leur existence, sont forcés de recourir à la violence et deviennent presque toujours des brigands... La cause principale des crimes qui se commettent dans l'île est la misère. C'est le fisc qui, absorbant toutes les ressources des laborieux, les réduit ainsi aux dernières extrémités. Vainement les pauvres protestent contre cette mauvaise organisation qui ne leur permet plus de vivre; placés dans l'alternative de réagir ou de mourir de faim, ils réagissent. *En*

beaucoup de cas, le vol est une nécessité de l'existence... : tant pis si, pour vivre, il faut voler, il faut tuer. Que peut faire le petit propriétaire, écrasé d'impôts, qui vit en Sardaigne ou en Sicile, sinon de se faire tuer en défendant son bien, comme mon frère l'a fait? »

Qu'on n'oublie point, en lisant les lignes qui précèdent, qu'elles sont écrites par un sénateur du royaume.

CHAPITRE XVIII

Les Remèdes. — Conclusion.

De l'ensemble des faits étranges, inouïs, horribles, que nous venons d'examiner et dont on pourrait à loisir continuer l'énumération, il résulte : 1° que l'anarchie dans l'ordre moral et administratif est à son comble; 2° qu'en Italie toutes les notions de la science économique sont bouleversées; 3° que l'ordre social dans ce pays, comme le disait il y a un demi-siècle le marquis Del Carretto, est l'organisation de l'injustice; 4° que les causes multiples des maux qui accablent le peuple italien sont connues; 5° qu'elles sont dues en grande partie à ceux-là même auxquels sont confiées les destinées de ce peuple, le dépôt sacré de la justice et de la morale; 6° que les remèdes employés jusqu'à présent pour introduire une harmonie quelconque et un état nor-

mal dans ce chaos ont été empiriques, arbitraires et sous tous les rapports insuffisants et blâmables.

Partout la société italienne nous offre le spectacle de « l'homme qui pleure à côté de l'homme qui rit ». Partout l'extrême misère à côté de l'opulence illégitime, insolente, oisive; ici un luxe effrené, là le dénuement complet. Aucun respect de la vie humaine, l'exploitation de l'homme par l'homme poussée jusqu'à la barbarie; aucun souci des devoirs sociaux; le gaspillage de la fortune publique érigé en système. Au fond, dans la pénombre, un être monstrueux renié par la société, un homme que l'ignorance, la misère, la colère ont rendu difforme d'âme et de corps, un Valjean qui se lève sans bruit, armé d'instruments meurtriers — la faim, la haine, la vengeance, la convoitise, — pour frapper son maître, lui donner la mort sans phrase. Dans la masse un désespoir, une indifférence, une lassitude qui paralysent tout mouvement, tout effort, pour sortir de ces ténèbres.

Conséquence inévitable et fatale de cet affreux état de choses : l'abaissement du caractère, l'obscurcissement du sens moral, l'éveil d'instincts sauvages et grossiers chez un peuple où le génie artistique est inné, où la vie intellectuelle et morale est une aspiration continuelle vers l'idéal, et où l'enthousiasme pour toutes les grandes et nobles cau-

ses est l'épanouissement naturel, spontané, d'une nature riche, généreuse, puissante !

L'absence de principes, de criterium du sens moral, d'humanité chez les classes dirigeantes en Italie, a appris à ce peuple idéaliste et naïf qu'il n'y a plus de justice là où il n'y a plus de morale, qu'il n'y a plus de devoirs à remplir là où le droit n'existe pas, ou, s'il existe, n'est point respecté. De cette conviction est né l'esprit de révolte; l'injustice excuse le crime, conscient ou non, par le fait que la société légale n'est sortie de la morale que pour rentrer dans l'anarchie dont les sectes malfaisantes sont le produit naturel et la manifestation visible.

Que faut-il faire pour que ce torrent de mauvaises passions rentre dans son lit ?

La réponse est tout entière dans le problème lui-même : *il faut introduire le principe de la justice dans la politique et l'économie sociale.*

L'application de la *loi morale* dans les rapports individuels et collectifs nous amène à reconnaître :

1° Que tout homme et toute femme a le droit et le devoir de se conserver, de se développer et de se perfectionner ; c'est la loi de la vie — qui est la loi du progrès — ce que nous appelons : *droit à la vie ;*

2° Que la société de fait ne peut légitimement et sans porter atteinte à ses propres intérêts, refuser à tout homme et à toute femme le droit de se conserver, de se développer et de se perfectionner.

Que cette société perd elle-même tous ses droits si elle ne remplit pas son devoir en accordant à *tous* ses membres les mêmes moyens de conservation et de développement : de là la *réciprocité des devoirs et des droits*.

3° Le *droit à la vie* étant reconnu, tout homme et toute femme doit pouvoir exercer ses facultés laborieuses et satisfaire à ses besoins physiques, intellectuels et moraux. Pour quelle raison un petit nombre d'élus seulement auraient-ils ce droit de jouissance sur les choses, tandis que le plus grand nombre en serait exclu ? Evidemment le droit et le devoir de conservation et de développement est le même pour tous les êtres humains : c'est ce que prescrit le *respect de la vie humaine*. De ces prémisses, un autre principe se dégage, celui de la *solidarité entre les hommes ;* par conséquent, concours entier et sans réserve de chacun pour tous et de tous pour chacun. Telle est la théorie, tel est le principe.

Malheureusement, entre la société de fait et la société de droit, il y a un abîme ; aussi reconnaissons-nous, avec l'illustre Charles Lemonnier, que les contemporains ne sont pas complétement et les seuls responsables des inégalités et des injustices sociales dont nous nous plaignons et dont nous voyons la grande majorité des hommes être la victime.

« La société qui nous entoure, dit M. Lemonnier dans son rapport sur la question sociale [1], la société dans laquelle nous sommes nés, dans laquelle nous vivons, est une société de fait très loin d'être conforme à la société idéale dont la conscience humaine se trace aujourd'hui le plan. Quelles qu'en soient les causes, aucune partie de cette société n'est construite sur le type relativement parfait dont nous avons la notion; mais la même raison qui nous enseigne cet idéal, la même justice qui nous le retrace, nous commandent impérieusement de tenir, dans nos efforts les plus légitimes vers le mieux, un compte sérieux de ce qui est.

» Tous, tant que nous sommes, nous sommes engagés de fait et de naissance dans la fatalité sociale. La solidarité du mal nous étreint; nul n'a le droit d'en rejeter la responsabilité entière sur quelques-uns: c'est un fardeau dont il faut que tous se délivrent sans que personne en soit écrasé.

» Or, le défaut habituel des réformateurs politiques et sociaux, c'est de ne tenir aucun compte de cet écart fatal entre la société de fait et la société de droit; c'est de conclure perpétuellement de l'une à l'autre; c'est de faire incessamment ce qu'un philosophe éminent [2] appelle si justement la pétition de fait; paralogisme terrible quand la faute de logique passe du cabinet dans la rue, quand le faux raisonnement, commencé avec la plume, s'achève avec la mitrailleuse.

[1] Voir *La question sociale*, par Ch. Lemonnier : Bulletin officiel du cinquième Congrès de la Ligue internationale de la paix et de la liberté, p. 52 et suivantes.

[2] M. Ch. Renouvier.

» Cette difficulté énorme qui sort de la nécessité politique et morale de tenir un compte sérieux de de ce qui est, n'est point la seule que rencontre l'application du principe que nous avons posé : « la » propriété accessible à tous par le travail. »

» Même en se dégageant par la pensée de tous les obstacles qui naissent du fait accompli, même en rentrant dans le pur idéal, le principe de la propriété engendre une contradiction sur laquelle il faut arrêter un moment notre attention.

» En supposant qu'au point de départ tous les membres d'une société soient également pourvus et propriétaires des choses nécessaires à l'entretien de leur vie, au développement de leur personne, à l'exercice de leurs facultés laborieuses et capitalisatrices, par cela seul que vous laissez libre entre eux le jeu naturel de leur activité, de leurs passions, de leur industrie; par cela seul que vous laissez chacun d'eux courir la chance et la responsabilité des succès et des revers, que les forces majeures naturelles, que la diversité des caractères et des facultés ne peut manquer de créer autour d'eux, par cela seul, la proportionnalité ou même l'égalité de biens qui existait au départ entre tous, se trouvera promptement rompue. En quelques années, en quelques mois, en quelques semaines peut-être, la propriété se sera accumulée dans la main de ceux-ci, pendant qu'elle aura coulé de la main des autres: de sorte que le premier et inévitable effet de cette autonomie de la personne, qui est notre règle et notre principe, sera de créer de telles inégalités que l'on reverra, comme aujourd'hui, ici une

énorme accumulation de richesses, là-bas la pauvreté et peut-être l'indigence.

» En un mot, le principe qui fonde la propriété sur l'autonomie de la personne semble avoir pour conséquence logique un état de choses dans lequel l'inégalité extrême des conditions, rétablie par le jeu même de la liberté, détruit l'autonomie, en replaçant inévitablement les uns sous la dépendance des autres.

» Il est vrai que, dans la société idéale dont on trace alors l'utopie, la loi morale, la loi de justice, étant sentie, voulue et pratiquée par tous, cet écart entre l'excessive misère et l'excessive richesse serait incessamment corrigé par la disposition incessante des riches à fournir aux pauvres, à des conditions tracées par la justice, les instruments de travail nécessaires.

» Mais ne suffit-il point d'énoncer le problème et la seule solution absolue qu'il comporte, pour découvrir, au premier coup d'œil, combien la difficulté est grande, pour ne pas dire insurmontable, lorsque la question n'est plus de trouver une solution théorique calculée pour une société idéale, mais de faire régner la justice et la liberté dans cette société de fait où nul ne peut, sans imprudence, s'abandonner à la bonne foi et à la justice des autres!

» Cet écart entre le plus riche et le plus pauvre, il ne s'agit pas de l'empêcher de naître... Il existe! Cette accumulation de la propriété sur quelques têtes, cette absence totale de propriété chez le plus grand nombre, c'est le fait social actuel lui-même.

» Le remède que nous laissait tout à l'heure entrevoir la contemplation d'une société idéale, où le respect constant et empressé de chacun pour la justice rétablirait constamment l'équilibre rompu par le jeu de la liberté, il n'en faut point parler en face du monde réel, vivant, fatal, où chacun étant, avec raison, préoccupé de se défendre, quand il n'est point préoccupé d'attaquer, ne peut ni compter sur le concours fraternel des autres, ni même donner le sien, sans faire les réserves perpétuellement commandées par la prudence et par le devoir envers soi-même. »

Toutefois, si grandes que soient les difficultés qui se présentent lorsqu'on essaie d'apporter un remède efficace au désordre moral et économique qui menace l'existence même de cette société de fait dont parle M. Lemonnier, elles ne sont pas insurmontables. Il ne s'agit point de bouleverser de fond en comble l'ordre social, mais de le réformer graduellement par des améliorations et des mesures préventives commandées par la justice et la sagesse. M. Castagnola, député au Parlement et ancien ministre de l'agriculture et du commerce, disait à ce sujet dans un discours prononcé à la Chambre, le 31 juillet 1873 :

« Il y a là une *question sociale* qu'on ne saurait résoudre que par des améliorations matérielles, par des routes, par la cessation de l'usure, par l'institution des *monti fromentari* (magasins géné-

raux), par des banques agricoles, en un mot, par des mesures amenant le bien-être parmi les populations misérables, dénuées de toutes ressources. C'est là le seul moyen, le moyen radical d'extirper le brigandage. »

On le voit, les mesures proposées par M. Castagnola ne sont pas si radicales que M. Villari le croit; loin de là. Mais si elles avaient été appliquées, on aurait fait preuve de bonne volonté et leur insuffisance eût été démontrée. Au contraire, rien n'a été tenté pour résoudre le problème compliqué, sinon la vente de biens ecclésiastiques dont la masse avait été évaluée à 1.800,000,000 de francs.

« Mais par une conséquence fatale de notre organisation économique », s'écrie M. Villari, « tous ces petits lots de terre sont allés rapidement grossir la grande propriété (ou sont tombés dans les mains de grandes compagnies d'exploitation); le paysan n'en a rien eu et la tentative a échoué. »

Pourquoi? Parce que le paysan était trop pauvre pour acheter des terres, trop faible pour soutenir par son travail isolé la concurrence du capital associé et coalisé contre lui.

Ramené à sa plus simple expression, le problème social dans tous les pays est celui-ci :

Théoriquement : concevoir et régler une société dans laquelle chacun puisse, en travaillant, acquérir et conserver un capital suffisant pour assurer,

sans léser le prochain, la conservation, l'entretien, le plein développement de sa personne.

Pratiquement : trouver les moyens de transformer la société de fait en société de droit. En Italie, le problème se présente sous des formes plus alarmantes qu'ailleurs : c'est une plaie béante qui ne peut être cicatrisée par des emplâtres.

« La question sociale chez nous », dit le doyen de la démocratie italienne, M. Frédéric Campanella, dans un manifeste qu'au nom d'un groupe de sociétés ouvrières il adresse à la nation et au gouvernement, « est une question d'économie publique, de justice, de morale, une question de vie ou de mort. C'est le sphinx du siècle; c'est l'énigme qui harcèle les savants, agite la société et remue jusqu'aux entrailles la masse ouvrière. Le problème est celui-ci :

» Les ouvriers des villes et des bourgs, les travailleurs de la terre et de la mer ne peuvent et ne veulent plus être des gladiateurs affamés que la misère pousse à l'émeute, au vagabondage, à la mendicité. Privés de leurs droits politiques, sans instruction, sans éducation morale, livrés sans défense à la convoitise des propriétaires du sol et du capital, abrutis par les doctrines dégradantes du Syllabus qui tuent l'intelligence et engendrent les préjugés et les superstitions grossières, les ouvriers des campagnes vivent de la vie des brutes et n'ont souvent pas de quoi nourrir leurs enfants. Aussi voyons-nous ces infortunés s'entasser dans des caves immondes et, au milieu des plus cruelles privations et des souffrances les plus terribles,

s'étioler lentement et mourir d'une mort précoce, ou se livrer au brigandage, à la prostitution et au crime. Un tel état de choses est une honte et un danger pour la nation entière: il faut que l'injustice sociale qui condamne une partie de la nation à vivre dans la misère, l'abrutissement, l'ignorance, et à périr d'inanition, ait une fin. Il est grand temps que le gouvernement comprenne que la répression brutale ne peut guérir cette plaie, et qu'il faut autre chose que la prison ou l'échafaud pour améliorer les conditions intolérables du prolétaire italien. »

.
. .

Si, pendant ces longs débats, nous avons cité un si grand nombre de témoins, pris dans les rangs des partis les plus opposés, c'est que nous tenions à prouver que nous ne sommes pas seuls à crier au scandale et à demander qu'on y mette fin. Maintenant les débats sont clos et le procès gagné, croyons-nous, devant l'opinion publique et devant la conscience humaine; il ne lui manque plus que de trouver grâce auprès des hommes qui se sont donné pour tâche de conduire l'Italie vers ce bien-être et cette grandeur morale auxquels aspirent toutes les nations civilisées.

Et comme la critique la plus consciencieuse et la plus impartiale demeurerait stérile si, après avoir mis au grand jour les défauts d'une institution, elle ne savait indiquer les moyens de les faire disparaître, nous tenons à soumettre au lecteur les mesures

qui nous paraissent les plus propres à atteindre le but. Dans une situation aussi anormale, aussi tendue que celle où l'Italie se trouve, il est évident qu'il faut renoncer aux demi-mesures qui feraient l'effet d'un emplâtre sur une jambe de bois. Les moyens radicaux que nous allons proposer sont des moyens économiques, politiques et moraux, tels qu'ils conviennent à une maladie aiguë.

Avant tout, il faut *rendre facile à tous l'accession à la propriété par le travail.* Ainsi, comme mesure d'économie générale, nous demandons :

1° Que le crédit de l'Etat soit mis au service des agriculteurs et des ouvriers, pour leur assurer la facilité de devenir, après un certain nombre d'années, propriétaires de la terre qu'ils cultivent.

2° Comme mesure restrictive de l'accumulation excessive de la richesse en quelques mains, l'abolition immédiate de l'impôt sur la mouture et des autres impôts frappant directement la consommation des choses nécessaires à la vie, tels que l'impôt sur le sel, sur le blé, le vin, le maïs, l'huile, le sucre, etc. ; l'établissement d'un impôt progressif sur le revenu ; la suppression des lois et des règlements constituant un privilége ou une prépondérance en faveur du capital contre le travail.

Tout revenu brut annuel constaté provenant du travail qui ne dépasse pas la somme de 1500 francs ne sera pas frappé d'impôt.

3° L'abolition, pour cause d'économie et de moralité publique, de la loterie royale *(regio lotto)*.

4° Vu que, par suite du monopole qu'exercent les grandes compagnies, la vente des biens ecclésiastiques ou de main morte n'a point produit les résultats attendus (de fractionner la propriété foncière) et que les paysans, par les conditions misérables dans lesquelles ils se trouvent, n'ont pu profiter de cette vente, ce qui reste desdits biens — la moitié environ de la masse totale — sera vendu par petits lots à des agriculteurs exclusivement, qui en payeront le prix d'évaluation en vingt ans, à partir des deux premières années de l'achat.

5° Vu que, sur 200,000 hectares de terrain formant la superficie de l'*Agro*, 7,000 seulement sont exploités, et cela d'une manière insuffisante et primitive, par des intermédiaires non agricoles, *mercanti di campagna*, qui ne demeurent pas sur les lieux, mais font travailler ces champs par des ouvriers-laboureurs mal nourris, mal logés, insuffisamment rétribués,

Considérant que ces terrains presqu'improductifs constituent, au moins pour les deux tiers, des fiefs dont jouissent, plus nominalement qu'effectivement, mille et quelques seigneurs, prélats, princes et dignitaires de l'Eglise romaine, qui n'en tirent qu'un profit dérisoire,

L'Etat, pour cause de salubrité et d'utilité publique, décrète l'expropriation et le rachat de ces terrains, moyennant une indemnité aux propriétaires calculée sur le revenu net et payable en titres de rente.

6° La même mesure s'appliquera aux immenses étendues de terrains, landes, forêts et pâturages du *tavoliere* d'Apulie, de la Sicile et de la Sardaigne.

7° Ces terrains ainsi rachetés seront cédés et répartis d'une manière équitable entre plusieurs *Colonies agricoles* qui en deviendront propriétaires moyennant le paiement, à partir des deux premières années, d'une annuité jusqu'au montant du prix de rachat.

Pendant les deux premières années la colonie ne payera ni annuité ni impôt.

8° Pour la correction du Tibre, l'assainissement et le défrichement de l'*Agro*, il sera alloué pendant cinq ans sur le budget de l'Etat une somme de 200 millions, dont une partie sera affectée à l'approvisionnement des instruments de travail, des moyens d'existence et à l'établissement des colonies agricoles. Cette somme sera prélevée sur les économies, les réductions de frais improductifs des ministères de la guerre et de la marine, de l'intérieur, etc.

9° La fondation de colonies agricoles, recommandée par tous les économistes éclairés, par les préfets et sous-préfets du royaume, comme mesure de

sûreté en même temps que de saine administration, sera facilitée et encouragée — pour le défrichement de l'Agro et des autres terrains incultes — par des avances en argent à ces mêmes colonies; ce qui équivaut à dire que les frais d'établissement seront soutenus par l'Etat, mais toujours remboursables. Les travaux d'assainissement et de défrichement seront exécutés selon un plan général et dirigés par les ingénieurs du génie civil et militaire. La distribution de terrain par familles de colons se fera selon un système autant que possible rationnel, c'est-à-dire en raison de l'étendue du terrain, du nombre des travailleurs valides, etc. L'établissement des colonies agricoles aura pour but et pour effet immédiat: la réintégration du système de métairie là où il n'existe plus, où il a été abandonné par imprévoyance et par avidité de lucre; l'abolition du travail à la journée sur la grande et la petite propriété; le placement d'un très grand nombre d'ouvriers sans travail; le fractionnement de la propriété et l'accroissement rapide de la richesse générale.

10° Une mesure d'urgence, cependant transitoire, dictée par des considérations d'ordre, de sûreté, d'humanité, en même temps que dans un esprit de prévoyante économie, est la correction et l'endiguement du Pô, depuis Cremone jusqu'à la mer. Les inondations périodiques qui ravagent cette belle et riche plaine et plongent dans la désolation

et le dénuement des milliers de familles, ont amplement prouvé que le plus maladroit des propriétaires — l'Etat — est celui qui laisse les eaux envahir le sol et détruire la récolte de plusieurs années. La grande inondation du Pô en 1875 a coûté 400 millions (perte nette) et laissé 200,000 personnes sans pain, sans vêtements et sans abri.

11° Considérant que tous les ouvriers ne sont pas des agriculteurs et que, même par la formation des compagnies agricoles dont il est question plus haut, on ne parviendra jamais à occuper tous les *braccianti* désœuvrés, les travaux de correction et d'endiguement du Pô et les autres travaux faits pour compte de l'Etat seront exécutés par des *compagnies ouvrières* travaillant à tâche, c'est-à-dire à forfait et sur tarif fixé d'avance.

Ce système présente le double avantage : à l'Etat, de ne payer que le travail réel ; à l'ouvrier, de travailler dans des conditions acceptables et de gagner davantage.

Il va sans dire que ces travaux, comme ceux de la correction du Tibre et du défrichement de l'Agro, se feront sous la direction des ingénieurs de l'Etat.

Il sera alloué, pendant cinq ans, pour la correction et l'endiguement du Pô, une somme de 200 millions, prélevée également sur les économies à faire dans le budget des différents ministères. L'Etat sera largement dédommagé de ces dépenses extraor-

dinaires par la vente des eaux pour l'irrigation et par les bénéfices de la navigation devenue possible et pratique tout le long de la grande rivière fertilisante, ainsi que par la vente et l'exploitation des terrains marécageux débarrassés des eaux fluviales et mis à l'abri des inondations. L'Etat veillera à ce que, sur les bénéfices réalisables, les compagnies ouvrières aient à prélever un fonds de réserve collectif, qui leur permettra d'entreprendre ensuite d'autres travaux à forfait.

L'exploitation des mines de l'Etat sera confiée aussi à des compagnies ouvrières, qui se formeront des éléments *ad hoc* déjà tout prêts, sur le même pied que celles du Pô et du Tibre. Des prix d'encouragement seront accordés aux colonies agricoles et aux compagnies ouvrières qui auront le mieux mené leurs entreprises.

12° Vu que l'Etat a racheté les chemins de fer et que, par une étrange contradiction, il semble disposé à en confier l'exploitation aux mêmes compagnies qui les lui ont vendus et qui ne les exploiteraient qu'à leur profit exclusif; vu que ces compagnies, représentées par Balduino, Bastagi, Bombrini, directeurs du Crédit mobilier, de la Banque nationale, de la Société des octrois et de la Régie des tabacs, détiennent le capital et ont le monopole de l'industrie et de presque toute la richesse nationale, au plus grand préjudice de la nation elle-même; que,

tandis que le travail ne reçoit qu'une rétribution dérisoire, les actions de la banque, de la régie, etc., reçoivent le 48 % d'intérêt, il est arrêté :

a) L'exploitation des chemins de fer, rachetés et à racheter, sera concédée au personnel dirigeant et ouvrier actuellement chargé de ce service, sous la surveillance de l'Etat et sur une base qui permette à ce même personnel de s'émanciper de la tutelle intéressée des grandes compagnies et en même temps de réduire les tarifs de transport de voyageurs et des marchandises, moyennant un fermage annuel payé par les mêmes compagnies coopératives ouvrières des différents réseaux.

Tandis que, par ce moyen, on aidera puissamment la classe ouvrière à devenir propriétaire et à conquérir son indépendance, on détruira le monopole que s'attribuent maintenant les grandes compagnies de capitalistes, surtout en Italie, où elles sont en quelque sorte maîtresses de l'Etat lui-même; l'on échappera ainsi au danger de constituer une bureaucratie ouvrière dépendant de l'Etat, dont elle deviendrait un instrument docile, dans le cas où l'Etat lui-même se chargerait de l'exploitation des lignes ferrées dont il est et demeurera propriétaire.

b) Suppression du droit d'octroi exercé maintenant au compte de l'Etat par une compagnie ano-

nyme; les villes pourvoiront à leur entretien par un *impôt communal* sur le revenu.

c) Résiliation du contrat existant entre l'Etat et la compagnie de la régie des tabacs. La culture et la fabrication du tabac, redevenues libres, seront soumises à un impôt spécial, de même que les boissons alcooliques et autres objets de luxe, jusqu'à ce que l'impôt progressif sur le revenu ait pris une assiette régulière. Dans tous les cas, l'impôt sur la culture et la fabrication du tabac ne dépassera pas le revenu actuel de 45 à 50 millions.

d) Il sera, en lieu et place des actions et des obligations émises par les compagnies existantes et garanties par l'Etat — la garantie des intérêts pour les chemins de fer seulement coûte à l'Etat 47 millions —fondé des banques *agricoles-industrielles-ouvrières*, magasins coopératifs, etc., dont les actions seront représentées et garanties, soit par la propriété foncière des compagnies agricoles, soit par le travail et l'épargne des compagnies ouvrières.

De cette manière l'usure deviendra impossible, car le crédit reposera sur une véritable valeur et la coopération amènera les ouvriers à se faire mutuellement crédit, sans exploitation et sans usure; l'intérêt du capital reviendra à son niveau naturel.

e) Le capital disponible trouvera un emploi raisonnable à 5 %, en prêtant à l'Etat la somme néces-

saire pour *retirer de la circulation le papier-monnaie* et reprendre les paiements en espèce; la cessation du cours forcé des billets émis sur la garantie de l'Etat par le consortium des trois banques — banque nationale, banque de Naples et banque de Toscane — aura pour effet de rehausser le crédit de l'Etat et de faire descendre du 10 % le prix des marchandises.

f) Vente et conversion en rente publique des biens immeubles et capitaux appartenant aux institutions de bienfaisance, *opere pie*, qui, en général, sont devenues des sinécures congréganistes, des asiles de fainéants et de parasites, et ne répondent plus aux besoins de notre époque. Les terrains et les autres propriétés agricoles de ces corporations seront de préférence cédés aux familles qui les cultivent et qui en payeront le prix d'estimation par annuités, comme au § 4. Par conséquent, renvoi à leurs foyers, avec une pension suffisante, des nonnes, des frères, des prêtres et des moines qui sont maintenant à la tête d'un grand nombre d'institutions pieuses de fainéantise et de mendicité.

g) Construction, aux abords de Naples, de Palerme, de Rome, de Milan, de Turin et des autres grandes villes, de maisons ouvrières ou *cités de familles*, en vue de procurer à la classe moins aisée des logements à bon marché et les moyens de lutter contre

le renchérissement croissant des objets nécessaires à la vie.

Ces établissements seront construits sur un système qui, en garantissant la séparation des familles, répondra aux besoins économiques et moraux qu'il s'agit de satisfaire, savoir :

1° Un grand bâtiment de quatre étages comprenant des logements de deux à six pièces, fermés par une seule porte et rendus entièrement indépendants les uns des autres par l'arrangement des paliers et par un nombre suffisant de montées éclairées au gaz.

Ces logements auraient les dépendances nécessaires mais ne comprendraient pas la cuisine.

2° Chaque locataire pourrait, à son gré, acheter au rez-de-chaussée de son logement les aliments dont il a besoin, pour les consommer chez lui avec sa famille, ou venir prendre ses repas dans la salle à manger de l'établissement. Il y aurait une *cuisine centrale*, au guichet de laquelle on viendrait demander les rations dont on a besoin, en les payant comptant comme dans le familistère de Guise et comme à la société de consommation.

La salle à manger servirait le soir de lieu de réunion et de salle de lecture.

3° Outre la cuisine et la chambre à manger, le rez-de-chaussée comprendrait encore une *crèche* et une *salle d'asile* ou jardin d'enfants.

4° Un *atelier de couture* avec machines à coudre.

5° Une *buanderie* avec chambres de bains et étendage.

6° La jouissance d'un jardin commun.

7° L'*eau* et le *gaz* à tous les étages et le chauffage par un ou plusieurs calorifères établis dans les caves, sans préjudice de quelques cheminées ou poëles dans certains appartements.

Les avantages économiques, sanitaires, éducatifs et moraux de ces établissements ont été démontrés à l'évidence par M. Edouard Raoux, ancien professeur à l'académie de Lausanne, dans son ouvrage le *Palais social*, et mieux encore dans le rapport qu'au nom du comité d'initiative de Lausanne il a récemment publié sous le titre la *Cité des familles*, avec un devis approximatif des dépenses de construction et un plan topographique très exact et très détaillé[1].

h) Organisation par la commune, par la province et par l'Etat, de l'*assistance publique*, qui sera laïque et devra s'étendre aux vieillards et aux infirmes des deux sexes, aux enfants sans ressources et sans famille, et aux cas de chômage forcé qui laissent souvent dans le dénûment des personnes valides.

Pour justifier cette mesure, nous nous en rapportons à ce qui a été dit, il y a sept ans, au congrès de Lausanne, par M. Ch. Lemonnier :

[1] Voir la note à la fin du volume.

« Pourtant, nous n'appuyons pas tout à fait le devoir d'assistance sur le même principe que le droit de propriété. L'un n'est point la conséquence de l'autre. Celui-là seul, à parler rigoureusement, a droit à devenir propriétaire qui peut, et surtout, qui veut travailler; ni le vieillard, ni l'infirme, ni le malade ne sont dans ce cas. Le devoir de les secourir naît surtout de cette considération, que l'état de société dans lequel nous vivons forcément, étant la plupart du temps, par les complications incidentées qu'il entraîne, sinon la seule cause, au moins l'une des causes principales des souffrances et des misères qui atteignent ceux dont le sort nous occupe, les personnes qui jouissent des bienfaits de cette société ont, par contre, la charge d'indemniser celles qui en sont en quelque sorte les victimes. »

Nécessairement, ce devoir d'assistance implique celui de protection à l'égard des enfants employés dans les fabriques et dans les mines; la morale, la justice, l'humanité exigent que l'existence de la jeunesse laborieuse soit mise à l'abri des attentats de la convoitise, des conseils de l'ignorance et du vice. D'accord en cela avec la grande majorité des ouvriers et des patrons honnêtes, nous demandons :

1° Que les enfants au-dessous de quatorze ans ne soient pas, sauf exception, admis à travailler dans les grandes usines, où leurs forces s'épuisent avant leur développement;

2° Que la durée du travail pour les enfants admis ne dépasse pas huit heures par jour ou, par excep-

tion, dix en moyenne, avec une heure de repos à chaque reprise ;

3° Que le travail de nuit et du dimanche soit interdit aux enfants, au moins jusqu'à l'âge de dix-huit ans ;

4° Que l'horaire soit fixé de façon à permettre aux enfants de profiter des écoles du soir, où l'on enseigne les langues, le dessin, les règles d'hygiène, etc.

Afin de prévenir toute objection que pourraient soulever les adversaires de l'intervention de l'Etat, il faut que le lecteur se souvienne que la liberté individuelle, tant de fois invoquée lorsqu'il s'agit d'exploiter les faibles, devient une dérision si l'homme et l'enfant sont mis dans l'impossibilité d'en bénéficier, si pour vivre ils doivent s'exténuer. La liberté ne peut s'étendre à la spoliation et au suicide, qui cesse d'être volontaire lorsqu'il est la conséquence d'un effort supérieur aux facultés physiques de l'homme et de l'enfant. Dans le plus grand nombre de cas, l'intervention de l'autorité n'est ici que transitoire et réclamée par la nécessité inéluctable des choses : *salus publica suprema lex.*

La mise en pratique des mesures proposées entraînerait une réduction de 180 à 200 millions dans les revenus, et pour un certain nombre d'années des dépenses extraordinaires pouvant peut-être s'élever à 400 millions environ, savoir :

Suppression de l'impôt sur la mouture et sur les denrées alimentaires indispensables à la vie	fr.	180,000,000
Correction du Tibre, assainissement et défrichement des terrains marécageux et incultes .	»	200,000,000
Endiguement du Pô et autres travaux d'utilité publique . . .	»	200,000,000

Ces dépenses extraordinaires seraient aisément couvertes :

1° Par une réduction de l'armée permanente de 250,000 à 50,000 hommes remplacés par la milice nationale	fr.	180,000,000
2° Economies sur la marine de guerre	»	15,000,000
3° Réduction de la rente au taux d'émission 5 °/₀	»	270,000,000
4° Suppression du compteur des moulins et d'autres services devenus inutiles par l'abolition des impôts sur la consommation . .	»	35,000,000
5° Réduction du personnel chargé de ces services, dépendant du ministère des finances .	»	15,000,000
A reporter . . .	fr.	515,000,000

A reporter. .	fr.	515,000,000
6° Réduction sur les hauts traitements, liste civile, vente et mise en exploitation d'un certain nombre de campagnes, parcs, villas, lieux de chasse et d'agrément de la couronne	»	25,000,000
7° Suppression d'un grand nombre de bureaux et de corps de gardes de la sûreté publique dont le service serait confié à la gendarmerie et aux communes . .	»	15.000,000
	fr.	555,000,000
8° En outre, vu que parmi les pensions payées par l'Etat, il y en a qui ne sont nullement dues, mais accordées pour entretenir le luxe de l'armée et de la haute bureaucratie oisive; que la somme payée pour ce chapitre qui, en 1861 n'était que de 38,484 millions, s'élève à l'heure présente à 75 millions, des mesures seront prises pour que le maximum des pensions ne dépasse pas 4000 francs : économie	»	15,000,000
Ensemble .	fr.	570,000,000

9° Vu qu'en Italie le nombre des paroisses et des diocèses, et par conséquent celui du clergé, est relativement aux autres pays catholiques dans les proportions suivantes :

Belgique	un diocèse pour	590,000	habitants.
Autriche	»	490,000	»
Bavière	»	297,000	»
Espagne	»	300,000	»
Portugal	»	266,000	»
France	»	450,000	»
Italie	»	90,000	»

Que, sur 115 millions de catholiques et 515,000 prêtres répandus sur la face du globe, l'Italie en a 200,500 sur 50,000 appartenant à d'autres confessions, soit 300 diocèses et 300 évêques sur 27 millions d'habitants, et 1 prêtre sur 135 habitants, ainsi presque autant de prêtres que de soldats,

Il faut d'abord supprimer le budget des cultes, ce qui donnera une économie de 14 millions, puis réduire le nombre des diocèses et des paroisses au strict nécessaire.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat entraîne nécessairement l'interdiction aux communes d'allouer des fonds pour un objet religieux, laissant à l'initiative privée, au zèle et à la foi des citoyens, le soin de pourvoir au service du culte qu'ils désirent.

Les églises et les palais épiscopaux qui ne servent plus au culte et à l'agrément des évêques seront transformés en écoles et autres établissements d'utilité publique. Nous obtiendrons ainsi 585 millions d'économie. Voilà comment on pourrait rétablir l'équilibre économique et donner à la production une vie nouvelle.

Quelque révolutionnaires et radicales que puissent paraître ces mesures, seules elles ne suffiraient pas au relèvement de l'Italie. Aussi, comme l'a dit M. Aurelio Saffi, un homme qui jouit de l'estime et de la considération méritée de tous ses concitoyens sans distinction de partis,

« Les ouvriers doivent penser que toutes les questions d'économie sociale demandent beaucoup de temps avant de recevoir dans la pratique une solution équitable. L'application de la morale et de la justice à l'économie sociale est subordonnée à l'éducation morale et politique de tout un peuple. Il nous faut le grand moyen de l'organisation sociale : la liberté. C'est par elle que le peuple devient souverain et maître de ses destinées. Les changements brusques et soudains, les secousses violentes et désordonnées, en aggravant la situation, inquiètent les esprits au lieu de les calmer. Cependant, ce n'est point assez que d'essayer, par tous les efforts possibles, d'obtenir la réduction immédiate des impôts, la suppression des dépenses improductives ; il faut encore combattre le monopole sous lequel se masque et se déguise le ver rongeur de la société

moderne. Le monopole tue et anéantit tout. La première tâche d'une nation agricole comme la nôtre, c'est de développer et d'étendre l'agriculture.

» Je prêcherai l'opposition ferme. persévérante, éclairée, contre le triste gouvernement (*mal governo*), contre la mauvaise administration, contre le désordre de nos finances et contre le gaspillage qui en est la cause; puis, je prêcherai la paix, la concorde, la mutualité de services, la coopération fraternelle et la solidarité entre les diverses classes sociales. C'est par ce moyen, à mon avis, qu'on arrivera à moraliser la société et à la grandeur véritable de notre chère patrie. »

Les grands moyens d'organisation sociale dont parle l'ex-triumvir de la république romaine de 1849 nous paraissent les suivants :

L'établissement d'un gouvernement reposant sur le principe de la souveraineté du peuple, qui garantisse : la liberté individuelle, de la pensée, de la parole et de la presse; le droit de suffrage, la liberté de réunion, d'association, de coalition, de circulation et d'échange. Ce gouvernement doit opérer la dislocation ou décentralisation administrative, et garantir la liberté communale dans les limites de la constitution que le peuple lui-même se sera donnée; il doit assurer la responsabilité effective et individuelle de tous les fonctionnaires de l'ordre exécutif et judiciaire; la nomination des magistrats, toujours révocables par le peuple ou par ses repré-

sentants élus par le suffrage universel; le droit de consentir et de refuser l'impôt, de participer à la discussion et à la confection des lois: le droit de guerre et de paix exercé directement par le peuple; le droit de conclure ou de ratifier les alliances politiques et les traités de commerce; le droit de perfectionner lui-même sa constitution.

La libre possession et le plein exercice de toutes ces libertés est la condition préalable de toute amélioration sociale. Pratiquement, le suffrage universel doit être l'instrument de la réforme sociale comme il l'est de la réforme politique.

Pourtant, ni la réforme économique ni la liberté elles-mêmes ne suffiraient à transformer la société italienne et à rétablir l'équilibre : pour que l'ordre de cette société devienne définitif et durable, pour que la liberté ne dégénère pas en licence et ne se transforme pas en instrument d'oppression et de despotisme, il nous faut l'*instruction*, l'*éducation* large, solide, générale. La liberté est le moyen d'ordre suprême, l'instruction est la garantie de cette même liberté. Il faut non-seulement que le travailleur ait sa part du rendement net du travail et du capital, mais aussi que le travailleur soit mis en état de discuter son contrat et de donner à sa personne tout le développement possible.

« Le progrès économique doit être une transaction incessante entre les deux facteurs de la richesse

humaine, le travail et le capital; la question sociale consiste essentiellement à introduire entre ces deux facteurs, ou plutôt au-dessus de tous les deux, la notion fondamentale de toute justice, savoir un respect égal pour toute personne humaine. Plus on méditera la formule à laquelle nous avons ramené la question sociale — *rendre facile à tous l'accession à la propriété par le travail* — mieux on verra qu'il n'est qu'un moyen vraiment efficace pour les propriétaires de payer leur dette envers les non-propriétaires, c'est de mettre chaque enfant, garçon ou fille, à même de donner plein essor, plein développement à ses facultés personnelles. Le premier instrument du travail pour l'homme, c'est l'homme lui-même; le premier capital, c'est la possession pleine et entière de ses propres facultés.

» Le jour où tout travailleur sera mis sur un pied de parfaite égalité avec tout proriétaire, le capitaliste cessera de dicter la loi et sera tout naturellement, pacifiquement, sans violence, par le simple exercice de la liberté, forcé de consentir à une série de transactions dont la tendance inévitable sera de multiplier sans cesse le nombre des personnes qui, réunissant à la fois la double qualité de capitaliste et de travailleur, formeront le vrai noyau de la société transformée. Ce n'est pas seulement sous le rapport de la valeur industrielle, commerciale, agricole, artistique, donnée à l'individu que doit être considérée cette diffusion universelle de l'éducation et de l'instruction, il y faut voir aussi l'*élévation du niveau moral*.

» Quand le vrai trésor public, j'entends le trésor des connaissances, des sciences, des traditions, sera

ouvert, et chaque jour accessible et distribué à toutes et à tous, il ne restera plus, de personne à personne, que les différences légitimes, les différences de valeur individuelle. *Il faut donc que, sous le double rapport des connaissances acquises et de la dignité morale, tout travailleur et tout capitaliste soit en fait et en droit sur un pied de parfaite égalité;* l'universalité et l'identité de l'éducation et de l'instruction peuvent seules accomplir cette transformation. »[1]

Aussi, considérant que l'éducation est la base fondamentale de tout progrès; que l'instruction est le meilleur gage de sécurité que puissent avoir les propriétaires; que l'une et l'autre sont le remède le plus efficace contre la misère; nous demandons comme garantie et condition de la paix publique :

1° Que l'éducation et l'instruction cessent d'être le privilége de quelques privilégiés;

2° Que la gratuité et l'universalité de l'éducation et de l'instruction, toutes deux laïques, obligatoires au premier degré, soient assurées par l'établissement immédiat des écoles communales, aux frais de l'Etat, de la province et de la commune;

3° Que l'éducation et l'instruction publiques soient confiées à des instituteurs laïques sous la haute surveillance de l'Etat;

[1] Ch. Lemonnier, ouvrage cité, p. 64, 65.

4° Que toute instruction religieuse soit laissée à l'initiative des citoyens et regardée comme une affaire de conscience individuelle;

5° Que l'Etat oblige les communes à fonder une école par un nombre donné d'habitants; que si les communes sont trop pauvres ou trop petites pour pourvoir à l'entretien des écoles, l'Etat soit tenu de leur venir en aide, soit par un concours en argent, soit en favorisant l'union ou consortium des communes ;

6° Que les enfants pauvres, les orphelins, etc., aient droit à l'assistance, afin qu'ils puissent participer à l'instruction au même titre que tous les autres enfants ;

7° Que l'instruction soit complète, générale, intellectuelle et professionnelle.

A l'établissement et à l'entretien de ce système complet d'éducation et d'instruction générale, il sera pourvu au moyen d'un impôt sur le revenu.

Ainsi à côté de l'enseignement laïque, obligatoire et gratuit à tous les degrés pour les deux sexes, il y aura l'assistance publique — et comme garantie des libertés nécessaires, l'abolition de l'armée permanente et son remplacement par des milices nationales — l'abolition de tous les impôts indirects et leur remplacement par l'impôt direct et progressif; enfin l'institution de chambres syndicales, l'institution de l'arbitrage en matières industrielles et com-

merciales, etc. Réforme du code pénal, en partant du principe que nul homme n'a droit sur la vie d'un autre homme; par conséquent, abolition de la peine de mort et de toute autre peine corporelle; le droit de punir limité au droit de défense.

Réforme du système pénitentiaire dans le sens que la prison doit être une école de réhabilitation plutôt qu'un lieu d'expiation.

Institution, dans les prisons, d'écoles d'arts et métiers, établissement d'un sytème d'instruction et d'éducation qui permette d'atteindre ce but. Suppression de tous comités militaires, commissions mixtes et tribunaux exceptionnels, et retour pur et simple au droit commun; tout délit ou tout crime devra être jugé par le jury jouissant de toute son indépendance et des bienfaits de la publicité, lorsque les débats n'exigeront pas le huis-clos en vue des bonnes mœurs.

. . .

Conclusion. — Supposant que nos lecteurs, à quelque parti qu'ils appartiennent, soient appelés à former un jury et à rendre leur verdict, nous leur soumettons cette première question :

Le régime tel qu'il fonctionne maintenant en Italie, veut-il, et le voulant, peut-il accorder et assurer les réformes indispensables que nous venons d'indiquer?

Pour une foule de raisons, que le cadre de cet ouvrage ne permet point de développer, le jury répondrait : *non!*

Seconde question : Ce régime répond-il à un besoin généralement senti, à une nécessité historique? Evidemment non; parce que, loin de satisfaire aux besoins et aux aspirations légitimes du peuple, l'ordre de choses actuel, par une fatalité dont il n'est peut-être pas le seul responsable, se présente comme un obstacle au bien-être du plus grand nombre et au relèvement de l'Italie.

Quelle que soit sa forme, tout régime qui n'assure pas à tous les citoyens une somme égale de droits et de bienfaits correspondants à la somme des sacrifices qu'il leur impose, est injuste, irrationnel et par conséquent illégitime.

L'association entre les individus, les communes, les provinces et les Etats est, selon le droit public moderne, un contrat bilatéral librement consenti, imposant des devoirs et conférant des droits corélatifs. Si par le fait établi une des parties contractantes se trouve lésée, le contrat est nul et sa résiliation devient nécessaire.

Dans une société civile, telle que nous la concevons, il ne peut y avoir *à priori* des hommes supérieurs et des hommes inférieurs, des patrons et des serfs, des seigneurs et des esclaves. Selon la conception moderne, le contrat social n'est légitime

qu'à condition de faire une part égale pour tous : c'est un contrat entre des hommes égaux dans le devoir et dans le droit.

En sommes-nous là? Encore une fois : NON. En Italie, il y a l'homme libre qui dispose de tout, et l'homme esclave qui ne compte pour rien et qui souffre pour tous; on y trouve l'homme excessivement riche et heureux, et l'homme extrêmement pauvre et malheureux; une petite minorité qui possède tout : pouvoir, richesse, instruction, bien-être, et une immense majorité qui ne possède absolument rien et qui supporte le lourd fardeau des charges publiques.

On nous dit : « Vous n'êtes pas mûrs pour la liberté », et sous ce prétexte on gouverne par la force. Or, une institution qui s'impose par la force ne peut durer qu'autant que dure la compression. Le droit de révolte contre un ordre de choses imposé par la force est et demeure imprescriptible et nécessaire. Dès que la compression cesse, le régime tombe et s'affaisse sur lui-même; donc il doit se transformer ou disparaître pour faire place à un autre plus rationnel et plus légitime. S'il résiste à la volonté générale, lorsque la mesure est comble, il est renversé !

Telle est la logique inexorable de l'histoire.

NOTE SUR LES FAMILISTÈRES AGRICOLES

M. Ed. Raoux, auquel la Suisse doit un grand nombre d'ouvrages remarquables visant à l'éducation et au bien-être des travailleurs, dit qu'il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter le dépeuplement croissant des campagnes et le fâcheux encombrement des villes : c'est de transporter aux champs ce que les paysans viennent chercher dans les grandes cités, c'est-à-dire une existence matérielle plus supportable et plus en harmonie avec les besoins sociaux, intellectuels et esthétiques de la nature humaine. Dans les *familistères agricoles*, les ouvriers trouveraient une existence non seulement équivalente, mais évidemment très-supérieure en agréments et en avantages matériels et moraux à celle qu'ils rencontrent aujourd'hui dans les villes.

« Les ouvriers des villes et des campagnes, créateurs de la richesse industrielle et agricole, sont souvent plus mal logés que les plantes de nos serres, les animaux de nos jardins publics, les chevaux de nos étables et les hôtes des bagnes et des prisons.

» Cette honte de la civilisation contemporaine afflige partout les regards et chacun peut la toucher du doigt dans son village, dans sa ville natale, dans son quartier, dans sa rue et souvent sous son toit.

» Demi-souterrains sombres et humides; greniers brûlants en été, glacés en hiver; réduits malpropres, séparés par des parois disjointes et des planchers troués; rez-de-chaussées

pavés avec de la boue de la rue ou le détritus du ruisseau; bouges sans air ni lumière, entourés de cloaques infectés de parasites et partagés quelquefois par des quadrupèdes, voilà les asiles des invalides du travail, voilà les demeures des producteurs de la richesse. »

L'auteur du *Palais social* compare le bien-être et la réjouissance qu'on trouve au *familistère de Guise* aux désagréments, aux souffrances des logements isolés où s'entassent par centaines les familles ouvrières.

« Voici, dit-il, dans une verdoyante presqu'île, trois grands bâtiments entourés de jardins, de prairies et de nombreuses dépendances.

» Ces trois constructions sont séparées par trois grandes cours vitrées, dont l'une contient quinze mille mètres cubes d'air que l'on peut réchauffer ou rafraîchir à volonté, au moyen de calorifères et de ventilateurs établis dans les souterrains.

» Une machine à vapeur élève chaque jour vingt mille litres d'eau dans des réservoirs établis aux greniers, d'où elle redescend à tous les étages pour alimenter les fontaines et les pompes en cas d'incendie. La vapeur de cette machine chauffe l'eau d'un grand réservoir qui se distribue partout pour le besoin du ménage, des bains et de la buanderie extérieure.

» Les trois grandes cours, les balcons qui les entourent à chaque étage et les larges escaliers qui serpentent aux angles des trois édifices sont éclairés au gaz pendant toute la nuit.

» Les appartements peuvent se chauffer ou par les grands calorifères souterrains ou par des appareils portatifs s'appliquant contre les ouvertures des grands conduits de ventilation. Des cabinets inodores et des couloirs aux balayures disposés à tous les paliers facilitent le service de la propreté générale.

» Dans ces conditions de confortable inconnu à bien des ménages riches, le prix des logements est inférieur de presque de moitié à celui des autres localités manufacturières. »

Autour de ces trois édifices on trouve boulangerie, boucherie, restaurant, magasins de vêtements, d'étoffes, d'épicerie, de combustibles, etc., administrés et régis sur le système coopératif, service médical, jardins d'enfant, soins des orphelins, écoles, cours, salles de lectures, concerts, théâtres ; enfin non seulement tout le confortable pour la vie matérielle, mais tout le nécessaire pour l'éducation intégrale. Dans quel village avons-nous cela ?

FIN



TABLE DES MATIÈRES

LE

TUEUR DE BRIGANDS

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

Inv A.

R. G. DAVID ET CH. VINCENT

LE
TUEUR DE BRIGANDS

HISTOIRES ANECDOTIQUES

DES PRINCIPAUX BANDITS DE L'ITALIE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1859

Ait.

LE

TUEUR DE BRIGANDS

CHAPITRE PREMIER

L'empereur des montagnes. — Portrait et caractère du bandit italien. — Arrestation d'un Anglais. — Superstition des brigands italiens. — Leur respect pour le Pape et ses cardinaux. — Le Tasse et Marco Sciarra. — Le droit d'asile et Louis des Ursins. — Un artiste français et le bandit Gabrielli.

Ce n'est pas un roman que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ; si nous n'avons pas été les témoins oculaires de tous les faits étranges, quelquefois comiques, le plus souvent terribles, dont nous nous faisons aujourd'hui les historiens, il n'en est pas un qui soit pris ailleurs que sur des pièces dont l'authenticité est incontestable.

Pendant de longues années, le gouvernement des Papes fut impuissant à mettre fin aux brigandages qui désolaient l'Italie, cette terre classique des beaux-arts et des bandits. Ce ne fut d'ailleurs qu'en traitant de puis-

sance à puissance avec les plus célèbres d'entre eux, que le Pape Grégoire XVI parvint enfin à débarrasser les marais Pontins et toutes les montagnes environnant Rome de ces hardis voleurs, le désespoir des touristes et la terreur des sbires, des dragons et des Romagnols.

Ces bandits avaient un gouvernement, des lois et des chefs auxquels ils étaient aveuglement soumis.

L'orgueil de ces chefs de brigands était tel, que l'un d'eux, Pierre de Calabre, s'intitulait pompeusement : *Empereur des montagnes*, *Roi des forêts*, *Protecteur des conscrits et grand Médiateur des routes de Naples à Florence.*

Les voyageurs qui voulaient traverser sans inquiétude les États de *l'empereur* Pierre obtenaient facilement de lui, moyennant une somme convenue et payée à l'avance, un sauf-conduit avec lequel ils étaient sûrs d'arriver sains et saufs, et même d'être ostensiblement protégés par les gracieux sujets de ce puissant monarque.

Avant de commencer le récit des hauts faits de ces bandits célèbres, il n'est peut-être pas inutile d'esquisser rapidement le portrait physique et moral du bandit italien.

Il n'y a rien de commun entre les brigands des marais Pontins et les coupeurs de bourse, les assassins dont nos bagnes français sont peuplés. Auprès des figures patibulaires, respirant l'hébêtement ou les appétits grossiers de nos galériens, les têtes énergiques, passionnées, à la fois fières et rusées des bandits italiens, sembleraient appartenir à des héros.

En effet, à part quelques rares exceptions, c'est

la dépravation et l'abrutissement dans lesquels la misère entraîne certaines natures qui jettent, hélas! tous les ans, des milliers de victimes dans les cachots et les cellules de nos prisons françaises, tandis que le plus souvent, l'Italien ne *prend la montagne*, — c'est-à-dire ne se fait bandit, — qu'afin d'échapper aux rigueurs des lois de son pays lorsqu'il s'est permis de répondre soit à une injure personnelle, soit à ce qu'il croit être une injustice, par un coup d'espingole ou de stylet. Ainsi verrons-nous dans le courant de cette histoire que la plupart des crimes à la suite desquels les Italiens se sont faits bandits, ont été commis sous l'influence de vengeances aveugles et dans un de ces moments d'exaspération ou de démence passagère si peu rares chez ces natures impressionnables et passionnées.

Une fois dans la montagne, ce n'était pas au travail que le révolté pouvait demander de quoi vivre; il fallait donc *emprunter* aux passants et se tenir en défense contre les sbires et les dragons du Pape. Mais il y avait des voyageurs braves et armés qui, quelquefois, refusaient énergiquement leur bourse à ces emprunts forcés; de là, la nécessité de former une association, dont le plus hardi, le plus vigoureux ou le plus intelligent était proclamé le chef.

Établir des rapports avec les habitants des *casales* (fermes) et des villages voisins de la montagne, où souvent le bandit avait laissé sa famille et sa fiancée, était, on le comprend, chose facile, et voilà comment ces brigands obtenaient de la population aide et protection contre la police papale.

Quelquefois même, s'adressant aux habitants les plus cupides du village, les bandits en faisaient des complices qui la nuit, prenaient part à leurs expéditions et partageaient le butin volé. C'est ainsi que longtemps on vit la montagne servir de repaire à l'état-major de ces ténébreuses armées, et une partie de ces villages, si pittoresquement situés sur l'Apennin qu'ils semblent être accrochés à ses flancs, offrir un asile d'autant plus sûr aux simples soldats de la troupe que, pendant le jour, pour ôter tout soupçon à la police, chacun d'eux semblait exercer fort paisiblement une profession quelconque.

Les uns étaient aubergistes et se faisaient remarquer par leur probité et la pratique d'une hospitalité patriarcale; les autres s'occupaient de travaux d'agriculture, ou se disaient pâtres de troupeaux chimériques dans les marais; ceux-là servaient d'espions à la bande, qu'ils prévenaient du passage des dragons ou des voyageurs, par des signaux convenus, le plus souvent par des chansons; d'autres étaient bedeaux, maîtres d'école; tous enfin se livraient au brigandage la nuit, et le jour aux pratiques les plus sévères de la dévotion. Ils édifiaient les autorités ecclésiastiques par des dons fréquents à la madone et les agents du fisc en payant très-exactement les impôts. Les dimanches et les jours de fête ils écoutaient fort dévotement la messe, entourés de leurs femmes et de leurs enfants. A leur air recueilli, il ne fût certainement venu à la pensée de personne que ces braves gens étaient les plus audacieux coquins de la terre.

Le caractère du brigand italien était un amalgame

étrange : il se montrait tour à tour compatissant, terrible, assidu ou généreux ; leurs chefs ont toujours protesté n'avoir jamais versé le sang que dans le cas de défense. — « Rançonner les voyageurs, disait l'un d'eux, rien n'est plus naturel ; ne leur faut-il pas payer le tribut de la route ? Les effrayer ! c'est leur propre intérêt, nous rendons par ce moyen toute résistance impossible ; mais les tuer ! pas si sot, c'est faire la guerre à nos dépens. » Il citait, comme preuve de ce qu'il avançait, l'arrestation faite par lui et quatre fois répétée en deux ans, du même Anglais, sur la route de Cisterne à Terracine. Mais comme à chaque voyage le touriste diminuait la valeur de son bagage, et qu'au troisième l'Anglais n'avait en poche que quelques guinées et sur lui pas le moindre bijou, notre bandit ajoutait, en souriant : « Je me permis même à ce sujet de faire quelques reproches à ce voyageur. Il me promit à sa prochaine excursion d'être en possession d'une somme plus digne du rang qu'il paraissait occuper dans la société : son domestique l'appelait *mylord*. En homme d'honneur qu'il était, notre Anglais tint parole, à son quatrième passage je fus dédommagé et nous nous quittâmes bons amis. »

Ces brigands étaient superstitieux, comme le sont encore aujourd'hui presque tous les Italiens sans éducation. Par exemple, ils croyaient qu'un nègre était un être surnaturel ayant commerce avec les princes de l'enfer, et ils en avaient grand'peur.

Un domestique nègre eût donc été un excellent *para-brigand*. Il est encore des villages où les habitants s'éloignent d'un noir en se signant. Le célèbre Gasparone

ayant un jour menacé des fureurs de sa bande la petite ville de Genzano, si les habitants ne consentaient pas à lui payer une contribution assez forte, le légat de l'endroit, homme courageux et prudent, fit prendre les armes aux jeunes gens de la cité pour marcher sur le bandit et sa troupe. Il eut le soin de mettre à la tête de sa petite armée le domestique d'un Américain, en villégiature dans le bourg : c'était un Cafre d'une taille herculéenne et dont le visage, du plus beau noir, était la terreur du pays.

Les bandits étaient postés sur les hauteurs qui bordent le lac de Némi, au-dessus du palais de Genzano; dès qu'ils aperçurent la face luisante du nègre, ils s'enfuirent à toutes jambes en faisant des signes de croix. C'eût été bien en vain que Gasparone eût voulu les retenir; d'ailleurs il ne semblait pas lui-même très-rassuré. La vue de ce nègre avait été pour les bandits comme l'apparition du malin esprit, du *mal'occhio*, mauvais œil.

Il était également curieux de voir ces fieffés coquins porter sur eux, mélangées à leurs armes, des petites images de saints et de saintes, des madones en plomb, en cuivre, en argent. Quelle que fût la férocité du plus terrible de ces bandits, on le voyait tomber à genoux et se signer quand il apercevait flotter au loin la robe rouge d'un cardinal. Il ne prononçait jamais le nom du pape sans se découvrir respectueusement, et plus d'un, qui eût pu, sans danger, railler impitoyablement ces brigands pendant qu'ils s'emparaient de ses piastres ou de ses bijoux, aurait été certainement exterminé sur l'heure

s'il eût osé proférer un blasphème ou insulter le pape devant eux.

Quelques-uns de ces chefs de bande affectaient une grande déférence pour les hommes de génie dont s'honorait leur pays, et l'aventure arrivée à l'auteur de la *Jérusalem délivrée* est devenue populaire.

Marco Sciarra, l'un des plus célèbres brigands du seizième siècle, apprend que le Tasse va quitter Rome pour se rendre à Naples. Il échelonne des émissaires des marais Pontins à Albano, et, lors de son passage, arrête la voiture qui porte le grand poëte. Marco Sciarra demande à voir le Tasse ; celui-ci se présente au brigand, qui s'incline devant lui et le prie d'accepter un sauf-conduit pour achever paisiblement son voyage. Le Tasse répond qu'il ne peut accepter une faveur qui ne s'étend pas à tous ses compagnons.

— Qu'à cela ne tienne, signor ; j'aurais payé de tout l'or de l'Italie le plaisir et l'honneur d'avoir pu contempler, pendant quelques minutes, le plus illustre de tous nos poëtes ; je ne saurais donc lui refuser une si mince demande.

Et faisant découvrir tous les hommes de sa troupe, il s'écrie :

— Salut et longue vie à l'homme de génie !

Marco Sciarra appartenait à une des plus illustre familles de l'Italie. Le palais qui porte ce nom à Rome renferme une des plus riches galeries de tableaux du monde, où les œuvres des plus grands maîtres attestent de la grandeur et de la richesse de cette ancienne famille.

Marco ne fut pas le seul exemple, au seizième siècle, d'un grand seigneur se faisant bandit, et les chroniques du temps nous apprennent qu'à la suite de la violation d'un de ces droits d'asile accordés à certains palais de Rome, Louis des Ursins prit la montagne. Voici le fait :

En 1583, Jean-Baptiste Bozello d'Assise, barigel de Rome, apprit par ses espions qu'un bandit fameux, du village de Monte-Rotondo, était venu se réfugier dans le palais des Ursins, place de Sienne, à Rome. Il s'y rendit aussitôt accompagné de sbires, entra résolùment dans ce palais, et arrêta le brigand, malgré une résistance désespérée. Comme il sortait avec ce scélérat, il est rencontré sur la place par Raymond des Ursins, suivi de quelques seigneurs. Ceux-ci veulent rejoindre le bandit ; ils crient à la violation du domicile ! Le barigel ne s'effraie pas de ces clameurs ; il veut que force reste à la justice ; il ordonne de faire feu ! Plusieurs seigneurs sont tués ; Raymond et Savelli sont parmi les morts. Louis des Ursins jure de venger la mort de son frère, se met à la tête d'une troupe de bandits. Il assassine Vitelli, le neveu du pape, puis parcourt la campagne de Rome, ramasse tous les vauriens et les enrôle dans sa bande, menace de mort tous ses ennemis, vole, assassine, pille ou brûle les châteaux et jette partout la terreur. Mais bientôt ces meurtres et ces massacres vont être vengés. Sixte-Quint monte sur le trône de saint Pierre. Il donne des ordres sévères et veille à ce qu'ils soient exécutés avec la dernière rigueur. Des Ursins s'aperçoit qu'il n'a pas cette fois affaire au faible Grégoire XIII, et qu'il n'est pas prudent à lui de rester dans les États-Romains.

Il s'enfuit au plus vite à Venise, laissant lâchement tous ses compagnons se débrouiller avec la police papale. A Venise, il s'imagine qu'il est à l'abri de Sixte-Quint. Il se trompe. Bientôt il est arrêté, condamné à être étranglé, et il subit la sentence ignominieuse le 27 décembre 1585, en compagnie d'une trentaine de scélérats qui l'avaient rejoint, et, ajoute la chronique du temps, « *le bourreau lui trancha la trame en la fleur de ses jours.* » Le crime le plus grandement reproché à Des Ursins était celui d'avoir *enfoncé un poignard dans le sein d'une femme, à ce point que la* poverina, *avec son sang, vomit son âme malheureuse !*

Il y avait aussi chez ces bandits un certain côté chevaleresque qui, plus d'une fois, séduisit les poëtes et les romanciers.

Un jour, un artiste français, un peintre, depuis plus d'un an contemplateur assidu des ruines magnifiques de l'ancienne Rome, et connaissant un peu le caractère du peuple italien qu'il avait eu l'occasion d'observer pendant ce long séjour, eut besoin de passer par San-Germano et l'abbaye de Montecassino. Il dut suivre sa route par Frosinone pour se rendre à Naples. Il savait que Gabrielli tenait la campagne, ce Gabrielli menaçait de devenir terrible. Heureusement pour l'Italie, il rencontra sur son chemin notre héros, le tueur de brigands, qui mit fin de bonne heure aux exploits de ce jeune bandit.

Passer sans être vu ne paraissait pas facile à notre compatriote, le plus simple était donc d'obtenir de Gabrielli un sauf-conduit. Sur sa demande, faite suivant les usages que nos lecteurs connaîtront bientôt, une entrevue

avec Gabrielli fut promptement accordée à notre voyageur, qui ne tarda pas à voir le brigand apparaître devant lui.

Gabrielli, saluant l'artiste de la façon la plus courtoise, lui demanda pourquoi le *signor Francèse* lui avait fait l'honneur de désirer sa présence.

— Je veux traverser vos Etats et...

— Mes Etats ! vous voulez rire, mais votre qualité de Français me fait excuser votre ironie. D'ailleurs, j'ai servi dans les armées de Murat, et si je me suis fait le potentat des grands chemins de ce pays, ajouta-t-il en souriant, c'est qu'étant accusé d'avoir tué ma maîtresse perfide et infidèle, j'étais menacé d'être pendu, et je n'aime pas la corde.

— Chacun son goût ! fit l'artiste.

— Voyons, *signor Francèse*, que voulez-vous de moi ?

— Un sauf-conduit aux meilleures conditions possibles.

— Pour les voyageurs de votre nation, j'ai diminué le tarif. C'est vingt piastres si vous êtes riche, la moitié si vous ne l'êtes pas. Je m'en rapporte à vous.

— Mais, dit le Français, en se grattant l'oreille, si je n'avais rien ?

— Vous ne m'auriez pas dérangé, signor, car, suivant un proverbe de votre pays, si l'on ne peut *peigner* un diable qui n'a pas de cheveux, ma bande ne saurait dévaliser un voyageur sans valise ; elle vous aurait donc laissé passer.

— C'est que j'ai craint, signcr Gabrielli, que vos

hommes ne prissent ma pauvreté pour mauvais vouloir ; désireux de m'éviter un méchant parti, j'ai préféré m'adresser à vous. Je suis artiste et n'ai d'autre fortune que mes pinceaux.

— Alors qu'aviez-vous à craindre ? repartit le bandit d'un ton railleur et où perçait un léger dédain. Vous tuer ! allons donc, signor, votre vie ne vaut pas pour nous la charge d'une espingole.

— Vous me permettez de l'estimer plus cher, et vous consentirez à m'accorder votre protection moyennant ces huit piastres qui sont la moitié de ma fortune d'aujourd'hui.

— Gardez votre argent, *signor Francèse*, et passez sans crainte ; mes hommes respecteront votre vie et vo piastres. Voici un sauf-conduit, et souvenez-vous que nous ne tuons jamais que pour sauver notre propre vie.

Étonné et quelque peu humilié de la générosité de ce bandit, notre Français voulut remettre ses huit piastres à Gabrielli ; mais celui-ci devinant la pensée du voyageur reprit aussitôt :

— Mais comme dans la montagne nous ne donnons jamais rien pour rien, j'accepterai en échange du passeport que je viens de vous remettre un de ces excellents havanes ; et il montrait du doigt le cigare que fumait notre Français.

— Comment donc ! enchanté que je suis de pouvoir vous être agréable ; et atteignant son porte-cigares : — J'en ai six encore ; acceptez-les, je vous prie ?

— Non pas ! nous partagerons si vous le voulez bien.

— Soit, partageons.

Gabrielli, quelques secondes après ce colloque, allumait son *havane* au cigare de l'artiste ; on se serait cru sur le boulevard des Italiens, en voyant l'aisance et la politesse des deux fumeurs.

Cette familiarité enhardit le Français à satisfaire la curiosité bien naturelle chez un artiste en voyage ; aussi, en recevant des mains de Gabrielli le sauf-conduit, simple morceau de papier portant des caractères tracés avec un bout de bois trempé dans de l'encre, il demanda au bandit :

— Êtes-vous nombreux dans la montagne?

A cette question indiscrète, Gabrielli répondit sèchement :

— Nous sommes bien armés, nous avons du courage ; mes compagnons ont confiance en moi, cela vaut bien le nombre ! Et il tourna les talons.

Le Français, voyant que par cette demande il avait blessé la susceptibilité du bandit qui s'éloignait assez vivement, ne put s'empêcher de lui crier :

— Je puis toujours compter sur vous ?

Gabrielli se retourna et dit :

— Souvenez-vous, signor *Francèse*, que si nous opprimons avec audace, nous n'avons jamais rien demandé à la trahison. Vous êtes plus en sûreté dans la montagne avec ce sauf-conduit, qu'à Rome avec tous les passeports de la police.

CHAPITRE II

Les marais Pontins. — La Mal'aria. — Curieux décrets du pape Paul IV.

La Romagne était, de tous les États italiens, celui où le brigandage s'exerçait avec le plus d'audace et d'impunité. Les hautes montagnes qui enveloppent les marais Pontins servaient de quartier-général à ces intrépides routiers, légués aux siècles présents par les guerres civiles du moyen-âge.

Les âpres sommets de ces monts géants formaient autant d'aires inaccessibles, d'où, comme des aigles, ces brigands s'abattaient sur leur proie; c'est-à-dire sur les imprudents voyageurs qui s'aventuraient sur la *Lineâ-Piâ*.

Ces marais Pontins, situés entre Rome et Nâples, n'ont pas moins de 40 kilomètres de long sur environ la moitié de large. Ils sont pittoresquement encadrés par la mer, les Apennins, le mont Circello et la campagne de Rome.

Le sol est plat et spongieux; les ruisseaux, les torrents venus des Apennins vont s'y perdre en baignant perpétuellement, malgré les ardeurs toujours si vives du soleil italien, les macchis, les broussailles et les joncs. Ces immenses marais sont çà et là sillonnés de canaux et de petits sentiers, où il serait dangereux de se hasarder sans être accompagné d'un guide sûr.

Pour le voyageur qui traverse ces marais ignorant leur double et triste célébrité, dont l'œil, sans s'arrêter aux détails, embrasse cette immense nature, c'est vraiment un merveilleux spectacle.

Une chaussée magnifique, œuvre des derniers Papes, bordée d'un bout à l'autre d'une quadruple rangée d'arbres, conduit de Cisterne à Terracine. A droite, et parallèlement, des canaux larges et profonds, dus à la munificence des empereurs romains et de quelques Papes contemporains, vont se perdre dans la Méditerranée.

Sur ces canaux, les uns tranquilles comme des lacs, les autres rapides comme des torrents, glissent ou reposent des bateaux dont la forme bizarre date au moins du temps des Argonautes. Le costume des bateliers, par sa simplicité, rappelle l'âge d'or tant chanté par nos pères. A gauche, enfin, se déploie une ligne de montagnes aux flancs rougeâtres ou gris de cendre, dont les crêtes bizarrement étagées se découpent en festons capricieux dans l'azur du ciel.

La vue de cette nature à la fois souriante et désolée, dénudée et ombreuse, offre un poétique contraste.

Mais pour le touriste qui sait l'histoire de ces lieux maudits, les marais Pontins se montrent tels qu'ils sont,

et cette réalité hideuse serre l'âme et donne le frisson. Excepté le désert de Marwulli, dans l'Hindoustan, et le Ouwo-Oupas de Java, où les oiseaux qui passent à travers ces plaines empoisonnées tombent asphyxiés en quelques secondes, il est douteux qu'il y ait dans le monde un coin de terre empoisonnée qui puisse inspirer une plus profonde terreur que ces marais Pontins.

Huit à dix mois de l'année, la *mal'aria*, l'*aria cattiva*, l'air empesté, ainsi que le dénomment les Italiens, souffle le poison et la mort dans cette solitude, où un mauvais génie semble avoir établi son empire.

Les bandits, habitant les crêtes de ces montagnes, peuvent braver cet air pestilentiel, qui se purifie avant d'atteindre ces hauteurs boisées de halliers impénétrables.

C'est au milieu de ce chaos indescriptible de roches bouleversées, écrasées, coupées de fondrières, d'excavations naturelles presque inabordables, que les bandes de brigands organisées se retiraient; c'est là que le bandit pouvait braver impunément les lois de son pays et vivre dans un état permanent d'hostilité contre la société.

De l'autre côté, vers la mer et la campagne de Rome, s'étend la partie la plus désolée de cet immense cloaque, que n'ont pu parvenir à assainir les travaux importants de quelques Papes et de l'administration française qui, pendant tout le temps de l'occupation, y consacra sans succès complet des sommes considérables. Misérable nature que celle des marais Pontins; nature rabougrie, flétrie, verdâtre et flasque!

Bel endroit, en vérité, pour les orgies du choléra, de la peste, de la fièvre jaune, du typhus! Quel gigantesque nid d'êtres malfaisants! Tout ce qui croît sur ce sol fangeux bave le poison et donne la mort; les chauds rayons de soleil, l'ombre rafraîchissante, sont, comme l'air qu'on y respire, des ennemis terribles pour l'homme.

Cependant, s'il faut s'en rapporter à la tradition populaire, le sol de cette localité, qui faisait autrefois partie du territoire des Volsques, était jadis sain, productif et couvert d'une vigoureuse végétation et de villes florissantes.

Les causes de l'effrayante stérilité d'aujourd'hui et de cette dépopulation sont-elles dues à un tremblement de terre qui aurait subitement abaissé le sol? Aucun document historique n'est venu, jusqu'à présent, expliquer la cause de ce phénomène. Pline lui-même n'en parle pas.

Lorsqu'on traverse la *Lineâ-Piâ* jetée là comme un pont cyclopéen, les yeux rencontrent de loin en loin des bandes d'oiseaux au plumage sinistre; des foulques qui vont à la curée ou des buffles sauvages qui descendent de ceux amenés d'Afrique, au septième siècle, et qui se vautrent dans la fange jusqu'au muffle; des troupes nombreuses de cochons fouillent aussi ces marais. Les historiens font descendre ces bêtes, pures de tout mélange, des célèbres compagnons d'Ulysse, leurs ancêtres, qui ont eu l'honneur d'être chantés par Homère.

C'est dans cette espèce de voirie naturelle, encombrée depuis des siècles d'un épais fumier de larves infectes

et de cadavres en décomposition, que se forment ces levains de putridité qui, portés par les brises de la mer et les courants, vont empoisonner Rome quand arrivent les grandes chaleurs.

Pour compléter l'effet attristant de cette stérilité de l'Apennin, qui se dresse droit et sauvage comme une pierre tumulaire au-dessus de ce titanesque charnier, la nature ne pouvait semer là que de la graine de bandits; c'était la seule chose qui pût croître et multiplier sur ce sol maudit, où l'on n'entend jamais ni les notes variées des oiseaux, chanteurs invisibles, ni ce bourdonnement étrange et sympathique du feuillage, ni ce tendre murmure de la brise que Milton dit être : *la langue épelant des mots inconnus aux hommes*. Partout règne le silence profond; les vents mêmes semblent se détourner pour fuir la peste! Cependant, le ciel y est toujours pur et magnifique; presque jamais un nuage n'en vient maculer l'éclatant azur, et l'air, bien qu'un peu lourd, y semble toujours suave et sain.

Lorsque l'on descend dans cette fosse horrible, au milieu de ces broussailles tortues, gluantes, souillées de venins et de vases, ombragées çà et là de grands végétaux empoisonnés, ce silence fait naître dans l'imagination d'indéfinissables rêveries, et pour peu que, reposé à l'ombre de quelques buissons, l'on s'abandonne à ce charme trompeur, une sorte de frisson vous parcourt les membres et les engourdit, la *mal'aria* vous enivre comme l'opium ou le haschisch; la fièvre maligne glisse bientôt dans votre sang qu'elle décompose, et la mort annonce sa venue par un sommeil invincible et une sueur froide

qui inonde votre corps, dont elle aura bientôt fait un cadavre si l'on ne vous soustrait promptement au poison terrible de ces marais pestiférés.

Lorsque les voyageurs ont franchi cet énorme cloaque, ils peuvent s'écrier avec le Dante :

« Ténébreux repaires, je vous quitte enfin ! »

Du côté de Terracine, les marais Pontins sont fermés par une énorme culée de l'Apennin, courant droit à la mer, et qui semble être clouée à son extrémité par le Circello, énorme îlot conique.

Vers le nord, le champ est libre. Là s'ouvre la campagne de Rome entre les eaux bleues de la Méditerranée et les montagnes de la Sabine qui se perdent dans des brumes violacées. Campagne déserte, sèche, inculte, au milieu de laquelle la ville éternelle agonisante est seule restée debout comme une sublime oasis au milieu de steppes infectes.

Les villages et les habitations des alentours, bien qu'élevés à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la plaine, ne sont pas toujours à l'abri du fléau. Cette campagne désolée commence dans Rome même; ses rues, ses places, ses ruelles, sont en été ravagées par l'*aria cattiva*.

Du Capitole à Saint-Jean-de-Latran, du Colysée à la porte San-Lorenzo, de Ponte-Mole à la Porta-Pia, on ne rencontre, aussi loin que la vue peut s'étendre, que des terrains abandonnés, des masures, des églises en ruines et des décombres. Entre les murs d'enceinte et les mon-

tagnes de Tivoli et d'Albano, l'œil ne se repose partout que sur des solitudes, des tombeaux, des tronçons de monuments et d'aqueducs, se déroulant comme un long serpent dans cet immense espace.

Les cinquante-trois nations qui, au dire des historiens anciens existaient dans le Latium avant Romulus, ne sont pas aujourd'hui représentées par cinquante-trois cabanes.

Maintenant que nous avons dépeint de notre mieux les aspects différents de ces marais Pontins, disons que sur les flancs des Apennins bordant ces marais, on voit, de la Lineâ-Piâ, une centaine de bourgs, de hameaux, d'habitations et de masures isolées et en amphithéâtre, Sermonetto, Sezza, Piperno, Rocca-Secca, Sonnino, etc., accrochés comme des nids de faucons dans les ouvertures des rochers, ou perchées sur le faîte des mamelons.

De leurs retraites élevées, les bandits voyaient venir au loin, et ils évitaient aisément ceux qui les poursuivaient. Aussi se moquaient-ils des dragons et des Papes, qui fulminaient contre eux d'impuissants édits.

Nous publierons en note, à la suite de cette histoire, les arrêtés de plusieurs Papes, qui décrétèrent les peines les plus sévères contre ces bandits. Le plus terrible est celui de Paul IV, qui ordonne de détruire des villes et *de semer du sel sur le territoire qui les portait. En conséquence, dit cet arrêté, une charrue, fut réellement conduite sur l'emplacement des maisons de Monte-Fortino, par Piétro Zalaretto, de Valmontine, tandis que Menico-Francie de la même ville suivait en répandant du sel dans le sillon en signe d'abandon.*

CHAPITRE III

Le casale d'Olivano. — Le fermier Orsino. — La madone d'Olivano.

Deux routes conduisent de Rome à Naples : l'une passe par Albano et les marais Pontins; l'autre traverse une petite vallée qui s'ouvre entre Frascati et Tivoli, et conduit à Frosinone, San-Germano et Monte-Cassino. La première de ces routes est échelonnée de relais de poste ; l'autre n'a de relais que pour le service des diligences; coupant ces deux routes entre Frosinone et Genzano, il est un petit chemin de traverse qui a pour but de relier ces deux petites villes.

A une distance à peu près égale de Genzano et de Frosinone, sur le bord de ce chemin, on peut voir encore une habitation assez considérable, dont l'aspect rappelle les constructions du moyen-âge, et dont l'architecture est un mélange des styles bysantin et mauresque.

C'était, lorsque commence cette histoire, l'habitation

du riche fermier Orsino. Cette ferme, aux vieilles murailles sombres et crénelées, à la haute tour couronnée de machicoulis, était connue sous le nom du *casale d'Olivano.*

Il y a plusieurs années encore, le vieux gardien de ce domaine y donnait gracieusement l'hospitalité aux artistes que leurs études appelaient pour quelques jours dans ce coin si pittoresque de l'Italie. Le soir, après le souper, ce brave homme racontait à ses hôtes le terrible drame auquel il devait d'être resté seul habitant de cette demeure et le séjour qu'y fit Gasparone, le plus célèbre des bandits romagnols.

Cette propriété rurale se compose d'un corps de logis élevé sur un vaste cellier. Une petite terrasse dallée, enveloppée de murs d'appui et ombragée par quatre énormes mûriers dont les branches s'étendent horizontalement sur des fils de fer, forme comme un vestibule-tonnelle devant la porte d'entrée. Une cour assez spacieuse est entourée de bâtiments et de remises; au milieu est un puits, auprès duquel un jeu de pompe verse de l'eau dans un bassin de marbre jadis blanc, dont les flancs sont sculptés de sujets mythologiques. Ce bassin n'est autre qu'une ancienne tombe trouvée parmi les ruines nombreuses de la campagne de Rome. Une tour carrée, crénelée au sommet et adossée à l'un des angles du bâtiment, servait de pigeonnier. Devant la façade principale de la maison était le jardin potager, actuellement abandonné aux ronces et aux broussailles qui s'y étalent en liberté. En dehors et autour sont de vastes quinconces d'oliviers, sous lesquels on cultivait le blé.

Enfin, sur le penchant de la colline, en face, sont de beaux vignobles ombragés de figuiers, d'amandiers, d'abricotiers et de pistachiers.

Au temps où les derniers maîtres de cette ferme l'habitaient, comme elle était alors fort isolée, les issues en étaient toujours soigneusement fermées, même le jour. Le soir venu, le maître du logis assujettissait lui-même les barres de fer derrière les épais contrevents en bois de chêne; il poussait les verroux des portes et fermait à double tour les lourds cadenas dont elles étaient garnies. Les fenêtres donnant sur le chemin étaient défendues par de grosses grilles en fer forgé, dont quelques-unes aujourd'hui sont absentes et les autres à peu près descellées.

Une fois la maison close le soir, aucun bruit ne s'y faisait entendre; l'aboiement des chiens de garde, lors du passage des voyageurs, pouvait seul leur donner à penser que cette maison était habitée.

Ce casale était la propriété, le patrimoine du fermier, ou, pour être précis, du *mercantile di campagna* Orsino qui l'exploitait.

C'était un homme triste et bourru, parlant peu, ne se liant avec personne, n'ouvrant la bouche que pour rudoyer ses gens ou les paysans qui avaient affaire à lui. Resté veuf à quarante-cinq ans, avec une petite fille qu'il aimait à l'adoration, il laissait, par habitude et par goût, l'enfant faire à peu près tout ce qu'elle voulait dans la maison. Active, alerte et mise dès son enfance au courant des besoins du ménage, par une vieille gouvernante, morte peu d'années après la fermière, la jeune fille était

devenue l'unique société de son père. C'était déjà pour lui une compagne sur laquelle le bonhomme aimait à se reposer des soins de son intérieur. Sa confiance en sa fille était telle, qu'il ne décidait jamais rien d'important sans prendre son avis. Et si les avis de sa fille prévalaient presque toujours, c'est que le père Orsino, aussi bien que les gens du pays, avaient reconnu en elle une rectitude de jugement bien rare à son âge.

Le caractère du fermier se ressentait d'avoir été longtemps dominé par sa femme, espèce de virago haute comme un géant, insociable comme un boule-dogue. Mariée tard, à trente et quelques années, cette matrone, comme la plupart des vieilles filles, n'avait pas su se garantir d'une âpreté et d'une sécheresse de caractère qui nuisit considérablement à l'amabilité de son commerce. Longtemps menacée par la coiffe de sainte Catherine, elle nourrissait des préventions fâcheuses contre les hommes, et elle détestait l'amour, dont le très-peu poétique Orsino ne lui avait pas révélé les tendres mystères. Laide, elle avait en haine la beauté des autres femmes. Enfin elle ne faisait cas que de la dévotion, qu'elle poussait jusqu'au bigotisme. Elle avait pesé sur l'esprit de son mari avec toute la violence d'une femme haineuse. Elle lui avait fait payer cher d'être resté si longtemps sans pouvoir se décider à l'épouser; car le fermier avait plutôt cédé au besoin de trouver la maison propre, le dîner prêt et de savoir le logis bien gardé, en prenant femme, qu'à celui d'épancher son cœur dans le cœur d'une compagne chérie.

Bien que Orsino eût contracté dans cette servitude

l'attitude et les mœurs d'un soldat, et que son grand front chauve et plissé indiquât l'habitude de l'obéissance et de la résignation, les angles un peu carrés de la face révélaient des tendances à l'opiniâtreté. Ses sourcils épais, droits comme les crins d'une brosse, et abaissés comme un auvent, sur ses yeux durs et caves, joints à l'immobilité de ses traits, imprimaient à l'ensemble de sa physionomie une dureté presque réfléchie et calculée. Il avait les épaules larges, la taille haute, les membres solides et nerveux.

Son costume ordinaire était celui des Italiens de la campagne, que, jusqu'ici, grâce au ciel, la mode a été impuissante à modifier; il se composait de souliers à boucles d'argent, de bas chinés ou blancs, selon l'occasion; d'une culotte courte en velours noir, serrée aux genoux et à la taille par des boucles, un gilet de même étoffe, largement ouvert devant, laissant voir une chemise de linge à très-petits plis, attachée au milieu par une broche ancienne en forme d'anneau. Sa veste en velours était ornée de deux poches de côté; dans l'une était sa tabatière d'argent ciselé; dans l'autre son mouchoir, dont une des pointes, par précaution, était attachée à une boutonnière, et par-dessus tout cela, un chapeau conique en feutre, entouré à sa base d'un large cordon.

Orsino était infatigable au travail. On eût pu le croire avare si les nombreuses bonnes actions répandues autour de lui n'eussent été un démenti formel à cet amour de l'argent qu'il manifestait quelquefois avec une certaine vivacité. Le secret du fermier était révélé dans les *a parte* que voici :

— *Et qui lo sa?* (qui le sait?) disait-il parfois en contemplant ses nombreux sacs de scudi et de ducats d'or qu'il cachait soigneusement dans un vieux bahut de chêne sculpté, relégué dans un grenier dont lui seul avait la clef. *Qui lo sa?* peut-être qu'en échange de ces tonnes de ducats un de ces beaux muscadins de Rome, prince, marquis ou baron, ruinés et déplumés, ne dédaignera pas de donner légitimement, par-devant le curial et M. le curé, à ma Bianchina le titre de princesse ou de marquise. Cela s'est vu et se voit encore. D'ailleurs l'enfant est un joli brin de fille. Nous aviserons, murmura-t-il alors en se frottant les mains avec satisfaction. A moins cependant qu'elle ne s'y oppose. C'est assez que je le désire pour qu'elle me refuse, car elle a un petit caractère... Nous aviserons.

C'est par orgueil pour sa fille qu'Orsino thésaurisait. Où devait aboutir cette sotte ambition du fermier? c'est ce que nous apprendra la suite de ce récit.

Orsino, bien que brutal dans la forme, était loin d'être haï de son entourage; on le craignait, car il était robuste et peu endurant, depuis son veuvage surtout; mais il faisait du bien et aimait à voir heureux tous ceux qui l'entouraient.

Chaque semaine, le samedi soir, il payait ses ouvriers et ajoutait toujours à leur compte la journée du dimanche, bien qu'ils ne dussent pas travailler.

— Un homme qui chôme le dimanche de par la loi ne se repose pas, disait-il, et je paye les miens pour qu'ils puissent aller à la messe et jouer aux boules après.

Quand le pain et les denrées alimentaires enchérissaient, il augmentait spontanément le salaire de ses employés.

— Les riches, répétait-il fréquemment, sont faits pour aider les pauvres gens, et des services qu'on leur rend Dieu compte largement les intérêts.

A cinq ou six milles à la ronde et plus encore, il connaissait tout le monde et s'informait des besoins des habitants pauvres ou malaisés. Les vieillards et les enfants étaient surtout l'objet de sa sollicitude. Une misère lui était-elle signalée, vite Bianca chargeait sa mule de provisions de toute espèce et portait aux malheureux de la farine, de l'huile, du vin, du linge, quelquefois même des écus.

Mais si Orsino était estimé et quasi-aimé de son entourage et des gens dont il avait soulagé secrètement les misères, la généralité des habitants des pays voisins le détestait à cause de sa fortune et calomniait jusqu'à sa générosité. On l'accusait d'avoir été brigand, faux-monnoyeur, contrebandier; quelques-uns même le disaient sorcier et en très-bon rapport avec les malins esprits.

Plusieurs fois dénoncé au Saint-Office, ce tribunal avait eu le bon sens, contrairement à ses traditions et à ses habitudes, de ne rien croire de ces abominables calomnies, qui, en d'autres temps, auraient infailliblement mené le bonhomme au bûcher.

En un mot, on le chargeait de tous les crimes, bien qu'il fût né dans le pays, que chacun ne l'eût ja-

mais perdu de vue, et que personne n'eût pu lui reprocher le plus petit acte d'indélicatesse.

Cette haine dont on enveloppait Orsino prenait sa source dans un sentiment de jalousie. Tous les gens des environs étaient exaspérés de son bonheur constant en toutes choses. Sa fortune, d'ailleurs considérable, était supposée fabuleuse; elle provenait d'une source légitime et honnête. Outre ses vignes, ses terres, ses champs, qu'il exploitait lui-même, il faisait encore le commerce des huiles, des vins, de la soie et des céréales. Il achetait écus comptant aux paysans des alentours tous leurs produits à un taux raisonnable, et les revendait à Rome selon que les cours lui semblaient avantageux. C'était de la spéculation sans doute, mais honnêtement faite. En cela, loin de nuire à ses concitoyens, il leur rendait service puisqu'il les dispensait de faire le voyage de Rome pour y porter leurs récoltes aux marchés, et de perdre ainsi, pour l'aller et le retour, deux ou trois jours. Mais la haine et l'envie ne raisonnent pas.

Bianca était exceptée de ce concert de malédictions et d'injures quotidiennes. C'était une créature délicate et fraîche, pensive et triste, dont l'âme et la beauté étaient chastes comme son nom. Modeste et douce, Blanche répandait au milieu de la tristesse, du silence et de l'austérité de cette maison une effluve bienfaisante qui assouplissait ces rudes natures des montagnes; son visage, sa parole comme sa démarche, étaient pleins de charmes. De grands yeux bleus encadrés de sourcils d'un noir brillant et de

cheveux de la même couleur, mais soyeux et fins, des dents blanches et bien rangées, joignez à tout cela de la grâce et de la vivacité dans un sympathique abandon, et vous aurez une idée des dons charmants que Bianca avait reçus de la nature. Chacun, même parmi ceux qui détestaient le plus son père, aimait à lui obéir, et aurait exposé sa vie pour la sauver d'un danger.

Elle était entre les *contadini* (paysans) et son père un intermédiaire toujours respecté. On s'inclinait sans murmurer devant ses décisions, que l'on savait toujours loyales et justes. Quand par hasard la paix était troublée dans le village, ce qui arrivait fréquemment, surtout le dimanche après vêpres, la présence seule de Bianca suffisait pour ramener l'ordre et la tranquillité.

Quand elle eut atteint seize ans, on la surnomma la *madone d'Olivano*, et bientôt à vingt milles à la ronde on ne la connut plus que sous ce nom-là. Les brigands eux-mêmes qui campaient dans les campagnes voisines, gens qui d'habitude ne reculent devant aucune profanation, n'approchaient jamais du casale, qu'ils avaient en grande vénération. Bianca était pour eux une sainte. Ils auraient été capables de massacrer sur l'heure qui eût osé porter une main sacrilége sur la ferme et sur ses gens. Les barres de fer, les cadenas, les verroux du casale étaient devenus inutiles, mais le prudent Orsino ne continuait pas moins d'en faire usage.

La jeune fille savait qu'elle n'avait rien à craindre de

personne, ni le jour, ni la nuit, ni sur les routes, ni sur les chemins les plus déserts lorsqu'elle allait seule sur sa mule visiter les malades et les malheureux. Les bandits veillaient sur elle, il est vrai, avec plus de sollicitude et de vigilance que sur eux-mêmes. Quand, par hasard, surprise par la nuit, elle revenait sans être accompagnée, ses regards saisissaient dans l'obscurité des ombres d'hommes se glissant le long du chemin. Elle devinait qu'elle avait une escorte invisible prête à lui porter secours.

Depuis quelques années, la vénération que Bianca avait inspirée à tous ceux qui l'entouraient était assurément le plus grand moteur de cette fortune rapide que l'on enviait au bonhomme Orsino.

L'accroissement de ses affaires devenait de jour en jour plus considérable. Le fermier n'était plus jeune. Il avait atteint cet âge où l'on commence à sentir le besoin de repos. Ses granges, ses celliers, ses greniers, par suite du concours incessant des paysans, regorgeaient de denrées de toute nature ; il ne pouvait plus suffire à la direction d'intérêts aussi multiples. Les voyages de Rome étaient devenus de rudes corvées pour lui.

Un soir que la fatigue lui semblait plus lourde, il con sulta sa fille, lui exposa l'état de souffrance de ses affaires, et Bianca entendue, il se décida à prendre un factotum, un intendant.

Dès que l'on connut les intentions du fermier, les propositions ne manquèrent pas d'arriver à la ferme. On n'eut que l'embarras du choix.

Du consentement de la jeune fille, et sur ses ins-

tances même, le fermier accueillit la demande d'un jeune pâtre appartenant à une famille honnête de Sermonetto, autrefois dans l'aisance, mais que des revers de fortune contraignaient à recourir, pour vivre, aux plus infimes travaux. De cette famille étaient anciennement sortis des cardinaux et des hommes éclairés qui avaient rempli dans les États-Romains des fonctions importantes.

D'ailleurs, ce jeune homme avait été recommandé chaudement au casale par le curé de Frosinone, dont il était parent éloigné.

On procéda de suite à son installation. On lui meubla, au rez-de-chaussée, une vaste chambre attenant à la salle commune où les gens prenaient leurs repas, et on lui remit entre les mains la direction des opérations du dehors. C'étaient celles qui pesaient le plus sur les épaules du fermier Orsino, mais aussi c'étaient les affaires qui rapportaient les bénéfices les plus sûrs et les plus importants. Aussi quand Orsino se fut assuré que le nouveau venu serait en état de mener à bien les intérêts commerciaux du dehors, ce fut avec une joie bien sincère qu'il embrassa sa Bianca bien-aimée en lui disant :

— Fillette, tout ira bien là-bas à Rome, et pour moi ce ne sera qu'un jeu de m'occuper des affaires de l'intérieur, puisque pour récompense je pourrai prendre chaque jour un baiser sur le front de la petite madone d'Olivano.

CHAPITRE IV

Les amours de Fabio. — Ulysse Galeyra. — La demande en mariage.

Fabio, c'était le jeune intendant, ne manquait ni d'instruction ni d'intelligence. Sa figure, d'un ovale un peu long, avait de la distinction, son front était haut et large, un peu anguleux, ses yeux noirs et vifs, voilés de longs cils épais, révélaient une pénétration peu commune. Une chevelure noire et abondante, des lèvres trop minces peut-être, des dents blanches et aiguës comme celles d'un renard, donnaient à l'ensemble de sa physionomie une expression de ruse et de finesse remarquable. En somme, c'était ce que l'on peut appeler un assez joli garçon. Des épaules larges, des bras nerveux et bien attachés, un torse bien campé sur des jambes solides, promettaient pour l'âge mûr une force physique des plus puissantes.

Son costume était celui des gens aisés de la campagne, le même à peu près que celui du fermier. Voilà pour le physique.

Quant à son esprit, il était un peu étroit, mais persé-

vérant et dissimulé. Son regard, qu'il s'efforçait de rendre calme, était inquiet; l'observateur y eut vite deviné une âme ardente susceptible des plus violents entraînements de la passion.

Zélé, infatigable à la besogne, le travail était pour cette nature nerveuse et active un aliment nécessaire, un véritable besoin.

Lorsqu'il entra dans la maison du fermier, Fabio avait vingt ans et Bianca dix-sept. Il fallait l'orgueil insensé d'Orsino pour ne pas voir le danger qu'il y avait à placer près de sa fille un homme jeune et beau.

L'amour trouva facilement à se faire place dans le cœur de ces deux jeunes gens, qui vivaient ensemble dans cette retraite presque cloîtrée, séjour, comme on le sait, prédestiné à l'éclosion des grandes passions.

Ce fut d'abord et uniquement des rêves ambitieux qui fermentèrent dans le cerveau du jeune commis; épouser la fille d'Orsino, c'était devenir d'un seul coup riche et puissant. C'était pouvoir vivre à Rome de la vie des seigneurs; mais il faut le reconnaître, ces sentiments bas furent bientôt étouffés par la passion grande et vraie qui envahit son âme.

L'amour de Fabio se révéla bientôt à Bianca, qui ne pouvait y rester insensible.

Tout ce que la nature avait mis de dévouement et d'affection dans le cœur de Bianca, trésors cachés en elle jusqu'alors et qu'elle n'avait pas soupçonnés, se développa bientôt sous les regards amoureusement respectueux de Fabio; aussi, lorsque six mois après l'arrivée du jeune homme, Bianca interrogea son cœur,

elle put y lire tout l'amour que lui inspirait l'intendant. Il n'était plus temps alors de faire un pas en arrière. Ce sentiment était plus fort que sa volonté, aussi se livra-t-elle au plaisir d'aimer et d'être aimée.

Pour d'autres yeux que ceux du fermier, cette mutuelle passion n'eût pu rester longtemps cachée. Mais le bonhomme avait épousé sa défunte sans amour, il ignorait complètement les formes tendres et naïves dont se revêt ce sentiment. Loin de trouver dangereuses la sympathie et la douce familiarité qui liaient les deux enfants, il applaudissait au contraire à leurs jeux et à leurs petites mutineries.

Fabio, en homme rusé, sut, d'utile qu'il était, se rendre indispensable au vieillard, qui eut bientôt en grande estime son jeune factotum et le traita plutôt comme un fils que comme un serviteur.

Un changement notable se fit dans le caractère de Bianca. De pensive et mélancolique qu'elle avait été jusque-là, elle devint gaie et communicative. Le casale, qui si longtemps était resté silencieux comme un couvent de trappistes, s'anima comme une volière où la jeune fille chantait du matin au soir.

Quand Fabio se sentit aimé, il mit en jeu toutes les petites ruses qui pouvaient accroître cette passion chez Bianca. Souvent le soir il prolongeait volontairement son absence au delà de l'heure accoutumée; Bianca alors craignait, soupçonnait, conjecturait, quelque malheur ou quelque imprudence et s'en alarmait. On la voyait courir à chaque instant à la porte du casale, interroger l'horizon, fouiller de son regard pénétrant les

chemins et les sentiers, et rentrer attristée lorsqu'elle n'avait pas aperçu le jeune homme. Mais, si elle avait entendu le pas de sa monture frapper le pavé de la route, ou les pierres des chemins, de ses sabots lourdement ferrés, sa figure s'illuminait, la voix lui revenait, et, lorsque enfin Fabio était placé à table, en face d'elle pour prendre sa part du souper avec tout le personnel de la maison, c'était des petites moues charmantes, des gronderies et d'espiègles et innocentes agaceries que le fermier encourageait par un sourire.

Plusieurs années se passèrent ainsi, mais disons-le pour être juste : si Fabio n'abusa pas d'une situation que l'amour lui faisait facile, ce fut moins par probité que par crainte ; il savait les poignets d'Orsino solides et nerveux, et de force encore à disloquer la charpente d'un buffle.

Or, le vieux fermier, sans faire aucune allusion, répétait fréquemment en voyant la joie et le bonheur si francs de son enfant :

— J'aime ma Bianchina plus que tout au monde ; aussi, par le sang du Christ, j'éventrerais celui qui oserait troubler sa quiétude et toucher à un cheveu de sa tête.

Ces paroles sauvèrent peut-être la jeune fille d'une profanation longtemps préméditée.

Fabio savait qu'il était aimé. Que lui fallait-il de plus pour le présent ?

En abusant de la confiance de son maître, en trahissant l'hospitalité qu'on lui avait si généreusement of-

ferte, il compromettait son avenir, et se verrait peut-être obligé de quitter le casale.

— Il faut attendre tout du temps, se disait-il parfois avec regret, ne précipitons rien. Le bonhomme peut mourir et alors Bianca sera ma femme, je n'aurai plus qu'à fermer les portes du casale et à mettre les clefs dans ma poche.

Chez Fabio, ainsi qu'on le voit, l'amour n'excluait pas l'intérêt, d'ailleurs nous savons qu'il avait commencé par convoiter les écus d'Orsino.

Les choses restèrent les mêmes encore pendant quelque temps ; il semblait à ses yeux qu'elles dussent durer ainsi toujours. Les deux jeunes gens n'avaient rien de caché l'un pour l'autre. Les dimanches et les jours de fête, après la messe et les vêpres, Fabio, suivi de Bianca et du fermier, allait dans le parterre et le potager ; il arrangeait, soignait, arrosait les fleurs préférées de la jeune fille, émondait les rosiers, semait des graines de plantes rares qu'il avait rapportées de Rome, ou bien, assis à une table de marbre, sous une tonnelle de chèvrefeuille et de vigne qui traversait le jardin d'un bout à l'autre, il leur lisait avec enthousiasme le Dante, l'Arioste ou le Tasse. Ce dernier auteur servit plus d'une fois d'interprète aux pensées de Fabio, et ce n'était pas ces jours-là que la jeune fille trouvait le poëte le moins éloquent.

Le soir, dans la semaine, après les travaux finis, les comptes terminés, l'intendant faisait la partie de cartes du fermier, pendant que Bianca, assise à côté de son père, s'occupait de couture ou de broderie, levant de

temps à autre ses beaux et grands yeux bleus sur le jeune homme, comme pour lui dire : Supportez à cause de moi, les brusqueries de mon père ; il est un peu mauvais joueur.

Fabio n'avait donc qu'à laisser voguer son âme dans les flots azurés de l'espérance, rien ne troublait sa tranquillité, pas même un prétexte à un peu de jalousie. On ne recevait personne dans cette famille, et Bianca, chaque jour, chaque heure, semblait s'attacher de plus en plus à lui.

Cependant le factotum devint triste et rêveur. Un secret pressentiment que son bonheur était menacé vint traverser son cerveau. Il ne se trompait pas. Son existence jusque-là si calme, devait bientôt être troublée profondément.

L'arrivée inattendue d'un neveu du fermier, avocat à Rome, fort joli garçon, d'une éducation distinguée et d'une mise élégante, qui contrastait avec les allures un peu paysannes de Fabio, vint donner un aliment sérieux aux craintes jusque-là chimériques de l'intendant.

Excepté pour l'intendant, ce fut, ce jour-là pour tout le monde, à la ferme, une fête de famille, car les vieux serviteurs avaient connu le neveu du fermier, alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune homme.

Ce neveu, Ulysse Galeyra, était né à Frosinone. Il n'avait quitté ce pays que pour entrer au collége, et finir ses études à l'université de Bologne. On l'avait connu enfant, on le retrouvait homme, et chacun allait affectueusement lui serrer les mains.

Bianca et le fermier l'accueillirent avec les plus bruyantes démonstrations de joie.

Pour compléter son éducation, sa famille avait envoyé Ulysse en France et en Allemagne, et les histoires de ses courses à travers l'Europe réjouissaient fort le fermier, qui, oubliant ses projets de grandeur pour sa fille, se prit tout à coup d'une belle passion pour son neveu, et résolut d'en faire son gendre.

— J'avais rêvé, se disait-il, un marquis pour Bianca, je lui donnerai un avocat : c'est mon neveu, après tout. J'aime mieux que mon bien reste dans la famille.

Fabio, instinctivement jaloux d'Ulysse, trouva de mauvais goût l'accueil empressé qu'on lui fit. Il ne pouvait, sans un sentiment de mauvaise humeur qu'il ne prenait pas la peine de déguiser, supporter la présence de ce malencontreux cousin. Et pendant les deux semaines que celui-ci passa au casale, il lui arriva plus d'une fois de trahir sa colère par des maussaderies de mauvais goût. Si le vieux fermier et son neveu ne firent eureusement aucune attention à ces boutades, elles n'échappèrent pas à Bianca, qui voulut calmer l'intendant. Mais elle eut beau lui dire qu'elle n'aimait son cousin que comme on aime un parent, un ami d'enfance, ce fut peine perdue; Fabio l'accusa brutalement de coquetterie et de trahison.

Cette jalousie dégénéra en rage, un soir que Fabio, après un souper qui avait été largement arrosé des meilleurs vins de France, entendit Orsino murmurer en regardant sa fille s'éloigner au bras d'Ulysse :

— L'année prochaine nous marierons ces deux enfants-là.

Bianca, blessée par les reproches immérités de Fabio, s'était tenue depuis quelque temps dans une réserve froide qui irritait notre jaloux. Mais quand elle vit l'homme qu'elle aimait agité, hors de lui, et véritablement malheureux, elle ne sut que faire, et mettant de côté toute fierté, elle épuisa, pour consoler le jeune homme et le convaincre de son amour, tous les raisonnements qu'elle croyait propres à ramener le calme dans son cœur déchiré. Rien n'y fit. Alors elle plaignit sincèrement Fabio, et des effets remontant aux causes, elle se prit à détester sérieusement celui dont la présence avait suffi pour troubler la joie tranquille du casale.

Un soir que son père, retiré dans sa chambre, dormait profondément et qu'elle veillait, assise devant l'âtre de la grande cheminée de la salle où l'on se tenait ordinairement, Fabio, parti pour Rome dès le matin, rentra fort tard et se trouva seul avec elle. Le cœur plein d'angoisses et d'inquiétudes, il supplia en sanglotant, la jeune fille de lui pardonner ses injustes reproches, ses injurieux soupçons des jours précédents, puis lui prenant les mains et les couvrant de baisers, il lui demanda pour la millième fois peut-être de nouveaux serments que Bianca, heureuse des bonnes paroles de son bien-aimé, lui renouvela sans hésitation.

Fabio lui dit alors des vers qu'il avait faits pour elle. Tous les Italiens sont quelque peu poëtes et musiciens. Le pauvre garçon ressentait vivement, il exprimait de

même, et ses vers, incorrects quelquefois, étaient toujours passionnés et colorés. Si une jeune fille ne trouve pas toujours beaux les vers qu'elle a inspirés, elle a souvent une profonde indulgence pour celui qui les a faits.

Le pardon accordé, il fut convenu que le dimanche suivant, à la rentrée des vêpres, on tenterait près du fermier une démarche qui mît fin à une situation désormais intolérable. Fabio ferait la demande en mariage, et Bianca présente l'encouragerait et l'appuierait au besoin. On ne doutait pas du succès. Le fermier aimait sa fille à l'idolâtrie. Comme intendant, Fabio avait, depuis trois ans bientôt, rendu des services importants à Orsino; c'était par ses soins, son intelligence, son activité que tout marchait au casale, le bonhomme se reposait entièrement sur lui; il y avait donc grand espoir que leur projet serait agréé.

— Mon père est si bon, ajoutait Bianca, il est habitué à faire toutes mes volontés, il consentira à notre mariage dès qu'il saura que je vous aime, mon Fabio !

On se sépara plein de confiance dans l'avenir. Doublement heureux de cette résolution prise et du départ du neveu, qui eut lieu le lendemain, les deux amants comptèrent impatiemment les heures jusqu'au dimanche, jour où la décision d'Orsino devait sanctionner leurs projets.

Le jour venu, les deux jeunes gens se concertèrent de nouveau en allant à l'église du village voisin pour y entendre la messe. La jeune fille au retour passa au jardin et fit mille câlineries au vieillard, en même

temps qu'un pompeux éloge des mérites et du dévouement de l'intendant pour eux. Le fermier reconnaissant la justesse des observations de sa fille, l'autorisa à annoncer à Fabio qu'il doublait ses gages, et que désormais, à partir de la Saint-Jean, il l'intéressait dans toutes les opérations commerciales. Bianca vit dans ces dispositions un heureux augure pour son projet. Si son père donnait une si belle part au factotum dans ses affaires, c'est qu'il reconnaissait son mérite et qu'il sentait le besoin de se l'attacher. Eh bien! en me le donnant pour mari il n'aura plus la crainte que Fabio nous quitte.

Les deux amoureux s'en furent aux vêpres, à deux heures, et pendant la route l'intendant apprit les bonnes dispositions d'esprit dans lesquelles se trouvait le fermier à son égard.

Cependant Bianca fut obligée d'encourager l'intendant à faire sa demande, celui-ci, malgré toutes les protestations d'amitié du père Orsino, ne se sentait qu'à demi rassuré.

Il est inutile dire que ce jour-là les psaumes et les chants religieux, si poétiques qu'ils puissent être, ne furent pas même entendus par le jeune homme dont l'esprit était ailleurs qu'à l'église. Bianca au contraire pria avec ferveur; on devine ce qu'elle demandait au ciel.

En rentrant à la ferme l'intendant eut besoin pour s'enhardir de boire une fiachette de vin de Montefiascone. Cependant il ne manquait habituellement ni d'audace ni d'énergie. Un regard de la jeune fille, qui

semblait lui reprocher sa faiblesse, tout en faisant rougir son front, rendit à son cœur un peu de fermeté.

Après avoir remercié son *padrone* des bontés nouvelles dont il venait de le gratifier, après avoir à l'avance réclamé l'indulgence d'Orsino pour la demande hardie qu'il allait lui faire, après avoir protesté de son désintéressement et du sentiment noble et vrai qui inspirait sa démarche, il finit, non sans peine, par demander au fermier la main de sa fille!

CHAPITRE V

Déception. — Mariage de Bianca. — Fabio chez les moines.

A cette demande imprévue, Orsino chancela un instant comme un homme ivre et tomba abasourdi plutôt qu'il ne s'assit dans son vieux fauteuil de chêne sculpté. Puis voyant que sa fille semblait être la complice de Fabio, son visage, de pourpre qu'il était devint livide, ses yeux s'injectèrent de sang, ses narines se dilatèrent, et sur ses traits apparut l'expression d'un dédain tellement accablant pour Fabio, que Bianca en eut froid au cœur. Enfin, Orsino se leva et dit avec un éclat de voix plein d'ironie :

— Toi, épouser ma fille ?

— Je l'aime, balbutia l'intendant, et elle...

— Misérable !... ni toi ni elle n'avez le droit de vous aimer ; d'ailleurs, tu mens !... ma fille ne peut aimer un valet !...

— Mon père ! s'écria Bianca suppliante.

— Si ce traître a dit vrai, reprit le fermier avec une fermeté de langage que sa fille n'avait jamais entendu, je ne suis plus ton père !

Quant à toi, hypocrite maudit, prends tes nippes et pars à l'instant même pour Sermonetto, va respirer l'air natal ; celui du casale ne te vaut plus rien. Pars donc, misérable, et souviens-toi que ce soir il vaudra mieux pour toi te trouver chargé d'or sur le chemin de la bande de Pierre de Calabre, que de rencontrer les poings du vieux fermier que tu es venu trahir, comme un espion, un voleur, un traître ; mais pars donc !

Fabio n'avait pas prévu ce dénoûment ni cette explosion de colère terrible. Attéré par ce langage, il était muet. Son visage avait pris une teinte livide. Et comme pétrifié, il restait debout devant son patron sans trouver une seule parole à dire.

— Tu m'as entendu? s'exclama plus doucement le fermier; eh bien, tourne-moi les talons sur l'heure.

Bianca s'était tue jusque-là. La colère furieuse de son père l'avait interdite. Mais devant la douleur navrante du jeune homme, toute son énergie d'enfant gâté lui revint ; elle courut se jeter dans les bras de son père.

— Mon père! mon bon père!... je l'aime ! s'écria-t-elle.

— Mon enfant, répliqua sévèrement le fermier, jusqu'à ce jour, j'ai fait toutes tes volontés ; je ne t'ai contrariée en rien ; mais depuis longtemps j'ai promis ta main à ton cousin qui t'aime, lui aussi, et qui est venu ici tout exprès pour me rappeler ma promesse.

En disant ces paroles, il mentait. Mais, on le sait, Orsino rêvait une position brillante pour sa fille. Il la voulait voir femme d'un citadin, d'un avocat. Un moment de faiblesse pouvait tout compromettre ; il resta inébranlable en apparence. Au fond, il souffrait horriblement de faire ainsi violence à son enfant.

Bianca ne s'attendait pas à cette résistance invincible ; aussi, désespérée, les yeux pleins de larmes, la voix étouffée par des sanglots, elle essaya encore de fléchir la volonté de son père. Celui-ci ne voulut rien entendre. Elle eut beau lui répéter qu'elle aimait Fabio depuis le jour qu'il était entré au casale, que cet amour était sa joie, son bonheur, sa vie, il resta inaccessible aux prières de sa fille, et pour couper court à toutes discussions dans lesquelles il craignait de faiblir, il ordonna à Bianca de se retirer dans sa chambre, et lui enjoignit de se préparer le lendemain matin à partir pour Rome.

Puis, revenant sur ses pas, il ouvrit la porte de la cour, puis celle qui donnait sur la route, et poussa dehors le pauvre intendant.

Épuisée, tordue par les angoisses les plus poignantes, Bianca ne put ou n'osa prolonger une résistance inutile. L'état d'irritation où elle voyait son père lui faisait un devoir de se taire. Retirée chez elle, elle s'affaissa sous le poids d'une douleur profonde, sans espoir et sans recours. Elle passa la nuit assise sur le bord de son lit, silencieuse, et en proie à ces angoisses fiévreuses qui nous écrasent comme un mauvais songe et nous enchaînent à notre douleur sans nous laisser même le désir ni la force de la secouer.

Fabio, de son côté, à moitié fou de douleur, resta longtemps sous la porte du casale, comme un chien à la porte de son maître, et s'assit sous les énormes mûriers taillés en parasol qui en ombrageaient l'entrée.

La fraîcheur de la nuit, en rafraîchissant son cerveau, en rappelant ses esprits à la triste réalité, ramena le jeune homme aux instincts primitifs de sa nature. A la résignation muette de tout à l'heure succéda une colère sourde. Il se rappela les injures d'Orsino, et le valet murmura à demi-voix des paroles de vengeance.

— Il a brisé mes espérances, tué mon bonheur, flétri ma vie; eh bien, je le frapperai à mon tour et je serai impitoyable comme lui.

Ces paroles, rapportées au fermier, furent prises au sérieux. En Italie comme en Corse, une menace de vengeance ne tombe jamais sans germer.

Le lendemain matin, le père emmena sa fille à Rome, où ils restèrent plusieurs semaines occupés aux préparatifs du mariage qu'il avait hâté sans en dire la cause véritable.

— Je suis vieux, disait-il, je puis mourir, et je ne serai tranquille que quand j'aurai vu ma fille établie.

La veille du jour fatal, Bianca et le fermier revinrent au casale accompagnés du futur, Ulysse Galeyra, de sa famille et de quelques amis.

L'heure de se rendre à l'église sonna. Bianca, résignée ou contrainte, dut se préparer à s'unir à son cousin. Le cortége nombreux, auquel s'étaient joints quelques voisins invités, s'achemina vers l'église de la paroisse du casale. Jamais fiancée n'eut une figure plus triste. Ulysse attri-

bua cette pâleur à l'émotion bien naturelle que doit éprouver une jeune fille à ce moment suprême. Le père était bien un peu ému, il aimait son enfant et il lui en coûtait de faire violence à ses affections; mais il trouvait sa propre justification dans le bonheur dont elle jouirait à Rome, où son mari allait occuper un rang élevé et par son talent et par la fortune dont il allait la doter.

— Ah bah! se disait-il, elle oubliera cet efflanqué de Fabio; toutes les femmes finissent toujours par aimer le père de leurs enfants, à preuve ma défunte! Bianca me saura gré un jour d'avoir montré de la fermeté.

L'amour de Fabio pour la jeune fermière avait été deviné par tous les gens des pays voisins, et bien que ce jeune homme n'eût été jusqu'alors qu'un intendant, chacun trouvait néanmoins que par sa famille et son instruction il valait le fermier et qu'il méritait bien l'affection et la préférence que la jeune fille lui avait accordées. Aussi, lorsqu'on apprit ce qui s'était passé, on plaignit d'autant plus Fabio qu'on détestait Orsino.

Dès le lendemain de la scène à la suite de laquelle Fabio avait été chassé du casale d'Olivano, Orsino, avons-nous dit, retiré dans la ville éternelle y était resté plusieurs semaines. Il y avait dans cette absence prolongée du fermier un autre motif que celui de préparer le trousseau de son enfant. Le fermier espérait que Fabio, après avoir donné un libre cours à sa colère, se déterminerait à quitter le pays. Il se trompait.

Nul n'est plus tenace qu'un Italien amoureux. Fabio, bien accueilli par quelques personnes du bourg voisin, y prit domicile.

A son retour de Rome, Orsino apprit par ses gens la présence de l'intendant dans le voisinage et trouva prudent de se tenir sur ses gardes. Il se rappelait les menaces que ce jeune homme avait proférées, et il se promit d'avoir l'œil sur son ancien serviteur.

Dans le trajet du casale au bourg, le fermier, en tête du cortége, fouillait de ses regards inquiets tous les accidents du terrain où un homme pût se cacher. On traversa le village sans encombre. On était arrivé devant le presbytère, et comme on allait y entrer, il surprit Fabio caché dans un coin, la main armée d'un couteau à moitié enfoui dans la manche de sa veste et prêt à troubler d'une manière tragique la joie de la famille.

Le fermier était, comme on le sait, taillé comme l'Hercule Farnèse; tout en surveillant de l'œil son ex-factotum pendant que le cortége entrait à l'église, et au moment où celui-ci se disposait à suivre la noce, Orsino s'élance d'un bond sur Fabio, le saisit à la gorge, lui brise le poignet droit d'un vigoureux coup de poing, puis enlève le malheureux jeune homme comme il eût fait d'un enfant, le porte dans une ruelle voisine où en moins de temps qu'il n'en faut pour raconter cette scène, il lui disloque les membres et le laisse pour mort sur la place.

Après cet acte de sauvage brutalité il rentra dans l'église, où le mariage s'accomplit sans que personne de la noce se fût aperçu de son absence et n'eût entendu les cris désespérés du moribond.

Fabio, couvert de sang et brisé, fut relevé inanimé et

recueilli par des moines capucins qui le portèrent dans l'infirmerie de leur couvent.

Son état était des plus graves. Si les fractures n'offraient aucun danger pour la vie, des lésions internes pouvaient à tout moment déterminer un épanchement ou une inflammation et entraîner la mort.

Pendant les dix premiers jours, le malheureux jeune homme fut bien près de passer dans l'éternelle patrie des ombres. Mais grâce à la force de sa constitution, à sa jeunesse et surtout aux soins assidus et intelligents qui lui furent prodigués par les bons moines, Fabio guérit.

Sa convalescence fut longue et pénible. Quelque distraction qu'on essayât de lui donner, il resta pendant plusieurs semaines sombre, taciturne et dans un état voisin de l'hébétement.

Bientôt cependant l'espoir de revoir Bianca, vint sourire à son imagination. Ce malheureux ne pouvait se faire à l'idée qu'elle était à jamais perdue pour lui, qu'elle appartenait enfin à un autre. Mais quand sa pensée le reportait au jour où il avait été meurtri et presque tué par le fermier, toutes les rages humaines se déchaînaient en lui pour lui tordre le cœur; il s'écriait en serrant les dents et fermant les poings qu'il lançait vers le ciel en sorte de menace : Je me vengerai!

Ce ne fut qu'au bout de quatre mois qu'il put marcher sans le secours d'un moine et parcourir seul les vastes jardins du couvent.

Ce couvent est placé sur une hauteur, espèce de cône dominant tout le pays et la campagne de Rome. Les bâ-

timents sont sur un versant, les jardins sur l'autre, de telle façon qu'en passant du cloître et des parterres somptueusement plantés d'arbustes et de fleurs splendides, au vaste potager couvert de légumes et peuplé d'arbres fruitiers, on arrive sur le sommet du mamelon, d'où la vue n'a d'autres bornes que l'horizon. D'un côté la mer dont les reflets d'argent produits par les rayons du soleil sur l'ondulation des eaux arrivent aux bons pères capucins comme des rayons réfléchis par un vaste et mobile miroir; de l'autre les coupoles, les dômes, les tours, les clochers, les palais et les aiguilles des obélisques de la ville éternelle se détachent dans un ciel bleu d'une pureté indescriptible et se découpent en festons bizarres.

Les bâtiments forment un carré régulier. A l'entour, règne une galerie cloîtrée où les moines, en été, se promènent à l'abri des chaleurs accablantes du climat. Au milieu une cour dallée sous laquelle est une citerne pour recueillir les eaux de pluie, qui, à défaut de sources, est d'une indispensable utilité sur un lieu aussi élevé. Sous les galeries et en face de chaque arcade formée de deux colonnes, l'une ronde, l'autre torse ou cannelée dans le goût bysantin, s'ouvre une petite porte massive donnant accès dans une cellule composée de deux pièces, éclairées l'une et l'autre par une petite fenêtre sur les jardins du couvent et la campagne de Rome. De ces cellules on descend par quelques marches en pierre de taille dans une petite cour également dallée où chaque capucin est autorisé à cultiver en caisses et en pots, des citronniers, des orangers, des terraspiques, des milleper-

tuis, des rosiers, des figuiers de l'Inde, selon le goût et les préférences du moine.

Les jardins et les vergers enclos de murs faisant terrasse, sont coupés d'allées droites, entrecroisées et ombragées de guirlandes de vignes, de grenadiers, de lauriers et de magnolias. C'est là que Fabio se promenait pendant sa convalescence, au milieu de groupes de moines, travaillant en silence à la culture des légumes et des fruits.

Ce spectacle d'hommes, nés la plupart dans les hautes classes de la société, venus là pour y trouver la paix du cœur et le repos de l'esprit, se livrant à la prière et aux plus rudes travaux manuels pour l'amour de Dieu, fit une profonde impression sur l'âme de Fabio. Sa colère et sa haine semblèrent se fondre. Il parut avoir oublié ses projets de vengeance,

On eût pu croire que, tout entier aux douceurs de la convalescence, et presque miraculeusement échappé à la mort, il ressaisissait trop voluptueusement l'existence pour la troubler par des projets de vengeance et de meurtre.

Les moines surveillaient leur malade avec une inquiète sollicitude. Ils avaient deviné avec cette pénétration qui est naturelle aux religieux que cette nature en apparence apathique et engourdie, recelait une âme énergique, passionnée et capable, dans un moment d'exaspération, de le pousser au crime.

Le supérieur, vénérable vieillard à tête chauve, à barbe blanche, mais dont la figure dodue et le vaste abdomen n'accusaient pas une vie purement contemplative, s'occupa particulièrement d'assouplir cette âme inculte, et

essaya d'y faire descendre le pardon, l'oubli des offenses et la crainte de Dieu.

Fabio, docile en apparence, répondait dans ces entretiens qu'il n'en voulait à personne, qu'il pardonnait à celui qui l'avait si cruellement maltraité, et à la perfide qui l'avait trahi et abandonné.

Sous l'influence des soins empressés dont il avait été l'objet, Fabio avait repris toute sa vigueur.

Les pères capucins, un matin, annoncèrent au convalescent que l'Esculape de l'endroit l'autorisait à sortir du couvent, ce qui voulait dire :

« Mon cher ami, vous êtes guéri, vous pouvez aller chercher pâture ailleurs; il y a assez longtemps que vou êtes ici. »

Pour les moines, comme pour les gens du monde, la charité a des limites.

Fabio remercia avec effusion ses bienfaiteurs. Il était sincère dans l'expression de ses sentiments de gratitude.

Le lendemain, après le déjeuner, il prépara ses affaires, les enveloppa dans un mouchoir de couleur, y joignit quelques provisions, consistant en vivres pour le corps, en images de saints et de saintes, en scapulaires, et en quelques livres de prières pour les besoins de l'âme. Fabio eût mieux aimé une *fiachette* de Montefiascone ou d'Orvietto. Mais les pères capucins ne sont pas prodigues de leur vin ; d'ailleurs, l'eau est saine au corps et ne trouble pas l'esprit, lui fut-il répondu par l'économe; tout ce que je puis faire, c'est de vous donner quelques racines de *fenocchio* et ma bénédiction.

Avant de partir, Fabio s'aperçut qu'il n'avait plus de souliers, et que les sandales qu'on lui avait données ne lui tenaient plus aux pieds; il en fit l'observation aux moines.

—Nous ne sommes pas fabricants de chaussures, mon frère, lui répondit le prieur, et il n'est pas absolument nécessaire d'avoir des souliers pour marcher à son salut. Va donc, mon garçon, les ronces du chemin t'ouvriront les portes du ciel.

CHAPITRE VI

Fabio chez les brigands.

Le soleil caressait amoureusement de ses premiers rayons la nature, son éternelle bien-aimée, quand Fabio sortit du couvent. Les brumes du matin en se dissipant découvraient à ses regards avides des monts, des rochers, des ravins, des vallons animés par une végétation vivace. Les oiseaux chantaient, et il semblait au jeune homme que leur gazouillement joyeux fêtait sa liberté.

Il était libre enfin, libre et fort. Pendant cette longue convalescence, sa croissance s'était terminée, et le repos et la bonne chère avaient fait le reste. En brandissant son bâton de voyage qu'il laissait retomber sur le feuillage bordant le sentier, il s'écriait :

— Ce n'est pas aujourd'hui, maître Orsino, que vous auriez si facilement raison de moi.

Puis, comme pour chasser de son souvenir cette triste

pensée, il se mettait à courir en chantant à pleine voix quelques chants d'église qu'il avait appris des moines. Puis il s'arrêtait pour respirer à pleine poitrine cet air pur dont il avait été privé si longtemps.

Les premières heures passées à courir, à chanter, à admirer ces grands bois avec la joie d'un propriétaire, inspectant après une longue absence ses domaines chéris, ses idées se firent plus nettes, et il réfléchit au parti qu'il allait prendre.

Retourner au toit paternel, il n'y pensait pas.

Comment reparaître sans Bianca, qu'il avait prématurément annoncée comme devant être prochainement sa femme, dire la cruelle vengeance du fermier? à cette idée son orgueil et sa haine se réveillaient à la fois! Tout en rêvant au parti le plus convenable qu'il aurait à suivre, il avait longtemps marché sans s'occuper de la route qu'il suivait quand la nuit le surprit. Il était au bord d'un grand bois, et il eut beau chercher dans ses souvenirs, il ne put trouver le chemin du casale, car c'était là qu'il avait résolu d'aller.

Rompu de fatigue, il s'assit au pied du premier arbre qu'il rencontra. Il n'avait encore pris aucune nourriture, il tira de son mouchoir un morceau de fromage, deux racines de *fenocchio*, du pain et une bouteille d'eau qu'il devait à la munificence des moines, et mangea de bon appétit; puis, son frugal repas achevé, il s'endormit profondément sans se préoccuper ni des brigands ni des bêtes fauves.

Le matin il fut éveillé vers quatre heures par les grelots des mulets d'un charbonnier conduisant ses mar-

chandises à Tivoli, et qui traversait un sentier près de là. Il lui demanda le chemin de Castel-Madama, dont il entendit bientôt sonner l'angélus.

Le charbonnier lui offrit une place à côté de lui. Fabio accepta. La conversation s'engagea bientôt, et l'intendant apprit que Bianca habitait Rome avec son jeune époux. Ils sont venus une ou deux fois voir le vieux fermier, et la joie la plus pure semblait éclairer leur visage. Aussi tout le monde est content. Orsino est toujours un ours mal léché, mais enfin on le respecte à cause de sa fille.

Fabio en entendant ce récit, fit de suprêmes efforts pour contenir sa rage et refouler la colère qui grondait sourdement dans son cœur et dans son cerveau.

— Merci, l'ami, je ne vais pas plus loin, lui dit-il, et il descendit de la mule.

La façon brève avec laquelle ces paroles étaient dites ne permit pas au charbonnier de faire d'objections.

Tournant le dos à Tivoli, dont il n'était qu'à un mille, Fabio résolut d'aller tout droit demander à s'enrôler dans la bande du fameux Pierre de Calabre, qui campait alors sur les hauteurs escarpées du mont Artemisio, dont la base est enveloppée par la forêt de la Faggiola, la même où le Tasse fut arrêté, alors qu'il la traversait pour se rendre de Rome à Naples.

— La poverina, se disait-il en songeant à Bianca, a dû céder à la volonté de son vieux Satan de père.

Et alors toutes ses colères se déchaînaient contre celui-ci. Plus tard il accusait Bianca, et entraîné alors par la véhémence de sa douleur, avivée par une atroce alousie, il englobait toute la famille dans ses projets de

vengeance et d'extermination : la fille, le gendre, le père et il ajoutait :

— Oh ! je me vengerai !

Puis ses yeux s'illuminant tout à coup, il s'écriait :

— Et elle ! elle, l'ingrate ! s'est-elle souvenue des serments qu'elle m'avait faits? Non, elle m'a laissé. Elle a entendu mes cris, elle a entendu les coups m'accabler, mes os craquer, ma voix demander grâce à son assassin de père, et elle, que j'ai tant aimée, n'est pas venue à mon secours. Elle n'a pas même daigné intervenir par une prière pour celui à qui elle avait juré affection éternelle. Oh ! rages d'enfer ! et elle est heureuse, et elle l'aime, et elle est à lui !... s'écriait-il en grinçant des dents ; sois maudite ! Allons ! combien ont *pris la montagne* qui n'avaient pas d'aussi justes vengeances à satisfaire. Allons ! Fabio, s'écria-t-il enfin le cœur gonflé d'angoisse et les yeux brûlés par les larmes, le sort en est jeté. Fais-toi brigand !

Sur les indications d'un pâtre qu'il rencontra chemin faisant, il prit le chemin de Cisterne. Après une marche pénible de quelques heures, il se trouvait à la base du mont Artemisio, lorsqu'il fut arrêté par un paysan armé.

— Halte-là ! on ne va pas plus loin ! Si tu fais un pas en arrière, les balles de mon espingole iront se loger dans ta cervelle.

Face à terre et fais le mort ; nous allons causer.

Fabio, à cette injonction qui ne souffrait pas de réplique, s'étendit tout de son long sur le gazon et attendit que le brigand commençât son interrogatoire.

L'habitude des brigands italiens lorsqu'ils arrêtent les voyageurs, est de les contraindre à se coucher à plat ventre sur le sol, sec ou humide, poudreux ou bourbeux, n'importe. Dans cette situation, un homme est facile à surveiller et inhabile à se défendre.

— Qui es-tu ? fit le brigand.

— Mon nom est Fabio, et je suis de Sermonetto.

— Que venais-tu faire ici à cette heure?

— Je désire parler à Pierre de Calabre.

— Que lui veux-tu ?

— Je ne le dirai qu'à lui-même.

— Par le corps du Christ, si tu es un espion, tu seras réduit à l'état de chair à saucisse. Reste là, comme si tu devais y prendre racine. Si la rosée te gêne d'un côté, retourne-toi de l'autre, mais il t'est défendu de te poser sur tes pattes. Dans dix minutes je t'apporterai la réponse du commandant; si tu tiens à ta peau, ne songe pas à t'en aller.

A cette époque, les bandits, activement traqués par les détachements de l'armée napolitaine et les dragons des États pontificaux, s'étaient réfugiés dans ce groupe de montagnes, de rochers, de mamelons bouleversés auxquels on a donné le nom de mont Artemisio, vraies retraites de bandits taillées à pic, où l'on ne peut parvenir que par escalade et en s'aidant des mains aux broussailles qui s'échappent des fissures et des crevasses. Après une ascension des plus laborieuses, on arrive à une plate-forme d'un kilomètre carré de terrains incultes garnis de roches énormes et de buissons

épais. Des cavernes, naturelles ou creusées, servent d'abris aux bandits qui l'habitent.

De là, part une longue crête de rochers dont les flancs taillés à pic comme une muraille vont se souder, à sept ou huit cents pas plus loin vers le sud-ouest, à un autre groupe de mamelons, d'où s'élancent ces nombreux chaînons qui bordent les marais Pontins. Cette arête est comme une chaussée suspendue entre deux sommets de montagnes. Elle est tellement hérissée de rocs et de broussailles, qu'il est impossible à d'autres qu'à des hommes habitués à cette manœuvre d'y passer sans se rompre le cou. En un mot, c'est une véritable forteresse.

Le bandit reparut quelques instants après, et ordonna à Fabio de le suivre.

— Si tu n'as pas les dents d'un sanglier, les griffes d'un vautour et l'agilité d'un écureuil, tu ne parviendras jamais là-haut; lui dit-il en montrant du doigt le sommet d'un de ces rochers abruptes.

Fabio en voyant les difficultés qu'il fallait vaincre pour parvenir si haut sans éprouver de vertige, recula d'effroi, et d'un geste sembla dire je renonce à une pareille escalade.

— Non pas, répliqua vivement le brigand, qui comprit sa pensée. Non pas, signor; quand on vient jusqu'ici, on ne recule plus. Tiens, vois-tu ce petit carré de terrain à ta gauche?

— Oui, après.

— Remarque combien il y a de branches d'arbre en croix piquées dessus.

— Eh bien, après.

— Quoi, après? tu ne comprends pas? Comme les hibous, tu n'y vois peut-être que la nuit. C'est le cimetière de ceux qui se sont tués soit en montant soit en descendant le chemin qui conduit à notre demeure. Pour ne pas mentir, quelques-uns de ceux qui reposent là, Dieu ait leur âme en pitié, ajouta-t-il en ôtant son feutre luisant de crasse, ayant refusé de faire cette promenade, je les ai guéris de la peur avec cette espingole.

Il vaut mieux pour toi que tu tentes l'ascension. Tu as trois chances sur vingt d'y arriver. Si je te logeais les douze balles de mon espingole dans la tête, tu n'en reviendrais pas, à moins que tu ne sois sorcier où le diable en personne.

La première pensée qui vint, à ces paroles, dans l'esprit de Fabio, ce fut d'étrangler son interlocuteur et de s'enfuir après au plus vite. Mais devant l'espingole armée, il jugea plus prudent de tenter l'escalade, et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il répondit au brigand:

— J'ai l'œil bon, le pied agile, la volonté ferme, ne cherchez pas à m'effrayer; en route donc pour la promenade. A vous, signor, de me montrer le chemin.

— C'est juste, mais prends garde que le pied ne te manque.

— Ne craignez rien, dit tout haut l'intendant. — Si le pied me manque, murmura-t-il tout bas, tu rouleras avec moi, gredin, car je vais t'emboiter le pas.

Et le bandit commença l'escalade en rampant pour ainsi dire le long des roches, en s'accrochant aux racines et aux branches. Chemin faisant, il racontait à son compagnon comment le dernier enterré dans le cimetière avait bondi de roches en roches et s'était empalé sur une des branches d'un gros chêne.

Fabio suivait pas à pas le brigand, bien décidé à s'accrocher à lui dès que les forces commenceraient à le trahir. Enfin, au bout d'un quart d'heure d'efforts surhumains, et couvert de sueur, les mains ensanglantées et les habits en lambeaux, il mit le pied sur la crête du rocher.

Ce chemin n'était pas le seul qui conduisît auprès des brigands. Il en existait un autre beaucoup plus facile et moins périlleux. Mais on faisait prendre celui qu'il venait de gravir à tous ceux qu'on soupçonnait d'intentions malveillantes. C'était une espèce d'épreuve.

Les bandits étaient pour la plupart réunis dans une cabane de feuillages et de fougères, adossée à un énorme sapin parasol, dont le tronc lisse et droit soutenait l'édifice circulaire. Les uns, assis par terre, jouaient aux cartes; d'autres, couchés à plat ventre, s'amusaient aux dés; un autre groupe, dehors, entourait un damier, où deux bandits, les plus fats de la troupe, donnaient à leurs camarades le spectacle de deux champions combattant pour l'honneur. Enfin, quatre ou cinq autres dormaient encore à moitié ensevelis sous des feuilles sèches, tandis qu'un mouton rôtissait à quelques pas plus loin sur un brasier ardent et répandait dans l'air un

fumet délicieux. Dans un trou, couvert de branchages, se trouvaient de nombreuses outres, pleines de vin du pays. Une douzaine de moutons et quelques chèvres, dérobées aux troupeaux des alentours, broutaient aux buissons.

Le costume de ces messieurs ne témoignait pas en faveur d'une propreté bien sévère. Tous avaient la figure couverte d'une couche de poussière solidifiée par le temps et vernie par le soleil ; les jambes enveloppées d'une toile grossière entourée de ficelles soutenant une pièce de peau de buffle en guise de semelle ; une culotte de drap sombre, montrant la corde et rapiécée, se confondait avec une veste de la même étoffe et du même âge. Quelques-uns portaient sur l'épaule le sarrauolo traditionnel, marron foncé. Leur chapeau conique, entouré de cordons de velours noir retenus par des attaches en fer, était orné d'une énorme plume de paon sur laquelle ressortait une petite image en plomb de la Vierge.

Ces hommes, au teint fortement cuivré et hâlé, aux yeux noirs et farouches, avaient un langage heurté, entremêlé de jurons effroyables accusant l'extrême irascibilité de leur nature indomptée.

Rien ne les distinguait cependant d'un simple paysan des montagnes de la Sabine. Et n'eût été une ceinture en laine bleue ou rouge, fanée, frippée, servant de ratelier à tout un arsenal d'armes des plus meurtrières, on les eût pris pour de pauvres paysans.

Le chef, Pierre de Calabre, dont l'autorité sur ses gens était aussi absolue que celles des tzars sur leur

soixante-dix millions d'esclaves, se tenait comme simple spectateur dans le groupe du damier.

Que l'on se figure un homme de moyenne taille, mais épais d'encolure et large d'épaules; une tête énorme sur un torse de taureau. Des cheveux roux, plantureux comme un fagot d'épines, une barbe épaisse et de même couleur lui couvraient une partie du visage et ne laissaient à découvert qu'un nez énorme, bourgeonné et rugueux; des yeux petits, fauves et durs, enfoncés dans le crâne; des sourcils comme un paquet de joncs; des dents aiguës et longues comme celles d'un loup; le geste vif, la parole saccadée. Si nous ajoutons enfin que la propreté de son visage, de ses mains et de son vêtement faisait un heureux contraste avec ses compagnons, on aura le portrait exact de ce chef fameux qui fit trembler le roi de Naples.

A l'approche de Fabio, les brigands se levèrent et l'observèrent avec curiosité ; Pierre seul resta assis, accoudé sur une saillie de rocher, et son regard pénétrant, continu, chercha à lire dans l'âme du nouveau venu.

Fabio soutint avec le plus grand sang-froid l'examen du bandit.

— Que me veux-tu, aimable jeune homme? dit Pierre avec cette familiarité amicale que les brigands des Calabres et des Abruzzes allient à la plus farouche cruauté.

— Entrer à votre service pour que vous m'aidiez à me venger, répondit Fabio.

— Ah! et qu'as-tu fait pour mériter cet honneur? As-

tu mis en déroute une compagnie de barbares (Autrichiens)? As-tu mis en fuite toute la séquelle du roi de Naples, et dépouillé Sa Majesté en personne? As-tu coupé la route de Rome à Naples? arrêté des officiers français? Et Pierre faisait ainsi allusion à quelques-unes de ses nombreuses prouesses.

— Je n'ai rien fait de semblable, mais je ferai mieux que tout cela, répliqua Fabio avec une énergie concentrée.

— Tu as la présomption d'un Borgia! Eh bien, parle, parle vite, et sois plus bref que le plus bref des brefs du Saint-Père, ajouta le brigand en riant de son jeu de mots.

Fabio se mit à lui raconter en quelques paroles rapides les torts que la société s'était donnés vis-à-vis de lui : il aimait une jeune fille et en était payé de retour. Il l'avait demandée en mariage, et le père, pour toute réponse, lui avait brisé les os et les membres. Il serait à cette heure dans les marmites de l'enfer si les moines de Castel-Madama ne l'avaient pas recueilli et soigné. Ce que je demande, c'est me venger. Je veux tuer le père, la fille, le gendre, et pour y parvenir, j'exterminerai, s'il le faut, la moitié de Rome!

— Excepté le Saint-Père, fit un brigand en se découvrant dévotement.

— Je ne demande pas tant, dit Pierre à Fabio. Tu jures, sur la madone, de ne jamais trahir tes camarades?

— Quand on veut se venger, on ne songe pas à trahir.

— C'est bien, mais rappelle-toi que si tu te parjurais

un jour ou l'autre, nous te ferions avaler cela, dit-il en montrant une arme. Maintenant que te voici presque des nôtres, tu vas prendre part au repas du soir. A la première affaire, nous verrons si tu es digne d'entrer en notre compagnie. Nous ne servirons ta vengeance qu'après que tu auras fait tes preuves.

Un des brigands apporta une fiachette d'Orvietto. Pierre la prit, en but la moitié, et la passant à Fabio il lui dit : — A toi.

Fabio vida la bouteille d'un trait.

— Nous venons de boire à la même coupe, ajouta le chef de la bande. Maintenant ta main dans la mienne.

Fabio lui tendit la main.

— Quels sont tes noms ?

— Gasparo Fabio.

— Gasparo !.. C'est le nom que portait un de mes braves, tué par un chien de dragon dont le diable aura l'âme. Si tu es aussi courageux que lui, aussi rusé, aussi habile et aussi fort, ma troupe n'aura rien perdu, et les sbires, les dragons de nosseigneurs de la police auront un adversaire redoutable.

— Je ferai plus que lui et peut-être plus que...

Pierre s'aperçut de l'hésitation de Fabio, et lui dit :

— Parle sans crainte, mes oreilles savent tout entendre.

— Eh bien ! je ferai peut-être plus que vous.

— Bien dit. J'aime cette présomption, elle me prouve que tu es digne de vivre avec nous.

— *On* m'a fait souffrir des tortures inouïes, je veux me venger !

— Gasparo, reprit alors d'un ton solennel Pierre de Calabre, tu feras partie dès aujourd'hui de ma troupe si tu veux jurer trois fois sur cette madone de ne jamais trahir tes compagnons, et d'exécuter sans hésitation les ordres de ton chef.

— Je le jure ! je le jure ! je le jure !...

— Bien dit, garçon ; désormais tu es des nôtres.

CHAPITRE VII

L'intendant Fabio devient le brigand Gasparo. — La chanson des capucins. — Les brigands et la madone d'Olivano.

La réception de Gasparo terminée, les bandits se rangèrent autour d'une roche qui leur servait de table, sur laquelle on apporta un mouton rôti ; chacun en prit sa part, et deux bidons emplis du vin de la côte de Velletri, volé dans les caves d'un des propriétaires voisins, firent le tour de la compagnie.

Pierre de Calabre avait à sa gauche une jeune femme de vingt à vingt-deux ans, dont le visage quoique bruni faisait un contraste heureux avec ces figures accentuées et farouches ; Gasparo était à sa droite, et à côté de celui-ci, le second de la troupe. Gasparo remarquait avec surprise l'amabilité et la galanterie de Pierre pour cette femme, et sur l'observation qu'il en fit à son voisin, celui-ci lui répondit à mi-voix et avec un sourire ironique :

— C'est une charmante prisonnière, dont le capitaine

voudrait bien se faire aimer, mais ce sera chose moins facile pour lui que d'arrêter un voyageur ou de détrousser une diligence.

Gasparo remarqua bientôt que la belle Italienne lançait à son interlocuteur quelques œillades des plus expressives ; il pensa que le lieutenant pourrait bien avoir plus d'empire sur le cœur de la belle que son capitaine. Mais il était trop préoccupé de sa vengeance personnelle pour arrêter longtemps son esprit sur ces détails amoureux.

Après le repas, l'un alluma sa pipe, un autre sa cigarette, on s'étendit négligemment sur l'herbe et on causa par groupes. Les uns racontèrent des hauts faits de brigands célèbres, les autres des histoires d'amour. De temps en temps des rires bruyants éclataient; ces messieurs ne se souciaient pas plus d'être entendus et surpris, que s'ils eussent été d'honnêtes citadins en partie de plaisir. Il va sans dire qu'à force de causer trop intimement avec les bidons, les brigands devinrent turbulents, tapageurs. Pierre dut à plusieurs reprises mettre le hola! Un instant son autorité fut méconnue et il dut, l'espingole à la main, recourir à la menace pour faire rentrer son monde dans la modération.

— Tu es bien chatouilleux ! s'écria l'un d'eux; est-ce parce que tu es en bonne fortune que tu te montres si dur aux amis ?

— Silence ! dit-il en faisant entendre de grossiers jurons; ou je fricasse au plomb la cervelle du premier qui élève la voix !

Pierre se rasssit près de la fillette et jeta un regard vainqueur sur son lieutenant, qui, malgré son désir de paraître joyeux, ne put réprimer un mouvement de jalousie. Pierre était trop vivement épris de sa prisonnière pour faire attention au dépit de son compagnon, qu'il aimait, mais dont il sentait instinctivement la rivalité. Il appela un des siens.

— Allegro !

— Maître ?

— Approche en compagnie de ta guitare.

Cet Allegro était le plus habile, le plus amusant chanteur de la troupe ; c'est pour cela qu'on lui avait donné ce sobriquet. C'était le plus singulier type qui se pût voir ; grand, efflanqué, sec comme un hareng, on l'eût pris pour Don Quichotte, d'autant qu'il affectait des allures extra-martiales, bien qu'il fût loin d'être le plus courageux de la troupe. Mais on lui pardonnait ses défauts en faveur de son talent de chanteur et de conteur amusant. En un mot, c'était le loustic de la bande, et il se tirait à merveille de ses attributions. Quand il chantait, sa figure grimaçait d'une façon si grotesque que les plus sombres se mêlaient aux rires bruyants de l'auditoire.

— *Mio padrone*, voulez-vous un chant d'amour pour la bellissima signorina ?

— Non ! je veux un chant joyeux pour ces messieurs, reprit la jeune fille.

— *Tropo felice* d'obéir à vos ordres, dit-il d'une voix qu'il fit la plus douce possible. Je vais vous chanter le vin des excellents pères capucins.

Puis il entonna d'une voix vibrante le couplet que voici et que nous traduisons, ainsi que la chanson, le plus fidèlement possible :

Un jour, les pères capucins
Se dirent : Buvons tous nos vins ;
Quand le prieur, homme de tête,
S'en vint, hélas ! troubler la fête.
Benignè.

Ici le chanteur changea de ton et imita le nazillement et la voix chevrotante d'un vieillard.

En reprenant le couplet des frères, il enflait au contraire ses joues et roulait de gros yeux.

LE PRIEUR.

Mes frères, à quoi pensez-vous,
De boire ainsi comme des trous ?
Si vous ne faites abstinence,
Je vais vous mettre en pénitence,
Ad exemplar.

LES FRÈRES.

Mais on dit qu'autrefois, Noé
Du jus divin s'est enivré.
De celui qui planta la vigne,
Suivre l'exemple est chose digne,
Nunc responde.

LE PRIEUR.

Mais Noé, quand il s'enivra
Avec le raisin qu'il planta,
N'en savait pas la force exquise,
Et sa faute lui fut remise,
Et subito.

LES FRÈRES.

Les révérends Bénédictins,
Nos frères, les Dominicains,
Et toute la gent monacaille,
Buvaient sec et faisaient ripaille.
Oh ! quid dicis ?

LE PRIEUR, en colère.

Oh ! la sotte comparaison !
Ils en buvaient avec raison.
Pour rougir vos affreuses trognes,
Vous buvez comme des ivrognes
Nunc et semper.

LES FRÈRES.

Prieur, seriez-vous donc fâché ?
Boire un peu trop, est-ce un péché ?
Quand plus d'un moine, sans dispense,
De bon vin se remplit la panse,
Perjucundè.

LE PRIEUR, calmé.

Je vois que je vous prêche en vain ;
Au moins, est-il bon, votre vin ?
Voyons. — Je sens la soif qui ronge
Mon gosier sec comme une éponge
Sic bibamus.

LES FRÈRES.

Pour trinquer avec le prieur,
Qu'on nous verse à tous du meilleur :
Vin blanc ou vin rouge, qu'importe ;
Si c'est du bon, qu'on nous l'apporte !
Potabimus.

LE PRIEUR, d'une voix chevrotante.

J'accepte encore un ou deux coups,
Puis aux cellules rentrons tous.
Le jurez-vous au moins, mes frères ?

LES FRÈRES.

Oui.

LE PRIEUR.

Sur quoi ?

LES FRÈRES.

Sur nos verres !

LE PRIEUR.

Ingurgite.

Hélas ! tant de coups furent bus,
Que tout en maudissant l'abus
Du vin qu'ils trouvaient délectable,
Le prieur roula sous la table,
Crapulentus.

Les brigands trouvaient eux aussi le vin excellent, et depuis deux heures ils avaient bu tant de coups qu'ils étaient dans un état voisin de l'ivresse, et que plusieurs, comme le prieur, ronflaient au pied de la roche. Ceux qui avaient encore un reste de raison applaudirent Allegro et le prièrent de leur raconter une histoire comique.

— Attention, messieurs, dit Allegro.

— Comment veux-tu qu'ils t'écoutent ? reprit Pierre de Calabre, ils sont pire que tes capucins.

De ce que les Italiens ont la réputation d'être sobres, et qu'en voyage ils boivent autant d'eau que leurs bêtes, on aurait tort de croire qu'ils ont pour le vin le même mépris que les Musulmans. Quand le vin ne leur coûte rien ils en boivent des quantités effrayantes. La terre, après les chaleurs de la canicule, n'a pas une propriété plus absorbante. Le mauvais vin, disent-ils, vaut toujours bien de l'eau bénite. Aussi, à la campagne, la plupart des vols par effraction, la nuit, n'ont-ils d'autre but que de voler du vin. L'Italien voleur a toujours le palais en feu. Sa nourriture de mortadelle, de preschiutto épicé lui enflamme le gosier.

Allegro, au lieu d'un conte, répéta, pour être agréable à Pierre, les derniers couplets de la chanson, et bientôt le chanteur resta avec une vingtaine de bandits qui ronflaient comme des trompettes et qui n'avaient pas voulu, par politesse, laisser seuls les chefs de la bande.

Pendant que Allegro chantait sur un air grotesque sa chanson des capucins, qui avait beaucoup diverti la jeune fille et Pierre de Calabre, Gasparo s'était tenu à l'écart, plongé dans de sombres réflexions. Il se faisait en cet homme un combat terrible. Il venait de s'aboucher avec des bandits couverts de sang et de crimes pour se faire aider dans sa vengeance. Mais cette vengeance accomplie, il comprenait pour la première fois qu'il lui serait désormais impossible de les quitter, et que fatalement il devait vivre de leur vie. Il sentait tout l'odieux de sa position, et se demandait s'il devait persister dans ses projets.

— Ah bah! se dit-il en lui-même, accompagnant sa pensée par un geste énergique du bras, ah bah! Le sort en est jeté. J'y suis, j'y resterai. Voilà à quoi m'aura réduit une affection profonde pour une femme indigne et coquette. Que mes crimes retombent sur sa tête.

Pierre n'avait pas complétement oublié près de sa belle la surveillance active qui lui avait mérité le commandement, aussi s'était-il aperçu de la tristesse et de l'air rêveur de son nouvel acolyte. Devinant le sujet de sa tristesse, il s'approcha et dit en lui frappant sur l'épaule :

— A quoi penses-tu, Gasparo?

— A ma vengeance, répliqua celui-ci en se levant avec précipitation. L'heure approche et j'ai hâte d'en finir avec mon homme. Je connais les affaires de mon ancien parton Orsino, ses échéances des fermages, et je songe qu'en exécutant dès ce soir mes projets, vous aurez la chance de mettre la main sur ses sacs de scudi.

— Il est donc riche et avare le bonhomme?

— Comme un cardinal.

— Combien te faut-il de compagnons?

— Cinq! Pendant que je me chargerai du vieux fermier, vos hommes fouilleront les caisses et les tiroirs.

— Mais qui donc est si riche dans les environs, à Castel-Madama?

— Ce n'est pas à Castel-Madama, mais au casale d'Olivano.

— A Olivano! s'écria Pierre stupéfait et regardant

Gasparo comme pour s'assurer s'il avait bien toute sa raison.

— Eh bien! qu'avez-vous à me regarder avec ces yeux étonnés?

— Ce que j'ai, misérable! ce que j'ai... c'est que tu es un traître ou un idiot, hurla Pierre d'une voix terrible.

— Pourquoi donc? répliqua Fabio, étonné de la colère soudaine du bandit.

— Cette jeune fille dont tu parlais, c'est la madone d'Olivaro.

— Elle-même!

— Une sainte! la poverina! Et tu veux l'égorger... assassiner son père, hurla le brigand, dont les yeux lançaient des éclairs de fureur. Et tu viens ici me proposer de t'aider à commettre un crime abominable... scélérat!... Ah! tu veux porter une main sacrilége sur une créature que nous vénérons à l'égale de la vraie madone, *santa mia stella!* Tu veux, *per Baccho*, que nous t'aidions à exterminer sa famille, à brûler sa maison! vociféra le brigand.

Puis, appelant ses compagnons, il leur dit :

— Eh! vous autres, savez-vous ce que cet oiseau-là me propose de faire? de tuer la madone d'Olivaro, ni plus ni moins.

— La madone d'Olivaro! firent les brigands en se reculant avec terreur et comme si la foudre fût tombée au milieu d'eux.

— Il faut le clouer sur une planche comme une chauve-souris, dit l'un.

— Nous allons le lapider, répartit un autre.

— Si nous le mettions en broche à la place du mouton? riposta un troisième; nous le ferions griller comme saint Laurent.

— Étrangler son vieux brigand de père, un sorcier, passe encore, exclama Pierre; il s'est enrichi à faire l'usure. Mais elle! la poverina! la madone des madones! une sainte que le Saint-Père devrait canoniser vivante comme sainte Rose de Viterbe. Tu mérites la mort et tu vas la recevoir de ma main... Qu'en pensez-vous, vous autres ?

— J'aurais mieux fait, pensa Gasparo, d'exécuter moi-même mes projets sans recourir à personne. Comment sortir du guêpier où je me suis si niaisement fourré?

Il se faisait cette question pour la vingtième fois au moins, lorsque Pierre, impatienté de son silence, lui dit rudement :

— Ta langue de vipère est-elle paralysée ? nous entends-tu, triple traître?

— J'ai bien entendu, répliqua ce dernier d'une voix brève et ironique : ces messieurs ont des scrupules.

— Tu railles, misérable !

— Je m'en garderais bien. D'ailleurs je n'ai pas envie de rire, et ne suis pas venu au milieu de vous pour cela; mais j'admire la manière dont vous procédez à un jugement; vous me condamnez sur une présomption; vous rejetez ma proposition, mon idée, et cela

avant de m'avoir entendu. Tenez, vous n'êtes tous que des crétins !

A cette apostrophe grossière, tous les brigands se regardèrent les uns les autres, stupéfaits de l'audace de Gasparo.

— C'est juste, dit Pierre après un moment de silence ; parle, nous t'écouterons.

Désappointé de l'accueil que l'on venait de faire à ses propositions, Gasparo ne sut d'abord que répondre. Conduit au milieu des bandits par un sentiment de haine atroce, il avait cru trouver en eux des instruments dociles, des auxiliaires toujours disposés à faire un mauvais coup. Au contraire, ses projets tournaient contre lui. A la figure de ses compagnons et aux sentiments qui les animaient il vit qu'il était un homme perdu s'il ne détruisait le prestige qu'avaient fait à Bianca sa charité et son caractère. Il avait oublié cela dans son aveugle colère, et il sentait bien qu'avoir médité la perte de la famille de Bianca, le pillage de sa maison, sa mort enfin, était aux yeux des bandits un crime irrémissible. Il maudit l'instant où la pensée lui était venue de se faire brigand et de chercher des aides pour se venger.

— Il mérite d'être écorché vif ou empalé comme un mécréant qu'il est, s'écrièrent plusieurs brigands.

— Pardon, signor Pierre, reprit résolûment Gasparo en appuyant sur les mots. Je songeais à la proposition que faisaient tout à l'heure ces messieurs. Je me demandais ce qui pouvait être le plus agréable ou d'être empalé ou d'être écorché.

— Parle, explique-toi, mais sois bref, répartit le

chef des brigands, que ces paroles ironiques apaisèrent un peu.

— Vous savez déjà mon histoire avec Bianca, sa coquetterie, sa trahison. Je jure par tous les saints du paradis que je l'ai respectée comme une sainte. Elle a été parjure, cette madone, dit-il avec ironie.

Ce que les brigands italiens pardonnent le moins dans une femme, c'est le parjure. Presque tous ont dû prendre la montagne à la suite d'un crime analogue à celui que l'intendant méditait d'accomplir. La bande de Pierre, après ce discours, manifesta des intentions un peu moins hostiles.

— Tu parles comme saint Jean, en vérité *Bouche-d'Or*, répartit Pierre de Calabre. Elle t'a laissé rouer de coups et elle a été parjure, ces deux choses sont admises comme circonstances atténuantes et te vaudront des indulgences au tribunal de Satan.

— Parjure! passe encore, reprit Gasparo, quelle est la femme qui ne l'est pas? si ce n'est de fait, du moins d'intention; mais me préférer un autre parce qu'il est riche, et me repousser parce que je suis pauvre... c'est une action infâme!

— Il a raison! dirent quelques brigands.

Pierre fit un signe de tête affirmatif.

— Si je ne savais pas la madone d'Olivano, que vous respectez comme une sainte, aussi ingrate envers vous qu'envers moi, me croyez-vous assez stupide pour venir ici? Quand vous saurez la vérité, je vous permettrai de m'accommoder à n'importe quelle sauce.

Oui, vous êtes des niais. Vous protégez une femme que j'ai entendue vingt fois faire le souhait de vous voir tous pendus et expédiés pour l'autre monde.

— La vipère ! s'écrièrent quelques bandits.

— Vous respectiez la maison, les richesses de son père, qui souhaitait à chaque heure du jour de vous voir mettre en chapelle. Vous respectiez ce cousin, un avocat qui vingt fois souhaita devant moi de vous voir entre les mains des sbires ; de vous voir amener à Rome pour y être jugés à mort ; de voir vos têtes grimacer dans les cages de fer de la piazza de Cisterne, et devenir la pâture des corbeaux et des pies.

— Horreur ! s'écrièrent quelques bandits.

— Ils espèrent cela ! rugit Pierre dont la figure blémissait de colère. Compte sur nous, garçon, nous t'aiderons. Mais quel est donc ce freluquet de cousin qui voudrait voir nos têtes données en pâture aux corbeaux comme on fit de celles du Meschino et de ses infortunés compagnons ?

— C'est un cousin du général Manhès.

Le général Manhès était la terreur des brigands.

Gasparo avait habilement ménagé sa péroraison en prononçant le nom de ce général si redouté des bandits, il n'avait qu'un but : d'exaspérer Pierre de Calabre, car il mentait en disant Ulysse Galeyra cousin de Manhès.

A ce nom qui tombait comme la foudre au milieu de la bande, Pierre se leva précipitamment, prit la main de Gasparo et lui dit en jurant :

— Nous t'abandonnons le gendre, le père, et cette

madone du diable, toute la maison; tue tout, brûle tout. Tu peux compter sur nous, nous t'aiderons. Vistrijelli et Colpalocchio te suivront avec six hommes. Et si tu ne parviens pas à saisir cet avocat de l'enfer, j'irai à Rome l'enlever pour me donner le plaisir de le pendre à l'une des hauteurs de Cisterne où il souhaitait de voir ma tête et celle de mes compagnons.

Tous les brigands applaudirent à l'intention de leur chef; et il fut décidé que le lendemain soir on descendrait vers le casale et que l'on y ferait un auto-da-fé de toute la famille d'Orsino.

CHAPITRE VIII

Pierre de Calabre.

A vingt ans, Pierre était renommé à Sorrento par sa force prodigieuse, son caractère irascible et indomptable. Il vivait là, tranquille, avec son père et sa mère ; une petite vigne, un champ d'oliviers et quelques lopins de terre composaient toute leur fortune. Le père, né dans les Calabres, avait reçu le surnom de Calabrais, que son fils devait plus tard rendre si tristement célèbre.

Pierre était un garçon de belle venue, mais d'un physique peu agréable. Sa grosse tête couverte d'un chevelure plantureuse, sa figure osseuse où naissait déjà une barbe rousse, un nez accentué et des yeux assez petits, profondément encaissés dans leur orbite, des dents fortes mais blanches, tout en lui accusait une énergie peu commune. Ses membres bien développés et musculeux accusaient une force prodigieuse.

Ce grand garçon, redouté de tous, était cependant dominé par une jeune fille, presque une enfant encore, et devant laquelle il tremblait comme la feuille. Cette belle jeune fille, Rosina, la blanchisseuse, la compagne de ses jeux d'enfance, sa petite voisine comme il l'appelait, s'en faisait obéir sans réplique. Ces deux enfants s'aimaient, et jusqu'alors les parents de l'un et de l'autre n'avaient vu dans cette liaison, née du voisinage où ils avaient toujours vécu, qu'un sentiment d'amitié.

Mais le jeune homme sentait depuis quelque temps l'amour naître en lui, et il s'efforçait de le faire partager à la jeune fille.

Fière de son autorité sur Pierre, Rosina en abusait quelquefois pour le retenir auprès d'elle, les jours de fête, à la messe, à vêpres, à la promenade. Elle jouait avec le pouvoir qu'elle exerçait sur lui. Elle n'obéissait pas à un sentiment de coquetterie, mais au sentiment de fierté qu'éprouve toute femme en domptant une nature indocile et puissante. Les femmes, d'ailleurs, aiment surtout le courage et l'énergie, dans l'homme auquel elles donnent leur amour. Il faut le dire à leur avantage, les Italiennes sont dénuées de tout sentiment de coquetterie. Du jour où elles sont sérieusement éprises d'un homme, elles sont exclusivement à lui de cœur. Aussi, en ce pays, l'amour va-t-il bon train.

Pierre aimait éperdûment Rosina, et celle-ci avait foi en lui, une foi aveugle. Il arriva que, malgré la surveillance la plus active de la mère de Rosina, les deux jeunes gens eurent des entrevues plus fréquentes à

l'insu de leurs parents. Leurs relations devinrent plus intimes.

Le père de Pierre n'aurait jamais consenti au mariage de son fils avec une jeune fille sans fortune; aussi les jeunes gens cachaient-ils leurs amours le mieux qu'ils le pouvaient.

Mais un soir, Rosina dit à Pierre, en pleurant, que M. le curé était entré chez sa mère, et que s'étant prudemment retirée dans une pièce voisine, elle avait tout entendu. Le curé venait prévenir sa mère de ce que tous deux croyaient être un secret.

Pierre alla de suite chez ce dernier et le menaça de sa colère, s'il disait un mot.

— Je suis bien aise de vous voir, jeune homme, dit le moine. J'allais chez vous, pour vous apprendre que monseigneur l'évêque veut que vous répariez votre faute; et de ce pas je vais chez votre père.

Et le curé sortit en effet, se rendit chez le Calabrais, auquel il se plaignit du scandale que donnait son fils à la ville de Sorrento.

Le Calabrais appela Pierre et lui frotta les épaules avec un rotin.

Le même soir, on trouva le curé, la gorge clouée sur le parquet de sa chambre, avec un long couteau de boucher.

Ces mots étaient tracés en gros caractères sur un papier posé en forme d'écriteau sur le corps de la victime:

« Ne vous mêlez point des affaires d'autrui. »

Pierre après son crime s'enfuit dans la montagne avec Rosita et se fit bandit.

En ce temps-là les bandes s'organisaient avec une incroyable facilité. Le gouvernement napolitain avait autre chose à faire que de les poursuivre. Il avait sur les bras une guerre redoutable avec les héros sans culottes et sans souliers de la République Française qui venaient d'entrer en Italie. Déjà ils étaient maîtres du Piémont, de Milan, de Venise, de la Toscane et de Rome, et l'avant-garde de l'armée de Championnet campait aux environs de Capoue. Les Bourbons de Naples avaient épuisé leur trésor en fêtes et en orgies; il ne leur restait plus un ducat pour solder leur armée. En face de deux ennemis également redoutables, le roi de Naples composa avec les brigands, les prit à sa solde, et les organisa en bandes de guérillas qui harcelèrent les détachements de l'armée républicaine pendant la campagne et l'occupation.

Toutes ces bandes de la Calabre s'étaient formées sous les auspices du cardinal Ruffo, et composaient ce que les Italiens ont appelé la *Compagnie de la foi*. Chacune d'elles avait son chef qui agissait isolément ou de concert avec les autres, selon ses intérêts. L'une était commandée par le fameux Rodio, l'autre par Roccaromano, celle-ci par Sciarpa, celle-là par Pronio, d'autres par Nunziante, Salomon, Michel Pezza (Fra Diavolo), et Pierre de Calabre qui, un an après avoir pris la montagne, avait été nommé chef. Ces bandes tinrent la Péninsule en feu, combattant tantôt l'armée française, tantôt harcelant les populations, détruisant les propriétés, sans but politique, dit un historien contemporain, se nourrissant de rapines, et se livrant à d'incessantes fureurs.

Ces bandits, que le Bourbon de Naples avait enrôlés sous ses bannières, inquiétèrent l'armée de la République, pillèrent ses convois et entravèrent plus d'une fois leur marche. Masséna, lors de son entrée en Calabre, vit, avant d'avoir fait la moitié du chemin, tuer une bonne partie de ses soldats par des brigands embusqués derrière des rochers inaccessibles. Le sol de cette partie de l'Italie, partout hérissé de difficultés et d'accidents, offrait à ces bandes des refuges inexpugnables où il était impossible de les poursuivre.

La Compagnie de la foi, conduite par ces chefs, poussa l'audace jusqu'à projeter d'enlever Rome, alors au pouvoir des Français. Le général Garnier vint au devant d'elle, la rencontra au bas de la côte d'Albano, la battit à plate couture et ne fit point de quartier. Après cette dure leçon, chacun de ces chefs se jeta dans les montagnes et agit pour son propre compte.

Pierre retourna en Calabre et devint la terreur du pays. Son caractère était plus féroce, encore depuis la mort de Rosina: doué d'une force gigantesque, il *travailla* seul d'abord, dépouilla les voyageurs, rançonna les bourgs, les villages et quelquefois les villes.

Puis il organisa une bande, d'abord de dix hommes choisis parmi les plus intrépides bandits, et, avec cette poignée de brigands, il tint plus d'une fois tête à des détachements envoyés contre lui par Murat. Dans une de ces rencontres, le général Decamps fut tué. Pierre s'empara de son uniforme et de ses armes, s'en revêtit, et se montra partout habillé en général. Bientôt son audace ne connut plus de bornes. Un jour il fit dire au roi de Na-

ples, Murat, de lui envoyer d'autres généraux pour renouveler ses habits. Il mit le siége devant Potenza et ordonna aux paysans des alentours d'avoir à lui payer, dans les quarante-huit heures, une contribution assez considérable, que sinon il pillerait et incendierait le pays.

La Péninsule italique était littéralement livrée au pillage et à la merci des brigands. Un tel état de chose ne pouvait continuer plus longtemps. Le gouvernement napolitain dut, pour exterminer ces bandes, investir des pouvoirs les plus étendus, d'une sorte de dictature le général Manhès qui, par la farouche énergie de son caractère, fut jugé digne d'une telle mission. Il n'y alla pas de main morte, et un seul exemple suffira pour montrer avec quelle rigueur terrible il procéda à la destruction des bandits.

Benincasa, l'un des chefs de la Compagnie de la foi, fut le premier qui tomba entre les mains de Manhès; on l'amena lié et garotté à Cosenza. Là, le général napolitain lui fit publiquement couper les poignets; on lui pansa les moignons et on le conduisit à pied, les deux membres mutilés suspendus à son cou, jusqu'à San-Giovanni in Fiore, son pays natal, où il mourut bientôt après, admiré de ses concitoyens, par sa brutale intrépidité. Pendant l'opération il n'avait ni poussé un cri, ni articulé une plainte.

Traqué par le général Manhès, Pierre se retira dans les forêts de Nicastro : Manhès l'y suivit sans relâche et extermina un à un les neuf dixièmes de sa bande. Il ne restait plus à celui-ci qu'une femme et cinq bandits dévoués. Malgré sa ruse, sa prudence et sa pénétration, il

tomba dans un piége où il perdit le reste de ses compagnons. Poursuivi à outrance et resté seul, il fut atteint à la cuisse par plusieurs balles; il résista avec toute l'énergie d'un lion blessé. Appuyé sur un tronc d'arbre il se défendit comme une bête féroce, et la terreur qu'il inspirait éloigna les assaillants. Bientôt après il tomba d'épuisement; on le crut mort, on s'avança pour le fouiller, Pierre, se relevant d'un seul bond, tua deux soldats de deux coups de feu et poignarda le troisième. Les autres s'enfuirent et Pierre profita des ombres de la nuit pour se cacher chez des amis qu'il avait dans le cœur du pays. Après sa guérison, il passa dans la Sabine et y réorganisa une bande nouvelle avec laquelle il exploita les marais Pontins pendant plusieurs années. Bientôt les populations de ces contrées apprirent qu'elles avaient un maître. — Je vous protégerai, disait-il, contre les collecteurs du Saint-Père, mais gare à celui qui me trahirait, sa vie est là, dans mon espingole, où qu'il se cache je l'atteindrai moi ou l'un des miens. En échange de cette discrétion et de ce silence inspirés par la crainte, Pierre leur rendait des services. L'un ne pouvait pas payer l'impôt, le collecteur était prié de passer devant sa porte sans s'y arrêter. L'autre, avait un démêlé avec la justice locale, aussitôt le juge et les procureurs étaient sommés de le rendre à la liberté, attendu que maître Pierre le trouvait innocent. A celui-ci il donnait de l'argent, à celui-là autre chose dont il avait besoin. En un mot, il régnait sur ces localités. La bande manquait-elle de pain, vite les paysans en cuisaient et le lui portaient, certains d'avance d'être payés.

Chaque paysan était en quelque sorte une sentinelle faisant bonne garde, instruisant Pierre de ce qui se passait, de ce qui se disait, soit dans le pays, soit à Rome même.

C'est par ces moyens qu'il apprenait que telle et telle famille devaient passer par les marais Pontins, et qu'il se préparait à les dévaliser.

Pierre de Calabre, depuis plusieurs années, vivait comme un seigneur féodal, au milieu de ses vassaux, usant toutefois de son autorité avec assez de modération, repoussant l'assassinat et n'y ayant plus recours qu'à la dernière extrémité, pour sauver sa tête. Les voyageurs, certains d'avance d'être dévalisés en passant par les marais Pontins, composaient avec le brigand, et moyennant une somme peu importante, recevaient l'assurance de n'être pas inquiétés, et il leur donnait le signal dont ils devaient faire usage en chemin, signal toujours respecté. Il semblait que Pierre dût s'éterniser dans les montagnes et que le gouvernement papal, impuissant à le réduire et à le prendre, eût pris le parti de le laisser mourir en paix.

Bon nombre d'officiers français, lors du gouvernement de Murat, furent arrêtés par Pierre de Calabre, dépouillés toujours, et quelquefois égorgés, selon la bonne ou méchante humeur du chef. Paul-Louis Courier, entre autres, fut plus d'une fois dévalisé, « heureux, dit-il, dans une de ses lettres, quand on lui laissait ses bottes. » Ce qui ne lui arriva qu'une seule fois sur six, parce qu'il avait plu toute la nuit et que c'était un dimanche.

— Je ne veux pas, lui dit Pierre, que vous gagniez un rhume par ma faute, le jour consacré à fêter le Seigneur !

Mais Pierre avait un ennemi qui ne le perdait pas de vue. Pour mieux l'endormir dans une parfaite sécurité, cet ennemi paraissait l'avoir oublié. D'ailleurs, Pierre était sur les États Romains et n'avait, pensait-il, rien à redouter des entreprises du général Manhès. Celui-ci ne s'endormait pas, cependant; il s'était juré de l'avoir mort ou vif. Tout vient à point à qui sait attendre, se disait-il.

Le général Manhès connaissait les faiblesses du brigand; il avait le cœur sensible, et quand il crut le moment venu, il lança à travers les marais Pontins une jeune fille de *Procida*, petite île à l'entrée du golfe de Naples, renommée par la beauté remarquable de ses femmes. Moyennant promesse d'argent, dont moitié, mille ducats, furent comptés d'avance à sa famille, elle consentit à remplir le rôle qu'on lui proposait. A peine âgée de vingt-deux ans, elle était d'une énergie et d'une astuce fort rares. Sa mission était de se faire prendre par les brigands et de jeter, par la jalousie, la diversion entre le chef et les lieutenants.

Elle quitta Naples et s'achemina vers Terracine. Comme elle traversait seule sur une mule les marais Pontins, elle fut accostée par un homme, qu'à son costume elle jugea être un contadino. Cet homme portait sa veste sur l'épaule et un bâton à la main.

— Eh! bonjour, signorina bellissima.

— Bonjour, signor.

— Où allez-vous ainsi seulette ?

— Je vais à Rome implorer du Saint-Père la grâce d'un frère qu'on a mis en prison pour une peccadille.

— Je vais aussi à Rome; je suis fatigué, je me reposais-là. J'ai les jambes qui me rentrent dans les épaules, et si vous êtes aussi charitable que vous êtes belle, vous me laisserez prendre une place sur la croupe de votre bête.

— Oh ! volontiers, répliqua la jeune fille ; mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est de ne pas me débiter des fadaises le long du chemin. Vous me paraissez avoir la langue vraiment bien déliée, vous êtes jeune encore... et les hommes sont si faux ! dit-elle en lançant sur son compagnon une œillade provocante qui troubla quelque peu le voyageur.

— Convenu ; mais j'y mets à mon tour une condition.

— Parlez.

— C'est que vous ne me regarderez plus de cette manière. Vos yeux sont aussi ardents que la fournaise du Vésuve, et à moins d'être né avec un caillou près de l'estomac...

— Je vois que j'ai eu tort de vous écouter. Mais c'est égal ; montez, mais rappelez-vous qu'à la moindre licence, je vous coudrai votre habit dans les côtes avec cette aiguille.

Et elle lui montra un stylet d'acier fin.

— Vous êtes une fière femme, vraiment, et si jamais je me convertis au mariage, je souhaite d'en trouver une telle que vous. Elle saurait défendre son honneur et le mien par-dessus le marché.

— Je suis de Procida, où jamais ni fille ni femme n'ont failli !

Le contadino s'élança sur la croupe de la mule, qui, se sentant un surcroît de charge sur l'épine dorsale, fit quelques difficultés pour se remettre en route.

— Holà ! ma roussette, dit la jeune fille, ne fais pas attention. Il est vrai que mon compagnon n'est pas léger comme l'Amour ; mais bah ! le chemin et le temps sont beaux, et je doublerai ta ration à la prochaine étape. Vous tenez-vous bien, signor ?

— Je serais plus solide encore si mon bras pouvait enlacer votre fine taille.

— Prenez garde aux aiguilles !

— Allons, je suis sage et je me tiens à la selle.

L'homme et la jeune fille allèrent ainsi pendant une heure, parlant de choses et d'autres, puis enfin des brigands qui pourraient bien les arrêter.

— Pour échapper à ces gredins, si nous passions par la traverse, ils nous prendraient pour des gens du voisinage et nous laisseraient aller en paix.

— Connaissez-vous le chemin ?

— Comme si je l'avais fait.

— Eh bien, conduisez-moi, je me fie à vous.

Et ce disant, la jeune fille jeta rapidement un coup d'œil sur le contadino et soupçonna aussitôt qu'elle avait affaire à un des bandits de Pierre, peut-être à lui-même.

Pourtant, se disait-elle, on me l'a dépeint fort laid, et celui-ci est assez joli garçon. N'importe. Je suis en bon train. Je gagnerai mes deux mille ducats et j'aurai aidé à exterminer un tas de gredins.

Après une heure et demie de marche à travers les broussailles et les joncs, on arriva à un sentier ouvert dans les flancs escarpés de la montagne. Là, la jeune fille descendit de selle pour alléger sa bête, et fit le reste du chemin à pied, à côté de son compagnon qui tenait passé dans son bras la bride de la mule. Au bout d'une demi-heure, et au détour d'un bouquet de bois épais et fourré couronnant un talus très-élevé, ils se trouvèrent tout à coup devant une masure à la porte de laquelle jouaient deux petits enfants, et où des poules picotaient quelques poignées de grains qu'on venait de leur jeter. Au bruit du pas du cheval, une vieille femme sortit de l'intérieur et s'écria en voyant le contadino.

— Tiens! c'est toi, Peppo.

— Oui la mère, nous venons nous reposer chez vous un moment. Servez-nous pour la signora d'abord, du lait et du pain tendre si vous en avez, et une fiachette accompagnée d'une bille de fromage pour moi. Après vous songerez à la mule.

La vieille femme rentra, apprêta sur une table noire et graisseuse les objets qu'on lui avait demandés, et les nouveaux venus déjeunèrent de bon appétit.

A peine avaient-ils fini, que la pièce fut envahie aussitôt par une dizaine d'hommes à figures sinistres.

— Que fais-tu ici, fils de malheur? s'écria brutalement l'un d'eux.

— Vous le voyez, commandant, répliqua le compagnon de la Procidane, je tiens compagnie à la signora.

— Qui est-elle, d'où vient-elle, que fait-elle ici, qui l'y a amenée ?

— Elle vient de Naples, elle va à Rome, et c'est moi qui l'ai conduite par ici.

—J'avais défendu qu'on arrêtât les femmes; et sa voix devint terrible.

— Calmez-vous, signor, répliqua la jeune fille, monsieur ne m'a pas fait violence; il s'est fait mon guide et je l'ai suivi, parce que je le croyais un honnête citadin. Il paraît que je me suis trompée, et que je suis tombée parmi les gens de Pierre de Calabre, que l'enfer réclame.

— Que t'a fait Pierre pour que tu lui souhaites cette gentillesse ? dit-il d'un ton plus radouci.

— N'est-ce donc pas assez de me voir au milieu de gens de votre espèce? faudrait-il que je fusse prête d'être égorgée pour vous souhaiter toutes les malédictions? — Si vous avez jamais eu gros comme l'épaisseur d'un cheveu de respect pour une femme, reconduisez-moi sur la route, car j'ai hâte d'aller à Rome. J'ai été détournée de mon chemin par cet homme... Et si Pierre l'apprenait...

— Ta, ta, ta, la belle, Pierre, c'est moi, — Et pour te remettre en ton chemin, bonsoir. — Quand je trouve un ducat sur la grande route, je le prends et je le garde. sans m'inquiéter de son propriétaire. Aujourd'hui, je rencontre une perle et je m'en empare.

— Vous voudriez me faire violence !... vous seriez un lâche... s'écria-t-elle en tirant son poignard.

— Allons, pas de gros mots, poulette. Je suis veuf. La Providence te conduit sur mon chemin, je te prends pour épouse. Le curé de la paroisse sera mandé ce soir et nous unira. Nous ferons des noces splendides... à la face du firmament ; les étoiles nous serviront de témoins.

La jeune fille, soutenue jusqu'ici par une énergie de fer, se sentit faiblir à ces paroles railleuses. Elle comprit que la mission dont elle s'était chargée n'était pas sans périls de toutes sortes. Décidée à tenir tête à l'orage, elle s'approcha du brigand et lui dit :

— Signor Pierre, ce que vous dites là n'est pas sérieux.

— *Per el sangue del Christo*, cela est très-sérieux.

— Mais ce serait démentir toute votre vie chevaleresque à l'égard des femmes. Puis j'ai un fiancé que j'aime ; et, en vérité, si j'avais le choix, je préférerais mon guide, dit-elle en montrant son compagnon de route.

— Ton guide, c'est mon lieutenant.

— Que m'importe ! il est jeune et vous êtes... et elle lança au jeune homme une œillade qui le fit frissonner de la tête aux pieds.

La jalousie venait d'entrer dans le cœur de Pierre. La jeune fille s'en aperçut et ajouta :

— Il est naturel que la jeunesse aime la jeunesse.

— Allons ! en route, répliqua durement Pierre. Vous, signora, vous ne pouvez plus nous quitter. Si je vous laissais aller, vous bavarderiez. Vous vivrez parmi nous

comme vous l'entendrez. et pour vous mettre dans l'impossibilité de fuir, nous allons dès ce soir manger votre mule. Avec ce qui en restera, nous ferons des saucissons de Bologne, dit-il en riant de sa plaisanterie.

Et la nouvelle Judith dut suivre son Holopherne dans les montagnes des marais Pontins.

Pendant une semaine, la jeune Procidane désespérait Pierre un jour, et le lieutenant l'autre. Ces deux hommes se défiaient l'un de l'autre, et il eût fallu peu de chose pour amener une rixe sanglante. Cela ne faisait pas le compte de la jeune fille ; elle voulait livrer Pierre vivant.

La Procidane en était là de sa périlleuse entreprise, lorsque Fabio fut acclamé comme membre de la bande de Pierre, sous le nom de Gasparo.

CHAPITRE IX

Une visite au casale d'Orsino. — Un artiste allemand. — Pierre de Calabre et la belle Procidane.

Le lendemain de la réception de Gasparo, jour fixé pour l'expédition contre la famille d'Olivano, le temps, qui s'était montré radieux jusqu'à deux heures de l'après-midi, s'assombrit tout à coup. Le tonnerre grondait dans le lointain. L'état du ciel annonçait l'orage pour le soir. Soit que l'atmosphère, chargée d'électricité, eût influé sur le tempérament excessivement nerveux de Gasparo, soit que son esprit se fût alourdi et sa volonté amollie, au moment de partir il hésitait, paraissait inquiet, agité. Les brigands s'aperçurent qu'il chancelait dans ses résolutions. Sur l'ordre de Pierre un homme descendit dans la *cave* et en rapporta une demi-douzaines de bouteille d'orvietto et de montefiascone; au bout d'un quart d'heure le futur bandit avait retrouvé toute son audace; l'orvietto lui avait rendu tout son

courage et le montefiascone avait dissipé ses remords.

Les bandits ne voulaient pas laisser échapper une si belle occasion, aussi le pressèrent-ils de se mettre en route.

Il faisait nuit, le ciel charriait d'énormes nuages noirs et gris, derrière lesquels la lune disparaissait à chaque instant. Les éclairs se rapprochaient et le vent commençait à siffler : l'heure était propice à une expédition de la nature de celle que les brigands entreprenaient. Quand on approcha du chemin descendant au casale et qu'on aperçut les silhouettes grises des murs de la ferme d'Olivaro se détacher dans l'obscurité, l'intendant sentit son courage faiblir encore une fois, et sa loquacité fit place à des paroles lentes, coupées par un léger tremblement convulsif, puis enfin, il se tut et se prit à réfléchir :

— Si ce sacripant de père est là, se disait-il, il est fort comme un bœuf. Et il se rappelait le jour de la noce et l'infirmerie du couvent.

— Tu trembles, je crois? fit un bandit en le regardant sous le nez.

Ces paroles ramenèrent Gasparo au sentiment de haine prêt à fuir de son cœur, et il répliqua :

— Oh ! non, non ; seulement je me plains de ce diable de vent qui me glace, il est si frais ce soir ; et je suis mouillé jusqu'aux os. Oh ! tu vas voir tout à l'heure si je sais me venger, reprit-il après un moment de silence.

Et comme il achevait ces mots, les brigands arrivaient à la porte de la ferme. Il frappa lui-même, puis se jeta précipitamment en arrière de ses compagnons afin de

ne pas être reconnu par les gens de la maison, ni par Orsino.

Tout le monde était alors à souper. Ce fut le fermier lui-même qui vint ouvrir.

A la vue de ces hommes, de leur accoutrement, il ne lui fut pas difficile de deviner leurs intentions, et il eut assez de présence d'esprit pour se dire le valet de la maison.

— Entrez, signors, entrez vous chauffer. Je cours avertir mon maître qui est dans les étables, leur cria-t-il en s'éloignant avec précipitation et avant qu'on eût le temps de le reconnaître.

Puis il s'esquiva par une fenêtre donnant sur une basse-cour ; de celle-ci il passa dans un enclos en sautant par dessus le mur et de là dans les champs où il courut une partie de la nuit, cherchant à gagner Tivoli, où il arriva exténué, après une course affreuse de quatre heures.

Il ignorait que Gasparo fût au nombre des brigands.

Pendant le temps que le bonhomme arpentait prestement la plaine, et escaladait les montagnes, les bandits fouillaient les meubles, où ils ne trouvaient rien que des sacs vides; ils faisaient main basse sur les jambons dont le casale était somptueusement garni, buvaient le vin tiré pour le souper, et se mettaient à table sans se soucier du fermier Orsino, pendant que l'ancien intendant le cherchait vainement de tous les côtés, de haut en bas et dans tous les coins.

Trompés dans leur attente, et ne pouvant mettre la main sur le fermier pour *s'expliquer* avec lui, les ban-

dits s'en prirent aux servantes et à un pauvre peintre allemand qu'à son costume hétéroclite, ils prirent pour un confrère exploitant isolément le pays, et qu'ils accusaient de les avoir devancés dans cette expédition.

Celui-ci, comme on le pense, déclina au plus vite cette qualité et cet honneur et le leur fit entendre dans ce langage macaronique particulier à la race tudesque :

— Ché zouis natal Pafarois; cathaulik et raumain de relichion, è vero, signori. Jé né gonnais apsoliment berzonne ici, où ché né zouis entré que pour timanter à souper et à coucher. Yo sono, oune artiste en paysache; oune artiste en paysache... è vero, signori.

Puis l'artiste se remit à fumer sa longue pipe en porcelaine de Saxe où était peinte la figure de sa fiancée, et sans plus faire d'attention à ce qui se passait autour de lui que s'il eût été seul dans la maison.

Néanmoins les brigands persistèrent dans leur opinion et l'emmenèrent prisonnier dans la montagne accompagné de deux servantes auxquelles fut confié le département de la cuisine. Ces sortes d'enlèvements étaient assez fréquents, et ce qu'il y a de curieux, c'est que, généralement, les femmes enlevées s'attachaient aux bandits à qui elles étaient échues et ne les quittaient plus.

Une de ces servantes, qui avait toujours eu un faible pour Gasparo, alors qu'il était l'intendant du fermier, devint bientôt sa maîtresse. Térésa c'était son nom, donna à Gaspardo tous les renseignements nécessaires pour qu'il pût poursuivre sa vengeance. Il apprit ainsi que toute la famille avait quitté le pays pour se retirer à Rome, et que le fermier n'était revenu au casale que

pour terminer ses comptes avec les paysans qui commerçaient avec lui. Ces comptes étant réglés, il était probable qu'après la soûleur qu'il avait dû avoir ce soir-là, le fermier ne remettrait plus les pieds au casale.

Le lendemain, pour indemniser la bande du coup manqué chez le fermier d'Olivano, Pierre de Calabre désigna huit bandits, parmi lesquels Gasparo, pour arrêter la malle-poste qui portait à Rome la caisse du fisc et du collecteur. On tua le conducteur et les gendarmes; les bandits n'épargnèrent que le postillon, dont le métier était de conduire, disaient-ils, les chevaux le plus lentement possible : d'où Gasparo conclut que certains postillons rendaient quelquefois des services à la bande, et qu'on devait avoir des égards pour eux.

Le malheureux artiste que sa mauvaise étoile avait conduit à Olivano pour y faire des croquis, fut, pendant les trois jours que dura sa captivité, le jouet de la bande. Chaque jour on le menaçait de mort. Et en manière de passe-temps, on le conduisait en grand appareil, entre deux haies d'hommes armés des pieds à la tête, au lieu où l'on devait, lui disait-on, le fusiller.

Le lieu de l'exécution était au bord d'un sentier large de deux mètres. Un côté s'appuyait sur des roches verticales ; l'autre était bordé de précipices tapissés de broussailles dont les cîmes formaient comme une balustrade naturelle, d'où la victime pouvait voir le cimetière des brigands. Là, on faisait asseoir le pauvre Allemand sur l'arète de l'abîme comme au bord d'une tombe, et des bandits lui appuyaient l'un un poignard sur le cœur, l'autre un pistolet sur les tempes en lui demandant s'il

croyait que l'on dût, pour abréger ses souffrances, enfoncer l'un et tirer l'autre de haut en bas ou de bas en haut. Et quand ils avaient, avec une joie de cannibales, jeté ce malheureux jeune homme dans les plus horribles perplexités, ils remettaient l'exécution au lendemain et le ramenaient dans la cabane, où, du reste, on lui fournissait abondamment de quoi se nourrir.

Gasparo n'avait pris aucune part à ces atroces tourments, qu'il avait intérieurement blâmés et pour lesquels il éprouvait une secrète horreur.

De son côté, pendant ces quatre jours entièrement occupés par l'amour qui remplissait son cœur, Pierre n'avait pas eu connaissance des tourments horribles du malheureux Allemand. Quand il apprit ce qui s'était passé, il entra dans une grande fureur et ordonna l'exécution du pauvre diable. Comme il maugréait contre les cruautés inutiles de ses hommes, le lieutenant prit leur défense en disant :

— Il faut bien qu'ils s'amusent un peu ; ils n'ont pas, comme vous, les yeux de Rosina pour les aider à passer le temps inoccupé.

Les brigands rirent de la réponse atroce et perfide de Peppo.

Pierre mordit sa lèvre, ce qui était un signe de grande colère, et caressa l'un des pistolets de sa ceinture. Rosina, qui craignait pour le lieutenant, s'interposa et dit à Pierre :

— Il est vrai que depuis mon séjour ici, capitaine, vos amis sont privés de vous plus que de coutume. Je vous

demande grâce pour Peppo et grâce aussi pour ce pauvre artiste, mon cher maître.

Après un moment de réflexion, Pierre reprit d'une voix calme :

— Conduisez ce malheureux sur la route de Tivoli. Lieutenant, vous irez ce soir à Albano, vous prendrez le costume d'un marchand de bestiaux, et vous verrez s'il n'y a pas un bon coup à préparer pour rattrapper le temps perdu.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du lieutenant et de la jeune Procidane.

L'Allemand fut conduit aux portes de Tivoli ; mais il avait vieilli de quarante ans. Ses amis de Rome ne le reconnurent plus. Ses traits étaient décomposés, il avait les yeux hagards, la figure flétrie et la tête blanche comme celle d'un vieillard. Au bout de quelques semaines, il mourut à l'hospice, fou des suites de sa frayeur.

Gasparo, voyant le maître de bonne humeur, lui demanda l'autorisation d'emmener avec lui, le soir même, quelques hommes, afin d'aller à Rome pour en finir avec cet Orsino maudit.

— Deux hommes te suffiront, plus éveilleraient des soupçons. Cette fois, mon garçon, ajouta Pierre, tâche d'être plus heureux qu'à la ferme ; des saucissons, deux servantes et un ostrogoth de peintre, tout cela est plus embarrassant qu'utile.

— Que vous méprisiez les jambons, bien que ceux-ci soient bons, je le comprends encore, capitaine ; mais qu'il en soit ainsi de Térésa qui fait si bien la cuisine, cela n'est pas juste.

— Tu dis cela parce qu'elle te réserve les meilleurs morceaux, repartit Pierre en souriant. Il paraît que la *Bianca* est oubliée, mon gaillard! Seulement, ici seul j'ai le droit de choisir, et si tu veux que je *te marie* avec Térésa, fais tes preuves, l'ami; sinon le sort décidera de l'époux à lui donner.

— Demain j'aurai gagné la faveur d'en faire ma femme; par l'enfer! je jure que les écus du fermier seront en votre possession, capitaine; je ne demande rien pour moi de ce butin. Ma vengeance assouvie et Térésa me suffisent.

— Va donc, mais ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— Puisque vous avez été si bon pour tous et si aimable pour moi, murmura la Procidane, j'ai encore, mon maître, quelque chose à vous demander, mais non pas devant tous.

Elle dit ces quelques paroles sur un ton si doux, si charmant, si mielleux, que Pierre de Calabre, dont la méfiance n'était pas le moindre défaut, eut un instant la pensée que la fillette pouvait bien cacher quelques projets mauvais pour lui. Mais cette pensée s'effaça de son esprit aussi vite qu'elle y était venue.

— Parle, lui dit-il quand ils furent seuls; et si ce que tu as à me demander est possible, c'est chose consentie.

En parlant il plongeait son regard pénétrant dans les yeux de la belle qui, craignant d'être devinée ou de se troubler, répondit avec vivacité :

— Eh! mon Dieu, capitaine, pourquoi me regarder ainsi? ce que j'ai à vous dire est tout simple : voilà

quinze jours que je suis votre prisonnière, ma famille doit être inquiète de ma longue absence ; mon frère est en prison, enfin je veux... je désire rassurer mes parents et me rassurer moi-même.

— Écris-leur ; je leur ferai parvenir ta lettre.

— Ce n'est pas cela, je voudrais...

— Tu veux t'en aller? reprit vivement Pierre.

— Eh ! non, reprit Rosina ; je ne veux pas fuir ; la vie que je mène ici n'est pas, il est vrai, absolument séduisante, mais je ne sais pourquoi, elle a du charme pour moi. Je m'y habituerais volontiers... si vous étiez...

— Si j'étais... achève.

— Moins violent. Vos colères me font peur. Et pourquoi de la colère? Est-ce qu'un homme de votre force et de votre courage devrait être ainsi? Vous seriez vraiment beau à mes yeux si votre figure ne se contractait pas si souvent.

Elle baissa les yeux comme honteuse de ce demi-aveu.

Pierre tressaillit et leva sur la jeune fille son regard fauve et farouche.

— La grâce que tu as à me demander est donc bien délicate que tu cherches à *m'enguirlander !*

— Vous êtes un ingrat.

— Eh bien ! je t'écoute, fit doucement le brigand.

— Laissez-moi aller à Molo di Gaëte, et je vous jure de revenir.

— Que veux-tu aller faire dans ce pays maudit? Est-ce pour me vendre?

La Procidane pâlit et fut un instant décontenancée ; mais elle reprit bientôt son assurance :

— Vous êtes un ingrat ! répéta-t-elle; vous ne voyez donc pas que depuis mon séjour ici vous m'avez inspiré un sentiment d'admiration tel que je n'aurais pas la force de m'enfuir. Oui, Pierre, cela vous paraîtra peut-être étonnant que dans le cœur d'une honnête fille il puisse se trouver un amour vrai pour un homme de votre trempe.

— Achève vite ! fit Pierre dont l'agitation trahissait la pensée et l'espoir.

— Et je consentirais à devenir votre femme si vous me promettiez de quitter ces montagnes et de gagner la Toscane où nous vivrions tranquilles, du fruit de notre travail.

— Vrai !... Oh ! répète, répète ce que tu viens de dire, Rosina !

— Le voulez-vous?

— Tout ce que tu voudras !

— Eh bien ! j'ai une parente qui habite Molo. Son mari, chaque semaine, porte à Naples le produit de sa pêche. Il passe par Procida. Je ne veux pas laisser ma famille dans l'inquiétude. Permettez que j'aille la prier de leur faire passer de mes nouvelles, et de leur dire que je me suis fixée à Terracine, où j'ai trouvé une bonne condition, et que j'y resterai. Cela fait, je reviendrai, je le jure.

— Qui t'accompagnera? tu ne peux aller seule.

— Votre lieutenant, dit-elle d'un air malicieux; c'est lui qui m'a amenée ici, c'est à lui de...

— Lui ! s'écria Pierre en bondissant comme une bête fauve blessée. Non ! j'irai moi-même.

— Demain, dit Rosina.

— Non, tout de suite, dit Pierre ; il y a loin, nous n'arriverons pas avant le jour... Pourras-tu faire la course ?

— Je m'appuierai sur vous, mon Pierre.

Pierre, au comble de la joie, fit ses préparatifs, dit à ses hommes qu'il allait s'absenter pour quarante-huit heures, et, quelques heures après ce colloque, il partait pour Florence.

Au moment de passer la frontière, le brigand hésita. La jeune fille s'en aperçut et lui dit :

— Vous avez peur d'être reconnu. Laissez vos armes dans ces buissons, coupez un bâton, attachez au bout le bissac, on nous prendra pour le mari et la femme allant à nos affaires. Et d'ailleurs, qui vous connaît ? Depuis cinq ou six ans on vous a oublié.

— Tu as raison ; il se débarrassa de son espingole, de ses pistolets, et ne garda qu'un stylet.

Six heures sonnaient comme ils arrivaient l'un et l'autre sur les hauteurs qui dominent Molo-de-Gaëte ; la brume commençait à se dissiper, et sur la Méditerranée glissaient en chatoyant les premiers rayons du soleil levant. Un bruit de plusieurs chevaux allant au trot vint jusqu'aux oreilles de Pierre. Il tressaillit et se retourna vivement :

— C'est singulier, se dit-il, toute la nuit il m'a semblé entendre des pas derrière nous.

Et comme il prononçait ces dernières paroles, des chouettes blotties dans les creux des rochers se mirent à pousser leurs cris lugubres.

— Est-ce que ces oiseaux maudits, se dit-il, m'annonceraient un malheur?

Pendant quelques instants il marcha seul, pensif, dans le sentier abrupte tracé dans la montagne; puis, plusieurs voix se firent entendre, il se retourna vivement : une quinzaine de soldats s'avançaient derrière lui, cherchant à le cerner.

— Rosina ! hurla-t-il d'une voix furieuse.

Et la jeune femme ne répondant pas, il la chercha des yeux. Il la vit qui, au risque de se tuer, se laissait glisser, les jupes rassemblées dans ses jambes, le long des pentes rapides au bas desquelles s'adossent les maisons de Molo. Il comprit qu'il était joué et vendu à Manhès. Après quelque hésitation, une idée de vengeance traversa son cerveau. D'énormes pierres étaient çà et là comme semées sur la montagne. Les soulever l'une après l'autre et les lancer dans la direction de la jeune fille fut pour lui l'affaire de quelques secondes. Un grand cri retentit dans l'air. La Procidane était écrasée.

— Bien, se dit le brigand, tu n'en vendras pas deux, fille du diable !

Dix minutes après il tombait aux mains des soldats napolitains, commandés par le propre lieutenant de Pierre, qui était de connivence avec Rosina.

Pierre fut conduit à Naples devant Manhès et le soir même fusillé.

CHAPITRE X

Gasparo succède à Pierre de Calabre.

Pendant que Pierre allait ainsi se jeter tête baissée dans le piége tendu par Rosina, trois hommes, vêtus du sarruolo brun du pays, partaient au point du jour par la vallée de Poli et de Palestrine encaissant les torrents descendus des montagnes vers la rivière l'Anio, près Ponte-Lucano. Ils laissaient Poli sur la droite et les Polesans dormir à l'abri de leurs murailles, défendues d'ailleurs par des roches escarpées, tapissées de broussailles épineuses. Cette petite ville, perchée comme un nid d'aigle tout au haut d'un rocher, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut sous les Conti, qui avaient alors sous leur domination plus de quarante villes, et s'enorgueillissaient d'avoir vu sortir de leur maison plusieurs papes, plusieurs princes, et un grand nombre de cardinaux.

Après une course de deux milles sur un sentier ro-

cailleux, si étroit qu'il eût été difficile à deux hommes d'y marcher de front, les brigands passèrent au pied des ruines du palais de la Catena, appartenant jadis aux Cœsarini. Ces trois villas, encadrées de magnifiques jardins embellis de nombreuses fontaines en marbre, voient aujourd'hui leurs parterres, leurs bois, leurs potagers, leurs réserves à blé, leurs moulins à huile, leurs étuves, tout, en un mot, abandonné aux reptiles et aux renards, qui y vivent en liberté.

Là commence cette sublime campagne de Rome, couverte de monuments et de ruines splendides.

Lorsque nos trois hommes furent arrivés au bas de ce chemin, ils longèrent les murs de Preneste, — Preneste que Sylla dépouilla d'une partie de son territoire; puis ils traversèrent ce que les Romains appellent le camp Orazio, en souvenir d'une campagne qu'y possédait le célèbre poëte romain, que les paysans des alentours regardent comme un grand magicien contemporain de l'empereur Néron, et le camp de Pyrrhus, et la plaine des Herniques, entre les montagnes d'Albe et les Apennins. Gasparo, comme poussé par la main d'un génie infernal, marchait devant ses compagnons qui faisaient de leur mieux pour le suivre. Cette course effrénée à travers des sentiers, des broussailles, des ruines, durait depuis quatre heures lorsqu'ils s'arrêtèrent sur le sommet de la dernière arête qui domine la campagne de Rome. A leur gauche la petite ville de San-Vetturino se perdait dans des ombrages touffus et des taillis épais. Pour échapper à la curiosité des habitants, aux ardeurs d'un soleil torréfiant, ils se réfugièrent dans les ruines

de l'ancienne *Æsula*, à quelque distance de San-Vetturino, et y passèrent tout le milieu du jour.

Vers le soir ils reprirent leur route en se dirigeant vers Corcolle, par Passerano, l'ancienne *Scaptia*, et suivirent la prairie jusqu'à la voie Collatine, laissant de côté le lac de Santana ou Castiglione, jadis lac de Gabie, les figuiers qui croissent sur ses bords, à l'ombre desquels furent élevés Romulus et Rémus, où Sextus Tarquin fut sacrifié à la vengeance des citoyens romains dont les pères étaient tombés victimes de sa tyrannie.

Les brigands ne suivaient pas le droit chemin ni les sentiers battus pour aller à Rome. Il était du plus grand intérêt pour eux, surtout pour Gasparo, de n'éveiller la curiosité de personne. Ils allaient de ruines en ruines, comme des touristes visitant ces sublimes restes de la splendeur romaine, qui garnissent de toutes parts cette campagne si populeuse autrefois, mais aujourd'hui plus déserte que les vastes solitudes où les Pharaons ont laissé les monuments de leur orgueil.

De Gabie ils cheminèrent vers Castellacio, au moyen-âge *Castrum Osæ* ou Losæ, villa de Lucrèce, dont il ne reste plus que des décombres et des ruines informes; ils arrivèrent à la nuit tombante sur les bords du ruisseau de Veresis, et s'arrêtèrent à une mauvaise auberge où ils soupèrent.

Ces lieux qu'ils traversaient sont pleins de souvenirs anciens. C'est près de là que Furius Camillus combattit les Gaulois l'an 365 de Rome, lorsqu'ils se retirèrent de la ville éternelle, que Tarquin défit les Sabins, et que se trouvent les sources de l'*aqua Virgina*, qui

alimentent la fontaine de Trevi. C'est près de là que le fameux sarcophage aux Amazones et la Vénus accroupie ont été trouvés, ainsi que la statue de Germanicus, les beaux bustes de Julien et d'Antonin, et les nombreux marbres portant des inscriptions précieuses au point de vue archéologique, et qui furent portés dans la villa Borghèse. Le magnifique sarcophage de porphyre de sainte Hélène, mère de Constantin le Grand, qu'on admire aujourd'hui au Vatican, vient aussi des fouilles faites dans ces lieux. Enfin, nos bandits, après avoir longé les aqueducs, entrèrent à Rome, vers dix heures, par la porte San-Lorenzo; ils contournèrent les murs d'enceinte, passèrent devant Saint-Jean de Latran, la Scala-Santa et devant le Colysée. Minuit sonnait au Capitole comme ils passaient sous l'arc de Titus et débouchaient sur le Campo-Vacchino, où ils prirent haleine en se cachant près des chariots attelés de buffles, dont les propriétaires attendaient l'ouverture du marché de la place Navone.

Vers une heure du matin, ils prirent à droite au-dessous des prisons Mamertimes et se perdirent dans le dédale de ruelles de ce quartier, le plus ancien de la ville éternelle.

Arrivés à l'avant-dernière maison, près de l'église de la Trinité-du-Mont, nos trois hommes s'arrêtaient et disparaissaient par un soupirail de cave, forçaient la porte intérieure et pénétraient dans une pièce au rez-de-chaussée, sans que les habitants de cette demeure eussent entendu le moindre bruit.

Quelques minutes après, les trois brigands montaient

au premier étage et entraient dans une chambre où un homme était endormi. Cet homme, c'était le fermier d'Olivano. Surpris dans son sommeil, et se voyant en face de trois bandits, le bonhomme voulut se lever, appeler au secours, mais en un instant il fut baillonné et garotté.

— Si tu pousses un cri, je te coupe la gorge, lui dit à voix basse son ancien intendant.

Puis, celui-ci approchant une lumière du vieillard :

— Tiens, regarde-moi ; me reconnais-tu? Ah! tu ne me savais pas si près, Orsino?

— Fabio! soupira le vieillard en laissant retomber lourdement sa tête sur son oreiller. Il ne proféra pas un cri, pas une plainte, mais il fit mentalement une prière à la madone; il se sentait perdu.

— Il y a bientôt un an, tu m'as brisé un bras et tordu le corps comme un lien d'osier. Je pourrais te tuer; je l'avais même juré. Je n'en veux pas à ta vie. Tu es le père d'une femme que j'ai aimée à l'idolatrie, dont j'étais aimé, et que tu m'as enlevée.

Le vieillard fit un mouvement comme pour répondre.

— Tais-toi, serviteur de Satan, fit vivement Gasparo en serrant les dents de colère et en pressant convulsivement un couteau qu'il tenait. Tu as disposé de la main de ta fille contre sa volonté. C'était peut-être ton droit, dit le brigand avec un sourire satanique, mais il ne t'appartenait pas de disposer de ma personne comme tu l'as fait. Tu connais le talion, n'est-ce pas? tu sais que le sang veut du sang? Eh bien donc, sang pour sang; œil pour œil, bras pour bras.

A ces derniers mots, le père de Bianca, devinant les intentions du bandit, rentra ses bras sous son corps comme pour les défendre de la mutilation.

— Allons, Gasparo, dépêchons, dit l'un des compagnons.

— Je veux, reprit le jeune brigand, dont les yeux injectés de sang jetaient des éclairs sinistres sur le visage de son ancien maître, je veux emporter le bras qui a brisé le mien. La résistance est inutile : il sera fait comme je dis.

Gasparo procéda à la mutilation terrible. Quand on eut dévalisé les meubles, Gasparo dit :

— Eh bien! avais-je tort de vous promettre une bonne récolte?

Comme ils se disposaient tous trois à se retirer, l'un d'eux s'arrêta court :

— Un instant, dit-il, dans les entreprises dangereuses la moindre imprudence peut amener un résultat terrible.

Et en finissant ces mots il poignarda le vieillard pendant que les autres commençaient à descendre l'escalier.

— Je viens de dépêcher notre homme, ajouta-t-il en essuyant entre ses doigts la lame de son long stylet; mais ne moisissons pas ici, je vous en prie; dépêchons-nous. L'air de Rome sent la potence, il n'est pas sain pour nous.

On entendit comme une plainte.

—Non pas, non pas, répliqua Gasparo revenant sur ses

pas. Vous aviez raison, cette sorte de besogne ne doit pas être faite à moitié. Si tu l'avais manqué nous serions perdus. Et, comme il rentrait dans la chambre, le vieillard râlant encore, d'un coup du même couteau il lui ouvrit la gorge.

Les trois bandits traversèrent précipitamment les rues de la ville encore désertes et sombres et s'acheminèrent vers la porte Saint-Sébastien, devant laquelle les dragons de garde fumaient et jouaient aux cartes en compagnie de la sentinelle, dont le fusil était resté dans la guérite.

Les portes étaient encore fermées. Il eût été téméraire de demander le passage à cette heure indue. Gasparo et ses compagnons jugèrent plus prudent, au risque de se casser le cou, de longer les murs délabrés et troués qui ceignent la ville éternelle, de grimper jusqu'à la première galerie percée d'ouvertures cintrées, et, en s'accrochant aux broussailles, de descendre dans le chemin de ronde.

Une fois hors les murs, ils prirent à travers les vignes jusqu'au delà du sépulcre de Cecilia Metella, puis ils suivirent la voie Appienne, bordée de tombeaux jusqu'à plus de cinq milles de Rome.

Pendant que Gasparo et ses acolytes s'éloignaient du théâtre du crime, expliquons pourquoi le fermier était seul dans son logis à Rome.

Après le mariage de Bianca, le fermier Orsino ne jugea pas prudent de retenir sa fille et son gendre auprès de lui à Olivano, ni de les laisser à Rome.

— Tant que Fabio ne sera pas complétement rétabli de la correction un peu rude que je lui ai donnée, je

n'ai rien à redouter de lui ; mais, dès qu'il sera sorti de l'infirmerie des moines, sa première pensée sera de se venger, et ce n'est pas à moi qu'il osera s'en prendre : je l'ai étrillé d'une trop solide façon. Le drôle est vindicatif : il est de Sermonetto, un repaire de bandits, c'est tout dire. De quoi se sont mêlés ces imbéciles de capucins ? ne pouvaient-ils le laisser crever comme un chien ? Comment soustraire ces deux enfants aux recherches de ce vaurien ?

Après plusieurs jours de réflexions, il se rappela qu'il y avait à Albano une charmante villa toute meublée, avec parc et terrasse, que le propriétaire louait l'été à des familles anglaises que la peur de la malaria faisait fuir de Rome. Il fit aussitôt seller son cheval et partit.

La villa était encore vacante ; il la loua, y amena les jeunes mariés pour y passer leur lune de miel, en leur recommandant expressément de ne pas se montrer dans la ville ni dans les environs, et il fit courir le bruit à Castel-Madama et à Rome même qu'ils étaient allés à Florence et à Naples ; lui-même, afin de n'éveiller aucun soupçon, se dispensa de les venir voir.

Ce que le père avait pensé était arrivé. Bianca avait vite oublié l'intendant. Si le mari de Bianca était, à bien l'envisager, loin d'être d'une beauté aussi mâle que Fabio, son rang flattait davantage sa jeune femme ; c'était un citadin, un *avocato*, et pour qui connaît les mœurs italiennes le *medico* et l'*avocato* sont, après le marquis et le baron, le *nec plus ultra* de la considération personnelle et de l'élégance. Aussi, en Italie, qui n'a aucun métier, se fait-il ou se dit-il avocato ou medico.

L'automne, encore si chaud en Italie, tirait à sa fin, et Ulysse Galeyra était désireux de retourner à Rome pour la rentrée des tribunaux, où, pour ses débuts dans le barreau romain, une cause importante lui était confiée. C'est dans ces circonstances que les jeunes mariés abandonnèrent la villa d'Albano, qui avait abrité les premiers mois de leurs félicités conjugales, et que, par une coïncidence fatale, le matin même de la nuit du meurtre, ils allaient se trouver sur la même route que venaient de prendre les assassins de leur père en quittant Rome.

Après une heure et demie d'une course haletante, nos bandits arrivèrent à la bifurcation de cette voie avec le chemin d'Albano, que les Romains appellent Mezza-Via, entrèrent dans l'osteria et s'y firent servir plusieurs fiachettes d'orvietto, et reprirent leur course comme le soleil commençait à paraître sur cette sublime campagne de Rome.

Arrivés au pied des premiers vignobles de la côte d'Abano, ils quittèrent la route, et se jetèrent à gauche dans les plantations afin d'échapper plus facilement à la curiosité ou à la poursuite des dragons, si ceux-ci avaient été avertis de l'assassinat du fermier.

Depuis une demi-heure, ils gravissaient péniblement cette longue et énorme colline au haut de laquelle est perché la ville d'Albano, lorsqu'ils entendirent le bruit d'une voiture descendant au pas. Les trois bandits, instinctivement et par l'habitude du métier, se rapprochèrent du chemin en se faufilant entre les ados des vignes; de là, ils virent venir vers eux une espèce de cariole attelée d'un cheval vigoureux. La campagne

était déserte ; quelques masures inhabitées montraient dans le lointain leurs toits dépouillés de chaume.

Le lieu était solitaire, dangereux pour les voyageurs. Les malles-postes du gouvernement, bien qu'escortées de gendarmes, y avaient été maintes fois dévalisées ; les escortes égorgées en plein jour, et sans que les cris des victimes eussent été entendus d'autres personnes que des vignerons travaillant isolément à leurs champs, qui ont tous de bonnes raisons pour faire la sourde oreille.

Les paysans italiens aimaient mieux se faire des amis que des ennemis des bandits, et pour cause. Une jeune femme était dans cette voiture auprès d'un jeune homme tenant les guides ; Gasparo les reconnut immédiatement : c'était son infidèle et son mari.

Ce n'était plus comme à la ferme.

Le hasard cette fois servait sa vengeance. En cet instant toutes les rages de la jalousie bouleversèrent ses sens.

— Laissez-moi faire cette besogne, dit-il à ses deux compagnons, ceci ne regarde que moi.

Cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore et qui selon lui, par sa lâcheté et sa trahison, était la cause de tous ses malheurs ; cette femme, jeune et belle, était là devant lui, à côté d'un homme qu'elle semblait regarder avec amour. Une pensée de meurtre lui traversa la cervelle comme un éclair. Un coup d'escopette retentit dans l'air ; le cheval mortellement blessé roula sur lui-même, la voiture s'abattit et les deux voyageurs furent lancés sur la chaussée. La jeune femme resta à moitié évanouie sur le pavé, son mari se releva vivement pour lui porter secours, mais d'un bond Gasparo fut

sur lui, et d'un coup de stylet l'étendit raide mort aux côtés de sa compagne.« Va dans l'enfer, tu plaideras, pour ton vieux Satan de beau-père. » Bianca un instant après, reprit ses sens un moment et se trouva face à face avec l'homme qu'elle avait aimé.

Cette apparition soudaine fut pour elle comme un coup de foudre.

— Grâce, s'écria-t-elle, grâce, Fabio!

— Grâce, ingrate! Ton père m'a-t-il fait grâce, lui? Et toi Bianca, après m'avoir mis l'amour au cœur, as-tu eu pitié de moi ? T'es-tu souvenue de tes serments? Ah! tu demandes grâce, s'écria-t-il, tiens regarde cet homme, ton mari, je viens de lui plonger cette lame dans le corps, — et cette nuit même j'ai tué ton père. Sois maudite, Bianca,

— Fabio! Fabio!

— Fabio n'existe plus pour toi. Fabio s'est fait brigand et assassin pour se venger. Fabio a pris la montagne, recommande ton âme à Dieu. J'ai juré d'anéantir ta race.

Bianca, brisée, éplorée, chercha vainement à apitoyer l'assassin de son époux et de son père.

— Oh! grâce, Fabio! Puis, comme frappée par une pensée qui devait la sauver, elle s'écria: Oserais-tu bien porter une main sacrilége sur une femme enceinte ?

A ce dernier mot, Gasparo encore plus forcené et ne se possédant plus de rage, lui passa d'un seul coup la lame de son couteau dans la gorge. Le coup avait été si violent que la tête fut presque détachée du tronc.

Cette scène de carnage s'accomplit en quelques minutes.

Sans s'inquiéter d'avantage de ses victimes, ni de ce que pouvait contenir la cariole, les trois forcenés escaladèrent vivement les échancrures profondes des talus du côté gauche de la route, et se perdirent dans les halliers et les vignes qui boisent les rampes et l'entonnoir du lac de Caste-Gondolfo, ancien cratère éteint et rempli d'eau.

Une fois en sûreté les compagnons de Gasparo le félicitèrent sur sa force et son courage. Il ira loin dit l'un. — Il joue du couteau aussi bien que Pierre, répliqua l'autre.

Gasparo marchait silencieux et comme un hébété. Son visage était livide.

Comme les bandits contournaient le lac de Castel-Gondolfo pour s'éloigner plus encore de la grande route, et cheminaient sous cette délicieuse avenue couverte d'épais ombrages, que dans le pays on appelle les galeries, conduisant au couvent des Camaldules, la clochette de la petite et très-vénérée chapelle de Rocca-di-Papa appelait les religieux et les fidèles. Gasparo s'arrêta soudain, comme frappé par une puissance invisible.

— Laissez-moi, dit-il à ses compagnons, attendez-moi ici dans ces halliers, je vais vous rejoindre dans quelques instants.

— Où veux-tu donc aller? lui demandèrent ceux-ci, inquiets et stupéfaits, en voyant la décomposition et la lividité du visage de leur camarade ; oublies-tu qu'il est déjà tard et qu'avant d'avoir franchi le Montecavo et atteint

les premières rampes de l'Artémisio, nous pouvons être rejoints par les dragons et les sbires du pape?

— Que m'importent les dragons et les sbires! reprit-il avec véhémence : tenez, j'entends des cris, j'ai peur de moi-même... J'ai besoin de prier... je vais prier pour elle... *la mia Bianchina*, *la mia stella*... ajouta-t-il en sanglottant et en levant les mains vers Albano, comme pour rappeler les crimes qu'il venait de commettre; puis il disparut à travers la forêt. On l'entendit pendant quelques instants descendre l'escarpement de la colline en s'accrochant aux branches d'arbres.

Le remords venait de descendre tout à coup dans l'âme de cet homme, jusque-là dominé par la colère. Ce que n'avaient pu faire les supplications d'Orsino et de Bianca, le simple tintement de la clochette d'une chapelle l'obtenait, l'âme de Gasparo s'ouvrait au repentir et à la pénitence.

Arrivé à la chapelle, dont l'autel repose sur un bloc de rocher détaché du haut de la montagne et que la main de la Providence arrêta à dix pas du village qui est au-dessous, Gasparo s'agenouilla quelque temps, offrit en ex-voto à la Vierge son arme meurtrière encore teinte de sang. L'idée lui vint tout à coup de se rendre au couvent de Montecavo pour y faire pénitence et prendre l'habit de moine, et oubliant ses compagnons, il s'y achemina aussitôt.

Ce couvent, l'un des plus curieux de l'Italie, occupe toute la croupe d'un énorme mamelon entouré de forêts majestueuses. De ces jardins on jouit d'une vue des plus pittoresques.

Il frappa à la porte, et le frère custode vint lui ouvrir et le conduisit à la cellule du frère supérieur. Cette cellule ne se distinguait des autres que par la blancheur des murailles, récemment badigeonnées à la chaux. L'ameublement se composait d'un lit de bois peint, garni d'une paillasse et d'une couverture de laine, d'une petite table sur laquelle reposait un christ, d'une tête de mort et d'une seule chaise. Le supérieur se tenait debout.

A la vue de ce jeune homme couvert de poussière et de sang, les jambes trempées de rosée, il devina tout de suite à qui il avait affaire, et il s'empressa de faire remarquer au meurtrier que son couvent n'avait pas droit d'asile, que la police papale saurait bien y découvrir sa retraite, et l'en faire sortir pour le livrer aux tribunaux. Que le mieux pour lui était de se retirer dans les États Napolitains, où la justice de ce pays n'avait pas à lui demander compte de méfaits qui ne la regardaient pas.

— Là, comme ici, on m'y découvrira et on demandera mon extradition, répliqua le bandit d'une voix sombre. Puisque vous ne pouvez me recevoir et sauver mon âme, le mieux pour moi est de reprendre la montagne.

Le supérieur, peu soucieux de recueillir un tel hôte dans son couvent, lui ouvrit lui-même les portes et le vit s'éloigner avec une assez vive satisfaction.

Gasparo quitta le couvent en lançant l'anathème sur les moines, et descendit précipitamment l'étroit sentier qui conduit à Albano. A mi-chemin, il rencontra ses

compagnons qui l'attendaient, étendus sur l'herbe comme des gens qui se reposent. Tous trois se mirent en route pour rejoindre leur repaire.

Pendant que Gasparo tuait Bianca, Pierre de Calabre écrasait dans sa vengeance la belle Rosina, qui, du même coup, venait d'enlever aux bandits leur capitaine et son lieutenant.

Manhès espérait que, ces deux chefs une fois séparés des autres bandits, il lui serait facile, grâce au découragement et à la division qui surgissent toujours en pareil cas, d'anéantir jusqu'au dernier des hôtes des marais Pontins.

Le lieutenant de Pierre, à qui avait été promis le grade d'officier dans l'armée royale, à la condition qu'il aiderait à exterminer ses compagnons, fut peu de temps après trouvé étendu sur les rochers qui bordent le château de l'Œuf, à Naples. Il avait la poitrine trouée comme une écumoire et la tête fracassée.

Lorsque les brigands apprirent la mort de Pierre, ce fut d'abord des cris de rage et des projets de vengeance dont le récit seul ferait frémir; on fit trève à ces concerts d'imprécations pour procéder à l'élection d'un chef. Térésa avait instruit les brigands des qualités de Gasparo. Non-seulement il était fort, courageux, instruit, de bonne famille, poëte et habile chanteur, mais personne mieux que lui n'établissait des comptes exacts et nul n'était plus juste; aussi, quand les bandits surènt les exploits de Gasparo à Rome, ils le proclamèrent leur chef.

L'ambitieuse Térésa était heureuse du succès de son

amant, et celui-ci débuta bientôt dans son nouveau grade par des exploits d'une hardiesse incroyable. Ce Gasparo qui, un instant après ses premiers crimes, voulait se faire moine, devint le plus célèbre des bandits romagnols.

CHAPITRE XI

Exploits et ruses de Gasparo.

Le premier acte de Gasparo, comme chef de brigands, fut l'enlèvement de la caisse publique de Velletri, petite ville d'une certaine importance, patrie d'Auguste et chef-lieu d'une province. Cette caisse devait partir pour Rome, escortée de plusieurs dragons et ne voyager que de jour. Le brigand alla avec ses hommes se poster sur la route, à l'abri d'un ravin profond, dont les flancs étaient plantés de vignes. Vers le milieu du jour, le chariot chargé de piastres et de ducats apparut dans le lointain, contournant les sinuosité de la montagne. Une demi-heure après, le fourgon papal descendait lentement la route, franchissait le ravin sur un pont d'origine romaine, et allait gravir la pente opposée, lorsqu'une détonation formidable se fit entendre. La plupart des chevaux de l'attelage et des dragons roulèrent sur le sol avec leurs cavaliers. Les pauvres bêtes

étaient mortes, mais les dragons n'avaient que des contusions sans gravité.

— Bas les armes et face à terre! crièrent les bandits.

Et tout aussitôt les vingt dragons de l'escorte jetèrent leurs armes au loin, et prirent sur le pavé la position horizontale qu'on venait de leur commander. Les bandits s'approchèrent, ramassèrent les armes et se mirent en devoir de piller la caisse. On brisa les coffres à coups de hache; ce travail s'accomplissait à la barbe des dragons impassibles; chacun emplit ses poches et son sac de pièces d'or et d'argent, et ne se retira que pliant sous le poids.

Quand la nouvelle de cet attentat arriva à Rome, on n'entendit de toutes parts qu'un cri de terreur. Enlever violemment la caisse publique en plein jour, cela ne s'était pas encore vu. Mais Gasparo réservait, hélas! aux Italiens d'autres étonnements.

Le soir de ce même jour, lui et six hommes de sa bande pénétrèrent dans la ville éternelle, s'introduisirent dans un palais au Corso, enlevèrent le jeune comte de R..., et demandèrent le lendemain pour le rendre à sa famille une rançon de dix mille piastres. Pour le coup, les Romains se barricadèrent chez eux en plein jour, et ne furent rassurés qu'en voyant la force armée sur pied et faisant patrouille dans les rues comme en temps d'émeutes. Quelques jours après, ils apprirent que Gasparo, élu chef de la bande de Pierre de Calabre, était ce même jeune homme qui avait tué le fermier Orsino, sa fille et son gendre.

Depuis ce jour, les Romains ajoutèrent au nom du

brigand une terminaison qui, dans leur langue, est une expression de mépris. Ils ne l'appelèrent plus que Gasparone!

Aucun brigand des marais Pontins n'a montré plus d'activité, de ruse et d'audace que Gasparone. Son cerveau devint fertile en inventions de tout genre pour s'approprier le bien d'autrui. Sur la route, il dévalisait avec une politesse de gentleman, pourvu qu'on le laissât faire et que l'on ne compromît pas sa propre sécurité par des cris ou une résistance inutile.

Un jour Gasparone, habillé en mercantile de campagne, monte à cheval et s'en va se promener sur la route de Velletri à Cisterne. Chemin faisant il rencontre un boucher qui venait de vendre des bestiaux à Rome, et tenait en travers de la selle de son cheval la grande gaule traditionnelle des bouviers romains. Gasparone engagea la conversation avec le voyageur, qui crut avoir affaire à un honnête marchand des environs.

— Vous êtes boucher? dit le bandit.

— Et marchand de bestiaux, à Cisterne, répliqua l'homme.

— Vous faites bien vos affaires? On dit que c'est un bon métier.

— Eh oui, pas trop mauvais, on *roulotte* tout doucement son petit magot.

— Combien, bon an, mal an, vendez-vous de bœufs?

— Combien de bœufs, dame!... Ceux que j'élève montent bien à deux cents; j'en achète à mes confrères au moins le double.

— Alors, vous devez avoir d'immenses pâturages.

— Défunt mon père m'en a laissé de quatre à cinq cents arpents, et j'en ai bien acheté autant depuis tantôt cinq ans.

— Diable! mais vous serez bientôt millionnaire, les bœufs aidant.

— Il faut bien que j'arrive au million; j'ai dix enfants, tous bien portants.

— Savez-vous, mon compagnon, que vous êtes bien hardi de voyager seul à la brune avec cette sacoche, qui me paraît assez pleine...

— Oh! il ne m'est jamais rien arrivé. J'ai là pas mal de scudi (écus), en effet, et j'avoue que je suis aise de vous avoir rencontré, nous cheminerons ensemble; à deux on est plus rassuré.

— Dites-moi, fit le bandit, si nous nous arrêtions à cette auberge qui est là-bas, en face de la route, pour nous rafraîchir?

— Ça va, d'autant qu'il a fait chaud aujourd'hui, et que ma monture doit être aussi altérée que son maître.

Et les deux voyageurs descendirent de cheval et entrèrent dans l'auberge, et s'y firent servir une fiachette de montefiascone, excellent petit vin rouge parfumé, qui vaut bien notre vin de l'Ermitage et le plus fin crû de Bordeaux.

Une demi-heure après, les deux cavaliers enfourchaient leurs chevaux et reprenaient le chemin de Cisterne, dont ils n'étaient plus qu'à une lieue et demie. Une demi-lieue au delà de l'auberge, le marchand de bestiaux était arrêté par quatre bandits qui lui prenaient son argent, et se retiraient avec Gasparone à travers champs.

Avant de quitter le boucher, encore ahuri de ce qui lui arrivait, Gasparone lui dit :

— Un conseil pour ton argent, l'ami. Une autre fois, soit plus prudent et moins bavard. Si je n'avais pas connu le nombre de tes arpents de pâturage et celui de tes bestiaux, il ne me serait pas venu à l'idée de te faire enlever ta valise. Estime-toi heureux que je ne t'emmène pas pour te faire payer une rançon. Bonsoir, et *bona sera* à ta femme.

Arrivés chez eux, les brigands comptent ; il y avait onze cents scudi dans la sacoche (5,500 francs).

Quelques jours plus tard, le volé porte plainte aux magistrats de Velletri, il se lamente, en disant qu'on lui a pris trois mille piastres. Gasparone apprend cette exagération du marchand de bestiaux, et lui écrit qu'il ait à aller au plus vite rectifier sa déclaration mensongère de tout point, s'il ne veut pas avoir à lui payer, à lui, Gasparone, le surplus dans les vingt-quatre heures.

A cette injonction du brigand, le marchand de bestiaux courut chez le juge, et déclara que, pour rendre hommage à la vérité, sa valise ne contenait que onze cents scudis.

Un autre jour, Gasparone éprouve le désir d'aller avec Térésa, devenue sa maîtresse en titre, écouter l'office divin à Albano. En passant près des douaniers, il les entend dire à des domestiques qui s'apprêtaient à ouvrir une énorme caisse :

« N'ouvrez pas la malle, nous connaissons votre maître. »

Après l'office, comme il se dirigeait vers le haut de la

rue principale, il remarqua quatre hommes faisant des efforts inouïs pour descendre de la charrette en question, une malle fort lourde. Il s'informe et apprend que cette malle que n'ont pas visitée les douaniers de service, était la propriété d'un secrétaire de l'ambassade de France, venu à Albano passer loin de Rome la saison si dangereuse des fièvres.

La nuit venue, Gasparone pénètre avec quelques hommes dans l'hôtel par les jardins, cherche la malle, la découvre dans un couloir, l'ouvre, prend l'argent et les objets de valeur, et laisse à la place une feuille de papier où étaient écrit ces mots :

— Les douaniers n'ont pas fait leur devoir; nous faisons le nôtre. N'ayez pas d'inquiétude, le ciel vous sera ouvert!... Ce billet était signé Gasparone.

Gasparone et sa bande assiégeaient quelquefois les petites villes, et ne se retiraient qu'après avoir touché une rançon. Tivoli jadis eut à diverses reprises à payer des sommes importantes pour éloigner de ses murs ces hôtes incommodes.

Il y a déjà quelques années, le gouverneur de Frascati prit pour portier un voleur célèbre, un ancien compagnon de Pierre de Calabre, en lui promettant un entier oubli de son passé s'il consentait à signaler aux agents de la police tous ceux de ses collègues qu'il verrait passer dans la ville. A quelque temps de là, le gouverneur alla avec toute sa famille, sa jeune femme et son portier, à sa maison de campagne, éloignée de Frascati d'une distance de plusieurs milles. A mi-chemin, un courrier les rejoignit. Une affaire importante rappelait

le gouverneur à l'instant même. Celui-ci eut le courage de laisser sa jeune femme, accompagnée seulement d'une femme de chambre, avec l'ancien brigand, qui heureusement se montra digne de la confiance de son nouveau maître. Ce brigand mourut concierge du gouverneur, mais si l'on n'eut jamais rien à lui reprocher, les bandits vinrent comme toujours à Frascati et ne furent jamais inquiétés, soit qu'il ne voulût pas trahir les siens, soit qu'il eût peur d'être égorgé.

Ce gouverneur fut remplacé par un ancien militaire d'un caractère résolu et peu endurant. Malheureusement pour lui, il n'avait pour toute garnison qu'une vingtaine de dragons.

Quatre brigands descendirent en ville et furent pris comme ils pénétraient dans une maison isolée.

L'autorité allait les juger pour la forme et les expédier en l'autre monde, pour l'exemple. Gasparone apprend à temps que ses frères d'armes (c'est ainsi qu'il les appelait) sont chez le juge. Il y va et se mêle aux témoins.

Sur la table, étaient les fusils, les poignards, de la poudre, des balles, des outils, toutes pièces de convictions.

Les quatre brigands, les mains enchaînées, la tête basse, attendaient en silence leur arrêt de mort.

Quand le juge eut fini d'entendre les nombreux témoins qui tous affirmaient reconnaître les quatre coupables, il s'adressa au dernier, après la demande d'usage : comment vous nommez-vous ?

— Gasparone ! dit celui-ci en se levant.

On comprend la stupéfaction du juge, des témons et des gendarmes. Le juge se remet enfin, et dit au greffier :

— Écrivez.

Celui-ci, visiblement troublé, cherche en vain la plume et l'écritoire qui sont devant lui.

— Que voulez-vous, Gasparone? reprend le juge.

— Que vous mettiez en liberté mes camarades, dit Gasparone d'une voix ferme.

Le juge pour toute réponse fit signe aux gendarmes d'empoigner ce hardi bandit.

— A votre aise, répond ironiquement celui-ci. Mais songez-y, signor juge, votre maison et la ville sont cernées; si je ne donne pas contre-ordre...

En disant cela, il regarda l'heure à une charmante montre, *cadeau* qui lui venait d'un Anglais; on saura bientôt dans quelle circonstance.

— .... Dans dix minutes la ville est à sac.

Le juge, après avoir réfléchi sur l'impuissance de la petite garnison de Frascati, comprit que le plus sage était parti de rendre à la liberté Gasparone et à ses quatre compagnons.

En présence d'une telle audace, la tête de Gasparone fut mise à prix, et tous les moyens furent employés pour se débarrasser de cet audacieux coquin.

Si les environs de Rome n'étaient pas sûrs, les rues de la ville éternelle ne l'étaient guère plus; à l'*Ave Maria*, personne n'osait s'aventurer dans les quartiers un peu déserts. Le gouverneur de Rome était sur les dents. Malgré ses encouragements, son activité, sa vigilance

et son habileté, on ne pouvait surprendre aucun des bandits de Gasparone. On avait multiplié les postes de dragons sur tout le parcours des grandes voies publiques conduisant aux diverses portes. Rien n'arrêtait l'audace de cette bande ; ils dévalisaient ou enlevaient des Romains riches qu'ils ne rendaient que contre rançon.

Un jour cependant, Gasparone faillit tomber dans un piége très-habile du gouverneur. Celui-ci connaissait la cupidité de son homme ; il fit répandre le bruit qu'un riche étranger venait de gagner un quine à la loterie de la ville, et que le gouvernement, dans l'impossibilité de payer les trois cent mille piastres qui lui étaient dus, avait demandé un délai de huit jours, et que tel jour, à telle heure, cette somme de quinze cent mille francs serait ponctuellement payée à son domicile. La somme était appétissante et devait tenter les bandits. Gasparone, assurément, accourrait avec ses plus habiles compagnons : on fit bonne garde aux portes, mais, soit que les dragons eussent mal compris le signalement, soit, ce qui est plus certain, que Gasparone se fût rendu méconnaissable par un déguisement quelconque, on ne put le saisir au passage ; on eut vent de sa présence dans la ville, par un coup des plus audacieux : la caisse du gouverneur fut forcée et volée la veille même que le quine devait être soi-disant payé, en laissant au gouverneur un reçu de la somme volée, signé Gasparone. Le brigand venait de révéler sa présence ; il était dans Rome. On fit aussitôt fermer toutes les portes, et cerner la ville par de nombreuses sentinelles.

Enfin Gasparone allait être pris ; on était résolu à

fouiller toutes les maisons, et déjà cette longue besogne était commencée. Le bandit, heureusement pour lui, avait des amis dans Rome. On fait une fausse déclaration mortuaire, on fournit à la police un faux certificat de médecin, puis Gasparone est couché dans un cercueil, que l'on fait porter par quelques frères de la confrérie de la mort jusqu'au cimetière Saint-Laurent, situé hors des murs de Rome. Parmi les personnes qui suivaient le corps du prétendu mort, se trouvaient les compagnons du bandit. Avant de laisser sortir le convoi, on s'assure que parmi les personnes qui le suivent aucune ne répond au signalement bien connu de Gasparone. Protégé par ses amis et par l'obscurité, les enterrements à Rome se font presque toujours la nuit, Gasparone sort du cercueil et gagne la montagne.

Gasparone eut la prévenance impudente d'écrire au gouverneur de ne pas continuer ses recherches.

Nous empruntons l'anecdote suivante au ravissant conteur, dans ce genre le maître à tous, à Alexandre Dumas, qui, dans son *Corricolo*, a consacré quelques pages au trop célèbre bandit :

« On approchait de la semaine de Pâques; Gasparone était trop bon chrétien pour ne pas remplir exactement ses devoirs de religion. Il alla comme d'habitude se confesser, mais le curé lui refusait l'absolution. Une discussion s'établit alors entre le confesseur et le pénitent ; et comme le confesseur persistait dans son refus d'absoudre Gasparone, celui-ci, qui ne voulait pas s'en retourner avec une conscience inquiète, tua le curé d'un coup de couteau.

« Gasparone, que tout cela n'empêchait pas d'être bon chrétien à sa manière, alla s'accuser à un autre prêtre, et des crimes qui lui avaient valu le refus du premier, et du meurtre de celui-ci. Le nouveau confesseur, que le sort de son prédécesseur ne laissait pas d'inquiéter, refusa tout juste pour se faire valoir, mais finit par donner pleine et entière l'absolution que demandait Gasparone. »

Gasparone fut toujours ainsi ; il mélangeait des actes empreints d'un sentiment religieux à des atrocités inouïes.

Un jour, dans une petite ville dont le nom nous échappe, des hommes de sa bande s'étaient emparés du saint-sacrement, du saint-ciboire, de deux ostensoires, de la patène et de divers objets d'or ou d'argent.

Dans toute l'Italie centrale, la vénération qu'inspirent les objets sacrés est telle, qu'on ne suppose pas qu'un vol sacrilége puisse y être commis, à moins que ce ne soit par le diable. Aussi les portes des églises restent-elles ouvertes, et pour arrêter Satan, on place de chaque côté de la porte des coquilles d'eau bénite.

Lorsque le bedeau rentra dans l'église et qu'il vit l'autel pillé, il crut avoir la berlue dans les yeux. Il courut chercher le sacristain, celui-ci courut quérir les enfants de chœur et les marguilliers. Tous s'écrièrent, *le Seigneur est volé !*

Ce fut, on le pense bien, grand bruit dans la petite ville. Comme on n'avait vu entrer personne, on accusait le diable.

Les couvents des alentours furent conviés à une neu-

vaine et firent des processions pieds et tête nus, afin de retrouver les objets perdus. Ce vol parut louche au curé, qui pensait que le diable n'avait pas le pouvoir de dévaliser personnellement son église.

— Il a bien pu, pensait-il, pousser quelques membres de la bande de Gasparone, soit, mais c'est là que se borne son pouvoir.

Il s'adressa donc à une vieille femme enveloppée de sa mantille, qui tourmentait les grains de son chapelet tout en surveillant les petits cierges dont elle avait un soin extrême, parce que les fidèles les avaient payés en l'honneur de leurs parents défunts.

Cette femme se rappela en effet avoir vu, à l'heure indiquée, deux personnes étrangères à la localité.

Huit jours après, des paysans venant le matin au marché, racontèrent qu'en passant dans un bois à quelques milles de là, ils avaient rencontré un homme qui les avait priés de remettre une caisse à l'évêque.

Cette caisse contenait les objets sacrés, avec une lettre ainsi conçue :

« Deux hommes de ma bande, poussés par le démon, ont dévalisé votre église. C'est un sacrilége auquel je ne puis ni ne veux prêter la main. D'ailleurs les coupables ne pourraient se défaire des objets enlevées sans se compromettre. Je vous les renvoie précieusement, et vous prie d'agréer mes regrets et ceux de mes hommes qui ont commis ce vol; nous nous jetons aux pieds de Votre Grandeur en lui demandant sa bénédiction.

» GASPARONE. »

CHAPITRE XII

Gasparone et les deux chasseurs anglais. — Fornari et les bandits.

Nous venons, dans le chapitre précédent, d'indiquer par quelques faits l'esprit de ruse et l'audace de Gasparone. Nous verrons dans celui-ci que le bandit avait aussi ses heures de générosité.

Était-ce caprice ou calcul de sa part, il serait difficile de le dire. Les habitants de la campagne de Rome racontent à ce sujet un grand nombre d'anecdotes très-curieuses. Nous leur en empruntons quelques-unes dont nos lecteurs nous sauront peut-être gré.

Deux Anglais grands chasseurs s'étaient, après un copieux déjeuner, acheminés vers la forêt de la Faggiola qui s'étend des hauteurs d'Albano et de la Riccia au-delà de Gensano; leur but était de chasser le porc-épic, qui est très-commun dans ces localités.

Le chasseur se fraie difficilement un chemin à travers les futaies épaisses et les taillis fourrés où croissent nombreux et enlacés les églantiers et les épines. On ne peut se servir de chiens, qui n'y feraient pas cent pas sans être mordus par des vipères, de la plus dangereuse espèce, appelées vipères rouges. Les hommes, avant de s'aventurer dans ces montagnes, ont le soin de s'envelopper les jambes de bandelettes de cuir épais, ou de chausser de grosses et fortes bottes. Les Apennins sont des masses irrégulières et bizarres de collines élevées les unes sur les autres, comme les gradins d'un amphithéâtre. Elles sont çà et là couvertes de forêts, excepté sur leur sommet, où le granit usé et poli par le temps figure une immense carapace de tortue.

Toutes ces masses sont entrecoupées de ravins profonds et d'échancrures que les pluies creusent et transforment en torrents écumeux.

Les rares sentiers raboteux que l'on y remarque sont à peine tracés, et connus seulement des bandits qui les pratiquent. Sur les crêtes règne un désert aride. Le sol n'y présente absolument rien qui ressemble à de la végétation, si ce n'est quelques rares et maigres touffes de gramens desséchées. De là on domine toute la contrée; on a devant et autour de soi le plus vaste, le plus splendide panorama.

La Méditerranée d'un côté, l'Adriatique de l'autre; et dans le fond, vers le sud, le Vésuve dont la fumée, dans les temps calmes, se dessine en montant vers le ciel, et ressemble de loin à un gigantesque pin-parasol.

Peu de touristes ont la hardiesse de grimper jusqu'à ces sommets où, la rencontre des brigands est presque inévitable.

Nos deux Anglais s'enfoncèrent courageusement dans ces sentiers obscurs, au-dessus desquels tous les branchages variés de la forêt forment des arceaux magnifiques et sombres, et de vastes dais de verdure où çà et là se balancent des nids d'oiseaux. Bientôt le sentier qu'ils avaient suivi se perdit dans une vaste clairière d'arbres isolés dont les troncs, enlacés de plantes sarmenteuses, déployaient leurs riches grappes de fleurs éclatantes, et où aucun être humain, autre que les brigands, n'avait peut-être jamais mis le pied.

De temps à autre on entendait aussi quelques aigles, perchés sur la pointe des rochers, pousser par intervalle leur glapissement strident comme le jeu d'une scie engagée dans la pierre sèche.

Nos Anglais cherchèrent en vain le porc-épic; aussi, bientôt harassés de fatigue, ils songèrent à faire retraite, mais il ne leur fut plus possible de retrouver leur chemin. Ils allaient de droite et de gauche, interrogeant les buissons et les hautes herbes, cherchant à retrouver les empreintes de leurs pas; peine inutile. La situation était critique, la perspective de passer une nuit sur des rochers commençait à les épouvanter. Ils maugréaient contre la fantaisie qu'ils avaient eue d'entreprendre une partie de chasse sans avoir un guide.

Le jour commençait à tomber, et ils sentaient l'un et l'autre poindre en leur estomac un appétit que l'air vif de ces régions élevées menaçait de rendre formidable.

— Hélas! disait l'un, si quelqu'un soupe aujourd'hui, ce ne sera pas nous.

— Et si nous nous endormons, ajouta l'autre, nous nous réveillerons peut-être entre les bras de quelque ours à la maraude.

Aiguillonnés par ces tristes appréhensions, ils poussèrent plus avant leurs recherches, espérant découvrir quelque chemin ou quelque sentier au bout duquel ils arriveraient à la plaine. Mais rien, hélas! les étoiles commençaient à scintiller au firmament, et la lune apparaissant déjà au-dessus de l'horizon ne jetait encore, et par intervalles, qu'une clarté douteuse. Peu à peu la nuit se fit; le ciel devint sombre et l'obscurité profonde avant qu'ils eussent fait trois cents pas. Dans les régions du midi le crépuscule est fort court, et l'on passe presque sans transition du jour à la nuit.

Les deux Anglais comprirent qu'il fallait renoncer à tout espoir de retour, du moins pour le moment. Ils ne s'occupèrent plus que de choisir le mieux possible une retraite propice pour s'y reposer jusque au matin. D'abord ils songèrent à grimper sur un arbre pour se garantir des bêtes fauves; mais, outre le danger de s'y endormir sans appui, de tomber et de se rompre le cou, le vent froid qui passait à travers le feuillage conseillait un autre gîte. Ils rencontrèrent heureusement un lieu assez profond, abrité par quelques roches amoncelées et s'y blottirent du mieux qu'ils purent, après toutefois avoir eu la précaution de le couvrir de petits branchages qu'ils avaient trouvés çà et là, pour se garantir de l'humidité, remettant au lendemain l'espoir de sortir de ce

labyrinthe de broussailles et de roches où ils tournaient depuis plusieurs heures sans pouvoir trouver d'issues.

Peu à peu nos deux voyageurs se laissèrent aller aux douces rêveries que provoquent ces solitudes profondes, où la nature a conservé toute sa puissance. Tant que dura ce silence solennel, nos deux voyageurs restèrent ainsi recueillis ; mais les cris lugubres des oiseaux de nuit vinrent les ramener bientôt au sentiment de leur situation qui n'était pas sans danger. Ces bois étaient l'asile des brigands, et la peur les prit tous les deux quand ils se rappelèrent les terribles aventures qui s'étaient passées dans cette forêt de la Fraggiola; l'un et l'autre prêtaient l'oreille. Le murmure des vents glissant dans la feuillage leur semblait être tantôt des chuchotements d'hommes, tantôt les hurlements lointains des loups ou le grognement des ours. Mais bientôt, vaincus par la fatigue, nos deux Anglais s'endormirent.

Le lendemain matin, comme les ombres géantes du soleil commençaient à se répandre sur les cîmes gigantesques des Apennins et jetaient dans l'air diaphane du matin ses rayons obliques, nos deux chasseurs s'éveillèrent et se mirent en route, à la recherche non cette fois d'un sentier, mais en quête d'une proie quelconque au moyen de laquelle ils pussent satisfaire aux besoins impérieux de la faim qui les dévorait. La veille ils avaient, l'un et l'autre, soupé avec un œuf dur et un reste de pain oublié dans leur carnier et partagé fraternellement en deux.

Ils erraient à l'aventure depuis trois quarts d'heure environ, lorsqu'ils rencontrèrent un paysan singulière-

ment accoutré, armé d'un fusil et enveloppé de son manteau brun, marchant à travers les fourrés, le fusil sous le bras, comme quelqu'un qui se promène. Cet homme était coiffé du chapeau conique traditionnel orné de plumes de paon et de rubans de velours rattachés sur le côté par des petites boucles et garni sur le devant d'une petite madone en argent.

— La paix soit avec vous, signori, leur dit l'homme en venant à leur rencontre, et attachant sur eux un regard profond et froid comme celui d'un oiseau de proie.

— Aho! aho! bonjor, répondirent les Anglais avec cet accent britannique qu'on leur connaît. C'est lé Providence qui envoâ vô à nô.

— Mais, dites-moâ, d'où sort vô?

— De là, signori, dit le paysan en leur montrant du doigt une large fissure dans les rochers qui s'élevaient au-dessus de leur tête, à quelques pas en arrière.

— Aho! aho! ce été bien le Providence qui met vô sur le chemin de nô...

— Dites plutôt que c'est la Madone qui me conduit à votre rencontre... Mais que venez-vous faire ici?

— Nô étions venus pour chesser le petite énimal qui porté sur le dos de loui des petites égouilles; comment vô nommez cette petite énimale?...

— Oh! yes, yes, affirma l'autre Anglais, pour chesser le porte-épic. Oh!

— Oh! porc-épic, yes, reprit l'autre en se tournant vers son camarade.

— Vous commencez la chasse de bonne heure, signori.

— Aho! nô, nô, moâ et le camèrède de moâ cher-

cher depouis hier soir lé chemin ; mais nô avions perdu nô dans le forêt, et nô avions couché nô tout le nuit déhors ; aussi nô avons fortement besoin de raosbeef.

— Où demeurez-vous ?

— A Abaino, Abaino !

— Diable ! vous en êtes à près de dix mille.

— Et de Genzano ?

— Vous y tournez le dos. D'ici, il vous faudrait au moins une bonne heure de marche.

— Aho ! firent les deux Anglais ; oune hôre ! et rien pour reconforter nô !

— Hier nô avons soupé avec oune petite œuf couite.

— Comment, vous êtes si mauvais chrétiens que vous mangez des œufs dans le carême ! Que dira votre curé ?

— Aho ! vô voloir rire.

— Si vous avez besoin, j'ai là, dans mon sac, une miche de pain et du fromage ; je vous l'offre. Si affamés que vous soyez, il y en aura, je pense, assez pour trois ; du moins pour apaiser votre faim.

La proposition fut acceptée avec empressement. On s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un chêne plusieurs fois séculaires, et l'on se mit à partager le butin du paysan. Pendant un quart d'heure, pas une parole ne fut échangée entre ces trois personnes, dont deux étaient trop occupées à satisfaire leur appétit. De temps en temps, le paysan fixait sur ses deux convives un regard scrutateur, et leur offrait sa gourde pleine de piquette.

— Vous êtes bien heureux de n'avoir pas rencontré Gasparone sur votre chemin. Vous me paraissez être des Anglais de distinction, et il aurait pu vous dévaliser ou vous emmener dans la montagne, pour ne vous rendre que contre une bonne rançon.

— Aho! dit l'un des Anglais, Gaispérone, c'était oune gentleman original ; je voudré bien voir le personne de loui.

— Gasparone est un bandit, et vous êtes mal renseigné sur lui.

— Aho ! nô, c'était oune cheveleresque gentleman ; il était jaloux comme Othello, et il avait coupé le estomac de la Desdémone à loui.

— Poverina ! Le brigand, il l'a tuée comme une chienne, sans lui laisser le temps de dire un *Ave*, fit le paysan avec animation.

— C'était lé jalousie de Othello.

— La jalousie! n'autorise pas, ne justifie pas un tel crime.

— Lé jalousie, il pardonné tout en Engolterre.

— Gasparone est un brigand, répliqua le paysan avec véhémence ; c'est un scélérat, il mérite d'être pendu, et si jamais on lui passe la corde au cou, on aura purgé la terre d'un fameux coquin.

Et en disant ces mots, le paysan plongeait ses yeux dans ceux des deux chasseurs, comme pour y surprendre leur pensée.

— Aoh ! nô voloir bien que Gaispérone soit pendu, mais pas avant que nô ayons vu loui !

— Vous tenez donc beaucoup à connaître ce bandit ?

— Aho! c'était oune grande couriosité de nô, et nô donnons à vô deux piastres, si vous vous montrez loui à nô.

— Dieu me garde de vous écouter; il pourrait nous prendre, vous et moi, pour des espions et nous faire une vilaine affaire.

— Aho! nô, ne avoir pas peur; lui être gentleman.

— Oh! non; on dit qu'il se soucie comme de cela de tuer un homme, surtout quand il s'imagine que l'on vient pour l'espionner. D'ailleurs, on ne sait où le saisir. Il est comme le Juif Errant, il perche tantôt ici, tantôt là. Il loge dans les bois, comme un loup. Il a une femme et va la voir dans le village accroché dans les montagnes que vous voyez là-bas!

— Essayez tojours; tenez, je donné à vô quatre piastres.

— Puisque vous le voulez absolument, je vais vous conduire dans l'Artemisio, où l'on affirme qu'il passe souvent la nuit avec les siens. Mais je n'accepte pas vos quatre piastres, vous me les donnerez au retour. Si Gasparone soupçonnait que je me suis fait votre cicerone, il me ferait un mauvais parti. Vous jurez sur la madone de ne pas dire que vous l'avez vu?

— Nô jiourer tot de souite!

— C'est bien. Alors, suivez-moi, messieurs, à vos risques et périls. Et le paysan ouvrit la marche, le fusil sur l'épaule et se frayant un passage à travers les taillis touffus, en cassant à demi de droite et de gauche des branches vertes. Après une heure d'une marche pénible, on arriva sur le point culminant d'un mamelon rocheux et déchiré, couverts d'énormes buissons et de troncs sécu-

laires dont les racines étaient soudées dans les fissures de la pierre. Là, le paysan leur dit d'attendre et se perdit dans le fourré. Quelques instants après les deux Anglais entendirent comme le cri plusieurs fois répété d'un oiseau de proie passant dans le voisinage, et bientôt ils se virent cernés par une quarantaine d'individus armés qui les tenaient en joue. Ils étaient, à n'en pas douter, tombés au milieu des bandits.

— Vous avez voulu voir Gasparone, dit un des bandits qui s'avançait derrière eux; le voici.

Les deux Anglais se retournèrent précipitamment et restèrent stupéfaits en reconnaissant leur guide. C'était Gasparone en personne! c'était lui qu'ils avaient rencontré le matin et avec lequel ils avaient partagé le déjeuner.

— Vous avez fait maigre chère ce matin, messieurs, avec le contenu de ma besace; vous accepterez bien je pense une collation un peu plus confortable avec votre guide.

Les deux chasseurs stupéfaits de l'aventure et tout entiers à l'examen de Gasparone ne surent d'abord que répondre. Mais le premier moment d'étonnement passé ils acceptèrent l'offre qui leur était faite. Ils allèrent s'abriter pêle-mêle avec les brigands sous une hutte de ramée de roseaux et de foin, et se groupèrent autour d'un brasier où achevait de rôtir un porc-épic pris au lacet pendant la nuit et dont la chair leur parut tendre et délicate comme celle d'un lapereau.

— Nous sommes obligés, quand nous campons, de faire du feu la nuit, dit Gasparone, de peur que la fumée

ne trahisse au loin notre présence. Mais, ajouta-t-il en riant, ce porc ne sera pas moins tendre pour avoir été cuit au clair de lune. Tenez, goûtez cela, et ce disant le bandit leur passa à chacun une large tranche de jambon fumant qu'il venait de détacher avec un eustache d'une lame formidable.

Durant le repas Gasparone causa avec les deux Anglais, leur parla des brigands de l'Angleterre et fut fort étonné d'entendre dire que dans la Grande-Bretagne, les brigands ne pouvaient pas braver longtemps les lois du pays; qu'un crime commis, le coupable était presque immédiatement arrêté, emprisonné, jugé et pendu... jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Mauvais pays, dit-il, que celui où l'on ne peut prendre la montagne. Il faut, à ce que je vois, dévorer en silence les trahisons que l'on vous y fait subir, les insultes et les outrages que l'on fait à votre famille.

— Mais *Gaispairone* , répliqua l'un des Anglais, la *relidgione* défend le vengeance...

— La religion, la religion, s'exclama Gasparone, remet-elle les bras cassés, la perte de l'honneur d'une femme bien aimée, punit-elle l'ingratitude, punit-elle la honte qu'un lâche a imprimée au front de votre sœur, de votre femme, de votre mère ! Tenez, Messieurs, restons-en là. Les lois que vous respectez dans votre pays ont été faites pour vos froides natures. Ici ces lois-là soulèveraient toute la population.

Puis, le déjeuner étant fini, Gasparone se leva brusquement et leur dit :

—Messieurs, maintenant votre désir est satisfait, vous

avez vu Gasparone; il faut retourner à Albano où l'on doit être inquiet de votre absence. Je suis sûr que l'on y dit déjà que je vous ai arrêtés, tués peut-être, ou tout au moins dévalisés. Allez rassurer vos amis et dites-leur que je ne suis pas si mauvais diable que l'on me fait. Seulement, détournez ceux qui seraient tentés de faire comme vous, parce que je les tuerais comme des chiens. Ma sûreté et celle de mes hommes m'obligeraient à faire un exemple. Vous chassiez; le hasard vous a mis sur mon chemin, c'est bien; je n'ai pas voulu manquer ni à la générosité, ni à l'hospitalité que je vous devais; mais sachez que vous n'avez pas fait un pas dans la forêt que je ne vous aie vus et suivis.

— Nô avoir promis au guide *quatre piastres*, permettez à nô de offrir dix ducats à vô.

— Le guide est Gasparone, et Gasparone ne vend pas les services ni l'hospitalité qu'il offre. Vous donnerez ce que vous voudrez à ceux de mes hommes qui vont vous reconduire et vous remettre sur votre chemin.

— Oh ! très-bien ! alors, moâ offrir au gentlemen *Gaispairone* oune toute petite souvenir; et tirant de sa poche une charmante montre en or, un chronomètre, il l'offrit au brigand, qui la refusa d'abord, et finit cependant par l'accepter sur les insistances pressantes des deux chasseurs.

Gasparone appela trois hommes et leur donna l'ordre de les accompager jusqu'aux portes du couvent de Monte-Calvi ou de Larricia.

— Par le sang du Christ ! dit-il, vous m'en répondrez sur votre peau.

Les deux Anglais serrèrent la main du brigand avec les mêmes démonstrations amicales que s'ils eussent dit adieu à un ami de vingt ans ; Gasparone se montra très-touché de cette marque d'estime. Les chasseurs partirent et furent ramenés avec beaucoup de politesses auprès de Larricia, d'où en un quart d'heure ils gagnèrent Albano.

On a souvent dit que les bandits italiens avaient un grand respect pour les biens, les personnes du voisinage de leurs exploits et pour la parole donnée. Voici une historiette qui dément ces assertions.

Vers la fin de juillet 1815 ou 1816, le prince de X... habitait la villa de Castel-Madama, au pied de la ville de Tivoli, il eut l'intention de quitter sa villa ; mais l'audace des bandits était telle, qu'il n'y avait plus de sécurité pour personne à Frascati, à Albano et à Tivoli même, peuplée de plus de dix mille âmes. Sauver sa personne n'était pas impossible ; à la faveur d'un déguisement quelconque il gagnerait bien sans encombres la ville éternelle, mais le difficile était d'emporter son argenterie, ses objets les plus précieux et ses sacs d'écus. Les brigands avaient un système d'espionnage parfaitement organisé ; ils apprirent bientôt la résolution du prince et firent bonne garde autour de la villa ; il paraissait impossible que personne pût en sortir sans passer sous leurs yeux. Cependant Filipo Gazoni, l'intendant du prince, fut moins embarrassé. Il dit à son maître :

— Gagnez Tivoli et de là Rome. Je saurai bientôt vous y rejoindre, en passant même sous les yeux des brigands.

Le prince partit un matin, sous le costume d'un vigneron qui va travailler à ses vignes. Filipo Gazoni sortit à son tour le surlendemain, suivi d'un enfant traînant par la bride un cheval boiteux et maigre, une rossinante, et derrière un âne portant sur le dos une charge de charbon.

L'intendant avait l'air de se promener les mains derrière le dos comme quelqu'un qui prend l'air. Les brigands l'avaient bien aperçu ; mais ils avaient été trompés par ses allures, qui étaient bien celles d'un vrai paysan. Quant à l'âne chargé de charbon, ils n'avaient même pas songé à lui. Les sacs de charbon renfermaient l'argenterie et les objets précieux du prince.

Le soir même, Gasparone et sa bande apprirent qu'ils avaient été joués très-adroitement, et ce fut pour eux le thème de mille malédictions. Ils jurèrent de se venger sur la première personne qui entrerait à Castel-Madama ou qui en sortirait. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre, elle se présenta dès le lendemain, dans l'après-midi : un chirurgien de Castel-Madama, le signor Fornari, appelé en toute hâte de Tivoli auprès d'un malade, et l'exprès Nervali furent arrêtés par les bandits. Le chirurgien Fornari eut beau exhiber ses trousses, ses compresses, ses lancettes, etc. ; il eut beau protester par serment qu'il n'avait pas de fortune, ils ne voulurent pas le lâcher et le conduisirent par des chemins et des sentiers très-escarpés à Gasparone, qui lui demanda deux mille écus romains pour sa rançon (10,000 fr.).

— Mais je suis un pauvre diable, répliqua Fornari ; vous savez bien que je n'ai jamais eu et que je n'aurai

probablement jamais une telle somme en ma possession; deux mille scudis!! Bon Dieu!

— Fais-toi les donner par le malade que tu vas soigner, répliqua Gasparone; il a besoin de toi pour retarder ses comptes avec l'enfer.

— Celui que je vais soigner est le sommelier du prince.

— Le prince les donnera pour lui; écris et dépêche-toi.

— Mais le prince est parti.

Fornari savait qu'il était inutile de combattre les prétentions du brigand, qu'hésiter même était un arrêt de mort: il écrivit. Son langage fut naturellement celui d'un homme qui était fort mal à son aise avec de pareilles gens, et il suppliait qu'on lui donnât de suite les moyens d'en sortir. Il n'avait point de fortune; tout ce qu'il possédait, réuni et vendu, n'eût peut-être pas produit le quart de cette somme. Sa lettre terminée, on la fit porter par un paysan qui travaillait dans le voisinage. Le docteur Fornari, que la peur gagnait de plus en plus, écrivit, une heure après, trois autres lettres adressées à quelques-uns de ses amis, les conjurant de faire vendre tout ce qu'il possédait dans les vingt-quatre heures, ou d'emprunter en son nom les deux mille scudis. Un autre paysan, qu'on alla enlever dans ses vignes, fut chargé de porter ces autres suppliques dans la ville. Dès que la nouvelle de la situation fâcheuse du chirurgien fut connue dans Tivoli, tout le monde sortit dans les rues; on se croyait à la veille d'être assiégé et mis à contribution par ces bandits et on discutait les moyens à employer pour résister à une agression de cette nature, qui s'était

déjà plusieurs fois renouvelée. La police prit des mesures; des dragons eurent l'ordre de garder les portes et une estafette fut en toute hâte expédiée à Rome pour demander du secours. Pendant ce temps, on négligeait de répondre au pauvre Fornari et on oubliait de s'occuper de sa rançon, que les bandits espéraient voir arriver avant la fin du jour. Rien ne vint cependant; et Gasparone, réunissant ses hommes, leur demanda leur avis : Fallait-il tuer les deux prisonniers ou les renvoyer?

Fornari, qui avait entendu ce colloque, tomba presque en pamoison. Il fut tiré de sa syncope par son compagnon Nervali. Ce Nervali était un petit homme très-vif, trapu, babillard et rageur. Il ne pouvait pardonner aux brigands de l'avoir fait prisonnier, lui, un père de famille, qui, en maintes occasions, leur avait rendu service, soit en leur faisant parvenir des vivres lorsqu'ils n'en avaient plus, soit en leur faisant tenir quelques renseignements utiles qui devaient les mettre à l'abri des dragons.

— Pourquoi me retiennent-ils ici? s'écriait-il avec colère. A quoi puis-je leur être bon? Ma pauvre femme sera morte d'inquiétude demain matin, la poverina! Puis, après mille exclamations de ce genre, il se mit à examiner les armes des bandits, et à leur faire mille questions. Ceux-ci, pensant qu'il s'était fait espion, résolurent de s'en débarrasser immédiatement. Comme il était en train de causer avec le chirurgien, un bandit arrivant par derrière, lui asséna sur la nuque un violent coup de crosse de carabine. Le pauvre diable se releva d'un bond en s'écriant :

— J'ai une femme, des enfants dont je suis l'unique soutien, de grâce, au nom de la madone, laissez-moi la vie !

Et il se défendait en même temps et des pieds et des mains contre son agresseur. Quelques autres bandits vinrent aussi l'assaillir. Le malheureux, dont l'instinct de la conservation décuplait les forces, continuait à se défendre avec une énergie extraordinaire. Enfin, cédant au nombre, il fut bientôt acculé au bord d'un précipice, il reçut un coup de stylet dans la gorge, puis on fit rouler son cadavre dans l'abîme.

Pendant cette scène horrible, qui dura quelques minutes, le chirurgien avait fermé les yeux pour ne rien voir, et, plus mort que vif, il récitait d'une voix basse et entrecoupée vingt *Pater* et vingt *Ave*, recommandant son âme à Dieu et à tous les saints du paradis. Gasparone s'approcha et lui dit, en rentrant dans son fourreau son stylet dégouttant de sang :

— Ne craignez rien, vous. Nervali était un espion, nous l'avons dépêché dans l'autre monde, où le diable l'emploiera à ce vilain métier.

Quelques instants après, le pâtre envoyé à Tivoli, revint apportant avec lui un sac contenant cinq cents écus, qu'il remit entre les mains du chef de la bande, en lui disant que c'était là tout ce qu'il avait été possible de recueillir de la générosité des Tivoliens.

— Tiens, répliqua aussitôt Gasparone en sortant du sac deux scudis qu'il mit dans la main du paysan, voilà pour ta peine. Tourne-nous vite les talons, et si tu t'a-

muses à causer de ce que tu as vu, c'est moi qui me chargerai de te clouer la langue.

Puis, s'adressant à un des bandits, avec un ton qui ne souffrait pas de réplique :

Que l'on reconduise ce jeune homme au bas de la montagne.

Le pauvre docteur était accablé. Cette somme, jointe à celle qu'il attendait de la vente de ses propres biens, ne devait tout au plus atteindre qu'à la moitié du chiffre exigé par les bandits, et il savait, qu'en matière de rançon, ils étaient inexorables. Dans un moment de désespoir, comme il s'écriait qu'il eût autant aimé subir le sort de son infortuné compagnon, Gasparone s'approcha vivement du prisonnier, et lui dit avec une colère railleuse :

— Docteur, ne dites pas de pareilles choses. Sachez bien que pour nous comme pour vous, c'est chose indifférente que de tuer un homme. Un de plus, un de moins, cela nous importe peu.

Le pauvre docteur, de plus en plus effrayé, se tut et s'affaissa comme un homme qui a perdu tout espoir.

Vers la fin du jour, les bandits se mirent en route, le traînant à leur suite. Après une marche pénible de plusieurs heures à travers des sentiers rocailleux et escarpés, à peine tracés dans les flancs de la montagne, ils arrivèrent dans une forêt plantureuse couronnant le sommet d'un morne assez élevé; ils s'arrêtèrent au milieu d'un épais fourré, au pied d'un escarpement. Fornari, brisé par la fatigue et l'émotion, s'endormit d'un profond sommeil et ne se réveilla que vers le matin, les mem-

bres engourdis par le froid et l'humidité. Les brigands étaient en train de déjeuner d'un énorme mouton dont ils avaient pensé à lui conserver une part embrochée dans la baguette d'une espingole. Fornari mangea peu et but beaucoup d'une eau saumâtre que deux des bandits avaient été puiser dans une mare voisine.

Puis recommencèrent pour le malheureux docteur mille taquineries horribles, qui redoublèrent ses terribles angoisses.

L'un des bandits s'approcha et lui dit à voix basse :

— Vous êtes un homme perdu, si le second courrier ne nous apporte pas au moins mille écus.

— Nous devrions envoyer à Tivoli une des oreilles du docteur, répliqua Gasparone qui avait entendu les paroles de son compagnon.

Après un moment de silence, le chef des bandits ajouta inhumainement, en ayant l'air de se tourner d'un autre côté :

— Le docteur est une bouche inutile. Si, demain vers la brune, les habitants de Castel-Madama ou de Tivoli n'ont rien envoyé, nous le jetterons dans les fondrières, au pied de ce sentier.

Mille autres propos de ce genre se croisaient autour du malheureux Fornari, qui en avait la tête martelée.

Un des hommes de la bande, d'une taille colossale, mais d'une maigreur extraordinaire, eut pitié du pauvre diable, s'approcha et lui dit :

— Ne craignez rien, docteur, calmez-vous et ne faites pas attention aux menaces et aux plaisanteries de mes camarades. Je vous garantis la vie sauve ainsi que la

liberté dès le retour de votre messager, quelle que soit la réponse qu'il apporte. Personne de nous n'a certainement pas la volonté ni la pensée de vous tuer; nous ne tuons pas pour le plaisir de tuer, sachez-le bien.

La journée se passa sans qu'aucun incident nouveau vînt rien changer à la position du prisonnier. Les paroles du brigand l'avaient calmé, et il paraissait moins abattu. Des pâtres, sur l'ordre qui leur en avait été donné, apportèrent des peaux de moutons et de chèvres, les unes sèches, les autres presque saignantes, qu'ils avaient été prendre dans les bergeries du voisinage. On les étendit sur la bruyère, et, les sentinelles posées, on se coucha, Gasparone et son second à côté du docteur, l'homme maigre un peu plus loin.

Les bergers se lamentaient d'être retenus prisonniers; l'un des brigands, laissa tomber la crosse de sa carabine sur l'échine de l'un d'eux, avec un juron formidable; ils se turent et firent semblant de dormir.

Vers les premières lueurs du matin tout le monde fut réveillé par un coup de fusil suivi tout aussitôt d'un cri horrible. En un instant tout le monde fut sur pied, croyant avoir à ses trousses les dragons du pape. Mais on apprit bientôt que deux des bergers, profitant de l'obscurité de la nuit, s'étaient, en rampant, rapprochés du sentier et enfuis en emportant les provisions. La sentinelle les ayant aperçus, en avait tué un; l'autre, glissant heureusement sur la pente escarpée de la montagne, au risque de se casser le cou, avait pu échapper aux bandits. Gasparone ne changea pas la place de son campement, sûr que personne ne viendrait l'y traquer,

et après avoir réprimandé avec colère ceux des siens qu'il avait chargés de veiller sur la bande, il se rendormit.

La troupe reposait depuis quelques heures lorsqu'une des vedettes vint lui dire que le jour commençait à poindre.

— C'est bon, dit Gasparone, tu reviendras dans une heure ou deux.

Puis tout rentra dans le silence.

Le docteur, bien qu'accablé de fatigue, avait mal dormi; il était d'ailleurs mal vêtu et avait pris la fièvre en couchant à la belle étoile et à l'humidité. Il avait la tête brûlante et cependant il grelotait, ses dents claquaient. L'homme maigre s'aperçut de l'indisposition de Fornari, il lui donna son propre manteau, sa peau de mouton, l'enveloppa avec soin et le recoucha plus chaudement. A ce moment un oiseau de proie jeta quelques cris en passant rapidement au-dessus des brigands, le pauvre Esculape malade le prit pour une chouette, et se signa plusieurs fois. Superstitieux à l'excès, il fut frappé de stupeur, se releva, et demanda avec anxiété quel était l'oiseau qu'on venait d'entendre.

Gasparone répondit que c'était le cri d'un faucon; ces paroles le calmèrent un peu et dégagèrent son cerveau plein de sinistres visions. Dans la position de Fornari, les plus petites choses prennent des proportions gigantesques; l'esprit se met à la torture pour trouver dans le moindre bruit, l'acte le plus indifférent, le cri soudain d'un oiseau, des objets disposés de telle ou telle manière, en croix, par exemple, des signes certains d'un malheur prochain. Malgré l'assurance que lui

avait donnée l'homme maigre, le pauvre docteur avait toujours présent à l'esprit la mort tragique de l'infortuné Nervali et n'osait bouger, même pour éloigner les myriades de cousins tourbillonnant autour de sa figure, de crainte que ses mouvements ne fussent mal interprétés par messieurs les brigands.

Comme huit heures sonnaient à l'horloge d'un couvent du voisinage, Gasparone se leva et tous les hommes qu'il commandait firent de même. On mangea un morceau en grande hâte, et on se remit en route, lentement, avec précaution, en cherchant à travers d'épais halliers à gagner la crête d'une montagne voisine. La moitié de la journée se passa à parcourir des futaies plantureuses et sombres, puis on gravit un sentier rocailleux, étroit, ardu, qui était bordé, d'un côté, par des rochers tapissés de mousse, de bruyère; de l'autre, par des broussailles et des taillis clairs-semés.

Nul bruit ne troublait le silence de ces régions élevées, on n'entendait que la voix de la brise secouant les dômes de feuillage de la forêt. A travers quelques éclaircies on apercevait la mer qui, noyée dans une brume chaude, se confondait avec le ciel en passant par gradations d'un rouge éclatant au violet sombre.

Ce sentier était si étroit que le docteur hésitait à marcher, la profondeur des abîmes lui donnait le vertige. Enfin, moitié de gré, moitié conduit ou plutôt poussé par un brigand, il parvint comme tout le monde sur le sommet d'une montagne énorme. Le froid y était vif et piquant. La Méditerranée apparaissait dans le lointain dans toute sa majestueuse splendeur. Ce magni-

fique spectacle jeta pour un moment du calme dans l'esprit du prisonnier ; il se sentit plus à l'aise. Ces halliers épais où toute la bande venait d'arriver et devait camper étaient, de toutes parts, environnés de rochers escarpés taillés à pic, ne laissant qu'une échancrure étroite où aboutissait le sentier par où les bandits étaient arrivés.

A la grande surprise de Fornari, ces messieurs y rencontrèrent leurs femmes ou leurs maîtresses qui les attendaient là depuis le matin. On laissa le docteur et les deux pâtres à la garde d'une sentinelle, et les bandits allèrent s'asseoir, causer et souper avec leurs dignes moitiés.

Gasparone appela le pâtre, qu'il retenait près de lui pour s'en servir comme d'estafette et d'intermédiaire.

— Tu vas retourner par le chemin le plus court à Tivoli, que tu vois là-bas sur la pente de la colline opposée. Il te faut une heure et demie pour y arriver, si tu as de bonnes jambes. Tu suivras exactement le chemin que nous avons pris pour arriver ici, et tu ne t'arrêteras qu'à la porte de la ville, où tu attendras le messager du docteur pendant deux heures ; tu l'amèneras ici, autrement il ne saurait suivre nos traces. Il faut penser à tout : tu remarqueras si personne n'examine de trop près tes talons, tu m'entends? Tourne moi les tiens au plus vite et ne t'amuse pas, autrement il t'en cuira.

Le berger partit prestement, et, selon l'expression d'un poëte, léger comme une hirondelle joyeuse. On peut s'imaginer les angoisses qui poignaient le cœur du pri-

sonnier. Il y avait deux jours qu'il était captif et il se rappelait les paroles menaçantes de Gasparone. Ses amis avaient-ils pu réaliser une somme convenable? avaient-ils pu vendre ses biens, ses nippes, ses livres, ses meubles? En Italie, ce n'est pas chose facile que de se défaire du jour au lendemain d'un mobilier, de terres, de maisons, etc. L'argent y est rare, et, bien que la plupart des propriétaires soient dans l'aisance, ils ont rarement de l'argent comptant; ils n'ont pas coutume d'amasser pour l'avenir; ce qui leur reste sur les revenus de leurs fermes et de leurs champs est d'ordinaire converti en bijoux, bracelets, perles, parures, pour leurs femmes et leurs filles. Leur position est un état moyen entre l'aisance et la pauvreté. Ils ne songent pas à améliorer leur condition par des spéculations industrielles. Le docteur pensait à tout cela et se disait à part lui :

— J'aurai bien de la chance si je ne moisis pas dans quelque trou de rocher. Il me paraît impossible que l'on parvienne, dans Castel-Madama et même dans Tivoli et Frascati, à trouver deux cents scudis vaillants! A moins d'un miracle du ciel, je suis un homme perdu, et il faut songer à notre salut.

Gasparone, quoi que dise le *grand maigre*, ne me laissera pas aller sans rançon, cela est bien entendu.

Le jour commençait à tomber. Les bandits, leurs femmes autour d'eux, s'amusaient à jouer à différents jeux de hasards. Les perdants faisaient entendre de grossiers jurons, les gagnants riaient aux éclats. Comme les sons lointains de la cloche d'un couvent annoncaient

l'*Ave Maria* (angelus), le berger vint interrompre les joueurs et ranimer l'espérance du docteur.

Le messager de la veille le suivait à quelques pas et apportait deux sacs cachetés, une lettre, un panier de provisions et quelques chemises en toile dont les brigands s'emparèrent, bien que ces objets fussent destinés à leur prisonnier.

Gasparone prit les deux sacs, les attacha ensemble, les jeta sur son épaule et fit lever le camp. Puis, s'adressant au messager et en lui jetant généreusement quelques piastres, et se tournant à demi vers Fornari :

— Tu vas reconduire monsieur à Tivoli. Tu connais le chemin ; il est difficile, prends garde, s'il arrivait quelque accident au docteur, on m'accuserait. Tu me réponds de sa vie.

Le docteur ne se fit pas prier, et, cette fois, en repassant par les étroits sentiers qu'il avait traversés la veille, il n'éprouva pas de vertige. Il arriva dans la nuit à Tivoli, accablé de fatigue et avec une fièvre violente à laquelle se joignit le chagrin de se voir complétement ruiné et dépouillé.

Cependant Gasparone, ayant appris quelques jours après, la détresse extrême du pauvre Fornari, lui renvoya deux mille scudis.

CHAPITRE XIII

La tête d'une princesse. — La montre à répétition. — Le gouverneur de Rome prisonnier. — Arrestation et évasion de Gasparone. — Gasparone prédicateur.

Gasparone n'avait pas toujours autant de générosité, et voici un trait de froide cruauté qui explique la terreur attachée au nom de ce brigand.

Il avait appris, par ses nombreux émissaires, qu'il y avait à Rome un étranger de haute distinction, un Anglais nouvellement marié, qui visitait l'Italie en nabab, semant des sommes énormes pour satisfaire les caprices de sa jeune femme, qui aimait les arts avec passion. Il résolut de les enlever à leur prochain passage dans les marais Pontins, pour en tirer une rançon exorbitante. Soit que les renseignements lui eussent été mal donnés, soit qu'il les eût mal compris, il manqua les voyageurs d'une demi-heure. L'Anglais et sa femme arrivèrent à Terracine sains et saufs, et ne se doutant pas qu'ils avaient échappé à un danger imminent. Le brigand, furieux de voir une aussi belle proie lui échapper,

conçut un hardi coup de main pour la ressaisir, si cela était possible. Il envoya à Terracine un des siens, qui lui rapporta que l'Anglais était desdendu à l'*hôtel de la Poste*, et qu'il y passerait la nuit. Il partit à dix heures du soir avec une quarantaine d'hommes de sa bande, les plus déterminés. Il n'en fallait pas un plus grand nombre pour assiéger la ville, la prendre d'assaut et la mettre à sac. Il arriva entre minuit et une heure du matin. Tout dormait dans Terracine. Dans ces petites villes de la Péninsule italique, les habitants ont conservé les mœurs et les habitudes du moyen âge, et l'heure du couvre-feu est toujours celle où tout le monde rentre pour se livrer au repos. Gasparone fit cerner l'hôtel et y pénétra avec quelques-uns des siens seulement. Surpris dans leur premier sommeil, les gens de l'hôtel crièrent au secours. Le brigand tua ou blessa tout ce qui s'opposait à son passage, et n'eut que le temps d'enlever lady D. S..., qui se trouvait dans le plus simple appareil.

Lord D. S..., put, à la faveur de l'obscurité profonde, échapper aux bandits qui le poursuivaient, et alla se réfugier dès le lendemain matin dans la ville de Gaëte.

Vingt-quatre heures après, Gasparone écrivait à lord D. S... qu'il eût à lui faire parvenir cinquante mille piastres en échange de sa femme, qu'il avait séquestrée, mais pour laquelle il aurait les plus grands égards, et qui lui serait renvoyée saine et sauve.

« Vous avez, lui écrivait-il, dépensé rien qu'à Rome un demi-million en statues, tableaux, mosaïques, marbres antiques et autres objets d'art ; vous pouvez bien

consacrer la moitié de cette somme au rachat de votre femme... »

Lord D. S..., à qui la police faisait espérer que tous les bandits allaient être pris et pendus, ne se pressa point de répondre à cette invitation du brigand.

Après trois jours d'attente, Gasparone écrivit de nouveau une lettre plus pressante, à laquelle il joignit la moitié de la chevelure de lady S... Il terminait sa lettre en disant que si, au bout de trois autres jours, il n'avait point de réponse, il lui enverrait une oreille de sa femme !

Lord S... ne crut point à tant de cruauté; d'ailleurs il espérait que les recherches très-actives de la police ne resteraient point infructueuses. Au dire de tout le monde, Gasparone et sa bande étaient serrés de près ; il attendit.

Les trois jours expirés, lord S... reçut une troisième lettre de Gasparone, accompagnée d'une boîte renfermant l'oreille promise. Cette fois il accordait cinq autres jours ; après quoi, si les cinquante mille piastres ne lui parvenaient point, ce serait la tête de milady qu'il lui ferait remettre.

Il n'y avait plus à hésiter. L'Anglais partit aussitôt pour Naples, et en rapporta les deux cent cinquante mille francs qu'il confia à son valet de chambre, en qui il avait toute confiance, et auquel il donna les indications nécessaires pour arriver jusqu'au bandit. Le valet de chambre partit.

Lord S... attendit avec une impatience fébrile le retour de son domestique et de sa femme. Deux jours se

passèrent dans d'horribles angoisses. Vers onze heures, le matin du troisième jour, un paysan déposa entre les mains du maître de l'hôtel une caisse en bois grossier, à l'adresse de lord S... et se perdit aussitôt dans les rues tortueuses de Gaëte. C'était Gasparone lui-même. La caisse fut ouverte, c'était la tête mutilée et encore toute palpitante de lady S...

Le valet de chambre, au lieu de se rendre auprès du bandit pour traiter de la rançon de sa maîtresse, avait pris la route de Rome et de Civita-Vecchia; il s'était embarqué à bord d'un vapeur faisant échelle dans la Méditerranée, et avait gagné Marseille, puis les États-Unis, avec les deux cent cinquante mille francs.

La vie de Gasparone est remplie de faits inouïs, et, il faut le dire, quelquefois comiques. Il arrêtait, volait, dévalisait avec des procédés et certains égards, quand on ne se raidissait pas; mais il était dur, brutal, impatient, terrible pour ceux qui osaient regimber. Il avait pour principe de ne jamais discuter et de perdre le moins de temps possible à fouiller les voyageurs. En cinq minutes une diligence était dévalisée. Il n'emportait le plus souvent que l'argent, rarement les effets, à moins cependant que ses hommes n'en fussent complétement dépourvus. Son habileté à se déguiser et à se tirer d'affaire était devenue proverbiale dans la Péninsule, où il est resté comme le type le plus complet du brigand adroit. Son audace était telle qu'il venait à Rome et à Naples, s'y promener pendant quelques jours comme le plus tranquille particulier, allait dévotement visiter les églises, parcourait la via di Toledi, Chiaza, la villa

Reale, parcourait le Corso, le Monte-Pincio, la villa Borghèse, sans éprouver la moindre crainte. Le but de ces excursions était de savoir celles des familles les plus riches qui devaient prochainement quitter Rome pour se rendre à Naples ou de Naples pour Rome. Sa curiosité satisfaite, il rentrait dans les montagnes au milieu des siens.

Un soir qu'il était au théâtre de Torre di None à Rome, il lia conversation avec ses voisins, parla de Gasparone, à propos de la malle-poste arrêtée l'avant-veille par ses brigands, près de Larricia, il apprit ainsi que la police combinait une expédition contre lui. Il lui importait de connaître les plans de la police et de déjouer les moyens dont elle allait faire usage pour s'emparer de lui.

Tout autre que Gasparone eut été inquiet. Mais le brigand était rusé comme un renard, et, d'ordinaire, sa prudence et sa sagacité mettaient en défaut la police papale aussi bien que celle pourtant si ombrageuse du roi de Naples, qui prêtait à la police des Etats pontificaux le concours le plus énergique, pour purger les marais Pontins des bandits qui les infestaient.

Gasparone écouta le spectacle jusqu'à la fin, applaudit souvent les danseuses, leur jeta même des fleurs, et sortit avec la foule comme un honnête et bon citadin qui regagne son logis.

Il se retira chez un ami dont la maison lui était ouverte et où il était aussi bien en sûreté que dans ses marais Pontins.

Cette maison, située sur la pente du mont Esquilin, dans le quartier un peu désert de Sainte-Marie-Majeure,

lui donnait la facilité d'entrer et de sortir sans exciter la curiosité.

Il était tard quand il rentra. Son hôte lui apprit de son côté le bruit, qui courait dans Rome, d'une expédition formidable dans les marais pour prendre les brigands et leur chef.

Le bandit écouta son récit sans paraître s'en préoccuper, soupa de bon appétit, se coucha, recommandant à son ami de le réveiller à six heures du matin, et de lui tenir prête une mule avec son bât et ses paniers.

Le lendemain matin, vers sept heures, un moine capucin, portant un habit vieux, râpé, usé, rapiécé, crasseux, des sandales déchiquetées, ayant une longue barbe et la tête à moitié rasée, descendait vers la colonne Trajane, traversait le Corso et allait frapper à la porte du gouverneur de Rome, attachant sa monture à l'une des bornes et entrait résolûment.

—J'ai à parler à Son Eminence, dit le capucin au majordome qui venait de lui ouvrir, et ce que j'ai à lui dire est fort urgent; ayez l'obligeance de lui demander dix minutes d'audience pour un pauvre moine, le frère custode du couvent de Monte-Cavo.

Le gouverneur fit entrer le frère custode.

— Qu'avez-vous à m'apprendre, *mio frate*, que je vous vois si matin dans la ville éternelle?

—J'y suis venu, Excellence, apporter les produits de nos potagers, que j'ai vendus au marché, et en même temps je suis chargé par le révérend père procureur de vous dire que depuis quelques jours la bande de Gasparone

rôde dans nos bois, et qu'ils poussent l'audace jusqu'au sacrilége.

— Jusqu'au sacrilége!

— Oui, monseigneur, ils nous ont volé nos plus beaux légumes, des brocolis superbes, des fenocchi, des artichauts, des fruits, et ils nous ont aussi enlevé quinze sacs de châtaignes. Le couvent sera ruiné si cela continue; ah! j'oubliais encore quatre barils de vin, le meilleur du cru.

— Les vauriens! les maleviventi! Mais que voulez-vous que j'y fasse? ces brigands sont insaisissables!

— Insaisissables! répliqua le moine. Votre Excellence ne dit pas ce qu'elle pense.

— Qu'est-ce à dire?

— Je n'ai pas eu l'intention de manquer de respect à Votre Excellence, mais je crois que ce coquin de Gasparone peut être pris en compagnie des trois quarts de sa bande.

— Diable!... que dis-tu là? Et ton moyen?

A cette exclamation de : diable! dans la bouche du gouverneur, le moine se signa à plusieurs reprises et répondit :

— Ce moyen, vous le connaissez aussi bien que moi.

— Dis toujours?

— Eh bien! ce serait de faire partir un sbire, déguisé en courrier de bonne maison, auquel vous donnerez l'ordre de recommander à tous les relais de poste, entre Rome et Terracine, de tenir prêts huit ou dix chevaux pour tel jour et telle heure. Les brigands le sauront de suite, s'ils sont de connivence avec les postillons

ils s'imagineront qu'un riche particulier passera ce jour-là, et ils descendront de la montagne pour l'arrêter. Que les voitures soient pleines de gendarmes; vous comprenez le reste. Ils sont à court d'argent, et ne manqueront pas une si belle occasion.

— C'est un moyen trop vieux, un moyen usé, ils ne s'y laisseront pas prendre.

— C'est et ce sera toujours le meilleur. Quel honneur pour vous de réussir à détruire ces brigands!

— C'est bien, j'aviserai.

Le moine se retira en se frottant les mains, et en disant assez haut pour être entendu :

— Ah! Gasparone, tu bois le vin du couvent; ah! tu lui voles ses châtaignes et ses meilleurs légumes... Attends un peu, mécréant, hérétique, sarrazin, attends un peu, brigand, on t'en portera, quand tu seras dans le fort Saint-Ange, et s'il plaît à Dieu, j'espère te conduire à la potence, une torche à la main.

A Rome, les condamnnés conduits au supplice sont escortés par des moines, et les membres des confréries chantant des psaumes, les litanies et portant des torches.

Ce moine qui sortait de chez le gouverneur c'était Gasparone lui-même. Il remonta sur sa mule, traversa Rome, et regagna au pas lent de sa monture la forêt de la Faggiola.

Quatre jours après un postillon trottait, au son assourdissant de la mentonnière de grelots attachée au col de son cheval, sur la route d'Albano à Velletri, puis traversait Cisterne et entrait dans les marais Pontins. Gasparone

l'attendait, l'arrêta, le fouilla, trouva sur lui une lettre du gouverneur de Rome, prévenant celui de Terracine qu'il se disposait à tendre une embûche au célèbre brigand, puis le laissa continuer sa route.

Le brigand était prévenu de l'heure et du jour ; il savait que le gouverneur commanderait lui-même cette expédition : il l'attendit de pied ferme. Cinq voitures contenant chacune sept ou huit sbires arrivèrent à Cisterne, changèrent de chevaux et repartirent pour descendre dans les marais. La première portait Son Excellence. A dix mille de là, les quatre autres voitures culbutèrent dans les fossés de la route.

Il était nuit, et monseigneur ne s'apercevant pas qu'il voyageait seul depuis près d'une heure lorsque sa voiture fut arrêtée. Les sbires tirèrent quelques coups de fusils auxquels les brigands ripostèrent, et le gouverneur fut pris, lui et ses compagnons, emmenés dans la montagne et rendus à la liberté contre une rançon de plusieurs milliers de piastres.

Gasparone avait aussi ses heures de gaieté.

Un jour de carnaval, il descend à Rome vêtu en marchand forain ; il va loger chez un ami auquel il exprime le désir d'assister et de se mêler aux fêtes et aux mascarades. Pendant les dix jours que dure le carnaval, il va dans le Corso, suit la foule, entre dans les groupes, jette des fleurs aux dames, des *confetti* (petits pois enduits de farine ou de poussière d'albâtre) aux hommes, enfin il s'amuse comme un homme dont la conscience est tranquille. Dans ses courses au milieu des rues de Rome, il se rencontre face à face avec un Anglais regar-

dant l'heure à une superbe montre à répétition qu'il avait l'imprudence de faire sonner.

Une montre à répétition, c'était depuis longtemps le rêve du brigand. Il fait suivre l'Anglais et le soir on lui apprend que l'homme à la montre demeure dans la maison Marguerite, au pied du Monte-Pincio, près de la villa Médici. Il lui écrit une lettre avec invitation d'avoir à remettre sa montre au porteur, et de se taire s'il ne veut avoir la langue coupée. Quoi qu'il fasse, ajoute le billet, il ne sortira pas de Rome vivant s'il parle ou compromet la liberté du *commissionnaire*.

L'Anglais refuse net; mais il laisse partir le messager sans rien dire à personne de l'aventure : il avait peur de Gasparone.

Le lendemain, un monsignor suivi d'un moine, traverse la place d'Espagne, monte la *salita* (montée) qui conduit à la demeure de l'Anglais, frappe à la porte, demande à parler au noble étranger pour lui vendre des médailles dont il était grand amateur.

A peine sont-ils introduits qu'ils saisissent l'Anglais par la gorge, lui enlèvent sa montre et se retirent en lui enjoignant de ne pas prononcer une parole avant dix minutes.

— Comment compterai-je les minutes, dit le volé, puisque vous emportez ma montre?

— C'est juste, dit Gasparone. Puis s'adressant à son compagnon : Donne-lui ta montre de cuivre. Ce que fit le faux moine avec une certaine répugnance.

L'Anglais tint parole en effet. Ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'il appela les gens de sa maison auxquels

il raconta le vol audacieux dont il venait d'être victime; tous se mirent à crier au voleur! mais le bandit était déjà loin. Et personne, d'ailleurs, ne se fût soucié de courir après lui.

Gasparone avait, on l'a vu, l'imagination fertile en inventions de toutes sortes, et sa remarquable présence d'esprit le sauvait souvent des piéges dans lesquels, malgré sa défiance, il tomba quelquefois.

— On n'est pas parfait, disait-il, quand il était sorti heureusement des griffes de la police, ce sont là les inconvénients du métier.

Un autre jour, comme il descendait à Rome pour y voir une jeune parente qu'il aimait et qu'il espérait faire succéder à Térésa, il arrive au bas de la montée d'Albano, à cheval, une longue lance à la main comme les bouviers de la campagne de Rome. Certes personne n'eût pu reconnaître sous ce déguisement le bandit si célèbre des marais Pontins.

Mais la police connaissait ses visites amoureuses, et l'un de ses agents avait été chargé de le surveiller. Cet agent, rôdant autour d'Albano, soupçonne le voleur sous l'habit d'emprunt du bouvier; il l'aborde en boitant fortement et le prie de le laisser monter en croupe jusqu'à la porte Saint-Jean.

Le bandit, défiant de sa nature, examine son homme d'un coup d'œil rapide, croit avoir affaire à un paysan blessé et l'aide à enfourcher sa monture. Voilà donc Gasparone voyageant et causant d'affaire et d'autre avec un sbire en croupe derrière lui. On arrive à la porte de Rome.

— Vous ne vous éloignerez pas sans accepter un verre d'orvietto.

— Volontiers, dit le brigand, car cette maudite poussière que soulève le vent aurait desséché la gorge même du diable.

Et ils descendirent tous deux à l'osteria, à deux pas de la porte Saint-Jean.

— J'ai besoin de m'absenter une minute, dit le boiteux, pour panser ma jambe, ce que je ne puis faire ici devant tant de monde; il est bon de cacher ses infirmités.

— C'est bien; mais faites lestement, repartit Gasparone, en jetant un regard défiant sur son compagnon, j'ai peu de temps à moi; il faut que je sois de retour ce soir à Genzano.

Cinq minutes après six carabiniers, l'arme au bras, envahissaient l'hôtel, tandis que le sbire enfourchait le cheval du brigand, s'éloignait au plus vite pour prévenir le gouverneur.

Gasparone, surpris d'abord, voulut payer d'audace, mais le signalement était précis, il dut se laisser garrotter et conduire au fort Saint-Ange, où on allait le juger. Mais en Italie la procédure est longue, elle dure des années et quelquefois des quarts de siècle; les juges prennent leur temps afin de laisser aux criminels celui de se préparer à leur salut. Comme on espérait obtenir de lui des révélations sur les localités où l'on pourrait surprendre sa bande, on avait donné ordre de le traiter comme un prisonnier d'État, tout en le tenant sous bonne et sûre garde. Le brigand avait dans ses poches

une centaine de ducats et menait joyeuse vie en prison. Sa gaieté, qui ne l'avait jamais abandonné un instant, avait fait croire qu'il avait pris son parti, et l'or qu'il répandait autour de lui avait endormi la surveillance des agents et des geôliers. On le croyait tout occupé à noyer dans le vin et dans les plaisirs les soucis de sa captivité, précisément alors qu'il cherchait à s'échapper et tramait un complot, aussi habile que simple, et auquel il dut sa liberté.

Gasparone affectait la plus grande insouciance pour la vie aussi bien que pour la mort.

Peu m'importe, disait-il à ses gardiens, quelques jours de plus ou de moins. Ma vie est trop remplie de crimes et de scélératesses pour que je doive y attacher un grand prix, et je n'aspire qu'à mon salut, et, en attendant, à bien vivre; mieux je vivrai, mieux je me préparerai au repentir. Un estomac bien plein dispose aux larmes et à la sensibilité.

Un jour il commanda un repas magnifique dont il ordonna lui-même le menu : il avait quelques connaissances culinaires.

Il se donna beaucoup de mouvement pour tout disposer, et invita la plupart des subalternes, portes-clefs, geôliers de la prison; les gardiens étaient métamorphosés en marmitons.

Gasparone allait lui-même recevoir tous ses invités et les conduisait à leur place. La plupart entouraient déjà la table et l'on allait servir, lorsque le brigand, qui connaissait parfaitement la localité, traversa rapidement le couloir, mit un pistolet sous le nez du seul homme

qu'on avait laissé pour garder et faire sentinelle, en lui disant brusquement et à voix basse :

— Ouvre, ou tu es mort. Je suis Gasparone.

A ce nom redouté la sentinelle livre ses clefs en tremblant, le bandit ouvre la porte, la referme vivement sur lui, descend rapidement, passe devant le concierge et le piquet de garde, qui ne le connaissant pas, et le prenant pour un cuisinier, le laissent s'échapper. Le brigand se perd dans les rues de Rome, traverse la ville, escalade les murailles d'enceinte, et prend l'avance dans la campagne avant que les gardiens, qui étaient à table, s'aperçoivent qu'ils sont joués.

Tout n'est pas joie et bonheur dans cet honnête métier de bandit, et le chômage y est quelquefois forcé. La misère se fait vivement sentir. Le bandit italien vit au jour le jour et n'amasse jamais pour l'avenir.

Depuis plusieurs mois l'argent était rare, les voyageurs, certains d'être dévalisés, ne prenaient plus, pour aller de Rome à Naples, par les marais Pontins; ils préféraient la voie de mer, bien qu'elle fût plus longue et plus pénible. Alors il n'y avait pas encore de bateaux à vapeur. Les brigands étaient réduits à la plus profonde misère. — Que faire? arrêter un courrier portant une caisse? Le gouvernement prenait des précautions si grandes, que jamais on ne savait ni le jour ni comment les caisses allaient à Rome. Les convois ne s'aventuraient plus sur les grandes routes, on employait toutes sortes d'expédients pour échapper aux bandits.

Malgré leur sagacité, ceux-ci n'avaient pu, depuis plusieurs mois, mettre la main sur une seule piastre.

Aller exploiter les quartiers de Rome, c'était dangereux. On avait trop abusé de ce moyen, et tout le monde était sur ses gardes, les postes avaient été doublés, triplés aux portes de la ville. Gasparone en était aux expédients.

— Je tiens votre affaire, dit un de ses compagnons.

— Voyons ce que c'est.

— Nous allons descendre vers Genzano ou Larricia, nous cernerons l'une de ces deux petites villes et nous pillerons.

— Pauvre ressource, répartit l'un d'eux, vieux stratagème, nous avons fait cela dix fois déjà, mais il y a autre chose à faire.

— Explique-toi, dit le chef.

— Voilà, dit le discoureur de la bande. Larricia est une petite ville qui est, comme vous le savez, bâtie sur le faîte d'un mamelon.

— C'est connu, arrive au fait.

— Il n'y a que deux portes, celle de Rome et celle de Genzano.

— Après!

— Après! après, laissez-moi dire...

— Allons, bon, voilà Tranche-Cœur qui s'amuse...

— La route de Naples à Rome et de Rome à Naples...

— Satané phraseur!

— Est-il insupportable avec ses tableaux descriptifs.

— Laissez-le finir; résignons-nous, dit Gasparone.

— Je disais donc que la route de Rome à Naples passe en escargot dans le mamelon au faîte duquel est per-

chée la ville. Les ingénieurs auraient pu tracer cette route au bas et éviter aux voyageurs une ascension fatigante et périlleuse. Mais ils l'ont faite en zig-zag.

— Sais-tu pourquoi ?

— Parce qu'ils avaient comme toi l'esprit de travers, répliqua le bandit.

Et il reprit :

— Nous placerons dix hommes armés au dehors de chaque porte. Les autres entreront dans la ville, et au moment de la messe, Gasparone ira dans l'église faire la quête.

— Un cierge à la main, demanda ce dernier en plaisantant... allons... Bon, bon ! ton idée me plaît. Partons. C'est demain dimanche, jour de Pâques, l'église sera pleine.

Et le lendemain, toute la bande, composée d'une soixantaine d'hommes enveloppait Larricia. Les portes étaient fermées et gardées ; Gasparone pénétrait dans l'église au moment où le prêtre faisait son sermon dont le sujet était le mépris des richesses.

— Pardon, M. le curé, s'écria Gasparone d'une voix de Stentor...

— Qui m'interrompt, répliqua le curé.

— Moi, signor.

— Quel est cet hérétique ?

— Gasparone !

— Gasp..., Gasp... voulut dire le curé, mais la parole expira sur ses lèvres.

La peur l'avait paralysé au point qu'il ne put achever, et il se précipita au bas de sa chaire, pour gagner la rue.

— Du calme, M. le curé, du calme. L'église ne menace pas ruine. Vous ne sortirez pas d'ici. Les portes sont bien gardées. Et puisque vous quittez votre poste, je vais y monter pour finir votre sermon.

— Gasparone, en effet, alla prendre la place du prêtre, se découvrit et s'adressant aux paroissiens :

— Mes frères, leur dit-il, n'ayez aucune crainte. Mon intention n'est pas de livrer vos demeures au pillage, mais de faire ici une quête pour mes pauvres compagnons qui meurent de faim. Je pense que vous vous empresserez de mettre en pratique les exhortations du saint homme qui vous prêchait tout à l'heure le mépris des richesses.

Sur ce, il descendit, prit son chapeau à la main, passa dans tous les rangs et recueillit une somme assez importante. A celui qui ne donnait pas assez, il disait :

— Mets donc là, les boucles d'argent de tes souliers, ou de ta cravate.

A un autre : — Nous n'avons pas de montre, donne-moi donc la tienne avec les breloques. *Vanitas vanitatum.*

Aux femmes : — Faites cadeau aux pauvres de votre chaîne et de vos bagues, etc., si vous voulez racheter vos péchés mignons.

Après cette collecte qui avait rempli le chapeau du brigand, celui-ci se retira en disant :

— Continuez à prier Dieu, mes frères, écoutez dévotement la messe ; que personne ne sorte d'ici avant une heure. Et il se retira suivi de tous ses compagnons, et regagna la montagne.

CHAPITRE XIV

Le tueur de brigands.

Pendant près de quinze ans Gasparone régna en maître dans les montagnes d'où il avait pu déjouer toutes les entreprises de la police papale. Mais une nouvelle heureuse pour les Italiens vint tout à coup porter l'inquiétude dans l'esprit audacieux de Gasparone, son rival, *Spatolino*, un bandit célèbre aussi, venait enfin d'être livré à la police, et il avait subi sa peine en compagnie des hommes de sa bande. Cette fois Gasparone comprit enfin qu'il avait un ennemi capable de se mesurer avec lui.

C'était un ancien juge de Larino qui avait juré de venger son frère, un pauvre maître de poste, qui s'était inutilement dévoué pour débarrasser les États Romains du bandit *Spatolino*.

Ce juge, qu'on nomma à cause de ses exploits le Tueur de brigands, avait promis de s'emparer de Gasparone, et celui-ci, prévenu de ses poursuites, re-

commanda à sa bande la plus grande circonspection.

Je suis sorti des griffes du gouverneur de Rome, je me suis moqué des sbires et des dragons du pape, mais aujourd'hui, mes enfants, nous avons affaire à un homme qui poursuit contre moi une vengeance terrible, et il faut se méfier de ce juge maudit plus que de tout le reste. Aussi, à l'avenir, pas d'escapades; n'entreprenez jamais rien sans mon consentement. *Travaillons* peu, mais travaillons sûrement; n'arrêtons les diligences que lorsqu'il y aura de bonnes prises à faire et ne nous exposons pas pour des vétilles.

Pendant quelques années il fut fait ainsi que nous venons de le dire. Gasparone n'apparaissait plus que de loin en loin, mais la proie qu'il avait choisie était toujours très-riche.

Nous venions d'entrer dans les premiers jours d'avril; il y avait déjà quatre mois que mes compagnons et moi nous parcourions les États napolitains et la Sicile. La chaleur commençait à se faire intense, et aucun de nous ne se souciait de faire de nouvelles pérégrinations autour du golfe, bien que le plus magnifique du monde. D'ailleurs, comme chacun sait, en fait de monuments historiques, Naples est assez pauvre. A vrai dire, il y en a deux : le musée Borbonico, le plus riche et le plus curieux de la terre; puis le Vésuve, noirâtre et fumeux, perché devant le palais des rois, comme un lampion cyclopéen, pour en éclairer la majestueuse grandeur, et servir de lanterne blafarde à cette population que le feu roi mourant recommandait à son fils en ces termes :

« Il vous faut, mon fils, trois choses pour régner sur le peuple de notre capitale : des fêtes pour l'amuser, des glaces pour le rafraîchir, et des cordes pour le pendre. »

Mais, à défaut de curiosités, outre les figues de Sorrento, le vin de Falerne chanté par Horace, le lacryma-christi vanté par les touristes, et autres friandises locales qu'il faut absolument ingurgiter sous peine de passer pour un Cosaque, les étrangers peuvent aller admirer les pantalons couleur ventre de grenouille dont les danseuses de San-Carlo s'affublent chaque soir.

Nous nous mîmes, mes compagnons et moi, en quête d'un moyen de transport convenable pour quitter au plus vite cette mer indigo sous un ciel safrané, le sirocco et son atmosphère tépide. Mais au touriste envers qui la fortune ne s'est point montrée prodigue, il ne se présente que trois moyens de quitter Naples et son soleil brutal, — qui vous cuit la cervelle pendant que son sol ardent vous brûle les pieds, — les fumeux bateaux à vapeur qui font le service de la côte, et les vetturini ou par la diligence.

Les inconvénients de chacun de ces trois moyens de locomotion sont grands et divers; et les voyageurs émérites les plus experts donneraient difficilement un bon avis.

La mer a bien des charmes, sans aucun doute, pour ceux qui ont le pied marin ; mais tout le monde n'a pas le privilége de supporter avec calme les pénibles émotions qu'elle procure, et mes compagnons étaient du nombre de ceux qu'elle remue très-vivement, par conséquent de ceux qui la redoutent.

Les sensations que nous éprouvions aux appréhensions d'un voyage par terre à travers les marais Pontins seraient difficiles à décrire. Mais nous avions deux choses à redouter en suivant la grande route : les bandits et les douaniers.

— Ces *fouille-tout* ne visiteront notre bagage qu'avec une lenteur à désespérer la patience de Griselda, observa le docteur.

— Bah ! qu'est-ce que cela, s'écria le baron d'Hoy...; pures bagatelles, mais au sortir des griffes de ces fouines nous risquons à chaque pas de tomber dans celles des bandits qui, du milieu d'un buisson, nous crieront :

— ***Faccia in terra!***

— Le roi Artabane, dans ses exhortations à son fils, disait que le pire de tous les maux est, sans aucun doute, la peur !

— Chassons donc nos soucis, répartit Raoul de G..., et en route.

— M. Léon Bert... n'est pas tout à fait de votre avis, messieurs, observa le docteur. Il n'a pas voulu mourir avant d'avoir vu Naples, et maintenant qu'il l'a vu, il lui tarde d'arriver sain et sauf à Venise pour toujours vivre.

Chacun faisant des sacrifices à ses goûts, nous tombâmes enfin d'accord et prîmes pour véhicule une carozza.

Qu'on se figure un coffre garni de banquettes, posé sur les quatre plus vieilles roues qu'il soit possible de trouver dans toute la Péninsule; le tout pourvu d'un tronc d'arbre, à peine dégrossi, servant de timon, et tiré par deux chimères qui, sans cesse éperonnées par

les aspérités épineuses de ce timon improvisé, menacent à chaque instant l'équilibre de la voiture et la vie des voyageurs.

L'entrepreneur des messageries aurait voulu mettre à notre disposition quelque chose de plus convenable, mais c'est à grand'peine qu'il retrouva, égarée dans ses greniers, une boîte semblable à celles dont on se sert pour exhiber des animaux féroces aux regards des Parisiens. A la veille des fêtes de Pâques, les moyens de transport deviennent très-difficiles, et ce fut dans cette brouette que nous quittâmes Naples le lundi saint, le docteur Brech..., le baron d'Hoy..., Jules M***, Raoul de G... et moi. M. Jules M*** était un très-jeune étudiant de première année que, en récompense de ses travaux, sa mère avait envoyé pour six semaines en Italie, sous la direction du docteur qui l'avait reçu au débarquer à Naples.

Une seule place restait vacante dans notre voiture; elle ne devait être occupée qu'à partir de Mola, où nous devions dîner.

Si l'on s'ennuie en route, entre Rome et Naples, ce n'est pas que le pittoresque fasse défaut.

A partir de Capoue le terrain s'accidente, et lorsqu'on a passé Santa-Agatha c'est une toute autre nature.

Pendant que nous roulons paisiblement sur la route de Rome, qu'on me permette de revenir à Naples pour quelques instants ; ce qui va suivre est nécessaire à l'intelligence de cette histoire.

Chaque année, au commencement de l'hiver, il arrive des quatre coins du monde en Italie une foule d'é-

trangers. Les uns s'établissent à Naples jusqu'aux fêtes du carnaval, qu'ils vont passer à Rome. D'autres, au contraire, quittent la ville éternelle après ces fêtes et n'y reviennent que pour assister aux magnifiques cérémonies papales qui ont lieu dans la semaine sainte.

Or, précisément à cette époque, vers la fin du carême, il y avait à Naples une famille française très-opulente, le duc de ***, pair de France, et sa femme; alors il y avait encore des pairs. Le duc était un homme de quarante-cinq ans, sa chevelure commençait à grisonner. La duchesse était une fort belle personne. Ils voyageaient en grands seigneurs. En sa qualité de pair, il fut invité à toutes les fêtes de la cour et du corps diplomatique, l'un des plus brillants de l'Europe, à la tête duquel se trouvaient alors MM. de Montebello et de Schwartzenberg.

Mme la duchesse, en femme prudente, avait eu soin d'emporter avec elle ses plus riches parures enfermées dans une caisse mystérieuse que l'on disait pleine de pierres précieuses.

A la cour du roi Ferdinand, madame la duchesse apparut étincelante de pierreries, comme la châsse de Notre-Dame de Lorette. Les Italiens aiment le clinquant, les couleurs vives, les choses éclatantes. Pour les gens dits du bas peuple l'or est presque un mythe. Il n'est pas rare d'en rencontrer de fort âgés n'ayant jamais vu un ducat autrement qu'en peinture. Sur le cerveau des hommes disposés par nature à prendre la montagne, l'apparition soudaine de ce métal produit un dangereux effet. La misère est d'ailleurs mauvaise con-

seillère et sans feu ni lieu; cette populace, — on ne saurait donner le nom de peuple à ces misérables lazzaronnes, — assiége les hôtels, s'impose aux voyageurs et ne vit que du produit des aumônes qu'on lui jette chaque matin pour être tranquille le reste du jour.

Parmi ces tristes hères, il en était un surtout qui n'avait pu voir, sans en être profondément ému, tant de diamants sur un costume, et un costume si riche sur une créature humaine qui, après tout, n'en représentait pas moins, toute pairesse qu'elle était, une femme en chair et en os. Et il demandait tout haut à ses compagnons, — avec une apparente naïveté, — si toutes ses pierreries, converties en ducats, ne fourniraient pas à celui qui les trouverait n'importe où, et les saisirait n'importe comment, assez de scudis pour vivre en honnête citadin au fond de la Pouille ou de la Calabre, et pour passer ses vieux jours dans un *farniente* contemplatif. Chaque soir, il répétait, avec de légères variantes, ces réflexions provocatrices.

Le duc et la duchesse, en bons et fervents catholiques, se disposaient, eux aussi, à venir assister aux fêtes religieuses de la semaine sainte, à Rome. Le hasard les fit partir de Naples le même jour et presque à la même heure que nous. Au moment où le pair de France et sa femme allaient quitter l'hôtel, un palefrenier dit quelques mots à l'oreille du postillon qui allait enfourcher son porteur; celui-ci jeta un regard rapide dans la berline et montra, par un signe de tête presque imperceptible, qu'il avait compris. Il transmit à son col-

lègue du relais suivant la confidence qu'il avait reçue ; ce dernier la répéta à son tour à un autre ; de telle sorte que, sans le savoir, le duc portait avec lui, le long de la route, la nouvelle qu'il voyageait avec des valeurs fabuleuses. A mi-chemin, il portait déjà les trésors du roi, et pour le moins les diamants de la couronne. C'est ainsi qu'au bon temps de Gasparone ses émissaires lui signalaient les coups à faire.

Le soir même de notre départ de Naples, vers cinq heures, nous descendîmes dans l'auberge de Mola, où le duc et sa femme arrivèrent quelques instants après nous.

Mola est une petite ville d'un aspect des plus pittoresques et d'un séjour fort agréable. Ce n'est, à vrai dire, qu'un faubourg de Gaëte. Ce faubourg ne se compose que d'une seule rue de deux kilomètres de longueur. D'un côté, les maisons sont scellées dans les flancs calcinés de l'Apennin ; de l'autre, sur le rebord du rocher taillé à pic, elles semblent au loin comme suspendues au-dessus des abîmes de la mer, où elles se reflètent comme dans un vaste miroir. Les femmes de Mola sont d'une rare beauté ; ce sont les seules de toute la Péninsule qui conservent encore cette pureté de lignes qui n'appartient qu'à la race grecque ; leur magnifique chevelure, d'un châtain doré, fait le désespoir de toutes les femmes étrangères qui traversent la ville ; leur manière de la tordre en spirales entremêlées de plaques d'argent et d'or, rappelle ces belles coiffures antiques des marbres du Vatican et de Florence.

Le seul hôtel de la ville, le meilleur comme le plus

remarquable et le plus curieux de l'Italie, occupe l'emplacement d'une des villas de Cicéron, dont les bains en mosaïque subsistent encore tout entiers. On arrive au péristyle par une longue avenue plantée d'ifs et de magnolias enguirlandés de vignes, de chèvrefeuilles et de rosiers. Du côté du nord, la vue est bornée par d'immenses chaînes de rochers dénudés ; du côté du midi, les yeux plongent dans les profondeurs du golfe et sur les plus beaux vignobles de l'Italie. La nature a déployé dans ce petit coin du monde une magnificence infinie. Quiconque a visité Mola, conserve, j'en suis sûr, et conservera toute sa vie le plus délicieux, le plus tendre souvenir de l'admirable paysage qui s'est offert à lui de la terrasse de l'hôtel. Naples n'a pas un panorama plus ravissant, un golfe plus séduisant.

Tout l'hôtel était occupé par une famille anglaise, qui, un jour, fatiguée de l'insupportable saleté des rues de Rome, s'était mise en route pour Naples, et qui, passant par Mola, avait trouvé la situation heureuse et très-accidentée, la cuisine parfaite, les vins excellents et s'était, depuis six ans, définitivement établie dans l'hôtel, où d'abord elle n'était descendue que pour y passer une nuit.

Les Anglais sont loin d'être d'aimables convives, leur amour du confortable les rend d'un égoïsme très-gênant.

Arrivez-vous par la diligence, ou en vetturino, à l'heure du dîner, à la table commune, la famille anglaise en occupe déjà inévitablement le haut bout. Les plats ne vous arrivent que conquis par la violence ou

après avoir été successivement visités, tâtés, fouillés, remués de fond en comble, encore si vous ne faites pas bonne garde, tout tombe et est englouti en quelques instants dans les assiettes, ou plutôt dans l'œsophage de cette hydre de nouvelle espèce que l'on appelle — une famille anglaise, — qui, dans son système d'accaparement, ne considère les autres convives que comme des êtres d'une espèce inférieure à la sienne, indigne de s'asseoir à la table qu'elle occupe, si ce n'est à la manière de la Chananéenne, pour ramasser les miettes et les bribes du repas.

Une seule pièce restait libre et en permanence pour le service des voyageurs : c'était la salle à manger, où un dîner magnifiquement servi nous attendait. Le docteur Brech, son pupille, le baron d'Hog..., Léon Berth... et moi, nous occupâmes l'extrémité de la table la plus rapprochée de la porte par où entrait le service, afin, disait le baron, gastronome émérite, de saisir le dîner au passage. Le duc et sa femme se placèrent près de nous. Le commencement du dîner fut assez gai; mais bientôt un orage épouvantable vint éclater sur la ville; l'eau tombait à torrents, les éclats de la foudre se succédaient sans intermittence; ils faisaient trembler la maison et jetaient la terreur dans toutes les imaginations.

Le service était fait par quatre ou cinq jeunes femmes, aux bras nus jusqu'au-dessous de l'épaule, au buste large et plein de ces matrones romaines que l'on ne rencontre plus que très-rarement, même en Italie. La teinte de leur peau, vigoureusement et légèrement bistrée, annonçait la santé et la force. Elles étaient vê-

tues de ce costume si original et si pittoresque des Italiennes de la montagne, avec le *panno* sur la tête et retenu par une de ces longues aiguilles d'argent dont, dans l'occasion, elles peuvent se servir en guise de stylet pour défendre leur vertu ou se venger d'une insulte.

Pendant tout le dîner, le maître de l'hôtel se promenait autour de la table avec un énorme trousseau de clefs suspendu à sa ceinture, allant d'un buffet à l'autre, de la cave à l'office, ouvrant les portes et les refermant avec un vacarme insupportable et s'imaginant que son vacarme était pris pour du zèle. Il avait l'air d'une vieille femme de charge, et Raoul de G..., esprit presque toujours sérieux, mais malicieux à l'occasion, s'ingéniait à le tourmenter et à le rendre ridicule. Raoul parlait l'italien avec la facilité et l'élégance d'un indigène, et ses facéties, qui désespéraient le pauvre homme, étaient pour les filles de l'auberge le sujet d'éclats de rire francs et joyeux.

L'hôtelier avait un ridicule, toujours impardonnable, celui de faire l'homme d'importance et de parler par sentences. Raoul de G..., comme on venait de servir un plat de mouton, lui demanda gravement :

— De quelle bête est la chair que voici?

— C'est du mouton, Excéllence.

En Italie, tous les voyageurs sont des Excellences. Ce titre que les hôteliers leur donnent leur sert de prétexte pour les écorcher quand arrive le quart d'heure de Rabelais.

— Ah! c'est du mouton. Il y a donc du mouton dans ce pays-ci?

— Le mouton et la chèvre sont très-communs.

— Connaissez-vous votre histoire sainte?

— Comme si je l'avais écrite.

— Alors permettez-moi de recourir à votre science. C'est un renseignement que j'ai vainement demandé bien des fois.

— A votre service, Excellence.

— Combien de pattes avait le mouton qu'Abraham sacrifia sur la montagne en l'honneur de Dieu et en place de son fils?

Cette question, faite avec un aplomb et un sang-froid imperturbables, embarrassa visiblement l'hôtelier, qui ne s'aperçut de cette nouvelle malice de Raoul de G... que par les éclats de rire formidables qui partirent à la fois de tous les côtés de la table.

La pluie continuait à tomber avec violence et le bruit du tonnerre redoublait.

— Voici, dit un voyageur, un temps fêté par les détrousseurs de grands chemins : le bruit de la foudre dominant celui des escopettes, ils n'ont rien à redouter de la curiosité des dragons du pape et des sbires du roi de Naples.

— Des brigands! dit un autre; mais depuis l'exécution de Spatolino et la soumission de Gasparone on en voit moins dans les marais Pontins que sur les théâtres du boulevard de Paris.

— Pas aussi rarement que vous le dites, ajouta un Italien qui se trouvait placé à côté de nous et qui parlait le

français aussi purement que sa langue maternelle, et d'ailleurs on dit que Gasparone s'est évadé de la citadelle de Civita-Vecchia.

— Je regretterais en vérité, dit le docteur en riant, d'être privé du plaisir que je me suis promis de rencontrer sur mon chemin, au moins une fois en ma vie, une figure patibulaire, une tête à potence... quand ce ne serait que pour palper des bosses de brigands et donner un démenti aux absurdes doctrines de Gall et de Spurzheim et aux cinquante-trois bosses qu'ils ont inventées.

— On a toujours tort de tourner en plaisanterie ce que l'on ne comprend pas! dit un des voyageurs qui n'avait pas encore pris la parole.

Le docteur allait entamer une vive discussion sur le système de Gall avec son interlocureur quand un Génois prit la parole :

— Puisqu'il est décidé que nous ne partirons pas avant que l'ouragan ne soit passé, si chacun de nous racontait une petite histoire de brigands. Pour mon compte, je suis prêt à vous en dire une qui eut pour théâtre le Mexique, d'où je viens.

— Bravo! c'est une excellente idée, si ces dames le permettent.

Le Génois, en présence du désir de tous, commença ainsi :

— Nous étions à Mexico, une fort belle ville, qui serait habitable si les Mexicains n'avaient la détestable habitude de jouer du couteau pour un oui ou pour un non, lorsque nous fûmes rappelés en Europe, mon ami

R. de G... et moi, par des affaires d'intérêts. Malgré la recommandation que l'on nous fit de toutes parts, nous nous décidâmes à nous rendre à cheval à la Vera-Cruz pour nous y embarquer, et n'ayant avec nous que trois domestiques. Nous étions en route depuis le matin et nous avions fait la moitié du chemin, lorsque nous fîmes la rencontre de cinq voyageurs couverts de poussière et qui paraissaient voyager en chassant, le fusil sur l'épaule. Mon ami me consulta du regard ; mais comme ces hommes étaient bien mis, je les pris pour des fermiers descendant à la ville voisine. Cinq minutes après, comme nous nous étions arrêtés pour arranger, aidés de nos domestiques, nos bagages qui ne tenaient plus sur le dos des mules, nous fûmes tout à coup accostés par les cinq personnages en question.

— Bonjour, messieurs, dit l'un d'eux.

— Bonjour, mes amis, répondit Raoul qui en même temps porta la main à son chapeau de feutre.

A peine avait-il fait son salut, que Raoul se sentit un pistolet sur le côté droit de la tête et que je me trouvais dans une position analogue, pendant que les autres s'empressaient de saisir les mules et de les détourner dans un sentier voisin. Et comme ils juraient contre les hérétiques, nous prenant pour des Anglais, Raoul leur dit :

— Laissez-nous donc tranquilles avec vos hérétiques, nous sommes meilleurs catholiques que vous !

— Oh ! oh ! fit le chef de la bande. Si vous êtes bons catholiques, c'est différent. — Topez là, *mon ami*, nous

vous laissons la vie ; mais vous allez nous suivre dans la montagne.

Hésiter eût été imprudent, nous étions sans armes. Nous suivîmes les voleurs. Au bout de trois quarts d'heure de marche on fit halte dans un bas-fond où les mules et nos domestiques étaient déjà arrivés et couchés à terre. Les bandits nous dirent d'en faire autant.

— C'est inutile, leur dit mon compagnon, nous n'avons pas d'armes.

— C'est vrai, répliqua le chef.

Et ces messieurs visitèrent nos bagages et prirent ce qui était à leur convenance. L'un deux en prenant ma montre me demanda si elle était bonne. Pour un moment, ils n'eurent l'idée que de faire un choix parmi les objets ; mais ils se ravisèrent et ils emportèrent tout.

— Laissez-nous au moins à chacun une chemise, demanda Raoul ?

— Tu n'en auras pas besoin tout à l'heure, répliqua le voleur !

— Que voulez-vous donc faire de nous ? s'écria mon ami en colère ?

— Nous vous le dirons tout à l'heure.

— Eh bien, en attendant, passe-moi mon porte-cigares qui est dans la poche de mon paletot. J'ai besoin de fumer.

Et le voleur un peu surpris de cette demande le lui donna. Ce fut comme la prise de tabac de Sganarelle, un moyen de communication plus amicale. Et le bandit nous donna du feu. Et alors Raoul de G. leur dit :

— Vous auriez dû au moins nous laisser nos mules pour gagner Vera-Cruz.

— Accordé, fit le voleur.

— Vous ne voudriez pas nous laisser sans argent, nous exposer à mourir et de faim et de soif par cette chaleur, au milieu de ces marais pestiférés ; vous pouvez vous fier à des caballeros comme nous.

— Sacré mille noms !... Savez-vous que vous paraissez avoir un fameux caractère ? répartit le chef.

— Oui ! on le dit en effet. J'ai été négrier et pirate, et si j'avais l'usage de mes armes je vous l'aurais prouvé.

— C'est parler bien haut, dit le voleur, en lançant en l'air un nuage de fumée de tabac accompagné de jurons effroyables. Il faut que j'aie bien de la confiance en vous pour vous laisser libres.

— Merci de la confiance !

— D'ailleurs, entre camarades on ne se trahit pas.

— Dites donc l'ami, j'ai été négrier, c'est vrai ; mais je ne suis pas un voleur de grand chemin, et je vous trouve bien osé de me traiter de camarade !

— Maledetto ! hurla le bandit, tu m'insultes, je crois, quand je tiens ta vie au bout de mon pistolet ! Au fait, ajouta-t-il en se radoucissant, vous parlez comme de vrais hidalgos et nous allons vous traiter comme tels. Nous vous laissons quelques piastres pour arriver à la Vera-Cruz. Tenez, voilà six piastres.

— Plaisantez-vous ! six piastres pour cinq personnes et des chevaux ; il nous en faut au moins vingt ; vous nous en avez pris quatre cents !

Le voleur les donna en les comptant deux fois.

—Avez-vous peur de vous tromper?

Le voleur abasourdi de tant de sang-froid et d'audace ne sut que répondre à Raoul qui profita de ce moment pour ajouter :

— Laissez-nous donc des chemises et des chaussettes... Ah! aussi quelques mouchoirs, que diable, nous en avons besoin!

Lé chef nous apporta ce qu'il demandait et nous dit :

— Dépêchez-vous de filer, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur.

Et il s'éloigna avec ses accolites, nous laissant au milieu d'un marais spongieux d'où nous mîmes cinq heures pour arriver à la Vera-Cruz. En entrant dans la ville, la première personne que nous rencontrâmes fut le chef des bandits qui venait nous offrir le rachat des effets dont il ne savait que faire.

Nous eûmes la naïveté de faire cet achat pour ne pas trahir la parole donnée à ses voleurs.

— Eh bien! messieurs, vous voyez que les bandits ne sont pas toujours aussi mauvais diables qu'on les fait, dit un voyageur que nous désignerons sous le nom de l'homme à la barbe.

—Les bandits, en Italie, ne tuent guère qu'à leur corps défendant et le plus souvent, ajouta-t-il, ils ne prennent la montagne que poussés par l'injustice des hommes et les tracasseries des autorités du lieu qu'ils habitent.

L'homme à la barbe était un grand et vigoureux contadino dont la figure dure contrastait quelque peu avec

sa voix qu'il essayait de rendre douce. Ses traits anguleux accusaient une nature énergique; sa barbe longue et noire, très-soignée du reste, encadrait son visage, et sa mise sans prétention indiquait des habitudes bourgeoises.

Parmi les convives, il y avait un petit vieillard d'un embonpoint formidable. Il avait une tête énorme où les cheveux n'existaient plus que sur le derrière, et encore si clair-semés et d'une blancheur telle qu'ils se confondaient avec la couleur de la peau et qu'on eût dit que la calvitie était complète ; sa bouche était malheureusement vierge de sa denture, et plusieurs mentons s'étageant l'un sous l'autre, et dont le dernier tombait sur la poitrine cachait entièrement un col court, apoplectique. Au premier abord on se sentait peu de sympathie pour cette créature aux formes éléphantesques; aussi personne jusqu'alors n'avait fait attention à lui. Mais après avoir écouté silencieusement et patiemment l'histoire du Génois, et les réflexions de l'homme à la barbe, il s'écria :

— A vous entendre on serait tenté de croire que tous les scélérats des marais Pontins sont des proscrits, des victimes de la police papale. Messieurs, reprit-il en se tournant vers les voyageurs, si vous voulez bien me permettre, je vais, à mon tour, vous raconter la vie de quelques-uns des plus fameux bandits qui ont porté la désolation, la ruine et la mort dans ces cantons. Des Gabrielli d'abord et de Spatolino ensuite.

— L'histoire de Spatolino n'infirme pas ce que je vous disais tout à l'heure, reprit ironiquement l'homme à la

barbe, d'ailleurs nous savons comment on écrit les histoires de ces prétendus bandits. On a besoin de les couvrir de sang pour justifier leur mort.

— Pardon, signor! s'exclama le gros homme, dont la figure s'éclaira tout à coup et prit un aspect étrange qui ne manquait pas d'énergie. Je ne vous dirai que ce que je sais, que ce que j'ai vu.

La façon dont les deux interlocuteurs se regardèrent alors, piqua vivement notre curiosité. On sentait comme une lutte naître entre ces deux hommes, et nous n'eûmes pas à nous repentir d'avoir retardé notre départ pour écouter l'histoire de Spatolino.

A la façon dont s'exprimait notre gros convive, on eût dit un de ces picaros de la comédie espagnole, personnage d'une jovialité bruyante, d'une hardiesse étourdie, parlant haut, criant quelquefois, gesticulant beaucoup, prenant diverses inflexions de voix pour mieux peindre les incidents de leurs récits, et exprimant par des grimaces expressives et des plus comiques ce qu'ils ne peuvent dire autrement, par la pantomime ce que les contorsions de leurs visages ne peuvent indiquer à leur gré. Riant lui-même de nous voir rire à gorge déployée.

Notre narrateur ne s'interrompait que pour jeter de temps à autre un regard de défi à l'homme à la barbe. Je dois dire que je n'ai jamais vu nulle part, en aucun des pays du monde, sur nulle scène, même en Chine, le pays de la terre où on fait les plus horribles grimaces, une personne qui eût plus de mobilité dans la physionomie ; ses traits s'animaient étrangement, surtout quand

il nous parlait des événements auxquels il avait été mêlé, où il avait présidé, et l'on pouvait lire dans le feu de ses regards qu'il lui tardait d'être appelé de nouveau à des occupations plus actives.

De temps à autre, l'homme à la barbe riait lui-même du récit du gros homme, mais celui qui comme moi l'eût observé eût pu voir des regards de haine s'échapper de ses yeux noirs et fauves.

« Il y a une vingtaine d'années environ, commença le gros homme, j'étais juge à Larino, dans le royaume de Naples. Cette petite ville souffrait depuis bien longtemps des dévastations commises par des bandits très-audacieux, et jamais, jusqu'alors, aucun des magistrats du pays n'avait pu les contraindre à s'éloigner. Je n'ignorais pas que j'aurais beaucoup à faire pour purger le pays de ces affreux coquins.

J'étais installé depuis un mois à peu près à Larino, lorsqu'une bande connue dans tout le royaume pour ses atrocités, vint assiéger en plein jour notre petite bourgade. Je rassemblai à la hâte les habitants, et les brigands furent repoussés avec une perte d'hommes qu'on laissa en pâture aux oiseaux de proie et aux bêtes fauves.

Comment ferais-je bien pour me débarrasser de ces coquins? me demandais-je pendant huit jours. Je ne pouvais employer ni sbires, ni gendarmes, ni soldats. Ce moyen était trop vulgaire d'ailleurs et peu sûr.

Je fis appeler chez moi les principaux habitants de la localité, et j'appris par eux que la bande, commandée par un individu d'Avellino, était composée de gens de

la campagne, et que quatre de ces derniers appartenaient à des familles du district.

Je fis sonder les intentions des brigands, et leur fis porter la promesse formelle que je les laisserais passer pour se retirer ailleurs s'ils le désiraient, et que je leur donnerais de l'or, s'ils voulaient se rendre. Je fis si bien que quelques brigands, séduits par mes promesses, jetèrent des germes de discorde dans la troupe. Des rixes sanglantes s'élevèrent entre les brigands, le chef fut massacré, les autres s'exterminèrent entre eux.

Quatre seulement survécurent à cette boucherie et vinrent chez moi réclame leur salaire et un passe-port pour quitter le pays.

Moins généreux que monsieur, dit-il en montrant le Génois, je les fis arrêter sur l'heure et pendre le soir même sur la place de Larino.

Le gouvernement ayant appris au bout de quelques jours le succès de mon entreprise, me fit appeler à Naples où je reçus du ministre des félicitations, et de la part du roi de Naples une tabatière en or enrichie de son portrait.

La bande d'Avellino était détruite, mais il en restait une autre plus redoutable encore, que l'on me réservait l'honneur d'exterminer.

Je fus donc envoyé à Complietto, petit bourg dans les montagnes des Abruzzes. Complietto et Répabottini, bourgs voisins, se disputaient depuis des années la possession d'un bois, et ne pouvaient s'entendre. Et comme la justice devant laquelle les habitants avaient porté leurs plaintes réciproques ne finissait pas de déclarer de quel

côté était le droit, on se battit à coups de fusil toute une journée, et le soir le parti vainqueur exterminait le parti vaincu; quelques hommes échappèrent à ce carnage et se retirèrent à Naples pour raconter le fait. Les gendarmes furent envoyés sur les lieux.

Le parti vainqueur prit la fuite, gagna les forêts et les montagnes, et se forma en une bande bien connue sous le nom de *Gabrielli*, du nom des deux frères qui la commandaient.

En peu de mois, cette bande devint une des plus nombreuses et des plus formidables qui aient jamais existé dans la Péninsule. Elle portait la stupeur partout.

Les Gabrielli avaient organisé un système de rapine et de brigandage inconnu jusqu'alors; et je dois ajouter qu'ils trouvaient de puissants auxiliaires dans les royalistes qui souvent se joignaient à eux pour brûler, tuer et voler leurs ennemis.

Après la chute du roi Murat on crut que cette bande redoutable cesserait ses hostilités, qu'elle se soumettrait comme avaient déjà fait les bandes de la Calabre. Il n'en fut rien. Elle continua d'incendier les fermes, de piller, de rançonner les propriétaires et les voyageurs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Le comte de Bovilo, chambellan du roi de Naples, fut arrêté et enlevé comme il traversait le pays pour se rendre dans une de ses terres; on le conduisit dans un bois et on exigea de lui une rançon de cinquante mille ducats. C'était trois fois plus qu'il ne possédait! Une compagnie de gendarmes de cent vingt hommes, comman-

dée par un colonel fut envoyée au secours du comte. Les gendarmes tombèrent dans une embuscade, et durent mettre bas les armes devant les brigands.

Le commandant fut tué en compagnie du comte, et tous ses hommes, désarmés et dépouillés, eurent la liberté de se retirer moyennant une rançon d'une piastre chacun.

Le gouvernement napolitain était dans un grand embarras; il avait trop à faire à Naples même, encore ému de la fuite de Murat et du retour de son roi, dit légitime, pour songer à employer la force armée pour réduire ces bandits dont l'audace croissait de jour en jour. La bande se recrutait de tous les mécontents et menaçait de prendre des proportions formidables.

Les choses en étaient là lorsque je reçus l'ordre de partir.

Les Gabrielli apprirent bientôt que je n'avais été nommé vice-gouverneur de la province que pour procéder n'importe par quels moyens à leur extermination. Ils assassinèrent mon père, un vieillard infirme! Oui, reprit le juge d'une voix rauque et en jetant sur l'homme à la barbe des regards étincelants de haine; ils assassinèrent mon père, comme Spatolino, plus tard, devait mutiler mon pauvre frère. C'était un défi. Je jurai de me venger d'une manière terrible. *Sangue lava sangue*, le sang lave le sang; cela est dans nos mœurs, comme la vendetta est dans les mœurs des Corses.

Plusieurs hommes de courage et de cœur se joignirent à moi; ils avaient, eux aussi, à se venger! Quand les Gabrielli surent n'avoir plus affaire à ces vils lazzaroni

qui pullulent sur le pavé de Naples, ils se tinrent sur leurs gardes et se cachèrent avec soin.

Pendant plus d'un mois j'employai sans succès toutes les ruses possibles pour les surprendre. Une nuit cependant, j'avais cru les saisir dans le fond d'une gorge étroite où je faisais sentinelle avec tous les miens ; l'obscurité favorisa leur fuite.

Mon désir de vengeance soutenait mon courage ; je m'étais juré à moi-même de ne prendre ni repos ni trêve que je n'eusse exterminé tous ces bandits.

Il fallut renoncer à tous ces moyens vulgaires d'embuscades.

Je fis courir le bruit que le gouvernement napolitain, mécontent de mon insuccès, me rappelait et laissait au gouverneur seul de la province la mission de les traquer. Mes gens firent leurs paquets et les miens en plein jour et la charrette qui les portait partit le lendemain matin.

Je m'attendais bien que les Gabrielli soupçonneraient quelques piéges dans ce déménagement. En effet, la charrette passa et arriva à Naples sans encombre. Ils me crurent partis. Une dizaine de jours après la nouvelle se répandit dans le pays que le roi de Naples envoyait au saint-père plusieurs caisses de riches habits brodés d'or et d'argent, et de vases en or et en vermeil pour le service d'une chapelle. Il y en avait pour plus de cent mille piastres (cinq cent mille francs). Le fourgon qui les portait était escorté de vingt soldats armés jusqu'aux dents.

Les mêmes brigands qui avaient cerné et fait pri-

sonniers cent vingt gendarmes n'étaient pas hommes à avoir peur de vingt soldats. D'après leur calcul, et selon les propos qui circulaient à ce sujet, le fourgon et l'escorte devaient passer la nuit à Tobina, où ils n'arriveraient que fort tard.

Nous étions en avril 1816. La nuit était obscure. Je fis laisser à mi-chemin, entre deux villages, une voiture chargée de cinq barriques de vin mélangé de narcotiques puissants. Pour justifier cet abandon, j'avais fait substituer à l'une des roues, une autre roue disloquée et refusant complétement le service. Les brigands devaient s'y laisser tromper.

Ainsi que je l'avais prévu, les Gabrielli et leurs hommes descendirent des montagnes, se faufilèrent en silence, comme des fouines le long des sentiers et aperçurent bientôt la voiture abandonnée. Ils ne résistèrent pas à la tentation; le vin était bon, ils le burent, puis se rapprochèrent du bourg.

Nous étions cachés dans le feuillage des arbres du voisinage, et si nous ne voyions pas toujours les faits et gestes des bandits, nous les entendions parler à mi-voix. Dès que je n'entendis plus personne, je descendis pour visiter les cinq barriques; elles étaient à peu près vides.

— Ils sont à moi, me dis-je; et j'allai prestement prévenir mes compagnons d'avoir à se tenir sur leurs gardes.

Une heure après, la moitié de la bande était plongée dans un sommeil léthargique. Mais il restait encore une

toutes les pièces de son trophée conquis sur les brigands, n'était ni dur, ni farouche, ni repoussant. Sa figure ronde et satisfaite d'elle-même, exprimait plutôt la bonhomie et la franchise que la dureté et la ruse. Sa main gauche jouait sans cesse avec un énorme paquet de breloques pendues à son pentalon. Ses manières n'étaient pas communes, sa parole était douce, son esprit cultivé ; en un mot, c'était un homme du monde.

L'histoire qu'il venait de nous raconter n'était cependant pas faite pour lui attirer nos sympathies.

— Vous auriez tort, ajouta-t-il, en apercevant l'impression qu'il faisait sur nous, de me juger défavorablement. Je vous inspire de l'horreur, cela est visible. Vous voyez en moi un homme qui a tué ou fait tuer trois cents individus, et vous vous dites que je suis plus sanguinaire que tous les brigands dont j'ai eu l'honneur de purger mon pays. Voilà bien un effet de la bizarrerie humaine !

Comment ! vous admirez cet homme qui tue des lions et des tigres ; cet autre qui tapisse sa maison de la peau des ours qu'il a tués de sa main. Vous donnez une prime et des récompenses pour détruire les loups et les renards !

Vous admirez ces grands capitaines, qui font massacrer des milliers d'hommes, piller, incendier au besoin un pays, et vous vous récriez, et vous vous reculeriez de moi comme vous le feriez à l'approche d'un reptile. Pourquoi ? parce que j'ai fait seul, ou à peu près, une besogne aussi dangereuse, mais souvent plus utile !

Dites-moi. quelle différence établissez-vous entre des

lions, des tigres, des loups, des ours, qui vous mangent quand la faim les pousse, et ces brigands infâmes, ces voleurs de grands chemins, ces incendiaires qui vous attendent la nuit comme des lâches, pour vous dépouiller, vous ruiner et vous tuer en cas de résistance ? Est-ce qu'un bandit ne vit pas de rapines comme une bête fauve ?

Vous allez me répondre qu'un homme si scélérat qu'il soit mérite certains égards, et qu'en le tuant comme un chien je lui ferme brutalement la porte du repentir et du pardon ! Ah ! croyez-moi, un bandit qui, pendant dix ans, s'est souillé de crimes et a jeté le deuil et la ruine dans vingt familles, est une créature qui ne se repent pas et pour laquelle Dieu seul, d'ailleurs, peut avoir un peu de pitié. Pour nous, ce n'est plus un homme : c'est une bête venimeuse, un reptile dangereux qu'il faut écraser quand on le rencontre.

D'ailleurs, dans l'état de démoralisation où se trouvait alors mon pays, la législation était impuissante pour repousser ces brigandages, ses formes compliquées étaient lentes et sans action, et les habitants et les magistrats ne devaient compter que sur eux-mêmes ; en un mot, des exemples terribles étaient nécessaires, il fallait une répression vigoureuse et sans ménagement.

Ces terribles exploits me valurent le surnom de *Tueur de Brigands*, que j'ai conservé depuis et dont je m'honore comme d'autres s'honorent d'une récompense illustre.

Aussi je vous affirme que je n'ai aucun scrupule, et vous le voyez à la rotondité de mon abdomen, dit-il en

poussant un gros et franc rire qui gagna tout le monde, le remords ne m'a pas fait maigrir. Je dors d'un sommeil paisible, et ma conscience ne s'est jamais alarmée de ce que j'ai fait. Comme Diogène apercevant un homme pendu à un arbre, je me dis quand j'aperçois un brigand suspendu par le cou à la branche d'un peuplier : *C'est le plus beau fruit qu'on puisse voir.*

— Braivo! braivo! s'écria un Anglais enthousiasmé, et qui finissait sa deuxième bouteille de champagne. Moâ, je propose à l'honoraible société de voloâr porter une toâst à la santé de monsieur le toueur de braigainds.

Personne ne sembla avoir entendu la proposition de l'Anglais, et le tueur de brigands continua :

— Naples n'a plus de brigands de ces côtés-ci, parce que le gouvernement a rendu les villages, les maires, les curés mêmes, responsables des crimes et délits commis sur leur territoire. Les habitants, contraints de payer une indemnité aux voyageurs volés, sont autorisés à faire fusiller, séance tenante, tout homme trouvé en possession illicite d'armes à feu. Ces lois draconiennes ont produit leur effet. Mais pour biaiser la loi, le brigand napolitain traverse quelquefois la frontière et vient voler dans les marais Pontins, puis retourne dans son village.

Le tueur de brigands, en nous faisant comprendre que notre traversée des marais Pontins pouvait bien être dangereuse, ne s'était pas occupé de l'effet qu'une semblable révélation produirait sur nous, mais son petit œil noir n'avait pas cessé de suivre la main droite de l'homme à la barbe, qui jouait négligemment avec un

couteau pointu dont la lame aurait fort bien pu faire l'office d'un stylet. Mais ce dernier fut le seul sur qui cette révélation ne parut pas produire un grand effet, et, le premier, il rompit le silence qui s'était fait après ce coup de théâtre habilement ménagé par le gros homme.

— Je vous fais mon compliment, signor. Il faut un grand courage pour faire le métier, honorable sans doute à tous égards, de tueur de brigands. Mais ce n'est pas de votre courage physique que je vous louerai le plus, c'est surtout de votre force morale. J'ai beaucoup entendu parler de vous, signor, et je suis sûr que les moyens que vous avez employés quelquefois à l'extèrmination de ces bandits ont dû vous répugner quelque peu. Ce n'est pas un courage ordinaire qu'il vous a fallu pour pouvoir ainsi vous faire l'exécuteur de ces malheureux qui, si abominables qu'ils soient, sont cependant des hommes.

Le coup avait porté juste; on se recula du gros homme, que son interlocuteur avait fait descendre de son piédestal pour le mettre au niveau du bourreau. Mais celui-ci, loin de se laisser décontenancer, reprit vivement:

— J'ai du courage, il est vrai, et puisque le temps ne nous permet pas de nous remettre encore en route, je vais vous dire l'histoire de ce fameux Spatolino, le digne rival de Gasparone. Peut-être que ce récit fidèle, en faisant fuir de vos cœurs cette trop généreuse commisération, vous donnera, de celui qui vous sauvera peut-être bientôt des mains de scélérats semblables, une plus juste idée d'une mission qui doit lui valoir au moins l'estime et la reconnaissance des honnêtes gens.

CHAPITRE XV

Spatolino.

Spatolino, à l'époque où *il prit la montagne*, était un garçon de vingt et quelques années, élégant de manières, d'un esprit distingué. Il avait fait toutes ses études au collége de Bologne. Il avait une belle carrière ouverte devant lui si, confiant dans la justice de notre pays, il se fût présenté devant les autorités en déclarant qu'il était le meurtrier de celui qui avait outragé sa mère. Il eût été acquitté, et la société lui eût rouvert ses portes. Hélas ! après avoir tué l'insulteur de sa mère, Spatolino crut devoir fuir et plus tard, lancé dans cette voie du banditisme, il y prit goût et y resta.

C'était un homme d'une taille ordinaire, très-bien fait, sa tête expressive s'implantait sur de larges et solides épaules. Sa chevelure, noire et abondante, ombrageait un front vaste et intelligent ; des yeux bleus d'une

admirable beauté donnaient à sa physionomie une empreinte de douceur indicible. Le reste de ses traits rappelaient ces belles têtes antiques que vous avez pu voir et admirer dans le musée de Borbonico.

Il y a quelques rapports entre sa figure et la vôtre, dit le gros homme en indiquant l'homme à la barbe. — Celui-ci s'inclina en signe de remercîment.

— Oh! il y a un dicton français qui dit : « rien ne ressemble plus à un coquin qu'un honnête homme, » et il reprit son histoire.

A l'aide d'un passe-port délivré à un de ses amis, il quitta la Toscane et se retira à Rome, où il vécut pendant deux ans uniquement occupé d'études archéologiques. Les autorités françaises, assez ombrageuses dans ce temps-là, le laissèrent pourtant tranquille, car elles le prenaient pour un fou qui avait la manie des médailles, ce que les soldats ignorants appelaient de vieux sols. Pendant ces deux années il avait, à force de recherches, de soins et d'études, collectionné des milliers de *vieux sols* et plusieurs autographes des plus remarquables, au nombre desquels se trouvaient les deux plus curieuses lettres qu'Arétino eût jamais écrites, et qui, après la prise du brigand, tombèrent entre mes mains.

— Je les porte toujours dans mon portefeuille, elles sont écrites en français et toutes deux adressées au roi de France.

En un mot, aux yeux de tous, Spatolino était un maniaque de la plus aimable espèce. Il passait son temps entre l'étude, soit chez lui, soit au musée du Vatican, soit dans les autres musées de la ville éternelle, dont le

plus pauvre est encore plus riche que tous les musées de l'Europe. Les lieux de ses promenades habituelles étaient les ruines, le monte Pincio, la villa Médici, la villa Borghèse, la villa Pamphili. Il ne recherchait là société de personne, et personne ne recherchait la sienne. Que pouvait-on faire de sa conversation ? On ne s'en souciait pas plus que de celle d'un marchand de bric-à-brac, parmi lesquels cependant on rencontre, à Rome, de véritables savants.

En se promenant dans le magnifique parc de la villa Pamphili, il eut l'occasion d'y rencontrer plusieurs fois une jeune fille allant avec sa mère à la recherche des violettes et des renoncules.

Angelina B. avait à cette époque une quinzaine d'années. Elle était d'une santé fort délicate ; ses traits, d'une distinction toute romaine, étaient marqués du sceau de la souffrance ; mais ses yeux d'un noir vif et presque phosphorescent, indiquaient une énergie rare. Son nez aquilin et son menton fuyant donnaient à sa figure quelque chose de l'oiseau. Son médecin lui ayant prescrit d'aller prendre l'air hors de Rome, elle avait d'elle-même choisi la villa Pamphili, la plus éloignée de Rome, mais aussi la plus splendide pour se créer l'obligation de l'exercice.

Un jour, courant à la recherche des violettes dans les broussailles, elle fut mordue par une vipère. La plaie était profonde et douloureuse ; au cri que poussa la jeune fille, Spatolino accourut, prit la vipère par le cou, la força de lâcher prise et l'écrasa sous son talon, et, saisissant aussitôt le doigt blessé, il se mit à le sucer

avec énergie, puis il conduisit Angélina chez un médecin, et la jeune Romaine en fut quitte pour la peur et pour une légère blessure à la main pendant quelques jours.

La mère, reconnaissante du service que venait de lui rendre ce jeune homme, l'invita tout naturellement à venir les voir; il fut accueilli dans cette maison avec empressement. Ces visites, faites d'abord avec une certaine discrétion, devinrent plus fréquentes.

Les deux jeunes gens s'aimèrent; on parla mariage. La jeune Angélina appartenait à une famille de riches bourgeois, la dot était fort belle. L'amour, et les cinq mille piastres, décidèrent le jeune homme. Le mariage fut arrêté. Mais, au moment de le conclure, Spatolino crut de son devoir de prévenir la jeune fille et sa famille de sa position vis-à-vis de la justice. Dans le pays, on avait eu connaissance de son crime; on l'approuvait d'avoir vengé sa mère; mais comment faire pour se marier? Il fallait donner son nom, son lieu de naissance! On alla trouver un prêtre. En Italie, et principalement à Rome, chaque famille a pour commensal un abbé qui fait partie de la maison, comme conseil de la famille.

Ce prêtre était depuis longues années l'ami et le directeur de la maison. On lui révéla les faits : Spatolino avait tué un soldat français qui, pris de vin, avait outragé sa mère.

— Qu'à cela ne tienne, mes enfants, Spatolino est un bon citoyen, il n'a fait que son devoir; et d'ailleurs c'était un Français. Il n'y a pas de mal à envoyer ces

mécréants, ces révolutionnaires devant le tribunal de Satan.

— Vous l'absolvez donc de ce crime?

— Plutôt deux fois qu'une! D'ailleurs, il n'y a pas de crime ; en défendant l'honneur de sa mère il défendait le sien.

En ce temps-là, les Français étaient mal vus de la population italienne en général, et des prêtres en particulier! Ne venaient-ils pas déranger les habitudes des uns et saper le pouvoir des autres ? Quel que soit le principe au nom duquel une armée envahit et conquiert un pays, les populations reçoivent mal ces conquérants. On aime à arranger ses affaires en famille.

Ce prêtre donna l'absolution à Spatolino, et procéda un matin, à la première basse messe de son église, au mariage des deux jeunes gens.

Les premiers mois de ce ménage furent heureux. Spatolino partageait son temps entre sa jeune femme et son travail. Il put se croire oublié.

Un jour qu'il se promenait avec sa jeune femme dans les charmants jardins de la villa Doria, à Albano où il s'était retiré pour passer l'été, le hasard conduisit sur ses pas des soldats du régiment dont il avait tué le camarade. Il fut reconnu et arrêté aussitôt, puis conduit chez le maire de la ville qui, grâce aux prières de sa jeune femme, le laissa en liberté, en disant qu'il répondait personnellement du prisonnier pour lequel il avait une grande estime. Le soir, Spatolino et Angélina étaient de retour à Rome, et faisaient leurs préparatifs de voyage en toute hâte; et le matin, aussitôt après l'ouverture de

la porte del Popolo, un vetturino les emmenait rapidement sur la route de Florence, par Viterbe et Radicofani.

L'Italie centrale était entièrement au pouvoir de l'armée française; du moins ils étaient maîtres de toutes les villes, mais les montagnes offraient un refuge assuré à Spatolino, et il résolut de s'y jeter pour y vivre tranquille avec sa femme si on ne l'inquiétait pas, mais bien résolu de se défendre les armes à la main si on essayait de le prendre. Il vécut pendant quelques mois dans la retraite qu'il s'était choisie. Un matin, un de ses amis de Civita-Castellana lui envoya un exprès lui dire de se tenir sur ses gardes, que sa demeure était connue de la gendarmerie, et que le maître de poste de cette ville s'était fait le guide des sbires que l'on se disposait à lancer contre lui.

Spatolino, sans perdre de temps, instruisit sa femme du danger qu'il courait, et la pressa de retourner à Rome dans sa famille, lui disant que seul il défendrait mieux sa tête et sa liberté; qu'il était sûr de gagner Ancône d'où il passerait à Corfou ou ailleurs, et qu'une fois à l'abri de nouvelles poursuites, il la rappellerait auprès de lui. Angélina B. résista avec énergie aux conseils prudents de son mari.

— J'ai partagé tes joies, je partagerai tes peines et tes dangers, te quitter, jamais! N'es-tu pas mon premier, mon unique amour en ce monde? Oh! va, lui dit-elle, je ne suis pas si faible que tu te l'imagines. J'aurai du courage; fais de moi tout ce que tu voudras, mais ne m'éloigne pas de toi, mon Spatolino!

— Eh bien! soit, fuyons au plus vite.

Et ils se retirèrent dans les hautes et longues traînées de montagnes des Apennins, qui sont comme l'épine dorsale de la Péninsule, d'où partent des milliers de rameaux qui lui servent d'étais.

Spatolino y rencontra un assez grand nombre d'individus traqués par la justice qui avait à leur reprocher des méfaits assez graves. La pensée lui vint d'essayer de rassembler ces proscrits, de les grouper, et de se former une bande, comme Pierre de Calabre et tant d'autres, et de courir sus aux Français et aux Autrichiens. Tous les moyens sont bons pour se défendre, se dit-il, quand il s'agit de défendre sa vie.

En moins de quinze jours il réunit une soixantaine d'hommes déterminés, auxquels vinrent se joindre d'autres individus. C'est avec cette petite troupe, bien armée, approvisionnée et recrutée dans le plus grand silence, qu'il attendit de pied ferme les sbires lancés à sa recherche; Spatolino ne savait pas pourquoi, le maître de poste de Civita-Castellana avait été chargé de guider les gendarmes à travers les montagnes. Il lui passa par la cervelle de faire tomber ces sbires et le maître de poste dans un piége, et il y réussit.

Un matin, un homme qu'il avait mis en vedette au bas d'un sentier conduisant à la cabane où lui et sa femme avaient établi leur demeure provisoire, lui donna le signal convenu à l'avance, alors qu'il apercevrait les sbires. En un instant tous les hommes furent postés dans des trous de rochers, avec ordre de les tuer. Le maître de poste seul devait être épargné. Lorsque cette troupe

d'hommes de police se fut bien engagée dans le sentier une décharge formidable renversa tous ces hommes. Spatolino s'avança, s'empara du maître de poste et lui dit :

— Pourquoi m'en voulez-vous? me connaissez-vous?

— Je ne vous ai jamais vu.

— Je suis Spatolino.

— Je ne vous connais pas, mais je connais votre famille. Je savais que vous teniez la montagne, et c'est pour vous que je suis venu.

— Que vous a fait ma famille?

— Je la hais comme un Italien sait haïr. Vous me demandez ce qu'elle m'a fait? je vais vous le dire :

Avant que vous ne fussiez en ce monde j'avais vingt et un ans accomplis. Je faisais mes études à Rimini, et, dans la famille où j'étais reçu, où j'allais chaque soir, il y avait une jeune fille. Je l'aimais avec passion, avec délire, je me croyais payé de retour. J'avais affaire à une coquette infâme qui jouait l'amour avec moi pour mieux cacher celui qu'elle ressentait pour un autre, un de mes condisciples et mon ami!

Elle laissa aller les choses si loin que je la fis demander en mariage par ma mère; sa famille n'avait point fait d'objections, elle croyait aussi que j'étais aimé, et elle donna son consentement. Le jour de la cérémonie fut fixé; les préparatifs furent faits, nous étions à la veille même du mariage. Jusque-là, elle m'avait enlacé de démonstrations affectueuses qui me faisaient le plus heureux des hommes. J'étais ivre de joie et d'amour. Ma famille était heureuse de mon bonheur et

entourait ma fiancée de la plus vive et de la plus tendre sollicitude.

Le matin du mariage, deux heures avant d'aller à l'église, ne la voyant pas descendre, on monta dans sa chambre ; elle avait disparu. Elle s'était enfuie avec mon condisciple, et était allée se marier secrètement dans un bourg à quelques lieues de Rimini, puis tous deux avaient pris la route de Bologne où ils s'établirent.

Cette jeune fille qui s'était jouée de moi d'une manière aussi odieuse, c'était votre mère, Spatolino. Et depuis lors, j'ai juré que je tirerais vengeance de cette infamie.

— Tu veux, misérable, te venger sur le fils des torts de la mère !

— L'Écriture sainte ne dit-elle pas quelque part que Dieu a maudit jusqu'à la septième génération la postérité de...

— Étrange façon d'interpréter la Bible, mais j'accepte la lutte, s'écria Spatolino ; je ne vais pas te tuer, mais je veux t'imprimer quelque part une marque indélébile de ton passage par mes mains.

Et Spatolino, d'un coup de stylet lui cassa le bras au-dessus du coude.

— Tu peux, ajouta-t-il, retourner à Civita, prier les croque-morts de venir enterrer *tes amis*, à moins que l'autorité ne veuille que je les jette au bas de cet abîme en pâture aux oiseaux de proie.

Le maître de poste s'enveloppa le bras comme il put, et arriva à minuit à Civita.

Désormais, ce fut entre lui et Spatolino une lutte terrible.

Traqué de toutes parts, Spatolino se vit vingt fois pris ou sur le point de l'être, et toujours il échappa avec un rare bonheur des mains des sbires ou des geôliers.

— Jusqu'ici, interrompit l'homme à la barbe, ce Spatolino était dans son droit, je m'en rapporte à ces messieurs ?

Le gros homme vit que jusqu'à présent on semblait plutôt plaindre Spatolino que l'accuser, aussi reprit-il vivement :

— C'est qu'emporté par le récit de la lutte de ce brigand avec le maître de poste, j'ai oublié de vous dire que, une fois sa bande organisée, Spatolino s'était mis à détrousser les voyageurs et à tuer ceux qui résistaient.

— Ceci change la thèse, reprit le docteur. Votre maître de poste se trouvait être à la fois son vengeur et celui de la société.

— Très-bien dit, fit le gros homme, et il continua :

— Un jour, le maître de poste tomba une deuxième fois au pouvoir de Spatolino ; il se crut perdu et attendait sans souffler une parole qu'on l'expédiat dans le royaume des ombres.

— Eh bien ! lui cria le brigand, tu t'attends à mourir ; tu te trompes, mon vieux. Je n'en veux pas à ta vie, je ne veux que te guérir de ta monomanie. Il y a dans la maison d'Aversa (la plus célèbre des maisons d'aliénés, elle est entre Capoue et Naples), des fous moins dangereux que toi. Ta maladie est passée à l'état chro-

nique, tu as besoin encore d'une légère saignée, et je vais te la faire à un œil. Lequel veux-tu sacrifier ?

— Tuez-moi plutôt, cela vaudra mieux que de me mutiler ainsi.

— Non pas, ça ne ferait pas mon compte.

— Hé vous autres, fit-il en appelant plusieurs de ses hommes, emparez-vous de ce maniaque, Qu'on lui tienne les bras et les jambes, et un autre la tête... Là, très-bien ; et de la pointe de son stylet il lui creva l'œil gauche.

— Horreur ! s'écrièrent tous les convives, l'homme à la barbe excepté !

— Tu as ton affaire maintenant, retourne chez toi. La prochaine fois que tu viendras *me consulter*, ajouta-t-il avec ironie, je te saignerai l'autre.

On pourrait croire que cette mutilation guérit le maître de poste ; il n'en fut rien, et il résolut au contraire de n'avoir ni repos ni trêve que Spatolino ne fût tombé entre les mains de la justice. Mais malheureusement le pauvre borgne se retrouva peu de mois après arrêté par Spatolino qui vainquit encore une fois la police.

— Maledetto, c'est encore toi ! s'écria le bandit.

Le maître de poste ne répondit rien, mais ramenant rapidement sa main jusque-là cachée derrière lui, il tira sur le brigand, et presque à bout portant, un coup de pistolet qui l'atteignit à l'épaule sans le blesser sérieusement.

— Tiens, tiens, il paraît que ta maladie fait des progrès. Ta manie se développe et prend des proportions

alarmantes. Diable, il faut employer des moyens énergiques. Nous allons te saigner à la patte.

Et d'un coup de pistolet il lui cassa la cuisse.

Le brigand le fit monter sur une mule et reconduire chez lui où il mourut quinze jours après.

Pendant quinze ans, Spatolino, à la tête d'une troupe composée d'hommes redoutables, devint la terreur des voyageurs. Les deux routes de Florence à Rome furent à sa merci.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les arrestations, tous les vols, les assassinats qu'il fit ; il suffira de dire qu'aucune famille, aucun courrier ne pouvaient passer sans être en partie pillés. Il respectait la vie des voyageurs toutes les fois que ceux-ci se laissaient faire sans trop crier.

On mit sa tête à prix ; on essaya de toutes les embûches, il les déjoua toutes. Les choses étaient au pire : il venait d'arrêter et de piller la caisse de l'armée escortée de deux cents hommes, lorsque je fus appelé pour aider à détruire sa bande.

Je dois dire que pendant tout le cours de la vie criminelle de Spatolino, Angélina ne voulut prendre aucune part à ces brigandages. Mais, en femme dévouée, elle le suivit partout, partagea ses fatigues et ses courses avec un courage surhumain. Quand le danger était imminent, Spatolino l'envoyait au plus haut dans les montagnes où la cachait chez quelques paysans qui lui étaient très-dévoués. Elle se fit à ce genre d'existence, oublia ses habitudes d'aisance et de distinction d'autrefois, s'habilla en simple paysanne, et vécut comme les brigands,

au jour le jour. Elle avait eu trois enfants qui, aussitôt leur naissance, avaient été envoyés à Rome, et furent soigneusement et secrètement élevés sous la protection de leur grand'mère.

Quand il en fut là de son récit, notre homme s'interrompit, regarda si la pluie avait cessé de tomber, et reprit :

— Et puisque le temps ne s'améliore pas, peut-être, messieurs, aurez-vous de mon dangereux métier une plus haute opinion, si vous voulez écouter comment j'ai pu m'emparer du fameux Spatolino.

— Dites ! dites ! s'écria-t-on en masse, nous vous écoutons.

Le tueur de brigands reprit alors, en regardant d'un air triomphant son adversaire, l'homme à la barbe :

— Pour arrêter et surprendre une bande de bandits, il faut connaître ses mœurs, ses plus petites habitudes, sa manière de faire, et pour ainsi dire le caractère de chacun des hommes qui la composent. Lorsqu'elle est formée d'hommes énergiques, prudents, réfléchis, il est extrêmement difficile de la faire tomber dans un piége. Les vieux brigands ont le flair du renard, ils déroutent la police; les piéges, si bien ourdis qu'ils soient, ne servent à rien. Quand, au contraire, la troupe renferme des jeunes gens, des ivrognes, on peut avec de la ruse, de la patience et de l'audace, arriver à la diviser, et alors on se sert d'une partie pour exterminer l'autre, sauf à tuer légalement ceux qui restent. Les jeunes gens ont des amourettes; et si bien close que soit la bouche des

paysannes il n'est pas difficile, en excitant leur jalousie, d'apprendre quelles sont celles qui ont des relations avec les bandits. Un bandit qui a le cœur sensible est un homme perdu. Pierre de Calabre périt pour avoir trop aimé. Le brigand qui aime à fêter Bacchus est encore facile à prendre ; on peut d'avance assigner le jour et l'heure où l'un et l'autre tomberont entre nos mains.

Chaque bande a ses habitudes; elles ont une certaine forme d'arrêter les voitures, de dévaliser les voyageurs. Les unes parlent, les autres ne prononcent pas une parole; celles-ci tuent les chevaux, ou les détèlent; celles-là coupent les traits; l'une renverse les voitures; l'autre fouille les voyageurs, et il y a dix manières de fouiller. Celle-ci bouleverse le bagage pour saisir l'argent qui peut y être caché, cette autre ne prend absolument que l'espèce monnayée.

Certaines bandes sont littéraires, pardonnez-moi cette qualification, je l'expliquerai tout à l'heure, d'autres sont joueuses, d'autres ivrognes, d'autres enfin avares et sobres. Tous ces détails ne sont pas indifférents à connaître, croyez-le bien. Les bandes littéraires possèdent une bibliothèque portative qui se compose de poëmes épiques, d'épopées, de légendes, de chansons, de contes, de mystères, etc. Au repos, la bande lit, raconte ou récite des contes ou des vers, est d'une sobriété exemplaire. Aussi, sont-elles les plus difficiles à tromper et à surprendre.

Vous savez ce qu'était Spatolino lorsque j'entrepris de débarrasser l'Italie de cet hôte dangereux. On mit dix mille piastres à ma disposition et on m'offrit autant

d'hommes que j'en demanderais. J'acceptai l'argent et refusai les hommes.

La force ne pouvait évidemment rien en cette occasion. Cent faits, cent tentatives à main armée, cent excursions avec des troupes l'avaient prouvé. Je quittai Rome, comme un simple voiturier, sur une charrette chargée d'un vieux bahut et de quelques barriques vides, et je m'acheminai à petite journée vers Foligno, rêvant au stratagème que j'emploierais ; me creusant l'esprit et ne trouvant absolument rien. Arrivé dans le faubourg de la ville, je laissai à l'auberge ma charrette, j'enfourchai un cheval et gagnai les Apennins. Je descendis dans toutes les osteria ou locanda que je rencontrai sur mon chemin. J'écoutais ce qu'on racontait partout du brigand ; je questionnais même, au risque de me faire prendre pour un sbire, et quand je fus mis au courant de son caractère, de sa façon d'agir, j'arrêtai mon plan.

Avec Spatolino, homme distingué, lettré même, il fallait employer les moyens les plus niais et les plus grossiers. Son esprit devait être prêt à échapper à toutes les ruses, à déjouer tous les piéges qu'on devait lui tendre habilement.

J'allai me loger dans une osteria où je savais que le maître de la maison avait des rapports fréquents avec le bandit.

— Bonjour, signor !

— Bonjour, excellence ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous êtes des amis de Spatolino ?...

A cette apostrophe inattendue, le brave hôtelier, croyant avoir tous les sbires de Rome sur le dos, fit un bond comme pour gagner la porte.

— Ne vous effrayez pas. Je ne suis pas Spatolino, — vous le savez bien, et je ne suis pas chargé de le poursuivre. Vous allez seulement me faire le plaisir de lui envoyer cette lettre-là tout de suite.

— Tout de suite? c'est impossible.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il m'a formellement défendu de lui envoyer qui que ce soit le jour, fût-ce même son père.

— Ah!

— Il craint qu'on ne lui tende des piéges et qu'on ne suive les traces du messager.

— Il a raison. En ces temps-ci, il faut se défier de tout et de tous; ces Français sont si fins.

— Eh! fit en riant l'aubergiste, ils voudraient bien tenir Spatolino; — mais je tiens plus à ma peau qu'à leur argent.

— Ils ont donc essayé de vous corrompre, ces sacripants d'étrangers?

— Ils m'ont offert dix mille piastres; mais Spatolino est mon ami d'enfance, et je ne le trahirais pas pour un monceau d'or.

— Quand lui enverrez-vous mon message?

— Cette nuit, signor.

— A quelle heure?

— Vous me permettrez de ne pas vous le dire.

— C'est bien. Que ma lettre lui parvienne demain matin, c'est tout ce que je demande.

— Il l'aura avant le jour.

Je me retirai dans ma chambre, au premier. L'ameublement se composait d'une mauvaise couchette en bois peint, de deux paillasses et d'un matelas avec un oreiller, d'une petite table et d'un banc de bois. Il n'y avait ni cheminée ni glace, et la porte se fermait à peine au loquet.

Vers deux heures du matin, comme je sortais de mon premier sommeil, j'entendis la porte s'ouvrir doucement. Je vis un homme s'approcher de moi, m'examiner attentivement, puis tâter sur mon lit, comme pour bien s'assurer de la position que j'occupais.

— Aurait-il découvert qui je suis? me demandai-je. Si cela est, je suis un homme perdu.

Je me rassurai en songeant que le gouverneur de Rome était seul dans le secret de ma mission.

L'inconnu prit mes habits et les emporta.

— Bien, me dis-je, je sais ce qui t'amenait, tu crois trouver dans mes habits quelques indices; mon pantalon n'a pas de poches, mon gilet ne porte qu'une montre en cuivre et ma veste ne contient que mon mouchoir, dans la corne duquel il n'y a guère plus de cinq piastres.

Un quart d'heure après, le même individu rapportait mes habits et se retirait avec les mêmes précautions. Spatolino était averti, cela ne faisait aucun doute. Il avait reçu ma lettre, qui ne contenait que ces mots :

« Un commissaire, tout exprès envoyé de Rome, a une mission du plus haut intérêt à confier à Spatolino. On lui demande donc une entrevue, en le priant de dési-

gner lui-même le jour, l'heure et le lieu, où le commissaire viendra seul. On se confie sans réserve à sa bonne foi. »

Il fut plusieurs jours à se décider, et j'appris que ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitation. Sa femme soupçonnait une trahison.

Enfin, le cinquième jour, je reçus de lui une lettre bien tournée, comme forme et comme style, qui m'indiquait le lieu et l'heure du rendez-vous.

Je m'y rendis seul, sans armes. Spatolino m'avait devancé.

— Êtes-vous venu ici pour me trahir ? me dit-il avec un air de méfiance en fixant sur moi un regard fauve. Est-il vrai, comme vous me l'avez écrit, que vous ayez à me parler d'une affaire importante ?

— Je ne suis pas un traître. Le gouvernement désire, par votre entremise, faire main basse sur tous les hommes de votre bande, lui dis-je résolûment et à brûle pourpoint. Vous avez une autorité absolue sur eux ; si vous consentez à être l'agent de l'autorité, on vous accorde un pardon complet. Vous serez libre de jouir en paix, là où vous voudrez, de tous les trésors que vous avez... amassés.

— Tenez, je n'y vais pas par quatre chemins : je suis las de cette vie aventureuse, au bout de laquelle je n'entrevois que la potence ou des balles dans le crâne. Vous me proposez une lâcheté, mais j'aspire au repos. J'ai une femme et des enfants que j'aime ; je voudrais élever ces derniers dans la voie de l'honneur et de la religion. Je consens à un arrangement, et je promets de livrer mes

hommes, si on me garantit protection pour moi et ma famille.

— J'ai plein pouvoir pour vous donner toute garantie.

— C'est bien, répliqua le bandit. Malheur à vous, si vous me trompez; car je fais une réserve: je livrerai tout mon monde, excepté un seul homme, qui se chargera, en cas de trahison, de me venger d'une manière terrible.

— Que vous faut-il pour vous inspirer toute confiance ?

— Il me faut un acte écrit de nos conventions, signé du gouverneur de Rome.

— Qu'à cela ne tienne.

— C'est convenu. Trouvez-vous ici dans huit jours, à neuf heures du soir. Je serai là avec quarante de mes hommes, les seuls qui me suivront. Dix-neuf autres ne m'obéissent pas et ne m'accompagnent que quand il y a un coup à faire; mais sur mes indications il vous sera facile de les prendre. Ma femme s'y trouvera également, elle ne me quitte jamais: j'exige, je le répète, qu'on lui garantisse la liberté et que vous lui apportiez un sauf-conduit spécial.

— Il sera fait comme vous le dites.

— Maintenant séparons-nous. Mon absence serait remarquée.

Et comme il avait déjà fait quelques pas, il se retourna vivement.

— Eh, signor, écoutez. Je ne réfléchissais pas; mais ce sera le 13 du mois!... J'ai peu de confiance dans les saints du calendrier de ces jours-là.

— Vous superstitieux ! Je vous aurais cru au-dessus d'un pareil préjugé.

— J'ai mes raisons. J'ai été pris dix-sept fois, et ç'a toujours été un vendredi ou un treize.

— Eh bien, changeons le jour, si vous avez peur.

—Peur ! non ; ce qui est dit est dit.

— Au revoir.

Une heure après cet entretien, je quittai l'osteria, cheminant lentement et du pas d'un homme qui n'a rien à redouter de personne, certain que Spatolino avait pris des mesures pour qu'il ne m'arrivât rien pendant les huit milles que j'avais à faire de nuit pour arriver au faubourg de Foligno où j'avais laissé ma charrette. Je n'étais plus qu'à un demi-mille à peine des premières maisons de la ville. J'entendais les dernières rumeurs de la cité se perdre comme le bourdonnement d'une ruche le soir au soleil couchant, lorsque je fus accosté tout à coup par un homme qui prit la bride de mon cheval.

— Que voulez-vous ?

C'était Spatolino ; je ne l'avais pas reconnu.

— N'oubliez pas que je compte sur votre parole. Je vous promets dix mille écus pour honoraires (cinquante mille francs), et je pourrai vous les compter sans trop de gêne. J'ai dévalisé onze fois la caisse publique de Bologne et de Foligno, et plus de deux cents chaises de postes... Bona sera, signor.

— Bona sera, Spatolino.

— Ne prononcez pas mon nom si haut, ajouta-t-il en me tournant les talons, nous sommes trop près de la ville.

Deux jours après j'étais à Rome faisant part au gouvernement de ma négociation. Il fut décidé que l'on enverrait à Foligno une compagnie de cent hommes dont je prendrais le commandement.

Au jour et à l'heure convenus je sortis de Foligno à la nuit close ; mes hommes, enveloppés de leurs manteaux, me suivaient à distance en rampant le long des halliers. Je ne trouvai personne au rendez-vous. J'attendis. Neuf heures sonnèrent aux couvents des alentours, puis dix heures, puis minuit, et Spatolino ne paraissait pas. Je suis joué, me disais-je, et si je sors d'ici sans avoir la peau trouée, j'aurai du bonheur.

A chaque instant il me semblait entendre un bruit de pas précipités venant vers moi. J'allais d'heure en heure visiter mes gens, les engageant à veiller sur eux de peur d'une surprise. A onze heures, un épouvantable orage éclata. Les éclairs se croisaient dans les nues, le tonnerre grondait avec un fracas extraordinaire, l'horizon était tout en feu. La pluie tombait comme en ce moment, c'est-à-dire à torrents, et nous n'avions pour abri que nos manteaux. Spatolino reculait-il ? avait-il soupçonné le piége ? ou connaissant ses projets de trahison, ses hommes l'avaient-ils tué ? Je résolus d'attendre jusqu'à une heure du matin.

A minuit et demi, je vis une ombre s'avancer vers moi ; c'était le brigand. Il me fit un signal auquel je répondis. Me prenant alors par le bras et me regardant d'un air farouche il me dit :

— J'avoue que j'ai peine à vous croire. Le gouverneur de Rome craindra toujours que je ne forme une

autre bande, et sous un prétexte quelconque il me fera enlever et fusiller comme un chien.

— Ne craignez rien, je suis votre garant. D'ailleurs, voici un sauf-conduit pour vous et pour votre femme.

— C'est bien, dit-il en prenant les papiers et en les parcourant à la lueur des derniers éclairs réfléchis par les montagnes voisines ; si vous êtes un traître, vous serez cruellement puni. Où sont vos hommes ?

— Là, dans les broussailles.

Bras dessus, bras dessous, et suivis des gendarmes qui marchaient en silence, nous arrivâmes au bout d'un quart d'heure au fond d'un ravin. Un bouquet de sapins nous dérobait le véritable repaire de bandits. C'était une énorme excavation naturelle bouchée par une muraille grossière faite de galets ramassés dans le terrain voisin, et scellés avec de la terre glaise. Une seule ouverture donnait entrée dans cette caverne. Spatolino frappa un coup de pierre contre le rocher, une femme vint ouvrir.

— Entrons, dit le brigand. Mes gens achevaient de souper quand je suis parti, presque tous étaient ivres. Les pauvres diables auront un triste réveil. Tenez, je suis un lâche... Je me fais horreur ! Oh ! il m'arrivera malheur...

— N'avez-vous pas deux sauf-conduits ?

— Oui, sans doute, mais comptez-vous pour rien le remords ?

— Il est trop tard pour y penser.

Le brigand entra le premier, moi derrière lui, les gendarmes après. Les quelques bandits qui restaient

encore debout, croyant que leur chef amenait de nouveaux camarades, gardèrent tranquillement leurs places et continuèrent à boire et à jouer. La pièce était profonde et sombre, éclairée seulement par une torche. La femme de Spatolino observait avec anxiété les nouveaux venus, qui, à la faveur de leur déguisement et grâce à la méprise des brigands, prenaient position aussi commodément que possible pour observer le logis et les hommes. Au bout de quelques minutes, à un signal convenu, mes gendarmes firent à la fois main basse sur tous les convives.

Quatre gendarmes saisirent Spatolino, enlevèrent ses armes et le garrottèrent solidement. On lia aussi les pieds et les mains des autres.

La femme de Spatolino, que l'on avait aussi garrottée, s'écria :

— Tu es trahi, Peppo!

— J'en ai peur!... grommela le brigand, c'est aujourd'hui vendredi!

— Non, répliquai-je d'un air indifférent, ce n'est qu'une simple formalité; demain, à Foligno, vous serez mis en liberté.

— Il y a quatorze ans que je tiens les routes de l'Italie, et jamais homme qui vive n'avait pu me tromper. *Patienza!* J'ai été trop *honnête;* j'ai cru que l'on pouvait faire fond sur une parole d'honneur. Imprudent! comme je me suis trompé! Je me suis livré moi-même en voulant livrer mes camarades, et à qui?... J'ai peur de l'avoir deviné.

Puis, apercevant sa femme chargée de liens :

— Mais, monsieur, ma femme est innocente. Que l'on me fusille, moi, passe; mais elle n'a rien à se reprocher, la poverina. Femme ! je te sauverai; non, tu ne mourras pas ! Mes chers enfants ! ô mes pauvres chérubins !

J'en eus pitié, et lui dis qu'on avait le projet de l'exiler en Dalmatie, avec sa femme et sa famille.

Plusieurs charrettes attelées de bœufs avaient été, d'après mes ordres, dirigées sur l'endroit où j'avais donné rendez-vous au brigand. On y déposa les bandits, et, pour apaiser Spatolino, je le plaçai seul avec sa femme sur une des charrettes. Puis le convoi s'achemina vers Foligno, et de là, sous bonne escorte, vers Rome, où ils furent emprisonnés au fort Saint-Ange.

Une commission militaire instruisit l'affaire. L'instruction fut longue et difficile, elle dura six mois; quatre cents témoins assignés vinrent déposer et faire connaître les innombrables assassinats des accusés. Spatolino comparut avec une quinzaine de ses complices et sa femme.

Pendant les six mois de sa prévention, bon nombre des hommes de la bande de Spatolino étaient morts; d'autres s'étaient suicidés; enfin, une douzaine, par l'imprudence du geôlier du fort Saint-Ange, avaient trouvé moyen de s'évader par un conduit souterrain aboutissant au Tibre.

A l'ouverture des débats, Spatolino, se leva, salua avec aisance... la *societa illustra*, et adressa au président ces paroles, sur un ton de gaieté comique :

— Signori, je n'ai rien à vous cacher, rien à désavouer, toutes mes actions vous sont connues, je sais le

sort qui m'attend. J'ai eu l'imbécillité de me fier à la parole d'honneur de cette fouine, dit-il en me désignant du doigt; je dois donc subir les conséquences de ma crédulité. Mais si bien renseignés que vous soyez, vous ne l'êtes pas encore assez. Je vais vous donner, sur tous les crimes que j'ai commis ou fait commettre, les détails les plus exacts. Nous sommes seize ici, mais tous n'ont pas mérité la potence. J'éclairerai votre justice et saurai vous faire distinguer l'innocent du coupable.

La seule chose que je vous demande de m'accorder, pour le service que je vais vous rendre, c'est, avant de me conduire au gibet, de me laisser seul avec ma femme pendant une heure. La poverina! elle est innocente.

— Je vous le promets, répondit le président.

— J'y compte. Votre parole vaut mieux, sans doute, que celle de ce traître!

— N'en doutez pas, je vous le promets.

— Bien, nous verrons ce que cette promesse deviendra.

Spatolino s'assit et l'on procéda à l'audition des témoins.

A chaque déposition, il se levait et rectifiait les faits. A celui-ci il disait :

— Votre mémoire *bat la breloque*, mon brave homme. J'ai commis cet assassinat ou ce vol tel jour, à telle heure et de telle manière; et il entrait avec une facilité remarquable de parole dans les détails les plus circonstanciés, les plus minutieux, aggravants ou non. Son but unique paraissait être d'envelopper dans sa perte onze de ses compagnons et de sauver les quatre autres avec

sa femme, dont il ne cessa de proclamer l'innocence.

— Si elle a trempé dans quelque méfait, elle n'a fait qu'exécuter mes ordres. Avec moi, il n'y avait pas à répliquer, il fallait obéir ou mourir.

Ce système de défense captivait l'auditoire. Les juges eux-mêmes cédèrent plusieurs fois au rire, devant le grotesque de certains détails, surtout lorsqu'il raconta dans quelles circonstances il avait arrêté et dévalisé une famille anglaise, entre Viterbe et Rome.

— Figurez-vous, dit-il, que les chevaux effrayés se jettent de côté, et la voiture dégringole en roulant trois ou quatre fois sur elle-même au fond d'un petit ravin. Le vieux (c'est ainsi qu'il nommait l'Anglais) sortait par la portière sa tête nue comme le ventre d'une grenouille. Il n'avait aucun mal. Sa jeune femme, également épargnée, poussait cependant de grands cris. Elle tenait à la main la perruque de son mari, et, dans son trouble, croyant tenir son mouchoir, elle la pressait sur ses yeux, comme pour ne pas voir le danger.

— Spatolino riait encore de ce souvenir; l'auditoire riait plus fort.

— Vous riez, lui dit-il en se tournant vers lui, vous riez aujourd'hui; mais dans trois ou quatre jours, rirez-vous encore, quand vous contemplerez Spatolino, la poitrine percée comme un crible par les balles de vos soldats?

Dans l'une des audiences, la septième, je crois, comme il reprochait aux spectateurs l'inconvenance de leur curiosité et de leurs rires, il remarqua tout à coup un gen-

darme qui veillait sur lui. Il l'examine attentivement, puis s'écrie :

— Ah ! par le sang du Christ, voilà qui est fort, monsieur le président !

— Quoi ? qu'avez-vous ?

— Bon Dieu ! c'est un miracle, je n'en puis croire mes yeux... Le paroissien que vous voyez là à mes côtés, habillé en gendarme... je ne me trompe pas, c'est un de mes anciens compagnons ! Je n'aurais jamais cru que les Français recrutassent ainsi leur gendarmerie.

— Que voulez-vous dire ?

— Parbleu ! que ce brave gendarme-là a servi pendant quinze ans sous mes ordres !

— C'est impossible !

— Impossible ? s'écria le brigand en découvrant avec précipitation le gendarme de son tricorne et montrant une cicatrice à la tête : tenez, la preuve de ses hauts faits est écrite là... Interrogez le témoin Larino, que vous avez entendu hier : son domestique a été assassiné par ce brave défenseur des lois. Oh ! nous avons volé, pillé et assassiné de compagnie une trentaine de voyageurs pour le moins ; c'était l'un des plus habiles de la bande.

Le témoin que désignait Spatolino fut appelé, on fit descendre le gendarme dans l'hémicycle et on les confronta. Il le reconnut en effet pour l'assassin de son valet.

Indépendamment de ce témoignage, le trouble du pauvre gendarme trahit sa culpabilité aux yeux du tribunal.

Le président donna l'ordre de le désarmer et le fit as-

seoir sur le banc des accusés, pour y être jugé en même temps que ses anciens compagnons.

— A merveille, mon vieux ! s'écria le brigand, te voilà à la place qui te convient. Nous avons fait campagne ensemble, nous quitterons le service en même temps. Pourquoi diable es-tu venu m'escorter ici ? Tu es bien audacieux ou bien imbécile!

Le malheureux gendarme ne trouva pas un mot à dire.

Je ne pense pas, messieurs, dit le tueur de brigands, qu'on ait jamais vu et que l'on puisse voir un jour raconter avec une telle effronterie et un tel sang-froid les circonstances détaillées de plus de soixante crimes.

Après treize jours de débats remplis d'incidents souvent dramatiques, grotesques parfois, curieux toujours, le tribunal prononça la sentence de mort contre Spatolino, treize de ses compagnons et le gendarme. Sa femme ne fut condamnée qu'à cinq ans de prison. Les autres bandits furent envoyés aux galères à perpétuité.

Après cette sentence, Spatolino demanda la parole, et s'adressant au président, il dit :

Excellence, j'ai l'honneur de vous rappeler la promesse que vous m'avez faite.. Je vous ai demandé de voir ma femme seule pendant une heure au moins. Je demande aussi que mon exécution n'ait pas lieu un vendredi. Ce jour-là, je n'obtiendrais pas mon pardon du Seigneur, et puisque vous avez pris mon corps, laissez-moi sauver mon âme.

— Je vais donner des ordres en conséquence. Gendarmes ! faites sortir les condamnés.

— Spatolino, votre femme pourra causer avec vous pendant une heure et demie.

— Gendarmes, vous vous tiendrez à distance d'eux de manière qu'ils puissent se parler sans être entendus.

— Quant au vendredi, accordé, dit le juge.

— Mille grâces, signor !

Le brigand profita de cette entrevue pour indiquer à sa femme le lieu où étaient cachés les trésors qu'il avait volés. Quelque bien surveillée que fût la veuve de Spatolino, on ne parvint jamais à surprendre son secret. La police papale présumant que sa propre maison les renfermait, la fit démolir pierre par pierre ; on fouilla le sol en vain. On fit à cette femme mille promesses en l'assurant qu'on lui laisserait une partie des richesses de son mari, elle se borna à répondre :

— Vous aviez fait aussi des promesses à Spatolino, les avez-vous tenues ? Rotoli (c'est mon nom) a vendu mon mari. Il n'y a pas qu'un Rotoli dans le monde.

L'exécution de Spatolino avait été fixée à quinze jours de là. Dès qu'il fut ramené dans son cabanon du fort Saint-Ange, plusieurs prêtres se présentèrent pour le disposer à s'ouvrir les portes du salut ; il leur déclara que si l'un d'eux osait entrer, il l'assommerait.

A Rome, le condamné à mort n'est soumis à aucune entrave, ni camisole de force, ni gardiens de jour et de nuit. Il est seulement enfermé dans une vaste cellule dont la porte est garnie d'une grille de fer.

— Pas de prêtre, s'écriait Spatolino en fureur. Quand vous m'aurez amené le tueur de brigands pour que je

lui en fasse autant qu'au maître de poste, alors je me confesserai.

Et jusqu'à la veille de son exécution, il refusa de recevoir les secours de la religion. Les geôliers n'osaient point entrer pour lui apporter ses repas, qu'on lui présentait au bout d'une perche.

— Entrez, vous autres, leur cria-t-il; je ne vous veux aucun mal. Vous faites votre métier; triste métier, il est vrai, mais enfin c'est votre *vocation*. Il y a des gens qui naissent geôliers comme d'autres naissent bossus. Vous pouvez donc venir sans crainte.

Rassuré par ces paroles, l'un d'eux entra.

— C'est à toi seul que je veux avoir affaire désormais, dit-il; s'il en entre un autre, malheur à lui.

Confiant dans cette apparente résignation, le geôlier vint faire son service; mais le lendemain soir, comme le crédule geôlier lui apportait à souper, Spatolino l'assomma avec une brique qu'il avait descellée du parquet, le déshabilla à la hâte, revêtit ses habits et s'échappa du château Saint-Ange.

Spatolino libre, sa première pensée devait être pour moi. Je fus heureusement averti de son évasion, et je me tins sur mes gardes. En effet, deux jours après, le soir, j'entends frapper un coup violent à ma porte. C'est *lui*, me dis-je, prenons nos précautions. Je prévoyais que son désir de vengeance le rendrait imprudent.

En Italie, et à Rome surtout où il n'y a pas de concierge pour garder les maisons, les habitants ont la précaution d'établir derrière leurs portes des chaînes de sûreté qui ne permettent qu'une ouverture de quelques

travers de main. J'avais fait desceller la mienne et je l'avais fait clouer à quelques pouces du parquet. En voulant passer, Spatolino devait trébucher et tomber, et alors j'étais maître de lui. Je pris une paire de pistolets et me plaçai derrière la porte, tandis que mon domestique s'apprêtait à ouvrir.

Il entra brutalement comme un homme qui croit surprendre son ennemi. Il donna du pied dans la chaîne et tomba de toute sa hauteur. La tête porta sur le parquet; il resta évanoui pendant quelques instants qui nous suffirent pour lui attacher bras et jambes et lui enlever ses armes. Quand il reprit connaissance il faillit devenir fou de rage.

— Vous êtes donc le diable en personne.

— Non, je suis le tueur de brigands, en chair et en os, pas davantage.

— Cela n'est pas possible ! Où suis-je ?

— Parbleu ! chez moi où vous veniez pour faire *mon affaire*.

— Que le tonnerre vous écrase !

— Prévenu de votre évasion, j'étais sur mes gardes et cette fois je ne vous quitterai plus d'une seconde jusqu'à ce que vous soyez bien et dûment exécuté sous mes yeux.

— Brigand ! s'écria-t-il, mécréant ! mais pourquoi m'en veux-tu donc ?

— Le maître de poste était mon frère !

— Ah ! alors tu n'es pas un sbire, tant mieux ! Puis la colère le suffoquant, il perdit de nouveau connais-

sance. Je le fis porter sur une civière au fort Saint-Ange.

Lorsqu'il fut réintégré dans sa prison ce fût un lion, il tordait ses membres pour chercher à briser ses liens, et n'y pouvant parvenir il vomissait des imprécations formidables. Je n'étais pas oublié dans ces moments de malédictions, vous devez bien le penser.

— Je vous croyais plus brave, Spatolino, vous êtes comme une femme, qui ne pouvant vaincre une résistance, crie, tempête et se lamente. N'auriez-vous eu d'audace que pour commettre des crimes, avec la certitude de l'impunité ?

A ces mots, il se calma.

— Vous avez raison répliqua-t-il. Je n'ai pas le sens commun. Il est évident pour moi qu'il faut que je renonce à sentir l'odeur de la farine. Eh bien, là, vrai, mon bon M. Rotoli, je fais un retour sur moi-même. Si vous me rendiez libre, je me ferais capucin, je renoncerais au monde et expierais dans le silence et la pénitence du couvent une vie si criminelle. J'édifierais tout le monde par mon repentir.

— *Pulchinello* n'eût pas mieux dit, Spatolino. Vous êtes comique à ce qu'il paraît. Je ne vous connaissais pas ce petit talent. Eh bien ! votre souhait sera accompli si vous attendez encore quelques heures.

— Vous seriez mon sauveur, s'écria-t-il en se levant sur son séant, avec une physionomie sur laquelle étaient peints à la fois l'étonnement et l'espérance.

Le malheureux s'imaginait que je l'avais pris au sérieux.

— Oh ! je suis sûr que vous allez faire une belle et sainte fin et que vous irez bravement sur la place *della Bocca della Verita* (place des exécutions). Je vous conseille de causer un peu avec votre confesseur.

— Pas de prêtres, pas de prêtres ! éloignez de moi ces oiseaux sinistres. Ah ! gredin de Rotoli ! scélérat ! ladrone ! et il me cracha au visage la kyrielle d'injures dont le vocabulaire italien est si richement garni.

L'heure terrible approchait : il lui restait à peine vingt minutes pour se réconcilier avec Dieu ; il refusa. La justice eut son cours.

Lorsqu'on lui apprit qu'il fallait partir :

— Je suis prêt ! J'aime mieux voir la face du diable que ta face hideuse, me dit-il. Je doute qu'il y ait chez Satan rien de plus affreux que ton visage !

Il disait vrai, en ce moment, je sortais d'avoir la jaunisse et j'avais en effet le teint du plus beau safran et les yeux couleur de carotte.

On se mit en marche : lui, en tête de ses compagnons deux à deux par derrière. Rien ne pourrait vous peindre le cynisme de cet homme. Toute son énergie semblait lui être revenue. Il portait la tête haute. Des prêtres l'escortaient et ne cessaient de le supplier de sauver son âme.

— Pour sauver mon âme, répondait-il, je n'ai pas besoin de vous.

Ils durent renoncer à ramener à de meilleurs sentiments ce cœur endurci.

— Écartez-vous, criait-il au peuple, je veux jouir

librement de la vue des jolies femmes que mon passage va attirer aux fenêtres.

Le chemin se fit à pied. On traversa le Tibre par le pont Saint-Ange ; on suivit la rue de l'Orso, puis le Corso près de Saint-Charles, jusqu'au palais de Venise et l'on arriva enfin au sinistre endroit.

Un fort peleton d'infanterie attendait le cortége.

Pendant tout le trajet, il continua gaiement son rôle, lorgnant les jolies filles, leur adressant des propos galants, gourmandant ses compagnons qui prêtaient l'oreille aux paroles des prêtres ; puis, arrivé au lieu du supplice, il dit :

— Allons ! mes amis, nous avons bien fait peur à ce pauvre peuple, il est juste que nous ayons notre tour. Mourons sans faiblesse. Et se tournant vers les curieux, il ajouta, en me lançant un regard terrible :

— Souvenez-vous que Spatolino meurt avec le regret de n'avoir pu tordre le cou à ce traître de Rotoli qui, par sa fourberie, m'a conduit à la mort. Souvenez-vous encore que je n'ai pris la montagne que pour avoir défendu l'honneur de ma mère contre des soldats qui l'outrageaient.

On fit ranger les bandits sur une seule ligne, et du même coup tous tombèrent percés de balles. Spatolino fut le seul qui, tombé la figure à terre, se releva presque debout, ouvrant la bouche avec effort pour respirer. Il voulut en vain étendre les bras, et retomba lourdement sur le sol.

CHAPITRE XXVI

Sixte-Quint et les Brigands. — De Cæsaris. — Le tueur de brigands et Gasparone. — Arrestation de Gasparone.

On vint serrer les mains du tueur de brigands, et les félicitations les plus chaleureuses lui furent adressées par les convives. L'homme à la barbe, en présence d'une telle unanimité, soit prudence, soit conviction, vint prendre la main du tueur de brigands en lui disant :

— Vous êtes un homme.

— Il paraît, reprit ironiquement ce dernier, que l'intérêt que vous paraissiez prendre à ces tristes héros de la montagne a diminué, grâce au récit que je viens de vous faire.

— Il est vrai, reprit l'homme à la barbe, que la générosité dont fit preuve envers moi l'un de ces brigands a pu influencer un instant mon jugement. Gasparone m'a sauvé de sa bande qui allait me faire un mauvais parti, et m'a fait rendre des objets volés auxquels je tenais tout particulièrement comme souvenirs de famille.

— Ce qui ne l'aura pas empêché le soir même de commettre quelque atrocité.

— Je ne sache pas que Gasparone ait jamais froidement commis de cruautés.

— Pardon, signor, mais la tête de milady D. S..., mais le meurtre du fermier d'Olivano, de sa fille et de son gendre ?...

Ici, l'Anglais interrompit le tueur de brigands.

— Ce était le domestique qui était le criminel, et lord S*** était un grand fou d'avoir pas porté lui-même le rançon.

— De grâce, messieurs, interrompit l'homme à la barbe que cette conversation paraissait gêner quelque peu, cessons ces récits terribles ; vous allez tellement effrayer ces dames, qu'elles n'oseront plus se mettre en route cette nuit. Voici le temps qui semble vouloir se remettre ; si vous voulez encore des histoires de brigands, au moins prenons-en de joyeuses, et je vais pour ma part, si vous le permettez, vous en raconter une qui aura pour notre compagnon de route, — il désignait le tueur de brigands, — un double charme, puisqu'elle lui prouvera qu'un pape, et l'un des plus grands que Rome ait eus dans son Vatican, a fait aussi le métier qu'il exerce aujourd'hui avec tant de succès.

— Alors vous ne m'en voulez plus d'avoir livré ce Spatolino ?

Ces quelques mots dits ironiquement par le tueur de brigands qui semblait se souvenir d'une interruption effacée par les gracieusetés que lui prodiguait depuis quelque

temps l'homme à la barbe, parurent de mauvais goût à la société, et celui-ci d'ailleurs répondit au tueur de brigands, avec un laisser-aller si parfait que nous nous sentions tous instinctivement portés pour l'homme à la barbe.

— Diavolo, signor juge, vous avez de la rancune. J'ai pu comme tous ici, plaindre ce Spatolino tant qu'il n'avait fait qu'accomplir une vengeance sainte, s'il est permis d'accoupler ces deux mots-là. J'aurais pu m'intéresser à ses aventures, si elles eussent consisté dans la défense de sa personne; j'aurais pu enfin lui pardonner d'avoir dévalisé quelques voyageurs; la faim fait sortir le loup du bois. Nous savons tous aussi que lorsqu'un pauvre diable a été obligé de se jeter dans la montagne pour apaiser sa faim et sa soif; il ne peut pas toujours attendre que la moisson soit mûre et que la vendange soit faite. Mais comment voulez-vous que des gens de cœur s'intéressent à un misérable qui a trempé son stylet vingt fois et inutilement dans la gorge des victimes qu'il dépouillait; qui a fini sa vie lâche et honteuse en livrant la tête de ses camarades aux sbires pour essayer de sauver la sienne? — Ah! tenez, ne parlons plus de ce bandit, son souvenir me fait horreur!

Tout ceci avait été dit avec une éloquence telle que l'auditoire appuya vivement l'homme à la barbe et qu'on sentait le reproche se formuler dans tous les regards qui se reportèrent sur le tueur de brigands.

Celui-ci voyant le triste effet de son interruption, reprit courtoisement :

— J'avais tort signor, ces chaleureuses paroles me

réconcilient tout à fait avec vous. Je sais que les esprits forts aiment la controverse et j'aurais dû comprendre que la défense de ces misérables ne pouvait être qu'un paradoxe dans une bouche aussi éloquente que distinguée.

L'homme à la barbe inclina la tête en signe de remercîment, puis après avoir échangé un regard avec l'Anglais, mon voisin de droite, il reprit :

— Donc, le tueur de brigands de ce temps-là s'appelait Sixte-Quint, vous avez eu là, vous le voyez, signor juge, un confrère assez illustre.

On le sait, Sixte-Quint était un homme énergique et rusé.

La campagne de Rome était désolée par le brigandage ; les vignerons n'osaient plus s'aventurer dans leurs vignes ; les villas étaient abandonnées, les champs déserts. La ville éternelle elle-même était dans la stupeur, les citoyens redoutant ces terribles maraudeurs qui semblaient se multiplier, tant leur activité était grande, n'osaient sortir des murs de Rome. Les brigands venaient jusque dans le cœur même de la ville commettre les plus horribles assassinats, exercer leur vengeance et enlever des citoyens riches pour en obtenir une rançon. La police ne pouvait jamais les joindre, elle ne savait non plus où ils se réfugiaient. A vrai dire, tout le monde avait peur et les sbires eux-mêmes ne se souciaient que médiocrement de se mettre à leur recherche.

Sixte-Quint, dès son exaltation au trône pontifical s'occupa tout d'abord de rendre la sécurité aux grands chemins. Malgré ses efforts, l'énergie de son caractère,

l'opiniatreté de sa volonté, ses encouragements, ses promesses, la police de Rome et les municipalités, d'Albano, de Frascati, de Tivoli et de Velletri n'avaient pu se rendre maîtresses d'une bande renommée qui paraissait avoir élu domicile dans les flancs du Monte-Cavo, à quelques milles de Rome, et près de la route de Naples. Les agents de Sixte-Quint à bout d'expédients étaient découragés. Les paysans, par crainte ou par intérêt, prêtaient, disaient-ils, aide et assistance aux bandits en leur faisant parvenir des renseignements utiles, les prévenant des battues de la maréchaussée ou égaraient celle-ci dans ses recherches et ses courses; il arriva même que des détachements de soldats tombèrent au pouvoir des bandits.

Le pape Sixte-Quint ne renoncait pas facilement à un projet longuement médité et d'une utilité suprême. Ce que sa police et ses nombreux agents n'avaient pu faire, il résolut de le tenter lui-même.

Un jour le bruit courut dans Rome que le saint-père était gravement malade. Des estafettes portèrent cette nouvelle à Tivoli, à Albano et aux environs, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu; les agents du gouvernement la répandirent habilement partout.

Un matin une charrette portant deux outres de vin et trois vieillards vêtus de pauvres habits, sortait de Rome par la porte San-Jovanni et cheminait au pas vers Albano où elle entrait vers le milieu du jour. L'un de ces hommes descendit à l'auberge, les deux autres poursuivirent leur route jusqu'à la Riccia. L'un de ces vieillards était Sixte-Quint; les autres étaient le chef de la po-

lice de Rome et le commandant des sbires. Ces deux derniers revinrent de la Riccia à pied à la nuit close et rejoignirent le pape.

Ils avaient appris à la Riccia, que les brigands étaient dans le labyrinthe de rochers boisés de Rocco-di-Papa, vrai nid de brigands, où ils devaient passer la nuit. Le pape, sans perdre une seconde, se salit la figure et les mains, prit le costume d'un *frère custode*, et sortit d'Albano, conduisant devant lui un âne chargé de vin, vers le couvent des capucins, qui occupe le sommet de la montagne de Monte-Cavo. Il entra résolûment dans la forêt, chantant d'une voix chevrotante des cantiques et parlant haut et fort à la bête, lui disant :

— Va donc, va, Poussif, si tu n'allonges le pas davantage, les capucins boiront de l'eau sans vin, au lieu de boire du vin sans eau, et ce serait dommage de les priver de celui-ci, les pauvres gens ! Ce disant, le bonhomme tirait un filet de vin dans le creux de sa main, le buvait en faisant claquer sa langue contre le palais à la manière des gourmets de profession.

Il fut entendu des brigands ; quelques-uns vinrent à lui et l'entraînèrent dans leur repaire sans avoir égard à ses lamentations. Là, pendant que les voleurs déchargeaient l'âne, on donna l'ordre au veillard de tourner la broche ; trois énormes moutons rôtissaient devant un feu ardent. Mais comme le bonhomme marmottait entre ses dents le plaisir qu'il aurait de les voir un jour pendre sur la place publique de Rome, l'un d'eux lui demanda ce qu'il disait :

— Je dis, pardonnez-le-moi, que je mangerais bien

volontiers une part de ce rôti. Les temps sont si durs, s'écria-t-il, que je n'ai depuis six mois que des oignons et des croûtes à me mettre sous les dents.

— Tu en mangeras, mais nous boirons ton vin.

— Hélas! mon bon monsieur, répliqua le bonhomme, ce vin n'est pas à moi et je serai probablement puni et chassé du couvent pour avoir eu le malheur de perdre celui-ci que je crois précieux, car on m'a recommandé d'en prendre grand soin.

Les moutons cuits à point, le chef les fit mettre sur une large roche dont la plate-forme servait de table; le custode s'assit parmi les bandits. Sa figure et le mouvement de ses yeux exprimaient une joie secrète de voir ces messieurs boire son vin jusqu'à la dernière goutte.

Le vin que les brigands venaient de boire était mélangé d'opium. Les effets du narcotique ne tardèrent pas à se faire sentir : tous les bandits s'assoupirent profondément. Sixte-Quint commença par rassembler toutes les armes des bandits, les fit glisser le long de la montagne et donna le signal convenu. Aussitôt, une centaine de dragons déguisés, qui l'avaient suivi en se tenant à distance, arrivèrent aussitôt et se mirent en devoir de garrotter les voleurs, qui furent, la nuit même, conduits en charrettes au fort Saint-Ange, où ils se réveillèrent tous dans la même chambre, sous les verrous.

Quatre jours après ils étaient pendus.

Sixte-Quint était certainement un habile homme, reprit le tueur de brigands; mais je vais vous dire, si vous le permettez, une anecdote au moins aussi originale que celle-ci.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux De Cæsaris? C'est par lui que j'ai commencé ma carrière de tueur de brigands.

Ce De Cæsaris précéda Pierre de Calabre de quelques années. Originaire des environs de Tivoli, il appartenait comme Marco Sciarra à une famille distinguée des États romains.

A l'heure où je vous parle, il existe encore une famille de ce nom, dont un des membres est un des avocats les plus savants et les plus estimés de Rome. De Cæsaris avait fait son éducation au collége des jésuites et son droit à Bologne; il avait de plus étudié la médecine à Pise. C'était un garçon d'un extérieur distingué et de beaucoup d'esprit. Surpris en flagrant délit d'adultère avec la femme du prince Luigi B..., celui-ci le fit saisir par ses valets, le fit fouetter sous les yeux de sa complice, et jeter nu dans la rue, en plein jour.

De Cæsaris fut poursuivi, hué et reconduit jusqu'à sa demeure par les gamins et la populace, qui, le prenant pour un fou, le couvrirent d'immondices. Le cœur plein de rage, le jeune docteur jura de se venger d'une manière terrible de cet affront. Il connaissait les mœurs dissolues du prince Luigi B... Une villa que les Italiens appellent Vigna (vigne, vignoble), vers l'Aqua Acetosa, à quelques milles de la ville éternelle, était le lieu de débauche habituel de ce seigneur. De Cæsaris intéressa quelques jeunes débauchés de son espèce à sa vengeance.

Une nuit, ils surprirent le prince avec une de ses maîtresses; ils les mirent nus tous les deux et les lièrent fortement l'un à l'autre, puis ils les attachèrent

à la queue d'un cheval fougueux, qu'ils rendirent plus furieux encore en accrochant après lui la batterie de cuisine qu'ils purent trouver dans la maison; le matin, ils lancèrent le cheval et leurs victimes à travers les rues de Rome. Le bruit strident de cette ferraille roulant sur les pavés, heurtant les pierres, effrayait l'animal, qui se précipita furieux dans le Corso et ne s'arrêta qu'à la place de Venise. Du prince et de sa maîtresse on ne releva que deux cadavres affreusement mutilés.

De Cæsaris redoutant la famille du prince Luigi B..., — elle était toute-puissante, un de ses frères était cardinal, — *prit la montagne*, emmenant avec lui la jeune princesse dans les gorges les plus profondes de la Sabine. Il s'y maria et vécut avec elle plusieurs années, comme un simple contadini, cultivant son verger, ses jardins et ses vignes.

Découvert dans sa retraite et poursuivi à outrance par les parents de sa femme, il eut recours, pour se défendre à la ruse, à la violence et à l'assassinat. Autour de lui vivaient des paysans plus disposés à manier l'escopette que la charrue; il se mit à leur tête, les disciplina militairement : quiconque s'écartait des règlements était impitoyablement fusillé ! D'autres paysans le suivaient dans certaines excursions, ne rentrant chez eux que lorsqu'ils avaient assez d'argent pour acheter de la terre, et reprendre la vie sociale, où ils se faisaient estimer par leurs mœurs exemplaires. De Cæsaris, d'ailleurs, veillait sur eux, et ne permettait pas qu'ils se montrassent tapageurs ni hargneux; en un mot, il faisait

la police chez ceux de ses gens qui rentraient dans le monde.

Cette manière de s'attacher les paysans de la montagne, en établissant entre eux et lui une liaison très-intime, fit longtemps sa sécurité. Tous le protégeaient ou lui fournissaient des vivres, se levaient en masse pour le défendre quand il était traqué de trop près par les carabiniers du pape.

Son costume, d'une propreté remarquable, était celui du simple paysan, seulement il portait au cou une chaîne d'or massif qu'il avait enlevée à un cardinal et au bas de laquelle était suspendu un grand prisme de cristal. Les paysans croyaient qu'avec cet objet il brûlait la vue de ceux qui le poursuivaient, ou leur jetait tout au moins un *mal occhio* incurable.

Un jour, un de ses oncles et une de ses sœurs vinrent le voir et le cherchèrent longtemps avant d'arriver jusqu'à lui. Ils ne purent s'engager dans le labyrinthe de sentiers conduisant dans la montagne que quand ils eurent fait passer leur signalement et un mot où il pût reconnaître leur écriture. Son oncle lui apportait des propositions de paix de la part du gouverneur de Rome, et, s'il les refusait, on le menaçait d'une guerre à outrance.

— La force ne peut rien contre nous, répliqua-t-il vivement; la ruse peut moins encore. Nous ne sommes pas une citadelle qu'on peut bloquer ou canonner; nous sommes des oiseaux de proie voltigeant sur les sommets et les pics des montagnes. Je n'abandonnerai jamais mes *associés*. Qu'on accorde amnistie pleine et entière pour eux et pour moi et qu'on le publie dans tous les États

pontificaux, afin qu'on ne fasse pas parjurer le saint-père; puis, que l'on me donne des moyens d'existence, et je verrai ce que j'aurai à faire.

— On t'offre, lui dit sa sœur, la place de médecin en chef d'un hôpital.

— Pour mieux me faire empoisonner.

— Tu veux donc qu'on te fasse cardinal!

— Ce n'est pas une position que j'envie, bien qu'elle donne le droit de beaucoup faire pour s'enrichir.

— Impie! répondit sa sœur en se signant.

— Ce que je veux, c'est dix mille scudi pour moi et mille pour chacun de mes amis.

— Et combien as-tu d'*amis?* reprit sa sœur en appuyant sur le mot.

— Le nombre importe peu.

— Tu persistes à tenir la montagne, il t'arrivera malheur; il ne faut qu'un traître pour te faire prendre.

— Un traître ici! je défie qu'on en trouve un, s'écria-t-il.

— Ta femme est-elle près de toi?

— Si vous tenez à la voir, elle sera ici dans trois quarts d'heure.

Il appela deux hommes.

— Allez chez la signora, et priez-la de descendre.

Mme de Cæsaris habitait une hutte perdue dans les rochers les plus élevés des Apennins.

Les deux hommes partirent et ramenèrent bientôt la jeune princesse de B..., devenue la femme du bandit. C'était une très-jolie personne, d'une taille petite mais parfaitement prise; elle avait des cheveux du plus beau

noir et des yeux d'un velouté charmant. Elle portait le ravissant costume des Tyroliennes. A cette époque, elle avait vingt-six ans et De Cæsaris trente et un. C'était, je vous assure, un très-beau couple. Elle tenait par la main deux beaux enfants, une petite fille de cinq ans et un petit garçon de quatre.

— Voilà ma femme, dit-il à son oncle et à sa sœur, et mes deux enfants. J'ai une prière à vous faire, c'est de les emmener tous les trois. Je ne puis les garder avec moi plus longtemps. La signora est malade, elle a besoin de tranquillité, d'un climat plus doux que celui de ces montagnes, et les enfants ont besoin d'aller à l'école.

La jeune princesse était en effet atteinte d'une phthisie pulmonaire, dont elle mourut un an après cette entrevue.

Le bandit ne se sépara pas de sa famille sans regrets. Un de ses hommes me dit qu'il pleurait alors comme un enfant. Il avait le pressentiment qu'il ne les reverrait jamais. Lorsqu'il apprit la mort de sa femme, il se retira sous un faux nom, à Sorrento, où il vécut quelque temps dans la solitude la plus complète. Mais les chagrins ne sont pas éternels dans le cœur de l'homme. Comme médecin, il fit la connaissance d'*une* apothicaire. Je dis *une* apothicaire, parce que la dame était veuve et continuait le métier de son mari avec l'aide d'un apprenti, et son commerce n'en allait pas moins bien pour cela.

Cette dame avait une fille fort jolie. De Cæsaris en devint éperdument amoureux. De son côté Paulina Caprali

n'était pas insensible à l'amour de celui qu'elle croyait un médecin honnête et qui passait chez sa mère la moitié de son temps à l'aider dans ses préparations pharmaceutiques. Elle lui promit de lui donner sa main. Mais pour se marier, il fallait qu'il se fît connaître, et le bandit n'y pouvait songer; son parti fut bientôt pris. De Cæsaris avait une singulière organisation, une intelligence d'une subtilité extraordinaire. Il se grimait avec un art infini, en un mot, il savait donner divers aspects à sa physionomie, et ne se trahissait jamais dans aucun des personnages qu'il voulait jouer. Il était ventriloque, et cette faculté de déguiser sa voix le servit en maintes circonstances, pour se tirer d'affaire ou pour accomplir les vols les plus audacieux.

La maison de l'*apothicaire* était étroite et sombre, comme toutes les habitations de ce temps-là. La pièce où la famille se tenait habituellement, s'ouvrait sur la boutique et s'éclairait par une fenêtre donnant sur une petite cour étroite comme un puits. Cette obscurité protégeait merveilleusement les projets de De Cæsaris.

Il vint un matin demander à Mme Caprali la main de sa fille; cette proposition flatta beaucoup l'amour-propre de la bonne femme.

— Ma position de médecin ne me permet pas de laisser traîner les choses, lui dit-il, il faut que je retourne à Naples, et de là à Rome, où ma clientèle me rappelle à cors et à cris.

— Il faut que je consulte ma famille.

— Votre famille ne doit et ne peut pas avoir d'autre volonté que la vôtre.

Et comme la bonne femme hésitait sur le parti qu'elle avait à prendre, elle entendit une voix étrange qui parut d'autant terrible qu'elle semblait sortir de dessous terre :

— Je t'ordonne de donner ma fille au jeune docteur. Il sera un jour riche et puissant. Écoute la voix qui te parle, elle est celle de ton époux. Je suis en purgatoire, où je dois rester jusqu'à ce que tu aies une postérité nombreuse qui prie pour le repos de mon âme.

La veuve interdite, ne put articuler un seul mot. L'œil terne, les lèvres pâles, l'air égaré, elle semblait écouter encore. L'ordre d'en haut était formel, il fallait y souscrire.

Elle fit appeler un prêtre qui maria sur l'heure les deux jeunes gens.

Après la cérémonie et comme le prêtre en leur donnant l'acte à signer, faisait aux époux une petite allocution morale sur les saints devoirs du mariage une voix s'écria :

— C'est bien, c'est bien monsieur l'abbé, n'ennuyez pas ces jeunes gens et pratiquez vous-mêmes les préceptes de l'Évangile.

L'abbé releva la tête vivement et regarda de tous côtés, ne sachant d'où lui arrivaient ces paroles audacieuses ; n'apercevant personne ; il s'interrompt, et la même voix continue :

— Merci, monsieur le curé, retournez à votre cuisine où votre servante Gabriella fait rôtir un jour maigre une poule grasse pour votre déjeuner.

Celui-ci s'imagine que c'est le diable, il abandonne son registre, son breviaire et prend la fuite sans rien demander. Il est nécessaire d'ajouter que ces choses se passaient dans les dernières années du siècle dernier et que l'ignorance des populations italiennes les disposait à la plus stupide crédulité. On croyait aux revenants, on y croit encore aujourd'hui.

Quelques jours après son mariage, De Cæsaris ayant besoin d'argent, alla faire visite à un voisin de sa belle-mère, un vieux banquier podagre, qui s'était enrichi à faire l'usure et à rogner les monnaies. Le bonhomme était mourant ; De Cæsaris, un des habitués de sa maison, s'y rencontra avec quelques personnes et se mit à jouer aux cartes auprès du lit du malade. Tout au beau milieu de la soirée une voix rauque sembla percer le plancher et dit :

— Je suis l'âme de Piétro (un des amis de l'usurier). Je suis en purgatoire, depuis ma mort, pour avoir comme toi, misérable, fait l'usure. J'y dois rester autant d'années que j'ai reçu de baïoque au delà de l'intérêt légal. Ah! ah! aie! aie!... Santa Maria, que je souffre! Je n'en sortirai que par des œuvres de miséricordes... Il faut, mon ami, que tu rachètes cinq cents chrétiens prisonniers chez les Turcs et que tu charges de cette mission le gendre de l'apothicaire.

L'usurier, espèce d'esprit fort, se moqua tout d'abord de la voix ; mais on le menaçait de tous les diables de l'enfer; puis à ces menaces succédaient des gémissements qui semblaient partir d'une pièce voisine. De Cæsaris y courait, cherchait, et alors une meute de

chiens aboyaient après lui, et il revenait à toutes jambes jetant la terreur parmi les invités et les habitués de la maison. C'était chaque jour à la même heure un tintamarre horrible. L'usurier, pris d'une terreur soudaine, se décida à donner cinq mille écus romains (l'écu est de 5 fr. 35) à De Cæsaris pour racheter les chrétiens. Le brigand partit avec sa jeune femme ; ce ne fut pas pour les pays barbaresques, mais pour rejoindre ses associés dans les montagnes de la Sabine.

— Un jour, une princesse napolitaine venue à Rome pour y passer l'hiver, mourut des suites d'un rhume négligé. Jeune, jolie, spirituelle, elle fut vivement regrettée de son mari. Celui-ci, dans sa douleur, autant pour éloigner de lui des souvenirs cruels que par un sentiment d'amour profond, fit ensevelir la morte dans ses plus beaux atours; même ses bijoux et ses diamants. Le corps de la princesse, selon l'habitude en Italie, fut exposé la figure découverte sur un brillant catafalque, dans l'église Sainte-Marie-Majeure, d'où il devait être descendu dans le caveau de la famille de son mari, et placé sous une des premières chapelles latérales de la nef de droite.

Tout à coup, comme on chante les prières, une voix sourde se fait entendre; elle semble sortir de la voûte du temple. Cette voix reproche aux chantres leur intempérance, leurs pensées mondaines; au prêtre, son peu de ferveur dans ses prières; aux assistants leurs distractions; aux parents leur peu de sincérité dans leurs regrets, au mari, de penser déjà à se remarier! Cette voix, en un mot, interpelle tout le monde et termine en

disant : Retirez-vous, fuyez d'ici, êtres misérables, ou je fais crouler l'église sur vous, et tout aussitôt l'église retentit de cris inhumains, que les échos enflent et répètent ; tous les assistants s'enfuient pêle-mêle, au milieu d'un vacarme épouvantable, montant les uns sur les autres, croyant avoir le diable à leurs trousses. En moins de cinq minutes l'église était vide.

Bientôt cependant les esprits se calmèrent, et Satan qu'on avait jugé trop bon diable et pas assez effronté pour braver l'eau bénite avait dû se retirer. Les plus hardis pénétrèrent dans l'église.

On chercha dans tous les coins ; on ne trouva rien. Le prêtre reprit l'office avec plus d'onction, et les assistants furent plus recueillis.

La voix qui avait interrompu si indécemment la funèbre cérémonie, était celle de De Cæsaris, et bientôt on s'aperçut que la morte avait été dépouillée de ses bijoux et l'on sut que le diable habitait les montagnes.

Les convives de la table d'hôte de *Molo di Gaete* rirent beaucoup de cette aventure, excepté l'Anglais qui protesta contre cette profanation.

— Aô ! ce était un grosse crime de voler un femme morte !

— A quelques semaines de là, reprit le tueur de brigands, une danseuse célèbre de Naples débutait sur le théâtre de San-Carlo ; or, comme elle excitait des applaudissements frénétiques par ses pirouettes hardies et gracieuses, des cris furieux partirent du fond de la salle. On baissa le rideau et l'actrice, retirée dans sa loge, al-

lait se déshabiller lorsqu'elle vit apparaître plusieurs gendarmes assistés d'un officier de police qui l'emmenèrent en prison ; on l'accusait d'avoir volé les diamants dont elle s'était parée sur le théâtre.

— D'où vous viennent ces bijoux d'un si grand prix ?

— Je les ai achetés d'un marchand dont voici la demeure.

De recherches en recherches on finit par apprendre que De Cæsaris avait vendu ces joyaux à des juifs du Ghetto de Rome, lesquels les avaient revendus à Naples.

Ces diamants sont repris à l'actrice, on condamne les juifs au fouet, mais les employés de la police ne restituent au prince qu'une partie des objets retrouvés en disant qu'il s'en est égaré quelques-uns.

Tout semblait faire croire que cet incident n'aurait pas de suites. On se trompait.

Un matin de très-bonne heure on frappe à la porte de la danseuse ; un homme d'une quarantaine d'années au teint fortement hâlé, demande à être introduit.

Après quelques difficultés, on le fait entrer.

— Pardon, madame, de me présenter à cette heure, mais je ne suis pas tout à fait libre de mon temps. Tenez, je vous ai fait rendre cela, dit-il en jetant sur un guéridon tous les bijoux qu'on lui avait enlevés, et cette fois je vous en garantis la possession.

La danseuse étonnée demande à qui elle a l'honneur de parler.

— A De Cæsaris.

Et il disparaît laissant la danseuse aussi effrayée que surprise.

C'était en effet le brigand.

En apprenant que les juifs et la danseuse avaient été inquiétés à cause des bijoux de la princesse et que ces mêmes joyaux étaient rentrés en la possession du prince, De Cæsaris n'avait trouvé rien de mieux à faire que de s'introduire chez le chef de la police de Naples, de lui voler une somme de deux mille ducats, à la place de laquelle il laissa un papier contenant ces lignes écrites de sa main :

« Vous avez des employés infidèles, ils ont volé une partie des diamants du prince, il est juste que votre excellence rembourse la valeur volée. Je vous ai donc pris deux mille ducats et je vous fais la prière de ne pas rechercher ce qu'ils sont devenus, si vous ne voulez pas que je vous coupe la gorge.

» DE CÆSARIS. »

Le préfet de police des États napolitains eut une peur horrible du brigand. Si bien gardé qu'il fût par ses agents, il ne dormait plus tranquille, et il n'osait s'aventurer dans les rues de Naples, sans être escorté d'une vingtaine de sbires. Il m'envoya chercher.

— Mon cher Rotoli, il faut que vous trouviez le moyen de me défaire de ce scélérat de Cæsaris. Il m'a volé deux mille ducats et m'a laissé cette lettre.

— Je le savais, Excellence.

— Comment, vous le saviez?

— Sans doute, puisque les bijoux sont de retour

chez la danseuse, et que depuis lors vous ne sortez plus sans escorte.

— Combien vous faut-il d'hommes pour prendre De Cæsaris ?

— Votre Excellence veut dire : combien de ducats ?

— Soit ! combien ?

— Cinq mille ! Dans dix jours vous aurez De Cæsaris !

— Mort ou vif.

— Comme vous voudrez.

— Vif.

— Soit. Excellence, vous l'aurez vivant.

— Prenez ces cinq mille ducats, et dans dix jours vous me livrerez le brigand.

— Dans dix jours, Excellence.

— Réflexion faite, je l'aime mieux mort. Ce diable d'homme a des ressources infinies ; s'il allait changer les rôles, et m'apporter la tête de Rotoli... ajouta le préfet de police en riant.

— Cela n'est pas impossible, mais c'est peu probable.

— Alors, dépêchez-vous ; j'ajoute cent ducats par chaque jour en moins.

Je me retirai, les ducats dans mes poches, et bien embarrassé sur les moyens à employer pour prendre le bandit. Je descendis le quai de Santa-Lucia, puis j'entrai dans la villa Reale qui borde la mer, et je m'y promenai jusqu'au soir, pensant à De Cæsaris.

Ce n'était pas un bandit ordinaire : le jeu devait être serré avec lui. Je ne connaissais pas ses défauts... je ne

pouvais songer à l'intermédiaire déjà usé d'une maîtresse. Il aimait sa femme à l'adoration. Comment allais-je m'y prendre ?

A tout hazard, j'allai m'établir à Fundi. Là, en interrogeant à droite et à gauche, j'espérais deviner le côté faible de mon homme. Depuis quatre jours je me démenais comme un diable dans un bénitier et ne savais encore rien. Un soir, cependant, j'aperçus un paysan aux allures étranges, qui venait de chez un confiseur avec une corbeille pleine de sucreries. Il sortait de la ville. Je le suivis des yeux. J'allongeai le pas et le rejoignis. J'avais un vague soupçon que ces friandises devaient être pour la bande.

— Eh bien ! mon brave homme, vous avez donc noce ou baptême, que vous allez ainsi régaler vos amis de si bonnes choses ?

Le paysan haussa les épaules et me dit :

— Dieu me garde d'avoir femme ! La meilleure en ce monde ne vous fait faire que des sottises.

— Alors c'est pour votre maîtresse, car j'imagine qu'un homme ne mange pas de ces chatteries.

Il marmotta entre ses dents :

— Le mari et la femme sont deux gourmands ?

— Et vous allez dans la montagne ?

Le paysan me jeta alors un regard qui voulait dire : Si nous étions plus loin, je te couperais la gorge, questionneur du diable ! et comme il changeait la corbeille de main, j'aperçus à l'intérieur de son gilet une crosse de pistolet et un manche de poignard.

A la rencontre du premier sentier, je lui souhaitai

bonne route. Il me répondit à peine et marcha plus vite. Je revins à Fundi ; j'interrogeai le confiseur, lequel m'apprit que deux fois la semaine le même homme lui prenait huit à dix livres de confetti, et qu'il lui arrivait souvent d'acheter les plus beaux poissons du marché. Du bandit ou de sa femme, lequel était le plus gourmand? Mon opinion s'arrêta sur De Cæsaris. Tous les médecins sont plus ou moins gourmets.

Je pris le costume d'un contadini et enfourchai une mule, portant derrière moi, dans un petit panier, environ vingt livres de friandises de toutes sortes.

Les autorités de Fundi savaient que De Cæsaris se tenait avec sa bande dans les plus hautes parties des Apennins, entre Frosinone et Itry, mais ne purent me préciser le lieu. J'en étais donc réduit à errer un peu à l'aventure. La nuit me surprit au milieu des montagnes. J'attachai ma mule à un buisson et je m'assis à côté. De temps en temps je jurai comme un charretier embourbé; dans le silence, les sons portent loin, j'avais l'espoir d'être entendu par quelques bandits à la maraude. En effet, une heure à peine après cette halte, trois hommes m'arrêtaient et me prenaient une trousse dont les pièces étaient montées sur argent. Je demandai à garder ces objets nécessaires à *mon métier*, sur leur refus, je les priai d'être conduit à leur chef. Ils hésitèrent d'abord, puis me conduisirent enfin devant une masure cachée sous une dizaine de figuiers. C'était là que reposait le bandit avec sa femme. Le jour commençait à poindre et le brigand sommeillait encore. En attendant qu'il fût levé, j'examinai à la dérobée et les lieux et la

figure de ces hommes, véritables types de scélérats.

J'attendais depuis plus d'une heure, assis sur un roc, ayant à mes côtés sept de ces messieurs qui me gardaient à vue, lorsque De Cæsaris sortit de sa hutte. Ses yeux tombèrent sur moi et je fus de sa part l'objet d'un examen scrupuleux.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il à mes gardiens.

— Un voyageur que nous avons surpris, lui et sa mule, cette nuit, égarés dans la montagne.

— Où allais-tu, me dit-il, par ces chemins qui ne conduisent nulle part? Serais-tu un espion ?

— Je suis un pauvre docteur de Terracine et je m'en allais à Sezze, auprès d'un de mes parents malade. Ces messieurs m'ont volé ma trousse, et j'ai demandé à vous voir pour que vous me la fassiez rendre.

Il examina attentivement les objets de chirurgie que ma trousse contenait.

— Pour un pauvre docteur, tu as des instruments bien riches.

— Ils m'ont été donnés par un seigneur napolitain que j'ai sauvé, il y a six mois, d'une apoplexie à Terracine.

— Peste ! tu es habile. Tope là, ajouta-t-il, nous sommes confrères; moi aussi j'ai été médecin et j'ai exercé à Rome. J'ai changé de métier. J'exerce autrement. Nous allons déjeuner et nous causerons. Après on te remettra dans ton chemin, toi et ta mule.

— Grand merci ; mais j'ai une prière à vous faire, c'est d'éloigner ces hommes, qui me font peur avec leurs armes.

— Eh! vous autres, en route, descendez dans les marais Pontins. La diligence doit passer vers huit heures. Un vieux juif du Ghetto doit s'y trouver; il va à Naples avec une sacoche bien garnie.

Le déjeuner ne se fit pas attendre. Un jeune chevreau cuit de la veille nous fut apporté, ainsi qu'un bidon de vin. Notre repas dura une heure, pendant laquelle nous causâmes de ce qui se passait à Naples.

— Que dit-on de De Cæsaris ?

Les bandits sont comme les jolies femmes, ils aiment à savoir ce que l'on pense d'eux.

— On dit, répliquai-je, que c'est le plus adroit coquin que la terre ait porté et qu'il faudrait au roi de Naples une armée pour le prendre. Sa Majesté a connu l'affaire des diamants et le vol fait à son préfet de police, et elle s'en est beaucoup amusée. « Si j'avais pour ministre, a ajouté Sa Majesté, un homme comme De Cæsaris, les États napolitains seraient purgés en vingt-quatre heures de tous les voleurs et de tous les bandits.

— Son préfet de police est un niais; si je voulais m'en donner la peine, j'enlèverais le roi de Naples et ses ministres.

— C'est donc vous qui êtes De Cæsaris ? m'écriai-je d'un air épouvanté.

— Tout disposé à vous obliger, dit-il en souriant.

— Alors rendez-moi ma mule et ma trousse.

— Voilà votre trousse, et votre mule est là; vous pouvez l'enfourcher et prendre le chemin de Sezze, que vous voyez là-bas, au bas de la côte.

— En suis-je loin?

— Douze milles.

— Et de Terracine?

— Neuf milles. Ce sentier, derrière vous, descend à la côte ; il n'y a pas à se tromper.

— Avant de vous quitter j'ai un service à vous rendre. Vous avez été trop obligeant pour moi, et je ne suis pas ingrat pour ceux qui m'obligent. Vous êtes après tout un bon enfant, je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur. D'ailleurs, les pauvres gens de ce pays ont besoin de leur grand docteur (c'est ainsi qu'ils appelaient De Cæsaris). J'ai appris avant-hier à Fondi que le gouvernement napolitain allait envoyer vers vous le juge de Larino.

— Celui qui a exterminé la bande des Gabrielli.

— Il a juré de vous prendre. Prenez garde à lui, c'est le plus rusé renard du royaume des Deux-Siciles.

— Je ne le crains pas.

— Cela est votre affaire. Mais vous savez que la prudence est mère de la sûreté. A propos, j'ai là une corbeille de confetti que j'avais emportée pour les enfants de mon frère ; il est trop tard pour aller à Sezze, je les offre à ceux de vos hommes qui m'ont gardé ce matin.

— J'accepte pour eux et pour moi. Mais, à mon tour, j'ai un service à réclamer de vous.

— Trop heureux, docteur De Cæsaris, de vous être utile à quelque chose.

— Je manque de drogues; vous seriez bien obligeant si vous pouviez m'en envoyer, contre argent bien entendu. Je suis le docteur de tous les gens d'alentour,

et avec l'ordonnance j'ai l'habitude de joindre le remède que j'ai prescrit.

Et il me détailla tous les objets qui lui étaient nécessaires.

— Vous les aurez dès demain soir. Envoyez un de vos hommes à Terracine chez le pharmacien Rosolio.

— Merci, docteur. Tenez, voilà un sauf-conduit. Si jamais un de mes associés mettait la main sur vous, montrez-lui ce chiffon de papier.

Ce papier portait pour empreinte des signes cabalistiques, semblables à ceux que l'on voit sur les inscriptions égyptiennes trouvées dans les hypogées des pharaons.

Pendant cette conversation, je cheminais toujours sur ma mule et De Cæsaris ne s'apercevait pas qu'il était sur la route de Terracine. Cependant, comme il allait me quitter, je lui dis en lui présentant ma tabatière :

— En prenez-vous, docteur De Cæsaris?

— Volontiers, répliqua-t-il en plongeant ses deux doigts dans le tabac.

— C'est du fin tabac de France, à la fève tonka, goûtez-le, s'il vous plaît, et si vous le trouvez bon, je partagerai avec vous le bocal que j'ai acheté l'autre jour à un contrebandier.

De Cæsaris huma sa prise. J'en pris une à mon tour, en ayant soin de retourner prestement ma tabatière qui était à double fond. A peine avait-il aspiré le tabac que je le vis chanceler et se cramponner à deux mains à la bride de ma mule. Je lui passai aussitôt autour du cou un nœud coulant que j'avais préparé d'avance, et dont

l'extrémité était solidement arrêtée à la selle. Je piquai des deux et je partis au galop vers Terracine, De Cæsaris suspendu aux flancs de ma monture.

Le tabac qu'il avait pris et humé était mélangé d'un narcotique puissant. Quand je le vis à moitié étranglé, j'arrêtai ma mule. Je liai les bras et les jambes du bandit, je le plaçai en travers de ma selle, et je repris ma route. J'arrivai à Terracine vers deux heurs de l'après-midi. Pour être plus sûr de mon prisonnier, je l'embarquai pour Gaëte, et de là, sur un speronare avec quatre gendarmes. Je pris le chemin de Naples par voie de mer. En suivant la grande route, j'eus couru le risque d'être enlevé à mon tour par sa bande qui devait être nécessairement à sa recherche. J'eus toutes les peines du monde à le rappeler à la vie. Je renonce à vous décrire sa fureur et sa rage quand il se vit en prison. Il ne pouvait s'imaginer comment on l'y avait amené ; ses souvenirs étaient confus, sa mémoire ne le servait plus. Il fut jugé et pendu. Le roi de Naples me donna pour ce fait la tabatière que voici.

Les confetti que j'avais laissés au pied de la hutte firent leur effet. Onze bandits et la femme de De Cæsaris en mangèrent. Aussi quand les sbires se rendirent sur les lieux, ils n'eurent qu'à donner la sépulture à des cadavres à moitié dévorés par les vautours.

La bande était désorganisée ; il fut facile de prendre ce qui en restait et de leur faire subir le même sort que leur chef, dont la tête, ainsi que celles de ses compagnons, furent placées dans les cages de fer de la prison de Naples.

Après cette histoire, racontée par le gros homme avec une infinité de détails qui échappent à mes souvenirs, l'homme à la barbe fit observer que la pluie avait cessé ainsi que le vent, et qu'il était temps de songer à se remettre en route.

En effet le ciel reprenait peu à peu ses teintes pures. Nous sortîmes, à peu près tous, dans le délicieux jardin de l'hôtel, planté de vignes qui donnent un vin excellent.

C'est au bas même de ces jardins que Cicéron fut assassiné dans sa litière, alors qu'il fuyait au plus vite Rome, espérant s'embarquer pour la Grèce.

L'hôtel de Mola, le meilleur et le plus remarquable de l'Italie, est situé sur d'anciennes constructions romaines, ruines du palais de Cicéron.

Du côté du jardin, la façade se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage ; du côté opposé, la façade s'élève à pic au-dessus de la mer qui vient battre les murailles de briques, formant divers arceaux sous lesquels on remarque des mosaïques de pierres, des tronçons de colonnes, des cuves de bains, des jets d'eau, élevés sous les yeux du grand orateur romain. Une allée assez large, taillée dans le flanc de ces constructions, descend en zigzag et en pente douce jusqu'au bord de la mer ; de chaque côté sont des vignes, des jasmins, des rosiers, sous lesquels d'énormes touffes de violettes répandent leur parfum délicat. Une plate-forme, bord à bord avec le rivage, permet aux voyageurs de venir humer la brise et de se baigner à toute heure. Au bout de cette plate-forme s'ouvre un sentier étroit à travers des ro-

ches aiguës; ce sentier se poursuit dans la montagne et va se perdre sur la grève.

En sortant de table, le tueur de brigands était furtivement descendu par ce sentier et avait disparu derrière les bâtiments, sans que personne, sauf l'homme à la barbe, eût pu dire par où il avait passé. L'homme à la barbe, lors de cette sortie, échangea un coup d'œil avec l'Anglais, qui, visiblement inquiet, disparut aussitôt.

—Comment diable m'a-t-il reconnu? se disait l'homme à la barbe. Je ne puis m'y tromper, il sait ou soupçonne qui je suis.

Après quelques moments de promenade dans le jardin, tous les voyageurs rentrèrent dans la salle à manger pour prendre le café. La famille anglaise, cette fois, ne s'était pas laissé prévenir; elle se trouvait déjà installée, elle s'était emparé du sucre, de la cafetière, des bouteilles de rhum et des pots de crème dont la table était couverte. Heureusement il n'en est pas du café comme des victuailles, il y a des limites dans la consommation de ce liquide, même pour des estomacs anglais. Les dames principalement, se montraient rogues et intraitables. Cependant, un de leur compatriote, homme mieux appris, comprit l'inconvenance de ses belles compatriotes, et d'un mouvement aussi rapide que la pensée, il prit cafetière, rhum, sucre, crème, gâteaux, et plaça le tout au milieu de la table.

On commençait à déguster le plus fin moka qu'on pût trouver en Italie, et dont l'homme à la barbe prenait largement sa part, quand tout à coup le tueur de

brigands entra, suivi de plusieurs nouveaux convives.

— Messieurs, je vous demande la permission de vous présenter mes amis, dit-il d'un ton bruyant.

— Qu'ils soient les bienvenus, riposta l'homme à la barbe, vos amis seront les nôtres, et les miens en particulier. Pour moi, je bois à la santé de monsieur, ajouta-t-il en montrant le tueur de brigands, ses histoires nous ont très-intéressés, et puisqu'il nous reste encore une demi-heure avant le départ, je lui demanderai en grâce de nous dire encore quelque chose sur ce Gasparone qui est, dit-on, aujourd'hui au pouvoir de la police.

L'Anglais, qui était entré en même temps que le tueur de brigands, avait échangé quelques signes avec l'homme à la barbe, dont la proposition sembla étonner le tueur de brigands. Mais après une courte réflexion il se leva de table et, s'approchant de la fenêtre, d'un coup de coude il enfonça un carreau.

— Si je comprends quelque chose à tout cela, me dit mon voisin, qui avait de son côté fait les mêmes observations que moi, je veux être pendu.

— Attendons.

A peine avais-je prononcé ce mot, que la salle fut envahie par une dizaine d'hommes armés.

L'homme à la barbe regardant en face l'ancien juge, lui dit :

— Trop d'honneur! dix ou douze sbires? il n'en fallait pas tant.

— Eh bien! qu'en dites-vous, Gasparone?

— A ce nom redouté, tout le monde se leva épouvanté. On croyait le bandit bel et bien dans la cita-

delle de Civita-Vecchia, occupé à faire des bas et des bonnets de coton, pour les vendre aux voyageurs.

— Bien joué, dit Gasparone. Ne dérangeons personne. Je suis votre prisonnier, je me rends de bon gré; je n'ai pas envie de jouer ma tête.

— Et moâ, dit l'Anglais, je déclare à vô que moâ donner caution de mille livres sterling pour Gaispairone, volez vô voloir mille guinées, deux mille guinées pour ce grand homme. Je les donne à vô tiout de souite. Je suis enchanté, Gaispairone, de connaître vô. Si jamais vous venez dans le Angleterre, venez chez moâ, je ferai voir vô à tous les amis de moâ.

Les alguazils entourèrent le brigand et l'entraînèrent dans le jardin, lui mirent les menotes, et le firent monter dans la carriole d'un vetturino, attelée de quatre chevaux.

On se rappelle la disparition du tueur de brigands, après son dîner. Il s'était esquivé pour aller quérir main-forte afin de s'emparer de Gasparone, qu'il n'avait reconnu que vers le milieu du repas.

Le tueur de brigands rentra dans la salle, prit son café avec le calme d'un homme qui vient d'accomplir une bonne action.

— Vous l'échappez belle, nous dit-il. Je ne savais pas le brigand ici; je n'ai pris mon passage dans votre diligence que pour aller observer la bande qui vient de se reformer dans les marais Pontins. Il s'est jeté dans la gueule du loup, et demain il sera dans le fort Saint-Ange. Ses compagnons, n'entreprendront rien sans lui, vous pourrez donc traverser les marais en toute sécurité.

Mais par prudence je vous conseille de coucher ici, et de ne partir que demain après déjeuner; au lieu de traverser les marais Pontins, vers huit heures du matin, heure à laquelle vous attend la bande, vous les traverserez de nuit; mais les mesures seront prises et il n'y aura aucun danger pour vous. Croyez-en ma parole, dit le tueur de brigands, puis il sortit.

Le pair de France qui voyageait de concert avec nous, fit prévaloir ce prudent avis. Le nom de Gasparone venait de réveiller nos terreurs. On passa la soirée à causer, à jouer aux cartes, et vers dix heures, les lits de l'hôtel furent laissés à la disposition des dames; les hommes se retirèrent dans les diligences et les voitures.

Le lendemain, après déjeuner, tout le monde se remit en route.

CHAPITRE XVII

Gasparone prend sa revanche. — Une arrestation dans les marais Pontins.

Gasparone, lié et garrotté, fut porté dans une voiture, au milieu des sbires. Le tueur de brigands se plaça dans le cabriolet du conducteur. Par mesure de prudence, au lieu de prendre la route de Terracine, où il prévoyait que la bande attendait son chef, il se dirigea par un chemin de traverse pour gagner la route de San-Germano, espérant être rendu à Rome le lendemain vers deux heures au plus tard. L'absence de Gasparone devait évidemment jeter la troupe dans l'inquiétude et paralyser son action, si toutefois cette bande, comme il n'y avait pas à en douter, était formée par lui. Il allait donc bon train au risque de crever les chevaux.

Vers onze heures du soir on approchait de Monte-Fortino, que les papes firent autrefois détruire à coups de canon pour empêcher les brigands de s'y réfugier, lorsque tout à coup une décharge de mousqueterie se

fit entendre et les quatre chevaux roulèrent sur la route. Une quarantaine d'hommes armés jusqu'aux dents enveloppèrent la voiture, s'emparèrent des sbires et du tueur de brigands qui furent garrottés et placés chacun sur une mule. Gasparone, rendu libre, prit la direction du cortége.

Pour comprendre comment Gasparone avait été délivré, il est nécessaire de dire que parmi les auditeurs de l'auberge de Mola, l'Anglais n'était autre que le lieutenant de Gasparone. Sous ce déguisement il avait pu suivre le tueur de brigands, et, dès qu'il vit s'éloigner la voiture où était son chef, il s'était empressé d'enfourcher une mulle, et prenant par les sentiers de la montagne, il avait été prévenir ses compagnons qui firent volte-face et vinrent attendre le tueur de brigands juste à la bifurcation de Valmontone.

— Eh bien, dit Gasparone au tueur de brigands, la fortune est capricieuse.

— Chacun son tour, répliqua le tueur de brigands. Allons, décidément je baisse; j'aurais dû me méfier de votre Anglais.

— Vous êtes modeste. Le tour était bien joué et les précautions bien prises; mais Gasparone n'est pas Spatolino, vous n'êtes pas de force à lutter avec moi. Vous avez affaire à plus fin que vous, mon bonhomme. Je vous conseille de prendre votre retraite.

— C'est à quoi je pensais.

— Bon, mais en attendant, j'ai une idée que je tiens à mettre à exécution.

— Faites, je sais ce qui m'attend...

— Oh ! je ne veux pas vous tuer ! vous m'amusez trop pour cela ! Sans vous, foi de Gasparone, le métier serait bien maussade. Vous allez enfourcher cette mule que j'aurai l'honneur insigne de conduire à la main jusqu'aux marais Pontins où les diamants du pair de France passeront de sa voiture dans mes poches, et cela sous vos yeux, ce qui ne manquera pas d'originalité.

Le tueur de brigands sourit de l'air de quelqu'un qui veut dire : Compte là-dessus, mon bonhomme.

Gasparone ne vit pas ce sourire, sans cela il eût assurément deviné la pensée qui la faisait naître.

— En route, tout le monde, dit-il, et hâtons le pas.

Puis s'arrêtant tout à coup, il appela un de ses compagnons :

— Vitripelli !

— Que voulez-vous, capitaine ?

— Voilà cinq sbires qui m'embarrassent, *fais-en ton affaire.*

Or, ces mots : fais-en ton affaire, étaient dans la bouche du brigand synonyme de : *tue-les.*

— Pourquoi tout de suite ?

— Ils sont gênants.

— Bah ! nous leur empiffrerons demain matin l'estomac avec des balles et nous les attacherons aux arbres de la route, comme de petits saint Sébastien.

— L'idée est drôle, mais dangereuse. Finissons-en et pas de bruit !

Quelques minutes après, c'en était fait des sbires, dont on cacha les corps dans des broussailles, et on se remit en route.

On marcha toute la nuit. Vers dix heures du matin, la troupe était rendue dans les marais Pontins, au pied des montagnes et à trois kilomètres seulement de la Via Pia, par où devaient passer les diligences et les voitures du pair de France.

Les brigands ignoraient que les voyageurs avaient couché à Mola; vers le milieu du jour, ne voyant rien venir, ils crurent qu'ils avaient devancés l'heure. Gasparone envoya un homme aux renseignements à l'un des relais de poste établi sur la route, il apprit qu'on attendait encore des voyageurs.

Le temps s'écoulait et rien n'annonçait l'arrivée de la voiture. Gasparone dit au tueur de brigands :

— Ah çà, signor Rotoli, ne pourriez-vous pas me renseigner sur les causes de ce retard ?

— Vous êtes plaisant, Gasparone ; vous croyez que pour sauver ma peau, je vais trahir vingt-cinq personnes ! Allons donc !

— Oh ! rassurez-vous, signor, je ne veux rien par la force ; je me suis promis de vous laisser la vie sauve, et, dit-il, en regardant ses hommes, personne n'enfreindra ma volonté.

Puis appelant son lieutenant :

— Une fois placé dans le vetturino, qu'a fait le juge ?

— Il est rentré dans l'hôtel pour parler au voyageur, répondit en pur italien le faux Anglais ; mais vous comprenez, capitaine, que je ne l'y ai pas suivi, j'avais trop peur d'être deviné par ce juge maudit.

— Je comprends tout maintenant, sachant nos hommes sur la route, il aura retardé le départ des voya-

geurs, cet aimable signor. Cinq hommes et toi suffiront pour arrêter la diligence; au signal convenu, je t'amènerai du renfort. Je vais avec mes hommes faire les honneurs de ma salle à manger au signor Rotoli. Ne quittez pas votre poste, je vous enverrai de quoi vous refaire l'estomac, mes braves; la nuit a été chaude, et qui travaille bien doit bien manger.

— Et bien boire, ajouta un des vieux bandits, dont la trogne rayonnante était loin d'annoncer un buveur d'eau.

Une heure après, Gasparone et sa bande étaient avec le tueur de brigands, assis par terre autour d'un jeune porc rôti de la veille et d'où chacun découpait un morceau à son choix.

— A votre santé, signor juge, disait Gasparone en approchant gaiement son gobelet de fer-blanc de celui du tueur de brigands qui, ayant pris bravement son parti, ripostait joyeusement :

— Au plaisir que j'aurai, capitaine, à vous en offrir autant dans le fort Saint-Ange.

Mais laissons un instant les brigands et leur ennemi vider ensemble quelques bouteilles de Monte-Fiascone, et revenons un instant à Mola, où les voyageurs un peu remis des terreurs de la nuit, après un excellent déjeuner, reprirent la diligence retardée fort heureusement pour nous, du moins nous le supposions, par l'orage de la veille.

Avec la venue du soleil la peur s'était envolée; d'ailleurs, rassurés par ce que nous avait dit en partant notre sauveur, nous passâmes tout le jour à rire, à

chanter, à admirer cette gigantesque et étrange nature. La nuit enfin commença à descendre sur les arbres et les rochers dont elles faisaient autant de fantômes ; la peur nous aurait repris vite, mais heureusement nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette Méditerranée que nous cotoyions en contournant toutes les corniches des collines et des montagnes géantes, à travers lesquelles la route a été percée. C'est un spectacle à la fois poétique et curieux. Des navires glissant légèrement sur la Méditerranée il semblait jaillir des millions d'étincelles, et de loin ces longs sillages lumineux étaient comme autant de comètes se promenant resplendissantes dans un ciel bleu. Bientôt la nuit plus noire ne laissa plus venir à nos regards que les feux perçants des navires, la fatigue commença à s'emparer de nous, et chaque voyageur s'organisa de son mieux pour essayer, en dormant, d'oublier les lugubres récits de nos aimables convives de la veille.

Parmi mes compagnons de route le plus jeune était l'étudiant ; il avait en face de lui une dame coiffée d'un chapeau blanc. Personne d'entre nous ne la connaissait. Elle avait pris place dans notre voiture à Mola, où nous avions relayé la nuit, et à la vue d'une dame, notre étudiant, le seul qui eût mis le nez à la portière lors du relais, s'était empressé de dire au conducteur qu'il y avait une place en face de lui. La dame invisible, grâce au voile épais qui lui couvrait le visage, prit cette place et remercia l'étudiant par un signe de tête.

La richesse de la mise de cette dame, paraissait indiquer une jeune femme. Peut-être appartenait-elle à

cette famille anglaise établie dans l'hôtel des bains de Cicéron. Une fois en route on ne s'occupa plus de la voyageuse, qui paraissait vouloir garder le mutisme le plus complet.

Mes compagnons dormaient, et j'allais moi-même me livrer au sommeil, lorsque tout à coup mes yeux, se familiarisant avec l'obscurité, je vis la tête de la dame se pencher vers celle de l'étudiant, et j'entendis ces mots :

— Monsieur, je ne suis pas ce que vous croyez !

Une envie de rire m'étranglait, car je soupçonnai aussitôt quelques tentatives imprudentes de la part de notre étudiant, qui cherchait aventure partout. Je me renfonçai dans mon coin, et feignis de dormir. Peu d'instants après, j'aperçus le bras de M. Jules M*** qui faisait des efforts pour amener à ses lèvres la main gantée de sa voisine, et, n'y pouvant parvenir, il penchait la tête à son tour pour prendre le baiser qu'on lui refusait avec opiniâtré ; le colloque suivant s'établit à voix basse :

— Je vous assure monsieur que je ne suis pas ce que vous croyez.

— Comment ! vous ne seriez pas une femme jeune et belle, une femme séduisante, italienne ou anglaise ?... Sous ce costume vous cacheriez un sexe qui n'est pas celui que je soupçonnais ?

— Vous êtes dans l'erreur, jeune homme ; je suis une femme, dit-elle en riant, mais, je vous le répète, quand il fera grand jour votre témérité vous causera des regrets.

A peine ces derniers mots sont-ils prononcés que les voitures s'arrêtent brusquement. Puis des imprécations formidables, des jurons à épouvanter le ciel se croisent dans l'air. Le conducteur se lamente, et les postillons se couchent la face à terre, sur le milieu de la chaussée, les chevaux sont dételés et abandonnés. Tout cela se fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Le docteur Brech..., que ce silence subit arrachait au sommeil, demande le premier, avec son flegme ordinaire, à quelle cause il doit l'interruption brutale de ses songes.

— Est-ce que les attelages sont encore à recoudre? Serions-nous déjà au relais? Voyez-vous quelque chose?

— Cher docteur, lui répondis-je, de la lucarne où je suis, je vois... qu'il fait noir comme dans un four.

— C'est quelque mendiant attardé dans le marais qui demande son chemin et l'heure qu'il est, une escorpette à la main dit R. de G..., le jeune officier de marine.

— Ah! cher docteur, s'écria l'étudiant.

— Quoi donc?

— Voyez! il y a trois hommes par terre, en travers de la route, et les chevaux se promènent... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Est-ce bien possible? répliqua le docteur. Serions-nous donc arrêtés par de vrais brigands... Gasparone se serait-il débarrassé du juge? Et il partit d'un grand éclat de rire.

— Eh bien?

— Offrez-moi une prise.

— Voilà M. Berth... qui rêve tout haut.

— Donnez-moi toujours; je suis pressé de m'éveiller pour voir les Pontins.

— Vous allez les voir au grand complet, cher ami, et avec les ornements qui en font le charme.

Et le bon docteur tira de sa poche une magnifique tabatière en argent de Toula, d'une ciselure exquise et d'un dessin bizarre. C'était un cadeau d'un grand et riche boyard moscovite, à qui il avait, disait-il, *démoli* une jambe. Comme il présentait sa tabatière à Berth..., la porte s'ouvrit avec fracas, et une tête d'homme apparut au milieu de nous. L'individu qui introduisait sa tête d'une manière aussi insolite n'avait rien de rassurant, car avec lui un fusil d'une longeur respectable était aussi entré dans notre compartiment. Le souhait du docteur était rempli : nous étions arrêtés par des brigands.

— Descendez tous, et face à terre, dit un bandit d'une voix brève.

J'expliquai au docteur le sens de ces paroles dites en italien très-pur.

— Vous voilà, mon cher docteur, à même de palper au naturel le crâne de ces messieurs, et de démentir victorieusement les théories de Gall et de Spurzheim, dit le baron d'Hoy...

— Et la prétendue absurdité des cinquante-trois bosses qu'ils ont inventées, ajouta Léon Berth...

A mesure que les voyageurs descendaient de voiture, ils étaient couchés, la face à terre, sur le rebord de la

chaussée, et rangés aussi près que possible les uns des autres afin que la surveillance fût plus facilement exercée.

Un des bandits, tenant à la main une énorme espingole, observait tous nos mouvements, prêt à briser la tête de quiconque eût tenté de résister ou de s'enfuir, précaution bien inutile de leur part ; mais il n'y avait rien à dire, rien à faire avec ces autocrates de grands chemins. D'ailleurs qu'eussions-nous pu tenter ? nous étions sans armes. Cinq bandits étaient devant nous, un plus grand nombre de bandits pouvaient être cachés dans les broussailles, faisant le guet, et, comme leurs compagnons, munis de stylets et d'espingoles. Il eût été téméraire de tenter la moindre résistance, bien que nous fussions plus de vingt personnes; mais témérité n'est point courage.

Les voitures dételées, l'une d'elles renversée, les brigands se mirent immédiatement à l'œuvre avec une prodigieuse activité. Ils fouillèrent les caissons, retournèrent les coussins des voitures ; puis les malles, les sacs de nuit, les cartons à chapeaux, tout le bagage enfin fut descendu, ou plutôt lancé sur la route, éclairée seulement par ces myriades de phalènes dont j'ai parlé, et qui donnaient à cette scène une physionomie dantesque.

Les malles une fois à terre, il fallait les ouvrir : les mains des bandits s'introduisirent dans tous les goussets, palpèrent tous les vêtements, et les clefs disparurent en compagnie des portefeuilles, de la monnaie, des tabatières, des montres. Un pick-poket de Londres ou de

Newcastle n'eût point montré plus d'habilité dans ce genre d'exercice. N'oublions pas de dire que les bandits se montrèrent galants : ils ne fouillèrent pas les dames.

Ils essayèrent d'ouvrir les malles. Cette confusion de clefs les embarrassait. Ils recoururent à un moyen extrême, ce fut de les forcer et de les enfoncer toutes.

Jusqu'ici personne n'avait osé bouger. Les uns étaient terrifiés, les autres trouvaient curieux d'être dévalisés. Tout le monde était resté silencieux, attendant avec anxiété la fin de ce drame. Seul, le Génois habitué à de telles rencontres au Mexique, inclina doucement la tête vers celle du docteur Brech..., et lui dit à l'oreille :

— Nous sommes seize hommes, monsieur, à la merci de cinq bandis ; ils ne sont que cinq, j'en suis sûr ; je les observe depuis que nous sommes là, honteusement couchés sur le ventre. Voyons ! un bon coup de main, et nous pouvons nous en débarrasser ! Quant à Gasparone, il est bien pris, car je ne le vois pas. Allons, monsieur, est-ce dit, sautons-nous sur ces drôles ?

— Diable ! fit le docteur sur le même diapason, mais vous ne comptez pas ces magnifiques escopettes qui brillent dans l'obscurité, et ces pistolets et ces stylets accrochés aux ceintures... Puis, d'ailleurs, cette position, quel que soit son peu d'agrément, me plaît assez. A vous dire vrai, je ne suis pas faché de me trouver en face de ces bandits et d'être dévalisé par eux... Cela n'arrive qu'une fois dans la vie, monsieur ; les souvenirs d'ailleurs sont le soleil de la vieillesse ; heureuse aventure !...

— Oui, sans doute, monsieur, c'est une bonne fortune, répartit ironiquement le Génois ; mais vous vous amuserez mieux encore tout à l'heure quand ils vous auront dépouillé de la tête aux pieds, et qu'ils ne vous auront pas même laissé le vêtement que saint Roch avait conservé et à travers lequel la bise soufflait si fort et si...

— Ah ! diable !... vous croyez, signor, qu'ils sont si intéressés ?

—Pensez-vous donc qu'ils soient venus ici risquer leurs têtes rien que pour égayer votre vieillesse ?

— Attendez un peu, signor ; je vais faire part de vos réflexions à mon voisin, un archéologue qui connaît toutes les histoires de brigands, depuis Nemrod jusqu'à José-Maria. Nous allons lui demander son avis... Dites donc, cher bibliophage?...

— Quoi? cher trompe-la-mort.

— Vous savez bien, ce grand monsieur sec qui a été au Mexique?

— Oui! le Génois; eh bien?

— Il me propose un plant d'insurrection.

— J'aimerais mieux un plan d'asperges.

— Vous êtes assommant, mon cher, écoutez donc ?

— J'écoute!

— Il me propose une tentative, une prise d'armes.

— Contre qui?

— Parbleu, pas contre les buffles de ces marais, dont vous entendez les mugissements...

— J'aimerais au contraire que ce fût contre ces innocentes bêtes.

— Pourquoi cela ?

— C'est que nous aurions au moins la chance de conserver notre peau.

— Alors, vous croyez...

— Que ce qu'on vous propose est impossible et que nous avons tout à gagner à faire les morts...

Ce dialogue fut interrompu par un coup sourd suivi d'un craquement comme celui d'une caisse qu'on effondre. Le Génois, qui avait l'œil et l'oreille aux aguets, eut bientôt reconnu que c'était l'une des siennes qu'on brisait, et, avec la rapidité d'un lion blessé, il alla d'un bond tomber au milieu du groupe de bandits, en s'écriant :

— Halte-là, signori ; peste, vous n'y allez pas de main morte, une caisse toute neuve !... en bois de rose... qui préserve des vers encore... Une caisse qui vient de l'Inde... Diable ! elle m'a coûté trente scudi... Ouvrez-la, puisque vous en avez la clef...

Les bandits furent un moment stupéfaits de cette audacieuse réclamation. C'était presque un commencement de révolte. Ils essayèrent d'étouffer ses cris et ses imprécations. Mais, la résistance énergique qu'il opposait menaçant de compromettre le succès de leurs opérations, l'un d'eux, qui paraissait commander la bande, cria : Tuez-le.

C'en était fait du malheureux ; l'un des bandits le tenait déjà par la gorge et se disposait à lui couper la parole d'un coup de stylet, lorsque la femme de l'intrépide Génois étreignit le bandit avec force dans ses bras, l'embrassa avec frénésie en implorant la grâce de

son mari. Les brigands se laissèrent toucher; mais un coup de crosse de fusil acheva de le rendre docile.

En ce moment nous vîmes apparaître tout le long des arbres de la route comme des ombres que nos yeux, plus habitués à l'obscurité, reconnurent bientôt pour être de véritables hommes.

— Dites donc, cher Génois, ils sont plus de cinq ! bien nous en a pris de ne pas vous avoir écouté.

Le Génois murmura comme une plainte, et, se tâtant le bas des reins : Les gredins ! dit-il en français ; un peu plus haut, j'étais brisé !

Les bandits étaient dans l'embarras. Comment ouvrir une cinquantaine de caisses et de sacs de nuit ? Celui d'entre eux qui avait palpé la plupart des poches et recueilli les clefs, se rappelant qu'il en avait rencontré un trousseau considérable dans les poches du docteur Brech..., vint recourir à son obligeance pour les appareiller aux serrures et aux cadenas. Impatienté de la lenteur du docteur à se rendre à son invitation, le brigand le saisit par le collet de son habit, l'enleva de terre et le posa sur ses jambes, comme il eût fait d'un fantoccio ; puis, lui mettant les clefs sous le nez, il lui fit signe de procéder prestement à l'ouverture de tout le bagage.

Le pauvre docteur eut beau prendre sa voix la plus douce pour expliquer au bandit que les clefs n'ouvraient que des meubles laissés à Paris ; qu'il n'avait, lui, dans tout cela qu'une caisse, laquelle était déjà veuve de son contenu ; le malandrin, s'imaginant qu'il y mettait de la mauvaise volonté, tira de sa ceinture un pistolet

qu'il lui plaça sur la gorge, tandis qu'un autre bandit lui caressait, en jurant sourdement, les omoplates avec la crosse d'un fusil. Ces menaces pouvaient en définitive avoir une issue fatale pour le docteur, et, au risque de me faire tuer moi-même, j'intervins dans ce débat. Quelques mots firent cesser cette méprise. Le docteur fut ramené à sa place et recouché la face à terre. Tout aussitôt les serrures furent brisées à coups de hachette et les malles vidées sur la chaussée, sans plus de précautions.

Le malheureux docteur se livrait aux plus interminables récriminations contre la fatalité, la destinée, etc.; de son côté, Raoul de G... répondait par une kyrielle de malédictions que je n'enregistrerai pas ici de peur d'effrayer le lecteur. Comme le premier venait de lancer un formidable juron arraché par la douleur, il disparut entièrement sous un manteau de pâtre, qu'un des bandits lui jeta sur la tête pour étouffer sa colère. Il en fut un moment très-inquiet, et me demanda tout bas la cause de cette nouvelle avanie.

— C'est, mon cher académicien, pour vous épargner une ophthalmie incurable. L'air des marais Pontins est, comme vous le savez, pernicieux!

— Ils sont en vérité d'une politesse et d'une attention!...

— Et, ce disant, il faisait des efforts inouïs pour éloigner le manteau puant qui lui couvrait la tête.

— Docteur? dit Léon Berth...

— Eh bien! financier.

— Passez-moi donc une prise pour tuer le temps.

— Que le diable vous la donne... Mais attendez donc, cher ami. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il n'a mis la main que dans une poche...

— Qui ça, le diable?

— Eh non! le bandit qui m'a détroussé.

Et en effet il tira de sa poche, avec des précautions infinies, la bienheureuse tabatière de Toula, huma une prise à plein nez, avec cette longue et voluptueuse aspiration de narines qui révèle un priseur de goût; puis il la passa généreusement à Léon Berth...

— Je suis moins heureux que vous, dit le baron d'Hoy..., je n'ai plus ma montre; ces messieurs se sont chargés de la mettre à l'heure.

A ce moment, un des bandits, passant près du docteur, lui heurta les deux jambes en trébuchant.

— Il est écrit là-haut que je vais être mis en morceaux. Ces gredins-là m'ont avarié les épaules et les reins; ils endommagent à présent mes pauvres tibias...

— Ils les convoitent peut-être pour en faire des sifflets, répartit le jeune marin.

Notre bon docteur, à moitié disloqué, était le seul d'entre nous qui conservât toute sa gaieté. Plus d'une fois, durant cette scène, à notre grand étonnement, il fut pris d'un rire fou. Il trouvait, à chaque instant, motif à plaisanter alors que tous les autres, les Anglais surtout, étaient dans la stupeur la plus profonde. Il serait impossible d'empêcher un Français de rire, même devant Dieu, disait un jour le plus spirituel des papes, Benoît XIV.

Cette scène de pillage dura depuis une heure jusqu'à

deux heures du matin. Un silence profond régnait sur les marais Pontins. On n'entendait que le frémissement du feuillage agité par une brise assez froide venant de la mer, et le bruit que les chevaux impatients faisaient en frappant de leurs sabots ferrés le pavé de la route. Les bandits se parlaient à voix basse, et telle était leur appréhension, qu'ils semblaient même s'effrayer de leur propre bruit. J'entendis plus d'une fois l'un d'eux dire à ses compagnons d'un air désappointé : *Credo che mi sono ingannato : dovevano essere solamente due, e sono tre...* Je n'attachais point pour le moment d'importance à ces paroles, dont le sens m'échappait, mais qui allait nous être bientôt révélé.

Enfin les bandits, n'en voulant qu'à l'argent et aux bijoux, après s'être assurés, par une nouvelle visite, qu'ils n'en laissaient plus, ni sur nous ni dans nos malles, appelèrent le conducteur des véhicules.

— Nous allons nous éloigner. Ces messieurs et ces dames garderont encore à terre, pendant un quart d'heure, la position qu'ils occupent... après quoi vous serez tous libres de continuer votre voyage... Addio ! signori.

CHAPITRE XVIII

Encore Gasparone. — Notre arrivée à Rome. — Mort du tueur de brigands.

Avant que les bandits eussent fini de nous intimer leurs ordres, la voix de Gasparone se fit entendre.

— Salut, signori et signore! Veuillez vous relever, je vous prie, et pardonner à mes camarades d'avoir été obligés d'user de telles rigueurs envers vous.

Aussitôt debout, nous restâmes stupéfaits en voyant que c'était bien là notre convive de la veille, et nous nous regardâmes tous, comme pour nous dire : Comment est-il ici? Pendant ce temps, Gasparone interrogeait le conducteur et s'informait pourquoi le pair de France n'était pas dans la voiture.

— Il a refusé de partir avec nous, signor; l'aventure d'hier l'a effrayé.

Gasparone fronça le sourcil et murmura quelques mots qui nous semblèrent être des jurons étouffés. Puis, reprenant le sourire le plus gracieux :

— Désolé de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous. Riccio, dit-il à l'un des hommes, qui tenait une torche à l'aide de laquelle nous avions pu voir et reconnaître Gasparone, laisse la torche à ces messieurs.

Comme il allait disparaître derrière les arbres qui bordent la Linea Pia, le docteur s'écria :

— Pardon, signor Gasparone, un mot, s'il vous plaît?

— Faites vite, cher docteur ; vous êtes médecin, je crois ?

— Pour vous servir.

— Grand merci, signor, je me porte à ravir et j'espère n'avoir jamais d'autre maladie que celle-ci, dit Gasparone en montrant la crosse d'une escopette.

— Je te souhaite une corde pour te guérir, capitaine de l'enfer, murmura le Génois, auquel je fis signe de se taire.

— Que vouliez-vous me demander, docteur?...

— Parbleu! comment vous vous êtes tiré des griffes du *gros monsieur* d'hier au soir.

Gasparone, se rapprochant aussitôt, nous dit à voix basse :

— Comment, vous avez cru à cette comédie? J'avais besoin de retarder votre diligence d'un jour; ma bande était disséminée ; comme je craignais que votre duc et pair ne se fît accompagner, il me fallait tous mes hommes. Le prétendu tueur de brigands n'est autre que mon lieutenant. Pour vous en convaincre, je vais, à l'aide de cette torche, vous montrer notre homme, qui attend là tranquillement l'issue de l'expédition. Il va se

trouver bien penaud quand il saura le duc absent. Ceci entre nous, ajouta-t-il en posant un doigt sur sa bouche, chacun a son amour-propre. *Bona sera*, signori! Et prenant la torche de la main d'un de ses hommes, il se dirigea vers le bord de la route où, par un mouvement prémédité de Gasparone, nous apparut la figure du tueur de brigands, qui devint souriante aussitôt que Gasparone lui eut dit quelques mots à l'oreille.

Un coup de sifflet se fit entendre et quelques minutes après cette scène, il n'y avait plus que nous sur la route, les brigands avaient disparu.

Je renonce à décrire le désespoir de la plupart des voyageurs. Quelques uns plus morts que vifs récitèrent en dix minutes plus de *Pater* et d'*Ave* qu'ils n'en avaient dit pendant toute leur vie. Ils invoquaient tous les saints du paradis et vouaient les bandits aux marmites de l'enfer. Dans ce concert d'imprécations, les postillons n'étaient pas les moins véhéments; mais je savais à quoi m'en tenir sur cette indignation. Je n'ignorais pas que la plupart des postillons de Fondi et des marais étaient les auxiliaires les plus utiles et les plus dévoués des brigands, avec lesquels ils partageaient le butin sans courir de risques.

Jacopo, notre conducteur, s'approcha, et, dans un patois moitié napolitain, moitié romain, il essaya de me prouver comme quoi tout le monde avait sagement fait de rester calme : « Nous devions remercier le ciel de n'avoir que notre argent volé et nos bijoux enlevés; cela était peu de chose, ajouta-t-il. » Le docteur l'examinait depuis quelque temps avec la plus scrupuleuse

attention, à la lueur blafarde d'une lanterne que les bandits avaient laissée sur la chaussée.

— Cette figure n'est-elle pas celle d'un gueux fieffé? nous dit bas le docteur. Que vous en semble? Je ne serais pas étonné que cet homme fût un compère de Gasparone. Voyez, il a conservé ses breloques... sa montre... son épingle !...

Puis, s'adressant à cet homme :

— Mon ami, offrez-moi donc une prise de tabac, si vous en avez... Le mien est entre les mains des bandits.

Le conducteur, bien que n'entendant point la langue française, comprit néanmoins au mot tabac, et au geste expressif bien connu des priseurs que lui fit le docteur Br., que celui-ci lui demandait de mettre sa tabatière à son service.

— Que vous disais-je? fit le docteur avec une colère concentrée : il est évident que cet homme a trempé dans l'odieux guet-apens dont nous venons d'être les victimes... Nous devrions en faire un auto-da-fé pour l'exemple !

Je fis signe au docteur d'avaler sa langue. Il eût été très-dangereux d'exprimer hautement ses soupçons, les bandits n'étant encore qu'à peu de distance de nous; Jacopo, pour anéantir les preuves vivantes de sa trahison, pouvait bien nous faire occire. « Il n'y a, dit un proverbe, que les morts qui sachent se taire. »

Chacun de nous avait des pertes à regretter, moins peut-être à cause de la valeur des objets qu'à cause des souvenirs qu'ils rappelaient. Les uns se voyaient enlever des sommes assez importantes; les autres, seulement

quelques piastres et des bijoux. Le docteur perdait sa montre, sa tabatière et mille écus en or. Notre étudiant aussi sa montre et quelques piastres ; mais il poussait des soupirs comme un soufflet de forge. Le docteur, impatienté de le voir dans cet état de tristesse, l'apostropha assez rudement :

— Qu'avez-vous donc ? lui dit-il; vous avez l'air sinistre comme la porte d'un cimetière, et vous poussez des soupirs à décorner tous les bœufs de la Romagne.

— Ah ! monsieur ! ils m'ont enlevé le seul objet qui eût à mes yeux un bien grand prix !

— Pour une montre volée, n'allez-vous pas perdre la tête ?

— Ma montre, monsieur ! ma montre, ah ! je n'y tiens pas.

— Mais que regrettez-vous donc tant ?

— Ce que je regrette ?... ah ! c'est le cordon qui l'attachait... un cordon en cheveux !... un souvenir !

— Eh bien, dit le docteur en riant, si ce n'est que cela, celle qui vous l'a donné, quand elle apprendra *vos malheurs*, aurait l'âme bien peu délicate si elle ne vous en offrait pas un autre immédiatement...

— Pauvre Fanny !

Ces mots furent prononcés si bas que nous les entendîmes à peine.

Pendant que les cochers couraient après les chevaux dispersés, nous relevâmes la première voiture, la seule qui eût été renversée, je ne sais pourquoi ni comment. Cela fait, c'était sans doute quelque chose, il restait à reconnaître la situation du bagage, et ce n'était

pas facile. Le clown Auriol, marchant sur des goulots de bouteille, éprouvait moins de difficultés que nous à nous faufiler dans cet amas de nippes. Qu'on se figure tous les magasins du Temple bouleversés par un ouragan, et l'on n'aura encore qu'une idée incomplète du désordre et de la confusion qui régnaient dans notre bagage semé sur une étendue de plus de cent pas. Les uns couraient après une chemise, une chaussette; celui-ci après sa va lise, celui-là après un carton à chapeau ; c'était un tohu-bohu comique.

Le bagage de deux ou trois voyageurs, malgré l'ennui des recherches, peut encore se reconstituer sans beaucoup d'efforts, mais il s'agissait ici d'une vingtaine de voyageurs. Tout le monde parlait à la fois, courait çà et là ; chacun rejetait loin de lui les objets qu'il ne reconnaissait pas pour sa propriété. On ne s'entendait pas; rien n'avançait. Chacun dans son idiome maugréait, maudissait tout haut les marais Pontins, et tout bas les bandits.

Au moyen d'une lanterne attachée à la roue d'une des voitures, j'établis un phare autour duquel on se précipita pour vérifier la nature et la marque des objets qui tombaient sous la main, et qu'il eût été impossible de reconnaître dans l'obscurité.

Cette recherche menaçait de durer vingt-quatre heures; et ce genre d'exercice gymnastique ne me souriait pas le moins du monde. Une idée me vint : c'était de rassembler le bagage éparpillé en autant de tas qu'il y avait d'objets de nature différente. Cela simplifierait nécessairement le travail.

Je demandai un moment de silence; Jacopo expliqua la proposition; elle fut agréée à l'unanimité. Deux catégories furent formées, les objets des hommes d'un côté, ceux des dames de l'autre.

Il y eut évidemment des lenteurs. Il y avait dans le nombre, des voyageurs qui, pour chaque guenille qui leur tombait sous la main, recouraient à leur femme pour reconnaître leur marque.

Lorsque je vis tous mes compagnons livrés avec une louable ardeur à la recherche de leurs effets, j'allai, sans rien dire, m'asseoir sur le rebord de la route, à quinze pas en arrière des voitures, au bord du canal, et j'allumai un cigare.

Il y avait environ trois quarts d'heure que j'étais étendu dans mon manteau, lorsque le docteur vint à moi en me disant :

— Eh bien, bibliomane, il y a une heure que je vous cherche... Que faites-vous donc là ?... Tenez, voilà un Elzevir grande marge; cela doit être à vous!

— En effet! *les Femmes galantes* de Brantôme...

— Peste! *les Femmes galantes!* rien que cela pour vous distraire!

— Que voulez-vous, cher docteur, je fais des recherches historiques.

— Me direz-vous, enfin, ce que vous faites là ?

— Ce que je fais? je fume et j'attends.

— Vous attendez quoi?

— J'attends que vous ayez fini votre gymnastique et votre triage. Ce qui restera sur le pavé ne pouvant être qu'à moi seul, je me dispense de la peine de chercher

et de courir. Je n'aurai plus qu'à ramasser et à mettre le tout dans une caisse quelconque.

Le jour commençait à poindre ; on rechargeait les bagages, lorsque deux voitures, une berline et un fourgon, s'arrêtèrent devant nous, empêchés qu'ils étaient, de continuer leur route, par nos voitures et les caisses amoncelées de chaque côté. Un homme coiffé d'un bonnet écossais mit la tête hors la portière, et s'informa de la cause qui nous retenait à pareille heure. C'était le duc et sa femme ; ils avaient couché à Terracine. Ayant du temps devant eux, et n'ayant plus que huit heures de marche pour arriver à Rome, ils n'avaient point jugé prudent de s'aventurer la nuit dans les marais.

En voyant les équipages du duc, je me rappelai aussitôt les paroles du bandit : *Sono tre, e dovevano essere due*. J'en fis part au duc, qui, de son côté, nous raconta la scène de Fondi. Son courrier nous rapporta qu'à tous les relais il avait remarqué l'air affairé, étrange, des postillons se parlant bas à l'oreille. Le doute n'était plus possible : c'était le duc qu'on avait signalé de Naples, et qu'on attendait à son passage dans les marais Pontins pour lui enlever sa caisse et ses bijoux.

Il était cinq heures lorsque nous nous remîmes en route. Nous arrivâmes sans autre accident à neuf heures du matin. Notre étudiant s'était endormi depuis longtemps, et, quelque effort que nous fîmes pour le réveiller, il persista à rester dans la voiture.

— A cet âge, dit le docteur, le chagrin n'est point opiniâtre. Allons déjeuner ! Qui dort déjeune !

En entrant dans la salle à manger, la première per-

sonne que je rencontrai fut la dame au chapeau blanc, qui avait, à Mola, pris place dans notre compartiment, et avec laquelle M. Jules M. avait eu, on se le rappelle, un colloque galant des plus animés, que les brigands avaient brutalement interrompu. Cette dame frisait la soixantaine. Malgré moi, je poussai un si violent éclat de rire, que tout le monde en fut étonné. Le docteur et le baron, n'en comprenant pas la cause, paraissaient inquiets, supposant déjà que les événements de la nuit avaient bien pu déterminer chez moi une attaque de folie.

Le docteur me tâta le pouls, et fit de la main un geste qui semblait dire : Je n'y comprends rien.

Plus calme enfin, je pus expliquer la cause qui avait déterminé en moi cette explosion de rires qui l'avait inquiété un moment. Je lui narrai ce que j'avais vu et entendu, la nuit, en quittant Terracine, et ce qui condamnait à cette heure l'étudiant à se tenir jusqu'à Rome les yeux fermés et dans le plus profond sommeil. Nous rentrâmes déjeuner.

Tous les gens de l'hôtel et de la ville étaient aux portes et aux fenêtres. On ne s'était point expliqué ce retard de quatre heures. Les chevaux sellés et harnachés et le déjeuner nous attendaient depuis plusieurs heures. En un instant nous fûmes entourés et accablés de questions et de compliments de condoléance.

On vouait aux plus affreux supplices les misérables bandits qui nous avaient dévalisés ; l'on ne parlait de rien moins que d'ajouter de nouvelles cages de fer à celle que l'on nous montrait scellée sur la façade de la

mairie du lieu, et dans laquelle se trouvait encore la tête décharnée d'un bandit fameux, décapité depuis quinze ans, laquelle avait été exposée là pour effrayer ceux qui eussent été tentés de suivre son exemple. Ces braves gens étaient sincèrement désespérés de notre accident.

Le conducteur fit sa déclaration devant le magistrat de la localité. Plusieurs dragons furent expédiés en grande hâte à la poursuite des bandits, qui, au dire de tous les habitants, allaient être ramenés incontinent pieds et poings liés. Les dragons partirent en effet au galop de leurs montures. Une heure après, on eût pu voir, à trois milles environ de la ville, tout au bas de la côte, les chevaux paître en liberté, et les hommes dormir à l'ombre.

En déjeunant, le docteur se mit à maugréer contre le faux tueur de brigands. J'en veux moins à Gasparone qu'à cet hypocrite maudit, disait-il !

— Vraiment, docteur, pouvez-vous croire ce qu'a dit Gasparone? Je crois moi bien plutôt que le pauvre diable de tueur de brigands était son prisonnier. Comment? je ne le sais pas. Mais enfin jamais je ne croirai à la perfidie de ce bon gros homme.

— Je crois tout de ces gaillards-là, grommela le Génois, qui ne cessait de se frotter les reins.

J'étais le seul de mon avis, je dus me taire.

A partir de Cisterne, la route étant plus sûre, le duc, qui nous avait suivis le long des marais Pontins, nous quitta, en nous donnant rendez-vous à Rome, où nous devions être quelques heures après lui. Il semait partout la nouvelle de notre accident.

A Albano, où nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi, tous les habitants étaient aux portes et aux fenêtres comme un jour de fête. La populace, les gamins, les citadins, escortaient nos voitures, en nous regardant avec des yeux étonnés. Nous étions, il paraît, plus intéressants que des mastodontes ou quelques autres fossiles antédiluviens. Ce ne fut qu'à la poste que nous apprîmes la cause de l'agitation qui régnait dans la ville. Depuis quinze ans on n'avait point entendu parler d'une arrestation aussi considérable.

Comme à Velletri et à Gensano, toutes les autorités étaient sur pied, et la police nous apparut sous la forme d'un vénérable Albanais d'un embonpoint monacal. Au bout d'une demi-heure d'un interrogatoire mille fois croisé et heurté par les questions les plus saugrenues, il dit qu'il lui paraissait prudent d'attendre des ordres de Rome; mais que nous pouvions nous rassurer, que les bandits seraient pris et livrés à la justice, qui leur ferait expier leurs forfaits...

Enfin, à six heures du soir, nous entrâmes dans Rome. Là, comme sur la route, on connaissait déjà les événements de la nuit. De la porte Saint-Jean, par où nous entrâmes, on nous fit escorter par plusieurs dragons, qui avaient ordre de nous conduire au pas. De leur côté, nos postillons n'étaient pas fâchés de jouer un rôle dans cette entrée, et de se faire remarquer. Ils nous menèrent avec une gravité d'emprunt, tout à fait théâtrale, mais parfaitement en rapport avec la circonstance. J'avoue qu'ils nous firent oublier un instant les angoisses de la nuit; de fait, ils avaient plutôt l'air de

conduire le diable en terre que des voyageurs à l'auberge.

Une population compacte se pressait autour de nous, et des groupes nombreux de curieux stationnaient le long du Corso. Cette foule était silencieuse comme l'est une population émue par le récit d'un grand événement. Enfin, grâce au ciel, nous touchions au terme de nos tribulations; nous entrâmes dans la cour de la douane. Il nous semblait juste qu'ayant été à moitié dévalisés par les bandits, on nous fît grâce de la visite. Il n'en fut rien. Le gabelou romain avait les yeux fixés sur nous, et ici, comme à Terracine, nous dûmes ouvrir nos bagages. Le fisc ne perd jamais ses droits.

Cependant tout n'était point fini avec la police pontificale. Monsieur le gouverneur de Rome, plein de zèle pour le service qui lui était confié, nous attendait, escorté de tous ses sbires, pour dresser le procès-verbal de toutes les cisconstances qui avaient accompagné le vol audacieux dont nous venions d'être les victimes.

— Il n'y a pas de raison pour que nous ne restions pas là toute la nuit, du train dont vont les choses dans ce pays, grommela le docteur. Que les brigands se fassent pendre ou brûler vifs, je ne m'y oppose pas; je payerai même une place pour les voir; mais je me sens défaillir : allons dîner!

— Allons dîner! fîmes-nous tous en chœur, et nous quittâmes la douane.

— Et notre étudiant, où est-il donc?

— A propos... où est-il passé?... Monsieur Jules! monsieur Jules!

Et M. Jules, ne voyant plus en face de lui la dame au chapeau blanc, descendit prestement, et nous suivit, en ayant l'air de sortir d'un profond sommeil.

Comme nous traversions la place d'Espagne pour aller occuper nos logements, retenus depuis quinze jours chez Cerni, nous entendîmes appeler :

— Docteur ! docteur !

C'était le duc et sa femme, qui se trouvaient campés au beau milieu de la place, eux et leurs gens, et se disposaient à passer la nuit à la belle étoile, faute de place dans aucun des hôtels de la ville. A cette époque de l'année, Rome regorge de voyageurs. Plus de quarante mille étrangers y viennent assister aux cérémonies et aux fêtes de Pâques, et il est souvent difficile d'y trouver un logement convenable.

— Bonsoir, docteur ! cria le duc.

— Bonne nuit, monsieur le duc.

Le lendemain, comme le docteur, l'étudiant et moi nous allions visiter les monuments de Rome, le docteur s'écria tout à coup au milieu de la rue San-Gregorio :

— Attention, le voilà !

— Qui ?

— Le faux tueur de brigands ! vous qui connaissez l'italien, appelez la police, qu'on s'empare de ce misérable.

Je suivis machinalement le conseil du docteur, et quelques minutes après nous étions entourés tous les quatre, y compris l'ancien juge, qui ne put s'empêcher de rire à gorge déployée, quand il sut que le docteur

voulait le faire arrêter, lui qui avait pour habitude d'arrêter les autres.

Sur un mot du tueur de brigands, les sbires s'éloignèrent, et nous fûmes bientôt au fait de ce qui s'était passé. Quand vous m'avez vu, à la lueur de la torche de Gasparone, j'avais derrière moi deux gaillards qui au moindre geste m'expédiaient dans l'autre monde, ce qui ne faisait pas mon affaire, ne voulant quitter cette terre, où d'ailleurs je me trouve bien, que lorsque j'aurai livré le signor Gasparone aux autorités papales.

— Comment, dis-je, vous y songez encore ?

— Plus que jamais. Au revoir, signori; avant peu, vous entendrez parler de moi...

— Mais j'oubliais; Gasparone m'a remis pour vous, messieurs, un cordon de cheveux qui peut être un souvenir précieux.

C'était le cordon de l'étudiant.

Deux mois après cette aventure, nous quittions l'Italie, et nous lisions dans les feuilles publiques que le fameux tueur de brigands venait de mourir d'une fièvre maligne. Le nouvelliste racontait, dans une biographie fort intéressante, les derniers moments de l'ancien juge, qui n'avait exprimé qu'un regret, celui de mourir sans avoir pu prendre Gasparone.

CHAPITRE XIX

Cependant il fallait en finir avec Gasparone, que la mort du tueur de brigands avait rendu plus audacieux que jamais.

Nul ne passait plus de Rome à Naples sans être pillé par les gens de sa nouvelle bande. Les voyageurs étaient rançonnés sans pitié à la barbe et malgré les efforts des dragons du pape.

En vain des postes avaient été établis le long de la route des marais, dans lesquels campaient des dragons prêts à défendre et à escorter les voyageurs. Les bandits massacraient les dragons et dépouillaient les voyageurs. Il n'y avait plus de tranquillité pour personne; les dragons étaient sur les dents, et le gouvernement aux abois. Les tentatives infructueuses pour rendre une sécurité convenable aux routes et aux chemins fit songer à ce dernier expédient.

Un cardinal fameux par son esprit, diplomate habile, fut député vers Gasparone avec de pleins pouvoirs pour traiter avec lui et sa bande, quelque exorbitantes que fussent leurs prétentions. A tout prix il fallait les prendre, n'importe par quel appât.

Le cardinal *** était un homme de petite taille, maigre, sec, très-vif, pétillant d'esprit et de causticité. Il était populaire dans Rome à cause de ses excentricités de manières et de langage. C'était un homme d'un mérite rare et doué d'une sagacité peu commune. Il reçut cette mission avec le même empressement et le même bonheur qu'un autre eût mis à accepter une ambassade. Il n'emporta avec lui ni croix ni bannière; il partit seulement avec son caudataire dont l'embonpoint formidable contrastait avec la mine chétive du prélat.

Le cardinal vint s'établir à Cisterne. De là il envoya des émissaires dans les marais Pontins, avec ordre de s'aboucher avec Gasparone et de lui demander une entrevue.

Le bandit, flatté dans son orgueil, accepta la proposition du cardinal, mais à condition qu'elle aurait lieu à l'endroit des marais qu'il indiquerait, ou que l'un de ses lieutenants ferait connaître seulement au cardinal, alors qu'il serait en marche pour venir au rendez-vous.

L'entrevue eut lieu à ciel découvert. Bien que Gasparone ne vît pas tout d'abord le piége qu'on allait lui tendre, il ne négligea cependant aucune des mesures de prudence réclamées en pareil cas. Toutes les précautions furent prises par les brigands pour échapper à une surprise. Des vedettes furent posées jusqu'à plus

d'un mille autour d'eux. Cela fait, armés jusqu'aux dents, ils s'acheminèrent vers le lieu du rendez-vous, au bas des revers perpendiculaires de l'Apennin, sur une éminence mamelonnée dominant tous les sentiers des marais Pontins.

Le cardinal arriva bientôt, monté sur une mule que le gouverneur de Cisterne avait mis à sa disposition: il était accompagné de trois hommes de la bande de Gasparone, que celui-ci avait courtoisement envoyés, dès le matin, pour escorter l'ambassadeur du saint-père. Dès que le rusé cardinal eut mis pied à terre, tous les bandits, Gasparone et ses officiers en tête, vinrent se jeter à ses pieds. Il fut bien étonné de se voir au milieu de scélérats tant de si bons chrétiens... On s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un bouquet de chênes verts dont le feuillage épais tamisait heureusement les rayons brûlants du soleil.

En gens qui connaissent la valeur du temps, les préliminaires furent courts; on entra de suite en matière avec un laconisme, du côté des brigands, qui étonna vivement le cardinal. On s'expliqua de part et d'autre avec une rude franchise.

— Je ne suis pas un Spatolino, moi ! et voici, Excellence les conditions de notre traité: D'abord et avant tout pour mes hommes.

1° Liberté pleine et entière, garantie pour eux, quels que soient d'ailleurs leurs antécédents;

2° Une piastre de pension par jour pour moi, Gasparone; la moitié pour chacun de mes lieutenants, et trois paoli pour les autres hommes sous mes ordres;

3° Enfin, le pardon et l'absolution générale de toutes les peccadilles commises par ces messieurs depuis leur enfance, et la remise des péchés pour lesquels la justice de Dieu et des hommes, aussi bien que la potence, pouvaient demander compte.

C'était bien le moins, après tout, disait Gasparone, que Sa Sainteté pût faire pour de si braves gens, qui consentaient à abandonner leur gagne-pain : c'est ainsi qu'il appelait leurs escopettes.

La liberé, la pension et le pardon des crimes commis par eux furent accordés après une discussion des plus animées. Mais pour mieux tromper ces routiers, le cardinal se montra inébranlable sur le chapitre de l'absolution... On ne pouvait pas la leur donner avant qu'ils eussent fait pénitence publique. Ils étaient couverts de si grands crimes! D'ailleurs le pape, ajouta le cardinal, l'avait bien autorisé à accorder les trois premières choses...; mais de la quatrième, l'absolution, il n'en avait point été question... Il fallait espérer de la bonté infinie du saint-père l'absolution qu'imploraient *de si braves gens.* — Qui ne demandent pas mieux, répliqua Gasparone, que de rentrer dans le sentier de la vertu; et dont quelques-uns mêmes, fatigués, dégoûtés de cette vie aventureuse et criminelle, ont l'intention de se faire moines!

A cette apostrophe du brigand, le cardinal se sentit jusqu'au fond des entrailles dévoré d'une envie de rire homérique; mais sa figure impassible ne révéla rien de ce qui se passait en lui; il eut l'air d'écouter sérieusement les projets de ces bandits, et continua de se retrancher derrière les ordres qu'il avait reçus.

Gasparone tint bon, et déclara, en se levant brusquement, qu'il ne terminerait rien sans la promesse formelle, sacrée, du cardinal, que les articles du traité seraient fidèlement exécutés.

— Vous me permettrez bien, Excellence, de me souvenir de Spatolino!

Pour sortir d'embarras, Son Éminence proposa un mezzo-termine qui parut devoir concilier les choses. Il dit qu'il fallait s'en rapporter à la bonté paternelle du pape; qu'il plaiderait leur cause volontiers, mais à une condition seulement, c'est que toute la bande se diviserait immédiatement en deux parties; l'une, sous la conduite de Gasparone, irait à Civita-Vecchia; l'autre, sous celle de son premier lieutenant, se rendrait à Ancône.

— L'absolution, ajouta-t-il, viendra vous y trouver tous, et vos pensions vous y seront exactement payées. Vous devez comprendre, Gasparone, que pour rendre la sécurité aux Marais et la confiance aux voyageurs, vous ne pouvez demeurer plus longtemps dans la montagne, ni vous ni aucun de *vos amis*.

— Sans doute, fit Gasparone.

— Avant toute chose, d'ailleurs, il faut donner au pape des preuves de bon vouloir et de repentir; la meilleure, à mon avis, est de vous conformer au conseil que je vous donne et de partir tout de suite.

— Nous comprenons bien, Éminence, qu'en échange d'une pension, de la vie et de la liberté que vous nous accordez, et surtout de l'absolution que vous nous promettez, nous devons absolument donner au pape un

gage sérieux de notre sincère repentir; mais qui nous garantit la foi du traité?

— Ma parole de cardinal devrait, ce me semble, vous suffire; mais qu'à cela ne tienne, je vais signer la promesse que je vous fais.

Et le cardinal fit écrire par son caudataire les quatre articles proposés par Gasparone, puis il y apposa son cachet et sa signature et remit l'acte entre les mains du bandit; réserves faites toutefois à l'endroit de l'absolution.

Sur l'ordre de leur chef, chaque bandit vint baiser la main du cardinal; puis ils déposèrent leurs armes à ses pieds en signe de soumission. Ils firent connaître les lieux qui leur servaient de retraite et partirent dès le lendemain pour se rendre dans les deux villes qui leur étaient assignées pour résidence.

Comme toutes les puissances terrestres, Gasparone devait aussi connaître ses jours de malheur : il croyait abdiquer volontairement sa royauté, il était brisé.

Dès l'arrivée des bandits à Civita-Vecchia et à Ancône, toutes les autorités des deux villes, prévenues par des dépêches secrètes, se portèrent au-devant d'eux et les accueillirent avec cette urbanité obséquieuse que possèdent les Italiens, et dont ils se servent avec une rare habileté quand ils veulent duper un ennemi.

On entra dans la ville dont les portes furent aussitôt fermées; et quand les brigands s'aperçurent qu'ils étaient joués, il n'était plus temps de songer à s'enfuir. Ils furent traqués, acculés comme des bêtes fauves, pris et enfermés dans des citadelles. Ils eurent beau invoquer

la foi des traités, la parole sacrée du cardinal, on les laissa blasphémer et cracher au ciel les plus horribles injures.

A quelques jours de là on transporta la population des misérables villages où ces brigands avaient établi leurs repaires; on en rasa toutes les masures. Les femmes des bandits, qui devaient suivre leurs maris, furent dispersées. Les unes vinrent à Rome et se firent *modèles;* — l'une d'elles, d'une beauté très-remarquable, devint l'*amie intime* d'un grand artiste français. Les autres se firent mendiantes et vécurent dans le vagabondage. Mais aucune d'elles n'obtint jamais la permission de se réunir aux bandits. Les enfants furent placés dans les hôpitaux de Rome.

Gasparone fut enfermé à Civita-Vecchia, on lui conserva la vie ainsi qu'à ses camarades; mais ce fut en prison qu'ils durent tous vivre et mourir.

Il y a quelques années encore, les voyageurs n'allaient jamais visiter Civita-Vecchia sans se rendre à la forteresse pour y voir le célèbre Gasparone.

Le lendemain de son entrée dans la forteresse de Civita-Vecchia, Gasparone reçut la visite d'un personnage dont la vue ne surprit pas peu notre bandit.

— Par le Christ! est-ce bien vous, Rotoli? vous n'êtes donc pas mort!

— Et n'en ai nulle envie, reprit en riant le tueur de brigands. Vous comprenez, Gasparone, que pour vous prendre dans le même piége que celui de Spatolino, il était nécessaire, pour éviter toutes méfiances de votre part, que je passasse pour mort. Moi vivant, il n'y avait pas lieu

de vous envoyer un cardinal, ce qui devait être le dernier moyen à employer.

— Eh bien ! foi de Gasparone, je ne vous en veux pas. J'étais las de cette vie active ; je vais me reposer, et vous ?

— Moi, reprit le tueur de brigands, je vous jure de ne reprendre mon métier que si jamais vous repreniez le vôtre.

— En ce cas, vous pouvez lui dire adieu.

NOTES

Les deux très-curieux documents que l'on va lire donneront une idée exacte de la puissance terrible de ces brigands; il ne faut rien moins que raser des villes et des villages entiers pour arriver à détruire leurs bandes.

Ce fut le pape Paul IV qui, le premier, donna l'exemple d'une répression terrible; ne pouvant réduire les bandits, qui trouvaient un refuge assuré dans Monte-Fortino, il rendit l'édit suivant, que l'on trouve dans les Annales de Palestrine :

« Desiderius Guidone, de Ascoli, commissaire de notre seigneur le Pape, etc.

» Il est manifeste à tous que, depuis plusieurs années, les habitants de la petite ville de Monte-Fortino ont mené une vie criminelle et irrégulière en public et en particulier; ayant toujours été rebelles et ennemis de Sa Sainteté le Pape et de la sainte Église. En particulier, dans la dernière guerre, ils ont abandonné Sa Sainteté et le Saint-Siége pour s'unir aux ennemis,

faisant prisonniers, dévalisant, pillant, rançonnant les sujets fidèles de leur voisinage, commettant des assassinats et des massacres, fortifiant leurs châteaux, appelant à leur secours des soldats étrangers sous prétexte de leur obéir, faisant prisonniers et tuant les soldats de Sa Sainteté, attaquant ses camps, son artillerie, ses batteries. Pour lesquels crimes ils ont mérité les plus grands châtiments tant publics que particuliers. Mais, pour que la punition serve d'exemple à tous, notre seigneur Paul IV, pape par la grâce de Dieu, voulant de plus assurer la tranquillité de ces provinces en les ramenant sous l'obéissance du Saint-Siége, et voulant que cette place de Monte-Fortino ne soit plus un réceptacle de voleurs et de bandits, a décrété qu'elle sera totalement démolie, ruinée, et que sa banlieue, aussi bien que les propriétés particulières, seront dévolues à la chambre apostolique.

» Tous les hommes habitant ce lieu seront bannis pour la vie, etc. Pour exécuter ses ordres, il nous donne pleine autorité de rassembler et de commander tous les barons, les feudataires, les soldats, tant de cavalerie que d'infanterie, les troupes régulières et les volontaires.

» Ayant à cœur de remplir les intentions de Sa Sainteté, nous déclarons par cet acte que tous les hommes du susdit lieu, Monte-Fortino, ont encouru les dernières peines de la loi et la confiscation de tous leurs biens comme rebelles reconnus; il est permis à chacun de les attaquer; et tous les barons et feudataires, les officiers, les ministres, les communautés, les personnes particulières qui sont sujets médiats ou immédiats de Sa Sainteté ou du Saint-Siége, reçoivent ici l'ordre exprès de ne pas tolérer, recevoir ou favoriser les rebelles; mais il est enjoint de plus à tous en général et à chacun en particulier de faire toutes diligences possibles pour les arrêter et exécuter le jugement, aver-

tissant qu'il sera fait une enquête juridique, et que celui qui aurait contrevenu au présent édit sera puni d'une manière sévère, sans égard au rang ni à la condition.

» Donné au château de Monte-Fortino, le 7 mai 1557.

» Les villes ci-après désignées enregistreront ce présent édit et le feront publier comme de coutume, après quoi il sera rendu au promulgateur.

Signé : « DESIDERIUS GUIDONE. »

Suivent les noms des villes au nombre de plus de vingt-cinq, puis l'ordre de détruire totalement la ville et de semer du sel sur le territoire qui la portait. En conséquence de quoi, une charrue, tirée par des bœufs, fut réellement conduite sur l'emplacement des maisons de Monte-Fortino par Pietro Zalaretto, de Valmontone, tandis que Menico Franasci, de la même ville, suivait en répandant du sel dans le sillon en signe d'abandon.

Voici maintenant un autre édit, de date récente :

« Hercule, doyen de Sainte-Marie-des-Martyrs, cardinal Gonzalvi secrétaire d'État de Sa Sainteté notre seigneur le pape Pie VII :

» C'est avec un vif chagrin que Sa Sainteté a appris la multiplicité des vols et des violences commises dans les provinces dites maritimes, et dans celles de la Campagne de Rome ; elle avait espéré que les efforts du gouvernement et les énormes dépenses supportées par le peuple en auraient arrêté le cours. La menace des châtiments rigoureux de la justice n'a produit aucun effet sur les âmes dépravées de plusieurs coupables, et l'espoir de la clémence que le cœur généreux de Sa Sainteté laissait entrevoir, n'a pu réveiller chez eux des sentiments de repentance. Pendant un court espace de temps, ils ont semblé mettre fin à leurs crimes et vouloir s'amender, mais ils ont bientôt repris leurs

voies criminelles et se sont montrés plus pervers que jamais en commettant des meurtres et des vols, et en faisant des captifs pour en obtenir des rançons. Ils ont de nouveau rendu les routes peu sûres pour les voyageurs; les laboureurs mêmes ne sont plus tranquilles dans les champs; ils font vivre dans la crainte, au sein de leurs familles, ceux qui habitent des maisons isolées ou sans défense. Sa Sainteté, considérant la nécessité urgente de remédier à ces maux, et persuadée-que, d'après l'état du pays, on ne peut atteindre ce but qu'au moyen de mesures très-sévères, a rendu le décret suivant :

« 1° Sa Sainteté, étant convaincue par les témoignages les plus dignes de foi, que depuis nombre d'années, et même depuis plusieurs siècles, les bandits qui infestent les provinces, et particulièrement les marais Pontins, sont nés à Sonnino; que les habitants de cette ville ont excité les brigands du royaume de Naples à faire des excursions dans les États de l'Église, et que les bandes de Fondi et de Lenola sont commandées par un habitant de Sonnino; sachant que l'amnistie accordée à un grand nombre des bandits de cette ville est devenue inutile, parce que d'autres les ont remplacés aussitôt; que ces derniers trouvent un refuge dans Sonnino, qu'ils en tirent des aliments, qu'ils s'y rassemblent pour concerter sur ce qu'ils ont à faire; considérant en même temps que l'expérience du passé jointe à celle du moment actuel, prouve qu'aussi longtemps que ce nid de voleurs existera il sera impossible de mettre fin à leurs ravages, et que si on ne leur ôte pas leurs moyens de subsistance et leur lieu de rendez-vous, on ne peut les réprimer efficacement au moyen de la force publique; croyant d'ailleurs que les intérêts de la société, qui servent de règle au droit public, ne per-

mettent pas à un souverain de laisser subsister des associations municipales aussi pernicieuses, qui fomentent de tels désordres, et suivant en cela l'exemple des gouvernements les plus doux, qui, dans des cas semblables, ont privé les bandits de leurs asiles et lieux de refuge lorsqu'ils n'ont pu réussir à les extirper autrement : Sa Sainteté ordonne que les habitants de Sonnino soient pourvus d'habitations autre part, que la ville soit détruite et son territoire partagé entre celles des villes voisines que l'on ne soupçonne pas de porter secours aux brigands; permettant aux propriétaires qui émigreront et qui ne pourront se fixer près de leurs possessions, de céder leur terrain à la chambre Apostolique qui leur en payera une annuité perpétuelle suivant l'évaluation qui sera faite par des personnes compétentes.

» 2° Chaque ville sera tenue de défendre son territoire des incursions des bandits; elles seront responsables des vols qu'ils commettront et des rançons qu'ils auront exigées, et seront tenues à indemniser les personnes rançonnées ou volées, d'après l'édit du cardinal Spada, datée du 18 juillet 1696. Chaque communauté qui détruira une bande de brigands, en tout ou en partie, jouira, pendant deux ans, d'une diminution des impôts sur le sel et la mouture du blé. De plus, une diminution d'un quatrini (liard) sur le sel, et deux baïocchi (deux sols) sur la mouture, toutes les fois que trois brigands auront été pris ou tués, outre la récompense suivante pour chaque bandit pris ou tué, laquelle sera doublée si le bandit est isolé.

» 3° Il sera payé par le trésor public cinquante écus romains pour chaque bandit pris ou tué; pour chaque chef de bande mille écus.

» 4° L'édit du 4 mai 1818 portant création d'un corps de chasseurs spécial est maintenu et tous ceux qui font partie de ce

corps auxiliaire recevront gratis une permission de porter des armes à feu.

» 5° Le tocsin sera sonné, quand il y aura lieu, dans tous les villages pour faire prendre les armes au peuple, pour avertir les troupes et les habitants du voisinage et pour réunir tout le monde à la poursuite des voleurs, que l'on devra livrer morts ou vifs à la force armée.

» 6° Les villes qui négligeront de suivre ces ordres seront condamnées à réparer tous les dommages occasionnés par les bandits dans la province.

» 7° Quiconque ne se rendra pas au premier coup de cloche, refusera de prendre les armes et se mettre à la poursuite des bandits, lorsqu'il n'aura pas d'empêchement légitime, sera regardé comme leur complice et puni d'une amende de cinq cents écus, outre une punition corporelle selon les cas.

» 8° Quiconque opposera le moindre obstacle à ce que les troupes poursuivent les brigands, même jusque dans les lieux saints, sera déclaré coupable de trahison et rébellion, conformément à ce que prescrit la constitution de Sixte V, commençant par ces mots : *Hoc nostri pontificatus initio*.

» 9° Quiconque ne fera pas connaître les lieux de refuge, les correspondances secrètes, les complices et les relations des bandits aussitôt qu'il aura connaissance de toutes ces choses, sera puni militairement.

» 10° Les parents des bandits, ceux même au premier degré ou de quelque état qu'ils soient seront déclarés coupables de haute trahison et passibles de châtiments militaires et même de peine de mort et confiscation de tous leurs biens, dès qu'il sera prouvé qu'ils ont aidé les brigands de quelque manière que ce soit, en un mot qu'ils ont soutenu leur existence et favorisé leur fuite.

» 11° Semblables punitions seront infligées à tous ceux qui auront reçu des bandits ou leur auront seulement permis de se cacher dans leurs maisons, habitations, casales et autres bâtiments quelconques. Si quelqu'un est contraint par la violence, il devra le faire constater légalement, et ses excuses ne seront entendues et acceptées que s'il avertit du chemin qu'ont pris les bandits et de l'état où ils se trouvaient.

» 12° Les forces armées, dans les provinces ci-dessus désignées, seront augmentées indéfiniment selon les besoins, etc.

» 13° Les officiers recevront un avancement immédiat lorsqu'ils auront remporté quelques avantages sur les bandits et seront dégradés s'ils manquent de courage, etc., etc., etc.

» 14° Il ne sera plus accordé d'amnistie aux brigands ; mais pendant un mois, à partir de jour de la publication de cet édit, ils pourront se rendre à discrétion et compter sur la bienveillance de leur souverain. Il sera accordé un pardon entier et sans réserve à tous les malfaiteurs qui livreront morts ou vifs, entre les mains de la justice, des individus faisant partie d'une bande de brigands, et recevront de plus les récompenses citées plus haut.

» 15° Toutes les dispositions et ordonnances antérieures relatives au vol sont maintenues, etc., etc.

» 16° Le présent édit sera publié et affiché, etc., etc., etc.

» Donné au palais du Quirinal, le 18e jour de juillet 1819.

« *Signé* : H. cardinal GONZALVI. »

FIN



